

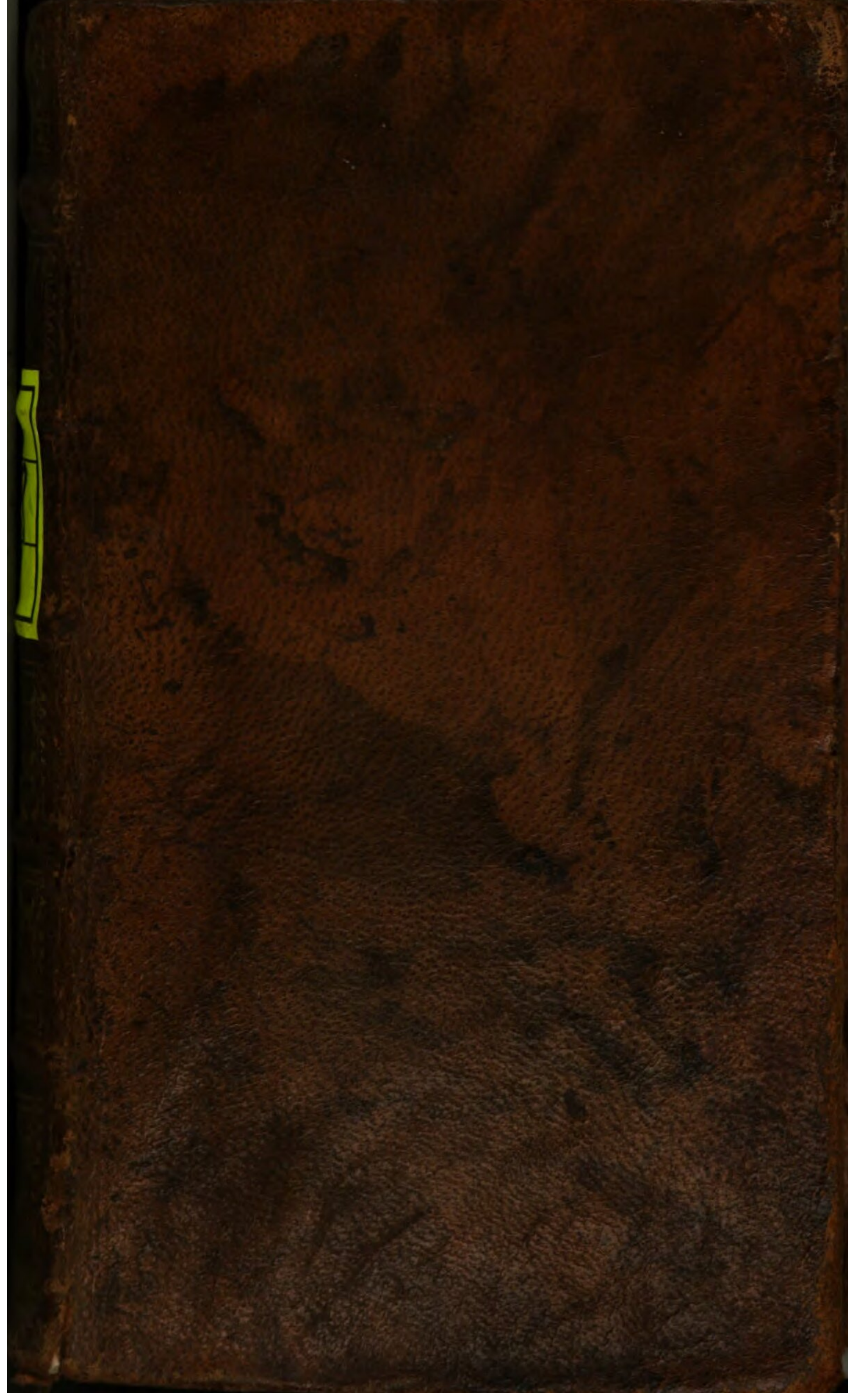
Palafox y Mendoza, Juan de

Histoire de la conquête de la Chine Par Les Tartares Contenant Plusieurs
Choses Remarquables; Touchant la Religion, les Moeurs, & les Coûtumes de
ces deux Nations

Amsterdam 1723

H.as. 2878

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10433678-8



ibid. Paul.

74.

M. Cas. 2878

<36622368680018

<36622368680018

HISTOIRE

DE LA CONQUESTE

DE LA CHINE

PAR LES TARTARES :

CONTENANT

PLUSIEURS CHOSES REMARQUABLES.

Touchant la Religion, les Mœurs, & les
Coûtumes de ces deux Nations.

*Ecrite en Espagnol par M. DE PALAFOX,
Evesque d'Osma.*

&

Traduite en François par le Sieur COLLE.



A AMSTERDAM.

Chez Jean Frederic Bernard, 1723.

DE LA CONQUESTE

PAR LES TARTARES:
CONTINUANT

Traité de la Religion, des Mœurs, & les
Coutumes de ces deux Nations.

Traduit de l'Anglois par M. DE PALAFOX,
Esq.

Traduit de l'Anglois par le Sieur COLLET.



Bayrische
Staatsbibliothek
MÜNCHEN

07/01/289

A V I S.

CETTE Relation de la Conquete de la Chine, est la Traduction d'un Manuscrit Espagnol qui a esté trouvé parmi les papiers de feu Monsieur de Palafox. Ce Prelat qui fut consacré en 1639. Evesque de la Colonie des Anges dans le Mexique, où il fut fait encore Vice-Roi de la Nouvelle Espagne par Philippe IV. apprit en ce país par les nouvelles qui lui venoient des Philippines tout ce qui arriva les années suivantes dans la Chine. Et comme le renversement de ce grand Estat faisoit alors assez de bruit, Monsieur de Palafox pensa qu'il meritoit bien qu'il en laissast des memoires, avec quelques reflexions sur la maniere dont il voyoit que Dieu dispoisoit de ces peuples. Depuis Dom Bernardo de Palafox son Cousin, ayant eu cette Relation entre ses mains la donna il y a trois ans au Sieur Bertier, qui estoit alors à Madrid, lequel a crû que ce seroit

estendre davantage le present que ce
Seigneur vouloit bien faire au pu-
blic, de le donner en Langue Fran-
çoise, aussi bien qu'en Langue Es-
pagnole. Ainsi après avoir vû que la
Traduction de quelques Ouvrages
de Monsieur de Palafox avoit esté
assez bien receuë, on a eu sujet de
croire qu'on ne feroit pas moins fa-
tisfait d'apprendre en celle ci l'His-
toire d'un des plus considerables
Evenemens de nostre Siecle. Le
Lecteur n'aura qu'à suivre Monsieur
de Palafox pour apprendre de lui de
quelle maniere il a plû à Dieu de
troubler la fausse felicité d'une Na-
tion qu'on nous avoit jusques ici re-
presentée comme une des plus heu-
reuses Nations qui fussent sur la ter-
re. Il verra que ces peuples, qui a-
voient pris tant de precautions con-
tre tout ce qui pouvoit venir trou-
bler leur paix, ne s'y sont pas mieux
maintenus, pour s'être même retran-
chez dans leur pais, d'une maniere
qui sembloit les devoir mettre hors
d'état de tomber jamais sous la do-
mina-

mination des estrangers. Peut estre que le Lecteur trouvera à redire que Monsieur de Palafox se soit quelquefois un peu trop arresté à ces reflexions. Mais il doit prendre garde que c'estoit là le fruit qu'il se proposoit de son ouvrage, de faire bien entendre ; que la grandeur humaine qui paroist la mieux establie est bien facile à renverser, quand Dieu veut chastier les pechez des peuples par le changement des Empires. Et pour cela, il ne pretendoit pas s'éloigner de son but, s'il arrestoit quelquefois son Lecteur pour lui faire envisager de plus près ce que ce pouvoit estre que tout ce faiste qui faisoit trembler tant de milliers d'hommes. Mais je préviens Monsieur de Palafox, au lieu que je dois avertir seulement des soins qu'il a pris de faire connoistre au public une des plus grandes révolutions qui soit arrivée dans le monde. Il sera aisé de juger s'il s'en est bien acquitté par les précautions qu'il a prises pour y garder la plus exacte fidelité de l'Histoire.

TA-

T A B L E

D E S C H A P I T R E S

De l'Histoire de la Conqueste de la
Chine par les Tartares.

C H A P I T R E I.

Commencemens des troubles de la Chine.
Deux sujets de l'Empereur se révoltent.
Ils se rendent maistres de six Provinces, &
en suite de la Cour Imperiale. Les resolu-
tions que prenoit alors le Tartare. pag. 1

CHAP. II. Mort de l'Empereur Zunchin, &
de toute la famille royale. Le Tartare est
resolu de s'opposer à l'Usurpateur, & de
faire valoir ses anciennes pretensions sur
l'Etat de la Chine. 20

CH. III. Les Tartares entrent dans la Chi-
ne. Ly prend la fuite. Le jeune Xunchi
fait son entrée à Pequin. Il y est couronné
Empereur. Il fait en suite la guerre au
Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume
tributaire. 48

CH. IV. Le Tartare poursuit sa conqueste.
Il reduit cinq autres Provinces voisines de
Pequin. La conduite qu'il tient pour faire
valoir ses victoires, & les ordres qu'il pres-
crit aux vaincus. 62

CH.

DES CHAPITRES.

CH. V. Un des Oncles de Xunchi réduit la Ville & la Province de Nanquin. La fuite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit esté couronné. Six des neuf Provinces du Miây sont soumises aux Tartares. 75

CH. VI. Les Tartares trouvent de plus grands obstacles dans la Conqueste des trois dernieres Provinces. Un Corsaire Chinois y estoit tres-puissant. Quel estoit ce Corsaire. 86

CH. VII. Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois. Different qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refuserent de lui rendre sa fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chrétienne. Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans ses troupes. Sa fidelité pour les Princes de la Chine. 108

CH. VIII. Icoan demande du secours à l'Empereur du Japon, qui le lui refuse. Il soutient durant une année la guerre contre les Tartares. Il est pris prisonnier, & ensuite présenté à l'Empereur Xunchi. Quelle fut la fin de ce Corsaire. 126

CH. IX. Les Tartares passent dans la Province de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur. Ces troupes entrerent dans la ville de Canton, en ayant trouvé les portes ouvertes. Une armée

T A B L E

- mée navale de la Chine, qui y amenoit du secours, mit le feu à la Cité. Ordonnances que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton. 142
- CH. X. Les Tartares saccagent la ville de Canton. Les Vice-Roys y établissent un nouveau gouvernement. Mort du Roy de Canton, & de toute sa suite. Reduction des autres places de la Province. 157
- CH. XI. Les Chinois se defendent à Xaochin. Gueyvan Roi de Quansi vient en cette ville. Il va de là au devant des Tartares. Il les combat & les met en fuite. Division entre les Chinois. Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise. 172
- CH. XII. Troubles dans les Provinces voisines de la mer. Quelques Princes de la Chine se retirent dans les montagnes. D'autres traittent avec les Tartares. Un qui s'étoit caché parmi les Bonsés, & s'étoit en suite fait connoistre au Vice-Roi, est conduit dans la Tartarie. 191
- CH. XIII. Etat des Portugais de Macao. Ils estoient demeurez neutres entre les Chinois & les Tartares. Leur crainte que les victorieux ne fissent quelque entreprise sur leur ville. Ils en furent mieux traitez qu'ils ne pensoient. 200
- CH. XIV. Les Tartares se mettent en Mer, &

Et combattent les Corsaires de la Chine. Un accommodement qu'on avoit proposé, est rompu par le Vice-Roi homme de mauvaise foi. On connoist que c'estoit un Chinois. Le genie naturel de cette Nation. 214

CH. XV. Le Vice-Roi brûle les vaisseaux des Corsaires; Et ils reviennent en plus grand nombre, pillent Et ravagent le pais, Et contraignent les Chinois de quitter l'habit de Tartare qu'ils avoient pris. Ils attaquent la ville de Canton, d'où ils sont repoussez par le Vice-Roy des Lettres. 227

CH. XVI. Témoignage que plusieurs Negres Chrétiens rendent de leur Religion en presence des Tartares. Dieu les conserve ensuite dans un combat. Les Corsaires continuent à ravager le pais. Le Vice-Roi des armes les chasse d'une place où ils s'étoient mis en défense. Il ruine ce lieu Et tout le pais voisin. 240

CH. XVII. Les Corsaires sont redoutables au Vice-Roi. Ils prennent la ville de Tunkam, où ils soutiennent plusieurs assauts. Ils la rendent par composition. Cruantez des troupes du Vice-Roi. 252

CH. XVIII. Discours du Vice-Roi des Lettres ou Intendant de la Justice sur les cruantez de son Collegue. Les Corsaires donnent toujours bien de la fatigue aux Tartares. Les Chinois deviennent meilleurs soldats. Chi-

- nois du Nort bien differens de ceux du Mi-
di. 269
- CH. XIX. Les Corsaires emportent un petit
fort auprès de Canton, dont ils avoient gagné
une partie de la garnison. Le Vice-Roi des
Lettres découvre une nouvelle trahison de la
garnison d'un autre fort. De quelle manie-
re il punit les traitres. 284
- CH. XX. Allarme dans Canton à l'approche
des Corsaires. Consternation de ses habi-
tans. Le Vice-Roi des Armes arrive, &
met les assaillans en fuite. Recherche &
punition des Conjurez. Resolution d'un
Capitaine Chinois. Sa mort & ses louan-
ges. 294
- CH. XXI. Les Corsaires prennent quelques
places, & reviennent attaquer Canton. Le
Vice-Roi les défait en Mer. Mauvaise
conduite des Chinois, qui ne faisoient qu'ir-
riter les Tartares, & consumoient ce qui leur
restitoit de forces. 310
- CH. XXII. Prediction celebre d'un Chinois,
que cet Estat seroit conquis par un Estranger,
qui auroit les yeux bleus. Precautions que
les Chinois prenoient pour détourner l'effet
de cette prediction. 319
- CH. XXIII. Les Chinois qui negotioient dans
les Estats voisins, y furent mal traittez,
lors qu'on y apprît la perte de leur Empire.
Mauvaise reception que fit le petit Roi de
la

- la Cochinchine à ceux qui venoient chercher
une retraite dans ses terres. 324
- CH. XXIV. L'Empereur du Japon traite
durement les Chinois. Ombrages que ce Prin-
ce a des Estrangers. Combien ses défiances
sont un puissant obstacle à la conversion de
ses peuples. Il ne voulut point recevoir une
Ambassade des Portugais de Macaô. Que
ce Japonnois, quoi qu'il soit très-puissant,
pourroit craindre les Tartares. 335
- CH. XXV. Quelle est la Religion de ces Tar-
tares? De leurs vices & de leurs vertus na-
turelles. 337
- CH. XXVI. Gouvernement des Tartares dans
la Chine. Excellentes qualitez du jeune
Xunchi. Reforme qu'il fit des Mandarins
& des Eunuques de cette Cour. Honneste
liberté des femmes Tartares. 367
- CH. XXVII. Combien les peuples de la Chine
estoyent contents du gouvernement des Tar-
tares? Quel estoit le faste & l'avarice des
Mandarins Chinois. Bonne & prompte
justice des Tartares? 381
- CH. XXVIII. Les Tartares obligent les Chi-
nois à laisser les lettres, pour embrasser les
armes. Des lettres & caracteres des Tar-
tares. Des sciences pour lesquelles ils ont
plus d'inclination, & de leur langue en ge-
neral. 403
- CH. XXIX. Combien les Tartares ont d'in-
cli-

TABLE DES CHAPITRES.

- clination à la guerre. De leurs armes defen-
sives & offensives. Que leurs plus grandes
forces consistent en leur Cavalerie. De la
bonté de leurs chevaux. 418
- CH. XXX. Discipline militaire des Tartares.
Leur maniere de combattre, & d'attaquer
les Places. Aversion qu'ils avoient de demeu-
rer dans les Villes. Avec quelle secreté ils
dorment en leur Camp, sans poser ni gardes,
ni sentinelles. 429
- CH. XXXI. De la bonne mine des Tartares.
Qu'ils semblent estre nez pour les fatigues
& pour la guerre. Combien ils sont francs,
ouverts, & gens sans facon. De leurs di-
vertissemens, & de leurs occupations & em-
plois en general. 443
- CH. XXXII. Des habits des Tartares & de
leurs modes. De la modestie de leurs fem-
mes. Qu'eneore qu'elles aiment les chevaux
& la guerre, elles sont toujourns sages &
honestes. Fin de la Relation. 459

LA CONQUESTE
DE L'EMPIRE
DE LA CHINE.

P A R

LES TARTARES.

CHAPITRE PREMIER.

*Commencemens des troubles de la
Chine. Deux sujets de L'Empe-
reur se révoltent.*

*Ils se rendent maîtres de six Pro-
vinces, & en suite de la Cour Im-
periale.*

*Les resolutions que prenoit pour
lors le Tartare.*



Les peuples de la Chine goû-
toient toutes les douceurs de
la paix sous le gouvernement
de leur dernier Empereur; Et
ce Monarque qui portoit le
nom de Zunchin, nom trompeur & mal-

A

heu-

heureux , étoit le plus absolu de tous les Princes qui eussent jamais gouverné cette grande Monarchie , lors qu'en l'année 1640. année fatale à plusieurs Etats , l'on commença à voir former l'orage qui a depuis fait le bouleversement de tout ce grand Empire.

J'ai dit que le nom de Zunchin , que portoit l'Empereur de la Chine , étoit un nom trompeur ; parce que Zunchin , en langue Chinoise veut dire , heureux augure , où souverain gouvernement. Mais la fausseté de ce pronostic parût bien-tôt. Le gouvernement , quant à la personne de l'Empereur , faisoit véritablement la félicité de ses peuples , qui jouissoient de l'abondance & de toutes les commoditez de la paix sous un Prince humain & plein de bonté. Mais ce n'est pas assez que le Prince soit bon , & sa manière de gouverner douce & paisible , s'il a de mauvais Ministres , qui se servent de leur credit , pour satisfaire leurs passions , & porter leur ambition au delà de toutes bornes.

On vît donc en l'année 1640. deux rebelles se revolter en même temps contre leur legitime Souverain. L'un étoit appelé Ly & l'autre Cham. Ils aspiroient également à la domination , encore qu'ils ne fussent que de simples sujets du Roi de la
Chi-

Chine & des gens de nulle consideration pour leurs qualitez & pour leur naissance. Ces rebelles, après avoir attiré à eux un grand nombre de milices & les meilleures troupes de l'Etat, commencerent à faire des courses dans les Provinces du Nort qui sont frontieres de la Tartarie.

L'Empereur cependant ne donnoit aucun des ordres necessaires pour étoufer cette revolte. Il y a bien de l'apparence que les plaintes & les avis des Capitaines qui gardoient les frontieres, ne trouvoient point d'entrée dans le Palais, pour pouvoir venir jusqu'aux oreilles du Roi. Les Ministres & les Officiers de la Cour, qui en fermoient les avenues, avoient déjà vendu & l'Empire & leur Maître en abusant de sa facilité. Et ce que disoit Diocletian, n'est que trop vrai; qu'encore qu'un Prince soit bon, prudent, éclairé, & qu'il porte ses soins & ses vûës par tout, il ne se peut cependant qu'il ne soit trompé, si ceux qui ne sont dans le ministere, que pour le servir de leurs fideles avis, ne conspirent au contraire qu'à le surprendre & à abuser de son autorité. Il faut que la fidelité des Ministres donne de la terreur à des rebelles, ou ces rebelles se rendent bien-tôt eux mêmes redoutables & aux Ministres & aux Princes.

Les deux Chefs de cette revolte prirent de tels avantages de cette pernicieuse negligence, que ce qui auroit été facile dans les commencemens pour les arrêter, devint également inutile & impossible dans la fuite. Ils acquirent en peu de temps-la reputation de grands & de vaillans Capitaines; & par cette réputation ils se virent assez de forces non seulement pour se maintenir, mais encore pour remporter de grandes victoires. Comme ils eurent le temps de faire valoir leurs victoires, leurs troupes se grossirent toujours de plus en plus. Les applaudissemens qui se donnent aux victorieux ne manquent pas de leur attirer encore de nouveaux partisans. Ainsi les Usurpateurs ne tarderent gueres à se rendre les maîtres de cinq Provinces par la force de leurs armes.

Celui de ces rebelles, qui s'appelloit Cham, alla s'établir en celle de ces cinq Provinces qui étoit la plus éloignée de la Cour de l'Empereur. Il y prit le nom & la qualité de Roi, bien resolu d'étendre ses conquêtes & de se rendre maître des Provinces voisines, aussi-tôt que ses forces pourroient soutenir ses grands projets.

L'autre, appelé Ly, qui, à ce qui paroît, formoit encore de plus vastes desseins, s'approcha plus près de la Cour. Il
avoit

avoit déjà achevé dans ses idées la conquête de tout ce grand Empire. Mais, parce qu'après qu'il lui avoit été avantageux d'avoir Cham pour compagnon de sa revolte, il pouvoit trouver dans la fuite un puissant obstacle en ce Competiteur si puissant, il ne manqua pas assez vraisemblablement de s'en défaire, soit qu'il y employât la trahison, où la force ouverte. Car depuis il n'est plus fait mention de ce Tyran dans la Relation.

Je croi qu'il importe d'avertir ici de la nécessité qu'il y a euë dans cette narration, d'employer ces termes de vraisemblablement en rapportant quelques particularitez. Comme les memoires qu'on en a eu n'ont pû être recueillis que des lettres & des nouvelles qui venoient pour lors de la Chine; il est arrivé, sans doute par la confusion où tout étoit dans ce grand Etat, que les nouvelles en sont toujours venuës fort abregées, avec peu d'ordre, sans marquer les temps, & souvent même sans distinguer assez les noms & les qualitez des personnes. Ainsi dans la nécessité qu'il y a euë de revoir & d'examiner plusieurs fois ces memoires les uns sur les autres, on a été obligé de remarquer, que ce qui étoit rapporté dans les uns, devoit être comme une suite & un éclaircissement de ce qui

étoit dans les autres. Et il a été d'autant plus important de prendre ainsi le fil de cette narration, qu'on voyoit qu'autrement il resteroit en toute rencontre beaucoup de choses à chercher à la curiosité du lecteur. On avouë cependant que quelque application qu'on y ait faite, on n'aura peut-être pas été assez heureux, pour avoir toujours fait une suite de tous ces memoires aussi juste & aussi exacte qu'on l'auroit souhaité.

Ly, qui n'avoit plus de Competiteur qui pût aspirer à la Souveraineté, commença à faire éclatter ses vastes projets. Il s'établit en la ville capitale de la Province de Xenfi appelée Singansuase. Il s'y fit couronner Empereur de la Chine. Il y tint sa Cour Imperiale, & il commença d'y agir en Souverain. Il menaça même de pousser bien-tôt plus avant ce qu'il avoit résolu. C'étoit de se rendre le maître de la Province & de la Cour Imperiale de Pequim, & de joindre cette premiere des six Provinces du Nort aux cinq autres qui étoient déjà sous sa domination.

On n'a pas bien scû qu'elle avoit été la premiere fortune de ces deux Usurpateurs. On rapporte seulement qu'ils étoient tous deux des Generaux des troupes de l'Empereur de la Chine ; & que se voyant &

eux

eux & leurs soldats sans estime & sans recompense de leurs services, & encore assez mal-traitez de ceux qui gouvernoient l'Etat, ils se souleverent contre le Roi & conspirerent de se donner à eux mêmes leurs recompenses. Ils vouloient faire connoître aux Ministres, que ceux qui sont employez dans les armées peuvent faire incomparablement plus de bien ou de mal à l'Etat, que ceux qui n'ont d'autre emploi, que de faire bien leur cour auprès du Prince. Ils commencerent par des plaintes; des plaintes ils en vinrent aux armes, & depuis ils poufferent leurs progrès, pour avoir déjà commencé.

Ceux qui ont donné lieu aux commencemens de cette revolte ont fait sans doute de grandes fautes: mais ceux-là ne sont pas moins coupables qui l'ont commencée & continuée jusqu'à ce dernier emportement, d'attenter contre l'Etat & sur la vie même de leur Souverain. Il n'est jamais permis à un sujet de s'élever contre la mauvaise conduite de son Prince; quelques publics & quelques manifestes que soient les desordres de son Etat. Il peut encore bien moins se vanger & se faire justice à soi-même contre son Souverain. Qu'il demande; qu'il se fasse entendre; qu'il redouble ses instances & ses pour-

suites, & qu'il fasse enfin ses remontrances, comme il lui plaira; & si après tout il ne gagne rien, qu'il cesse pour lors de se plaindre, ou plutôt qu'il abandonne ses plaintes à celui qui est le seul qui doit juger les Rois de la terre. Autrement s'il est permis à des sujets de s'élever contre leur Prince: & s'ils prétendent se pouvoit faire justice à eux-mêmes contre leur Souverain, on peut dire que c'est fait de la Monarchie, & qu'il n'y en a plus au monde.

Cependant que le feu de la rebellion & de la guerre civile, qui s'allumoit de plus en plus dans la Chine, menaçoit tout ce grand Etat d'une ruine & d'une revolution generale, le Tartare appliquoit toute son attention, pour voir si, selon ses souhaits, il ne se feroit point ouverture d'un pretexte honorable, pour entrer dans toutes où dans quelque'une de ses Provinces. Encore qu'il soit vrai que dans les 24. années qui ont precedé la revolution de cét Empire, c'est à-dire depuis 1618. jusqu'à 1642. les Tartares eussent passé quelquefois la muraille, & fait des courses sur la frontiere, ce n'avoit été neantmoins que pour se faire raison d'autres irruptions que les Chinois avoient faites dans la Tartarie. Car parmi ces peuples Asiaticques il n'y a point d'offense dont il ne faille avoir la raison par une vengeance.

ce. C'en est la solide & l'unique satisfaction ; soit que l'offense ne soit que de particulier à particulier, où d'un Etat contre un autre Etat. C'est une pratique établie par toute l'Asie, que l'offensé repousse, par quelque maniere que ce puisse être, l'injure qu'il croit avoir receuë de l'agresseur. Et plût à Dieu qu'il n'y eut que parmi ces peuples où l'on se fit ainsi raison par la vengeance, & par la violence.

C'étoit donc pour ne pas préjudicier à cette mal-heureuse coûtume, que les Tartares de la frontiere avoient fait pendant ces dernieres années de frequentes courses sur leurs voisins les Chinois : Mais pour lors ils n'avoient guères la pensée de se rendre maîtres de cét Empire. Ils en avoient encore moins les forces. Le Roi de ces Tartares n'avoit pas non plus de guerre avec la Chine. Il est vrai que la paix qui avoit été jurée entre ces Etats, aussi bien que la cession que le Tartare avoit fait de ses droits, n'avoit pas pû empêcher que ces courses ne se fissent toujours de part & d'autre. Mais pour ce qui est d'entreprendre ouvertement sur la Chine, c'étoit ce qui ne paroissoit pas juste aux Tartares mêmes. Aussi ont-ils employé, pour se justifier, des raisons & des allegations si specieuses, qu'elles pourroient bien servir

d'instruction à beaucoup de Politiques de nôtre Europe.

Le Tartare ne faisoit donc qu'observer ce qui se passoit dans la Chine; & il se tenoit prêt pour profiter de l'occasion. Mais encore la vouloit-il honorable, & telle qu'il pût glorieusement, & sans passer pour Usurpateur, faire quelque grand exploit dans une ou plusieurs Provinces de cét Etat. Il se fatisfaisoit cependant, en voiant que de quelque côté que la fortune se declarât, elle ne manqueroit pas de faire valoir ses avantages; & que si c'étoient les armes qui dûssent décider le droit de la cause, elles lui donneroient encore plutôt ce qu'il pouvoit prétendre. Il faut neantmoins avouer que ces Barbares eurent plus de peine à se résoudre sur ce qui leur paroissoit injuste, que beaucoup de Politiques n'en ont ailleurs. Car il ne parût point au Tartare que ce pût être une action de Roi, mais de Tyran seulement, d'établir le droit en la force. Il se voyoit de bonnes troupes, & en grand nombre, tant de cavalerie que d'infanterie. Il n'avoit point encore d'artillerie, mais il en fut pourvû peu de temps après de fort bonne, & en quantité, encore qu'il ne fît pas lire sur ses canons: *Ratio ultima Regum.*

Il consideroit encore que Ly souhaitoit

&

& pretendoit même d'être soutenu de sa faveur contre son Empereur legitime; que pour cela, ou au moins pour ne le pas avoir pour ennemi, il ne seroit pas éloigné de partager avec lui ses conquêtes. Mais ce Prince avoit solennellement juré la paix avec la maison royale de la Chine. Il avoit encore cédé tous ses droits, & tout ce qu'il prétendoit sur cet Empire à la famille, dont il voyoit le sang encore vivant en la personne de l'Empereur. C'est pourquoi il ne pouvoit se résoudre, quelque idolatre qu'il fût, à violer un serment qu'il avoit fait à la face de ses idoles: grand exemple pour ceux qui se glorifient de la veritable Religion, jurent & promettent, sans se tenir plus engagez par tous leurs sermens à ce qu'ils jurent & à ce qu'ils promettent.

Enfin le Tartare jugeoit bien que s'il joignoit ses armes à un des deux partis, il se rendroit bien-tôt l'arbitre & le maître de l'un & de l'autre. Les troupes de l'Empereur de la Chine, ainsi que celles de l'Usurpateur, tenoient une grande partie de la muraille par où il pouvoit avoir le passage ouvert. Cependant il demeuroit bien résolu de ne se pas avancer. Il voyoit que le legitime Souverain ne lui demandoit aucun secours; & d'ailleurs il étoit très-

éloigné de se déclarer pour le rebelle. Il étoit persuadé qu'il étoit indigne d'un grand Prince de soutenir l'Usurpateur contre son legitime Monarque, & que ce pernicieux exemple de protéger des rebelles ne pouvoit que deshonorer ceux qui le donnent. Enfin ce Prince, qui ne pouvoit pas se glorifier d'avoir reçu le sacre d'une onction celeste, ne laissoit pas de reconnoître qu'il auroit offensé le ciel & la terre s'il s'étoit déclaré pour des Usurpateurs. Il faut avouër qu'un infidele & un idolatre, tel que le sont tous ces peuples, auroit pû être moins touché de toutes ces considerations d'honneur & de justice; sur tout lors qu'il ne s'agissoit pas de se déclarer pour ceux d'une Religion contraire à la sienne contre ceux de sa même Religion.

C'étoient les pensées du Tartare, & ce qui l'arrétoit sur sa frontiere; encore que durant tout ce temps il tint toûjours ses troupes en très-bon ordre, tant pour voir ses voisins sous les armes & dans une guerre fort allumée, que parce qu'il jugeoit bien aussi qu'il trouveroit des temps & des ouvertures favorables de passer dans la Chine, sans violer sa foi & son serment qu'il vouloit être inviolables.

Ly cependant n'étoit pas encore content d'être le maître absolu de cinq Provinces.

vinces. Comme il n'avoit plus d'obstacle du côté de Cham son Competiteur, il s'étoit promis l'Empire entier, & il le vouloit voir bien-tôt sous sa puissance. Mais il n'étoit pas facile que l'exécution allât aussi vîte que ses souhaits. L'envie & les jaloufies d'une part; & de l'autre l'amour que les Chinois ont pour leurs Princes, avoient déjà rendu le tyran odieux à toute la nation. Ces peuples aiment si tendrement leur Souverain, qu'ils ne paroissent pas tant l'aimer que l'idolâtrer. On dit aussi que ce dernier étoit un Prince parfaitement aimable, & aimé de même de ses sujets comme leur Pere & leur Roi; ce qui faisoit que le tyran leur devenoit tous les jours plus odieux. Mais l'envie que lui attiroit l'éclat de sa grande fortune ne le rendoit pas moins l'objet de l'indignation publique. Personne dans la Chine, excepté les Princes de la famille Royale, n'est grand, ni puissant par sa naissance: ainsi ce ne sont pas les plus gens de bien, mais les méchans, & ceux qui ont opprimé les autres, qui possèdent les honneurs & les grands revenus. C'est pourquoi comme les fonds & les domaines des terres ne sont point héréditaires, il n'y a presque personne dans tout cet Etat qui ne se voye souvent dépossédé du bien de ses pe-

res. Et c'est ce qui faisoit que tant de gens, qui de leur abaissement envisageoient la grandeur de Ly, concevoient une rage de voir dans ce tyran une extrême bassesse jointe à un élevation qui alloit jusqu'à la Souveraineté. Les hommes sont peu capables de voir en une même personne ces deux extrêmes sans indignation & sans envie.

Le tyran de son côté ne negligeoit rien pour tenir ses soldats satisfaits & bien payez. Mais comme il apprehendoit de ne les pas trouver toujours aussi fermes, & qu'ils ne fussent encore touchez de quelque respect pour leur Prince, avant qu'ils pussent desesperer de toute grace, il résolut d'exécuter au plutôt ce qu'il avoit projeté, c'est-à-dire d'achever l'invasion entière de l'Empire. Il crût donc qu'il s'en devoit expliquer aux plus vaillans de ses Capitaines, & à ceux qu'il estima être de ses plus confidens. Ce fut à peu près en ces termes :

„ Mes amis, *leur dit-il*, le sort en est jet-
 „ té. Il s'agit ou de tout gagner, ou de tout
 „ perdre. Nous ne sçaurions être désormais
 „ plus rebelles que nous sommes. C'est
 „ pourquoi achevons de nous rendre au
 „ plutôt les maîtres des dix autres Provin-
 „ ces de la Chine. Après avoir fait recon-
 „ noître la puissance de nos armes dans ces

33 cinq premières, ou plutôt après les avoir
 33 toutes conquises, il n'y aura plus de gens
 33 assés teméraires pour oser nous donner le
 33 nom de rebelles & d'Usurpateurs. Quand
 33 des rebelles deviennent victorieux, ils
 33 deviennent aussi de legitimes maîtres. Il
 33 n'y a donc plus de mesures à prendre.
 33 Ou je dois être le Souverain de la Chine,
 33 ou je dois perdre la vie dans cette cam-
 33 pagne, & y demeurer la pâture des oi-
 33 seaux & des bêtes. Je n'ai plus à chercher
 33 dans tout ce vaste Empire que le trône
 33 ou le tombeau. J'ai enfin à m'élever jus-
 33 qu'au comble de la grandeur: & si je
 33 tombe, il faut que ce soit avec un tel
 33 fracas, que l'Empire tout entier se trou-
 33 ve enseveli sous mes ruïnes.

Voilà comme Ly parla à des gens entie-
 rement attachez à sa fortune, & qui ne
 respiroient que de le suivre par tout où il
 lui plairoit de porter ses grands desseins.
 Après tant de resolution, il ne tarda point
 à commencer par l'entreprise la plus har-
 die & la plus temeraire, mais qui étoit
 aussi la plus importante pour arriver bien-
 tôt à ce qu'il pretendoit. Ce fut d'aller
 droit à la personne de l'Empereur, & d'at-
 taquer avec toutes ses forces le lieu de sa
 Cour & la ville capitale de son Etat.
 Après avoir abattu cette tête, il mettoit des-

deformais la couronne sur la sienne : car il voyoit par ce grand exploit tous les trésors du Roi en sa puissance ; ce qui alloit encore donner un grand poids à ses forces. Outre qu'il ôtoit le pouvoir à quique ce fût de la famille Royale de faire des troupes & de paroître à la tête de ceux qui auroient encore quelques sentimens de fidélité pour leur Prince.

Pour pousser ce grand dessein , il falloit se rendre maître de la grande ville de Pequin où étoit toute la Cour. Mais il ne pretendoit pas y employer la force. La ruse lui étoit plus favorable ; & elle le devoit mettre dans cette ville par une telle surprise, que le coup de sa foudre y eût plutôt frappé qu'on n'en eût pû entendre le bruit.

C'étoit pour ne pas laisser à l'Empereur le temps de se preparer à la defense, ni même à la fuite. Il auroit été bien difficile d'ailleurs , quelques forces que Ly eût pû avoir , de reduire si-tôt cette grande Ville. Pequin, outre sa vaste étendue étoit encore très-bien fortifiée. En temps de paix même il y avoit toujours pour sa garde 80. mille hommes des meilleures troupes de l'Etat. Le seul Palais Imperial a une lieuë & plus de circuit. Il est défendu de deux ou trois murailles avec leurs fossez & boulevards , & ce sont toutes pie-
ces

ces détachées & qu'on ne peut emporter que séparément l'une de l'autre, outre que la garde en étoit encore confiée à une milice d'élite.

Ly avoit prévu toutes ces difficultez, sur lesquelles il avoit jugé devoir plutôt employer la negociation & de bonnes intelligences, qu'une force ouverte. C'étoient enfin la fraude & la trahison qui devoient emporter tout ce qui se presentoit d'obstacle à ce grand dessein. Il avoit employé pour cela les presens & les promesses auprès de plusieurs Grands de la Cour, qu'il n'avoit pas trouvé les plus difficiles à mettre dans ses interêts : chose étrange, que ne s'étant trouvé personne parmi le peuple qui voulût entrer dans sa conspiration, il y eût, par un détestable exemple, plusieurs des Magistrats & des Officiers de la maison Royale, qui voulussent bien trahir l'Etat & la personne même de leur Prince ! Ce furent entre tous les autres les Eunuques du Palais, qui étoient pour lors des personnes très-puissantes & très-considerables en cette Cour. Le Roi de la Chine présumoit bien de sa sureté ou de la fidelité de ses peuples, pour remettre ainsi la garde de sa personne, aussi bien que le gouvernement de son Etat entre les mains de ses Eunuques.

L'on

L'on peut voir où en sont réduits ces Etats, où l'on ne reconnoît point de noblesse, c'est-à-dire, où il n'y a personne qui héritant de la grandeur de ses peres, reçoive avec la vie la fidelité qu'il doit à son Prince. Il y a des choses que les hommes ne peuvent apprendre, quelque étude qu'ils en fassent. Il faut qu'ils les ayent reçeuës du sang & de la vertu de leurs peres; ou autrement tous ces devoirs étudiiez, & qui ne sont pas venus avec la nature, durent peu, & sont toujourns très-mal assurez.

Le tyran, après avoir ainsi disposé toute sa trahison par le ministere des Officiers & des Eunuques du Palais, envoya à la ville Imperiale de Pequín les plus vaillans de ses Capitaines déguisez en marchands. Ils avoient ordre d'y ouvrir des boutiques & d'y étaler de riches marchandises. Mais on ne pensoit guères que tous ces negotians fussent autant de grands Capitaines, & tous leurs valets autant de soldats choisis. Il leur importoit de faire bien valoir le negoce, puis qu'il s'y agissoit de l'achat du plus grand Empire du monde; & ces faux marchands le devoient payer à ceux qui étoient le plus obligez à le conserver & à le defendre. Les suretez étant prises de part & d'autre, ceux qui étoient

d'in-

d'intelligence dans la Ville & le Palais ne manquerent pas sous divers pretextes , de diminuer les gardes , & d'en affoiblir autant qu'ils purent les forces & les defenes. Ainsi en peu de temps la trahison vint à éclater tout d'un coup. Ce fut avec l'étonnement & le desordre qui se peut imaginer de tous ceux des habitans qui n'avoient encore rien scû de la conspiration. Car tandis qu'ils ne scavoient quelle resolution prendre , ils étoient déjà sous la puissance & à la discretion de leurs ennemis. Ly, qui ne tarda guères à paroître, trouva les portes de la ville ouvertes , & ses gens déjà victorieux par la conquête qu'ils avoient faite de cette grande Ville , avant même qu'il eût pû avoir le temps de l'attaquer. Voilà quelle étoit la fortune de ce Rebelle , qui lui acqueroit en peu d'heures des Provinces entieres. Celle de Pequim, qui est la premiere de tout l'Empire , faisoit la sixième de celles qui reconnoissoient déjà sa domination.

C H A P I T R E II.

Mort de l'Empereur Zunchin & de toute la famille Royale.

Le Tartare est resolu de s'opposer à l'Usurpateur & de faire valoir ses anciennes pretentions sur l'Etat de la Chine.

L'Empereur Zunchin n'aperçût le mal de son Etat, que lors qu'il ne fut plus en son pouvoir d'y apporter de remede. Il reconnût que la fureur de ses infidelles sujets n'alloit pas à lui ravir seulement son Empire & sa couronne, mais à lui ôter encore la vie. Il vît que c'en étoit un dessein formé, dès le temps que ses Ministres n'avoient pas été d'avis qu'on prît les armes, ni qu'on envoyât de l'argent & de nouvelles troupes à ses Capitaines qui gardoient la frontiere. Il auroit pû alors arrêter l'ennemi, ou au moins avoir le temps de se preparer à le combattre, avant qu'il eût pû faire de si grands progrès. Ce Prince ne douta donc plus qu'il n'eût été trompé, à present qu'il voyoit la guerre jusques dans son Palais. Et ainsi il jugea qu'il ne lui restoit plus que de sortir de la vie par une mort qui pût être la plus digne de sa grandeur & de

de son courage. Il se voyoit en une extrémité, où le dernier des hommes auroit été à plaindre ; & ce defespoir lui faisoit plus vivement ressentir, combien on devoit plaindre en sa personne la trop grande facilité des Princes.

Comme la ville de Pequín est d'une vaste étendue ; avant que les traîtres eussent pû forcer le Palais, qui est encore fort spacieux, il se trouva quelques Officiers & soldats plus fidelles, qui firent dans cette dernière extrémité une assez vigoureuse résistance. Ce peu de personnes, qui sentoient plus vivement la disgrâce de leur Prince, étoient ceux de toute la Cour qui avoient souffert de plus mauvais traitemens des Ministres. L'effort qu'ils firent pour soutenir, au moins quelque temps, les forces du tyran, donna au Roi le temps de pouvoir, s'il le vouloit, disposer lui-même de sa vie, plutôt que de s'abandonner à la fureur & aux outrages de ses traîtres. Et il parût à ce miserable Prince que c'étoit encore quelque sorte de devoir qu'on lui rendoit, de lui laisser cette liberté. Il la considéra comme son dernier bon-heur & comme des restes du respect, & de la fidélité de ceux de sa nation. Les disgrâces de cette vie passent à d'étranges excez, puis que la liberté de se donner la mort

mort est considérée quelquefois, comme un bonheur par les Rois mêmes les plus puissans. L'on verra donc toujours ce que les histoires nous rapportent des Cleopâtres, des Mitridates & d'autres fameux personnages, qui n'ont épargné ni le fer ni le poison pour se délivrer d'une mort par une autre mort. Foible & cruelle satisfaction que l'orgueil de l'esprit humain fait rechercher aux hommes, de vouloir mourir de leur propre main, pour mourir avec plus d'éclat & de pompe!

Dans le temps qu'il se faisoit encore quelque résistance, qui empêchoit l'entrée du Palais aux rebelles, l'Empereur de la Chine pensa à disposer promptement de la famille Royale & de sa personne. Ce fut de la manière la plus tragique qui se soit encore vuë dans les histoires. Il n'avoit qu'une fille fort jeune, qui avoit été jusqu'à ce jour là l'attente & les esperances de ce grand Empire. Il est vrai qu'une relation imprimée en la Chine & qui a paru en l'année 1640. marque en deux endroits que l'Empereur Zunchin avoit un fils héritier légitime de ses Etats. Elle rapporte même que ce jeune Prince commençoit à donner des belles esperances, & qu'il se montroit déjà capable de grandes choses. Mais il falloit que ce Prince fût mort avant
toute

toute cette funeste tragedie. Car il n'en est fait aucune mention dans la dernière relation manuscrite, qui n'auroit pas manqué, s'il eût été encore vivant, d'en parler aussi bien que de sa sœur à qui elle donne tant de part en cette disgrâce. Elle fut telle que ce fut son propre pere qui lui coupa la gorge. Elle l'en avoit prié, pour ne pas voir son honneur & le rang illustre qu'elle tenoit, devenir honteusement la proye d'un tyran, & d'un ennemi qui n'avoit rien de grand que sa trahison & sa révolte contre son Prince.

Ensuite de cette barbare execution, l'Empereur, qui avoit encore les mains toutes teintes du sang de sa fille, passa dans les jardins du Palais. Il avoit auprès de lui sa femme legitime l'Imperatrice. Cependant il abandonnoit six autres de ses femmes, qui avoient aussi la qualité de Reines, trente autres Dames illustres & trois mille autres de moindre consideration. Il est difficile que l'ame d'un homme qui se trouve accablée de tant de maux à la fois, quelque grande & quelque sensible qu'elle soit, puisse partager ses resentimens à tous. Ce ne furent aussi-tôt que cris & qu'emportemens de douleur, & de fureur de toutes ces personnes qui se virent ainsi abandonnées. Jusques-là le
trou-

trouble & la confusion , où tout étoit dans le Palais, les avoit tenuës comme interdites. Mais il fallut ici que toute la douleur éclatât , & qu'elle se soulageât par des plaintes. Ce fut à qui les feroit le mieux entendre. Les unes crioient : Monseigneur & mon Epoux , les autres : mon Roi & mon Maître , les autres appelloient : mon Pere ; & chacune ne manqua pas de faire parler sa douleur , selon toute la part qu'elle pouvoit avoir en cette triste aventure.

Mais le cœur de cet infortuné Prince étoit tellement penetré des grandes peines, qu'il n'y restoit plus de sentiment pour les moindres. Ce n'étoit plus le temps aussi de chercher de la consolation. L'honneur étoit le dernier bien que Zunchin tâchoit de se conserver ; il le consideroit uniquement en la personne de l'Imperatrice sa legitime Epouse. Les autres Reines , & toute cette troupe de femmes ne le touchoient plus. C'étoit seulement la conservation de l'honneur de celle-ci qui restoit la dernière de toutes les satisfactions qu'il pouvoit esperer dans la vie ; & pour celle-là , il étoit resolu de passer aux dernières extremités : Etranges maux qui se font si vivement ressentir , parce qu'ils se font envisager comme de grands maux !

Comme

Comme il ne se pouvoit faire que dans un si grand nombre d'Officiers & de Seigneurs de cette Cour, tous eussent été generalement des perfides & des traîtres, il s'en trouva encore quelques-uns assez genereux pour ne pas abandonner la personne de leur Maître. Ce fut avec cette fidelle suite qu'il passa dans le jardin. Ce n'étoit pas pour s'y divertir comme autrefois. Il y alloit mourir, sans autre satisfaction que de pouvoir être lui-même son bourreau & l'executeur de sa mort. Ainssi les eaux, les fleurs, les bocages, les oiseaux & cette nombreuse varieté d'animaux, qui faisoient les divertissemens de ce lieu de delices, n'étoient plus les delices du Prince. Tout y étoit en dueil. Tout y étoit sombre & lugubre. Et comme c'est le propre des yeux malades de faire passer dans les objets quelque chose de la disposition qui les rend malades, il sembloit aussi que ceux qui envisageoient encore ce lieu agreable, communicassent le dueil & la tristesse à tout ce qui se presentoit à leurs yeux.

Cette Cour affligée suivoit dans un triste silence l'Empereur & l'Imperatrice qui ne pouvoient ni se dire une parole ni se donner même quelques larmes. Le cœur se soulage au moins par les yeux; Et la

parole semble le décharger d'une partie de sa peine. Mais c'étoit ici une peine qui pressoit trop le cœur pour lui laisser aucune liberté de se soulager ; il avoit plus de besoin de retenir toute sa vigueur au dedans, pour ne pas expirer sous le poids de sa douleur.

Zunchin étoit un jeune Prince qui avoit en lui toutes les qualitez qui le pouvoient faire aimer de ses peuples. L'Imperatrice sa femme l'aimoit aussi tendrement : Et c'étoit pour lui témoigner l'excez & la fidelité de son amour qu'elle se resolvoit de mourir avec lui, & devant lui. Mais ce qui pouvoit toucher encore plus sensiblement le cœur de ce jeune Monarque étoit d'entendre de ces jardins les voix & les cris de ceux qui combattoient pour & contre leur Prince. Les uns appelloient le nom de l'Empereur, & les autres celui du tyran ; Et il étoit difficile pour lors que Zunchin ne ressentît de rudes atteintes autant de fois qu'il se voyoit mis ainsi en comparaison avec un infame & un traître ; lui qui étoit le petit fils de seize Empereurs ses peres & ses Ancestres. Cet étrange revers lui devenoit toujours plus rude, à mesure qu'il s'appercevoit que son parti n'avoit plus la force de le soutenir, cependant que celui de l'Usurpateur

pateur alloit l'élever jusqu'aux étoiles. Zunchin les maudissoit en son ame de les voir si favorables à un perfide , qui meritoit si peu le sort & la destinée d'un Souverain. Mais il maudissoit beaucoup plus celle qui avoit si malheureusement presidé à sa naissance , pour lui avoir été si cruelle & si funeste.

Ce Prince , qui ne pensoit qu'à prevenir encore de plus grandes disgraces , vint avec ceux qui l'accompagnoient à un petit bois. Il s'arrêta à l'entrée , & pour lors l'Imperatrice , qui pénétoit assez ses pensées , s'approcha ; & lui donnant les derniers embrassemens , se separa de la personne qui lui étoit si chere , avec toute la douleur dont le sentiment humain est capable. Elle laissoit le plus grand des biens de la vie , pour passer au plus grand des maux. Elle quittoit pour jamais un Empereur & un Empire , un mary uniquement aimé , qui ne faisoit que d'entrer dans l'âge le plus agreable de sa vie , & en qui elle possédoit souverainement tout ce qu'elle pouvoit estimer & aimer sur la terre. Elle le quittoit pour aller s'arracher la vie ; elle qui n'y vouloit plus que cette cruelle satisfaction de pouvoir faire choix de sa mort , & mourir la meurtriere d'elle-même.

Ayant ainsi pris congé de l'Empereur, sans pouvoir expliquer les mouvemens de son ame autrement que des yeux, parce qu'il n'y avoit plus de commerce ni de communication du cœur avec la langue, elle entra seule dans le bois, où elle se pendit avec un cordon à un des arbres. Etrange spectacle! qui auroit pû faire ressentir à ceux qui auroient été plus insensibles que ces arbres, la mort de la grande Imperatrice de la Chine.

L'Empereur ne tarda guères à se venir mettre auprès de sa femme, qu'il voyoit achever sur cet arbre une mort non moins violente que celle qu'il venoit de donner à sa fille. Ce Prince demanda pour lors du vin à un des Seigneurs qui l'accompagnoient. Ce n'est pas qu'il aimât le vin. Il étoit au contraire le plus retenû & le plus modéré dans ses plaisirs de tous les Princes qui eussent jamais gouverné la Chine. A l'égard même des femmes il étoit tellement chaste que le Palais des Dames & le Serail ne faisoient pas ses divertissemens; ce qui donna sujet dans tous ses Etats de lui donner un nom qui signifie le Prince chaste, ou qui ne va point au Serail. Il ne demanda donc pas du vin, comme s'il l'eût aimé, mais il en voulut prendre seulement pour se réchauffer le sang,

fang , qu'il avoit pour lors tout glacé & tout retiré au cœur. Il avoit sans doute besoin d'un peu plus de vigueur au dehors pour executer l'action qu'il méditoit. On lui presenta du vin , dont il bût un peu en plusieurs fois. Ensuite il se mordit un des doits de la main avec assez de violence ; & du sang qu'il exprima de la playe, il écrivit ces paroles.

Les Mandarins ont été des traîtres à
leur Roi. Ils l'ont très-mal servi. Ils
font tous dignes de mort ; & ce sera une
justice d'executer cet Arrêt en leurs
personnes. Il faut qu'ils meurent tous,
pour apprendre à ceux qui viendront
après eux , à mieux servir leurs Princes.
Le peuple ne merite point de châtiment,
parce qu'il n'est point coupable ; & ce
seroit une injustice de lui faire aucun
mauvais traitement. J'ai perdu le Royau-
me que j'avois herité de mes peres. J'ai
achevé en moi la race Royale , que tant
de Rois mes ancêtres avoient perpetuée
jusqu'à moi avec toute la grandeur &
l'éclat de sa Majesté. Je vais donc me
fermer les yeux , pour ne pas voir mon
Empire détruit ou dominé par un Ty-
ran. Je vais me priver de la vie , parce
que je ne pourrois souffrir d'en être re-
devable au plus indigne de mes Sujets.

„ Je n'ai plus le front de paroître devant
 „ ceux , qui ayant été mes enfans & mes
 „ fujets , font presentement mes ennemis
 „ & des traîtres. Il faut que le Prince
 „ meure , puisque l'Etat meurt aussi ; Et
 „ comment pourrois-je souffrir la vie , a-
 „ près avoir vû la ruïne & la perte de ce
 „ qui me pouvoit être plus cher que la
 „ vie ?

Ce Prince après avoir achevé d'écrire ce qu'une juste douleur lui avoit présenté à l'esprit, détacha ses cheveux, & s'en étant couvert le visage, il ne tarda point à se pendre & s'étrangler de ses propres mains. Ce fut à un arbre tout proche de celui où venoit d'expirer l'Imperatrice. Voilà quelle fut la fin tragique de cet infortuné Monarque.

L'Empereur de la Chine demeura pendu à un arbre. Ce Prince qui avoit été l'idole de ses peuples, & au seul nom duquel tant de milliers d'hommes trembloient, le Souverain de plus de cent millions de Sujets, le Monarque d'un Royaume aussi grand que l'Europe entière, celui qui comptoit ses Soldats par millions, & ses tributs par centaines de millions : enfin le grand Empereur de la Chine est pendu à un arbre, & l'Imperatrice sa femme à un autre auprès de lui.

Quel

Quel spectacle sur ces deux troncs d'arbres ! Mais de quel poids devoit-il être pour faire mieux peser aux grands de la terre, ce que c'est que toute cette redoutable grandeur qui passe en si peu de momens de ce qu'il y a de plus élevé dans la vie à la dernière de toutes les misères !

Cet infortuné Monarque acheva de régner à l'âge de 32. ans, où selon quelques-uns de 35. C'étoit peu d'années, pour pouvoir dire qu'on ait vécu ; & peu encore, pour dire qu'on ait régné. Son grand pere Vanlié avoit gouverné la Chine près de cinquante années ; & Zunchin en véquit trente-cinq.

C'étoit mourir bien-tôt ; & c'étoit avoir été encore malheureux de mourir si tard, tant il est vrai que celui qui compte plus d'années d'une vie exposée à de si funestes aventures, peut compter aussi un plus grand nombre d'infortunes & de disgraces, fût-il Roi & Empereur.

La relation ne dit point combien il y avoit d'années que Zunchin regnoit. Ce feroit pourtant une juste curiosité, sur laquelle ceux qui liront un événement si tragique, pourroient souhaiter d'être satisfaits. Ce qu'on a de plus assuré, tant par les relations imprimées en la Chine, que par d'autres memoires manuscrits qu'on en

a eu , est que dans les 22. années dernières qui ont précédé la ruine de cet Empire il y a eu quatre ou cinq Rois & Souverains absolus de tout ce grand Etat. Vanlié ayeul de ce dernier Roi regnoit il y avoit déjà 46. ans en 1618. Et il continua de regner encores quelques années depuis. Après la mort de Vanlié , son fils Thaicam regna quelques mois seulement. Thaicam eut pour successeur son fils aîné Tienchi; Et à ce Thienchi succeda Zunchin son frere, le dernier Empereur de cette race , que la relation Espagnole appelle le Dom Rodriguez de la Chine. Ainsi on ne pouvoit pas encore compter beaucoup d'années du regne de ce malheureux Prince. On voit seulement par les relations, qu'il regnoit en 1634. Après lui on ne peut pas dire qu'il y ait eu d'autre Souverain dans la Chine que l'Empereur des Tartares. Car quant à Ly , ni le crime de sa trahison & de sa révolte , ni le peu de temps de son usurpation ne lui peuvent avoir donné aucun droit à la qualité de Roi de la Chine. Cette grande Monarchie a eu ainsi beaucoup de Rois en peu d'années : Ce qui ne doit pas rendre un Etat plus heureux , & les peuples , qui n'en sont pas mieux pour éprouver la domination de tant de Maîtres , devroient bien ,

bien, autant qu'ils sont persuadés, que l'expérience & la science de l'art de regner est ce qui fait les bons Princes & leur gouvernement heureux, reconnoître autrement le présent que le Ciel leur fait, de leur donner des Monarques qui les gouvernent de longues années.

Encore qu'on pût dire que l'Empereur & l'Empire de la Chine auroient péri à la fois en la personne de Zunchin ; il est certain néanmoins que la chute & la révolution de cette grande Monarchie n'est pas arrivée tout d'un coup, ainsi qu'elle le paroît. Il y avoit déjà plusieurs années qu'on reconnoissoit tous les symptômes d'une maladie mortelle dans le corps de ce grand Etat. Mais par une lâche & trop imprudente negligence, qui ne seroit qu'à faire mieux voir la foiblesse du gouvernement, on reconnoissoit seulement assez le mal, pour le craindre ; & on ne le connoissoit pas assez pour y apporter les remèdes. L'Etat de la Chine étoit donc comme un corps malade, lors qu'on se contentoit de sentir le mal & d'en craindre les suites. Il se trouva comme mort, lors qu'il ne fut plus tems que d'y voir tout se renverser & tout perir. Les moindres maux passent souvent en des maladies mortelles, si on les neglige. Et il étoit en celui-ci

d'autant plus important de remédier aux causes, qu'ou ne voyoit que trop que ces causes funestes feroient suivies de plus funestes effets. Enfin l'Empire de la Chine ne s'est pas perdu par un mal qui fût entièrement incurable, mais seulement par un mal qui n'a pas été traité. Il sera toujours fort à craindre qu'un Etat, où l'on gouvernera avec autant de foiblesse, ne soit souvent sur le penchant de faire une pareille chute.

Le bruit de la mort de l'Empereur se répandit bien-tôt par toute la Ville. Et dès-lors ceux des sujets fidelles qui disputoient encore l'entrée du Palais au Tyran, ne voyant plus de Prince, pour qui ils dussent combattre, abandonnerent toute leur résolution. On ne vit plus personne soutenir la cause & s'opposer aux Usurpateurs, qui s'animerent cependant de plus en plus; & continuerent d'assurer leur victoire de toutes parts. Ainsi Ly ne tarda guères à se rendre maître de la Ville & du Palais. Il vint prendre son logement dans cette maison Royale, où il vit sous sa puissance tous les trésors de ce grand Etat, & généralement tout ce que Zunchin avoit possédé de grandeurs & de plaisirs. On n'a point vû dans aucune relation ce qui s'étoit fait des corps des trois personnes Royales.

On

On rapporte seulement que le Tyran, sans perdre de temps, se fit couronner dans la Cour de Pequïn, & proclamer ensuite Empereur souverain de toute la Chine.

Aussi-tôt après son couronnement, il envoya ordre à tous les Mandarins de donner leurs noms & leurs qualitez, pour leur pouvoir donner les emplois qu'il jugeroit à propos dans son nouveau gouvernement. Plusieurs de ces Mandarins obeïrent à cet ordre. Cependant un assez grand nombre des plus confiderez de l'Etat, pour reconnoître, quoi que bien tard, ce qu'ils devoient à leur legitime Prince, prirent une autre resolution assez inutile pour lors, qui fut de joindre leur mort à la sienne. Ils crûrent par là devoir paroître fort fidelles à celui qu'ils avoient si mal servi durant son regne & sa vie. Toutes ces personnes donc, qui étoient des plus illustres de l'Empire, agissant comme autant de barbares & d'hommes, qui n'envisoient point d'autres maux que ceux qui deshonorent la vie, ou qui la rendent fâcheuse, n'hésiterent point à se faire mourir eux-mêmes de diverses sortes de morts violentes. Les uns se couperent la gorge. D'autres s'étranglerent, & d'autres se précipiterent & se noyerent dans leurs puits.

Quant aux autres Seigneurs & Officiers

de la maison Royale, qui avoient accompagné l'Empereur & l'Imperatrice dans les jardins du Palais, encore qu'il ne se trouve rien d'assuré de leur mort, il y a assez d'apparence que tous, où la plupart voulurent mourir auprès de leur Maître, & du même genre de mort que des personnes qui leur étoient si cheres avoient choisis; Car plusieurs autres qui n'avoient pas fait paroître jusqu'à lors tant de fermeté & de courage, ne laisserent pas de donner cette preuve de leur fidelité, lors que le Tyran leur fit demander leurs noms.

Le reste des Mandarins qui ne furent pas d'avis de se montrer si zéléz pour la memoire de leur Prince, donnerent leurs noms selon les ordres du Tyran, dans la pensée qu'une prompte obeïssance les alloit rendre fort considerables en cette nouvelle Cour. Mais ils se trouverent bien éloignez de leurs esperances. Outre qu'ils n'en furent pas plus confiderez de l'Usurpateur, ainsi qu'ils se l'étoient promis, il arriva au contraire, qu'ayant leurs noms & leurs qualitez, il ne pensa qu'à profiter de leur lâcheté. Ly les condamna à lui payer de grosses sommes d'argent, selon leurs biens & les Charges où chacun d'eux avoit été employé. Il pretendoit qu'ils devoient tous lui restituer ce qu'ils avoient auparavant
volé

volé à leur legitime Souverain. Et sur cette prétention, celui qui refusoit, ou qui ne pouvoit pas fournir dans le temps la somme à laquelle il avoit été taxé, entendoit bien-tôt prononcer l'Arrêt de sa mort. On voyoit donc tous les jours quelqu'un de ces miserables perdre la vie par de très cruels supplices. Le Tyran n'en demeuroid pas là. Il faisoit encore de nouvelles Declarations que les dettes ou les taxes, que les peres n'auroient pas voulu acquiter, eussent à être payées par les enfans, sous les mêmes peines de mort, s'ils n'y satisfaisoient pas. Ly se défit ainsi d'une grande partie de ces Mandarins, & aussi bien de ceux qui s'étoient declarez pour lui, que des autres qui avoient témoigné quelque sorte de respect pour la memoire de leur Prince. C'étoit la juste recompense de ces traîtres, aussi bien que le châtiment de ceux qui avoient pensé trop tard à mieux servir leur Roi & leur Patrie.

Ce fut là l'état où se trouva l'Empire de la Chine dans les années 1640. 41. & 42. Le Tartare n'y entra pour faire une guerre ouverte qu'à la fin de 43. lors qu'il eût appris que le legitime Empereur Zunchin avoit perdu l'Empire avec la vie. Le bruit de cette mort, qui ne pouvoit pas être retenu dans les murailles d'une grande Ville,

avoit bien-tôt couru par toute la Chine, & de là chez les Tartares, où il avoit trouvé, aussi bien dans l'un que dans l'autre de ces Etats, des dispositions bien différentes dans les esprits.

Le Tartare ne témoigna aucune joye à la nouvelle de la mort de Zunchin. Il parût plutôt en être touché, comme d'un événement déplorable, qui laissoit de pernicious exemples après lui, & dont il importoit de faire une juste vengeance. Il n'étoit pas fâché neantmoins du nouveau droit qu'il croyoit avoir acquis sur cet Empire. Il commença à en parler & à le faire valoir avec assez de chaleur. Il soutenoit qu'il étoit libre désormais du ferment que les Princes Tartares avoient fait avec la famille Royale de la Chine, de ne point entreprendre sur cet Etat; d'autant que cette famille, qui étoit pour lors éteinte en la personne de Zunchin, alloit laisser l'Empire en la puissance d'un Usurpateur & d'un Tyran. Il prétendoit donc devoir rentrer dans les premiers droits que les Tartares ont eu autrefois sur ce grand Etat, attendu que ces mêmes droits n'avoient été cédés qu'à la seule famille Royale, dans laquelle on n'avoit pû comprendre que ceux-là seulement qui en descendoient directement, & par
des

des successions de pere en fils. Autrement, s'il avoit fallu attendre que tous les parens des Rois de la Chine eussent toujours pû pretendre à cette couronne, préferablement aux Tartares, il auroit été fort inutile d'employer cette restriction. Il ajoutoit que ceux-ci ne cedoient leurs droits qu'à la famille qui regnoit pour lors; puisque les Rois ne manquant pas de parens, l'Empire n'auroit pû revenir jamais aux Tartares; Qu'on avoit traité de bonne foi; & qu'ainsi on avoit supposé, ce qui est ordinaire à toutes les Monarchies, qu'elles puissent passer à d'autres Princes & à d'autres maisons.

Il pretendoit de plus, qu'encore qu'il restât quelques parens de Zunchin, ils étoient tellement foibles & si peu en état de rien entreprendre pour la liberté de leurs peuples, qu'on les pouvoit plutôt regarder comme déjà morts, que comme vivans & en état de regner. Qu'il falloit considerer que le rebelle, qui avoit trouvé si peu d'obstacle à devenir d'un simple soldat le Maître de la Cour d'un Empereur & de six de ses meilleures Provinces, avoit déjà fait ce qui étoit le plus difficile pour se rendre le Monarque souverain de tout ce grand Empire. Qu'à present qu'il avoit les forces & les tresors d'un Roi de la

Chi-

Chine, aucun Prince de cette nation ne le pourroit empêcher d'affermir sa puissance, & de faire triompher ainsi sa revolte: Qu'il étoit enfin d'une dangereuse consequence, de laisser, en cét Usurpateur, un exemple à d'autres rebelles, d'opprimer les Rois, & de se rendre maître de leurs Etats & de leurs peuples.

C'est ainsi que l'on raisonnoit au Conseil de l'Empereur des Tartares, & l'on concluoit en même temps; que comme d'une part il importoit d'aller faire la vengeance d'un Prince & d'un Etat opprimé, il ne seroit pas juste d'un autre côté, que sa Hauteffe laissât cependant ses Etats en proie à ses ennemis, & consumât ses forces & ses tresors à reconquerir l'Empire de la Chine, pour laisser toute cette conquête à quiconque se trouveroit être descendu de ses Rois: Qu'on ne pouvoit douter que plusieurs ne prétendissent fausement être de cette famille Royale. Qu'enfin après que la premiere & la principale branche de cette tige étoit finie, & que les autres moindres rameaux avoient tous également ployé sous la violence du Tyran, qui ne cessoit encore tous les jours de répandre tout ce qui restoit du sang Royal, on ne pouvoit manquer de reconnoître que cét Etat, qui ne pouvoit être

La juste conquête d'un rebelle , redevenoit une seconde fois le legitime domaine des Tartares.

Il ne leur restoit plus , après avoir ainsi établi leurs droits sur tout ce grand Etat , que de les aller confirmer par la force de leurs armes. Et c'est à quoi ils se préparoient , d'autant plus qu'ils étoient persuadés , que , pour être une nation noble & belliqueuse , outre la justice de leurs droits , ils étoient encore obligés pour leur propre gloire , d'aller vanger la querelle de tous les Rois , c'est-à-dire , d'aller faire le châtement d'un perfide sujet , qui venoit de réduire son legitime Souverain à lui laisser son Empire avec la vie.

Les Tartares résolus par toutes ces considerations à la conquête de la Chine , ne tarderent guères à donner tous les ordres qui étoient nécessaires pour cette expedition. Ils grossirent leurs troupes de nouvelles levées , & mirent en peu de temps de puissantes armées sur pied. Mais avant que de passer la muraille & de faire aucune irruption dans cet Etat , ils auroient souhaité d'y être appellez par quelque chef des sujets fidelles. Ils se persuadoient que n'y étant entrez , qu'après les instances qui leur en auroient été faites , ils feroient encore mieux fondez , pour s'assurer le droit

droit de leur conquête, & pour se justifier tout ensemble des reproches qu'on leur auroit pû faire de la rupture de la paix, qu'ils avoient conservée jusques ici avec cét Empire. Ils n'attendoient donc plus que cette ouverture, lors qu'elle se presenta telle qu'ils l'avoient pû souhaitter. Un des Generaux, que Zunchin avoit auparavant commis à la garde de la frontiere du côté de la Tartarie, envoya solliciter les Tartares d'entrer dans la Chine. Il presenta ensuite tous les moyens, dont cette Cour avoit jugé depuis si long-temps avoir besoin, pour parvenir à ses fins.

Ce General, appelé Ufangué, étoit toujours demeuré très-fidelle à son Prince, encore qu'il ne lui eût pû rendre des services fort importans dans cette derniere occasion, où parmi le grand nombre des rebelles, tous les efforts que pouvoit faire un petit reste de fidelles sujets, étoient peu considerables. Ce Capitaine cependant fouhaittoit passionnément de pouvoir vanger la mort de son Maître, aussi bien que celle de son pere. C'étoit un des Grands de la Cour, que le Tyran venoit de faire mourir, pour l'avoir reconnu lui & ses enfans trop fidelles à leur legitime Prince. Comme donc ce General ne manquoit point de

de zele pour vanger son Roi , non plus que de ressentiment pour ses propres injures , après avoir considéré , qu'il n'y avoit point de forces assez puissantes dans tout le Pais pour entreprendre de punir l'attentat du Tyran ; que ceux qui restoient des Princes du sang Royal ne donnoient pas d'esperance de pouvoir recouvrer jamais l'Empire ; qu'ainſi tout ce grand Etat ne pouvoit plus être que le butin & la proie de quelque nouvelle trahison ; qu'enfin il seroit moins honteux à la nation que celui-là en demeurât le Maître , qui l'auroit emporté à la pointe de son épée , fût-il un étranger ; puisqu'il ne se trouvoit plus dans toute la Chine de parti , qui pût seulement projeter de secouer le joug de la tyrannie. Ce General, dis-je , après toutes ces considerations , jugea qu'il falloit s'en adresser aux Tartares. Il ſçavoit leurs forces & leur valeur , & qu'il n'y avoit qu'eux qui pussent faire au plutôt une juste vengeance du Tyran. Il resolut donc de les apeller à la conquête de cét Empire , & il s'obligea de leur y donner entrée par la frontiere , & la partie de la muraille qui avoit été commise à sa garde.

Ce fut sans doute une resolution prise très-mal à propos , & qui ne pouvoit qu'achever la ruine entiere de tout l'Etat

de

de la Chine. Il y a aussi apparence que cet Usangué pensa plutôt à vanger sa querelle particulière, qu'à servir effectivement sa patrie. Peut-être que son zèle le trompa, ne prévoyant pas, que ce qu'il pensoit ne donner qu'à son devoir, seroit à la vérité une vengeance, mais funeste à sa nation, puis qu'elle en seroit la ruine irréparable. Il est vrai que l'Usurpateur s'étoit déjà rendu extrêmement puissant; mais au moins il étoit Chinois de naissance, & tous ses soldats étoient pareillement Chinois. Le tems pouvoit bien des choses, & il étoit toujours plus facile à ceux d'une même nation d'en venir à des forces égales au parti du Tyran, & de le combattre même avec avantage, que d'avoir à soutenir les forces d'une nation guerrière, telle que sont les Tartares. De plus comme cet Usurpateur devenoit tous les jours plus odieux aux peuples, il étoit bien difficile que de la haine on ne passât bien-tôt à quelque conspiration, qui seroit assez puissante pour l'opprimer.

Mais ce qui devoit être plus considérable, étoit que dans les Provinces du Midy, qui sont les plus riches & les plus puissantes de cet Etat, on y avoit déjà couronné & reconnu pour Roi de la Chine un Prince de la famille Royale. Ce Prince pouvoit

en peu de tems avoir des forces égales à celles du Tyran. Il pouvoit , ayant déjà pour lui tous les avantages du droit & de la Justice, être bien-tôt en état de le venir combattre; où s'il vouloit épargner le sang de ses peuples , il lui étoit facile d'employer assez d'autres moyens pour s'en défaire.

Le gouvernement de ce nouveau Roi étoit aussi déjà assez bien goûté de ses Sujets. Sa conduite , à cause de sa douceur, n'étoit pas moins prudente ; & il ne négligeoit rien de tout ce qui pouvoit affermir & étendre de plus en plus son autorité. Enfin sa maniere de gouverner & toutes ses autres qualitez directement opposées à celles de l'Usurpateur le rendoient d'autant plus aimé , que ce Tyran devenoit tous les jours plus odieux , par je ne sçai quelle fierté & hauteur insupportable , avec laquelle il traittoit les premières personnes de l'Etat. Ainsi l'éclat & la grandeur du sang Royal d'une-part, & de l'autre la bassesse méprisable d'un rebelle emportoient déjà tellement l'esprit des peuples, qu'il y avoit lieu d'esperer en peu de tems la réduction entiere de cet Empire sous un legitime Maître.

Mais le zèle trop precipité du General Usangué ne lui avoit pas laissé porter ses
vuës

vuës si avant, ou même il ne fut pas assez bien informé de ce qui se passoit dans les Provinces du Midy, jusqu'à ce que les Tartares fussent déjà entrez dans la Chine; ce qui seroit assez vrai-semblable. Car la Relation qui en vint alors, encore qu'en ce point aussi bien qu'en tout le reste, elle parle toujourns fort obscurément, & sans marquer les temps, semble faire entendre, que ce Prince ne fut point couronné Roi dans ces Provinces du Midy, qui se soumirent à son obeïssance, qu'après que les Tartares avoient déjà passé la muraille.

Enfin les demandes & les offres inconsidérées d'Ufangué furent d'autant mieux receuës à la Cour de Tartarie, qu'elles étoient tout ce qu'on y avoit souhaitté de plus avantageux sur cette affaire. Ils concluient, que d'être ainsi appellez, étoit pleinement reconnoître leurs droits, & qu'il ne restoit plus que de se venir mettre en possession de cet Etat, pour en être les legitimes maîtres.

Les Tartares prétendoient ainsi devoir être irreprochables sur tout ce qu'on pourroit appeller invasion & entreprise. Il est vrai qu'encore que la retenuë où ils avoient été jusques là, & toutes les instances qui leur pouvoient être faites, ne fussent pas suffisantes pour justifier leur Conquête,

te , y aiant encore tant de Princes de la famille Royale de la Chine , ces peuples cependant se mettoient étrangement en peine de se bien justifier , & de rendre raison d'une conduite , sur laquelle beaucoup de Politiques ne se feroient pas donné ailleurs tant d'embarras de conscience. C'étoient cependant des Barbares qui avoient tous ces égards pour la Justice ; au lieu que les Politiques d'Europe sont des hommes civilisez , c'est-à-dire , des hommes instruits de tous les devoirs de la société humaine & civile. Mais si le nom de Politique ne veut dire autre chose qu'un homme habile, & qui n'est pas barbare , on peut dire que des Tartares ont été en nos jours aussi Politiques & moins barbares que beaucoup d'autres Politiques.

C H A P I T R E III.

Les Tartares entrent dans la Chine.

Ly prend la fuite.

Le jeune Xanchi fait son entrée à Pequin, où il est couronné Empereur.

Il fait la guerre au Roi de la Corée, & il se rend ce Royaume tributaire.

LEs Tartares, résolus de passer dans la Chine sur les instances que le General Ufanguéleur en avoit faites, n'omettoient rien de tout ce qui étoit nécessaire pour l'exécution de ce grand exploit. Les ordres étoient donnez de toutes parts; & on voyoit des préparatifs, & tout l'appareil d'une guerre, qui ne devoit rien céder à la grandeur de l'entreprise.

Leur Prince appelé Xunchi, n'étoit alors âgé que de dix ou douze ans; mais il ne laissoit pas, dans une si grande jeunesse, d'avoir des qualitez d'esprit & de courage qui suppléoiert assez au défaut des années. Ce jeune Monarque se résolut de passer dans la Chine à la tête de ses troupes. Sa présence ne pouvoit qu'animer encore davantage la valeur de ses gens, en même temps qu'elle lui assuroit la fidélité & la bonne intelligence

gence qui devoit être parmi ceux qui commandoient ses armées. Mais elle n'étoit pas encore moins puissante, pour donner envie à ses peuples de venir servir en une guerre où ils alloient voir leur jeune Prince tenir lui-même la campagne, & porter en un âge si tendre toutes les fatigues des armes.

Les Tartares entrèrent donc dans la Chine par la partie de la muraille où le General Usangué leur tenoit le passage ouvert. Ils n'étoient pas fâchez que ces Provinces du Nort qui étoient sous la domination de Ly, eussent à soutenir les premières disgraces de la guerre. Comme on pouvoit juger de là qu'ils alloient droit au Tyran, ils se persuadoient que leur entrée en devoit être moins odieuse & moins redoutable à ceux qui ne seroient pas encore entrez dans son parti.

Ce fut en l'année 1643. que se fit cette irruption des Tartares dans la Chine. L'on n'en a point marqué le jour ni le mois. On voit seulement que ce devoit être vers la fin de cette année; car la Relation porte qu'il s'est passé trois années & quelques mois en la conquête entiere de tout ce grand Etat, & que la dernière de toutes les Villes qui se soumit, fut celle de Canton, où le Tartare entra au commencement

C

de

de Janvier 1647. On n'a point scû non plus le nombre des troupes qui passerent à cette expedition ; On scait seulement qu'elles étoient innombrables , tant de pied que de cheval.

Elles étoient partagées en differens corps d'Armées , chacune de cent ou de deux cents mille hommes , qui ne laisserent pas de s'embarasser quelquefois dans ces commencemens , où les unes s'avançoient à faire le degât & à reduire un Pais qui devoit être la proie & la conquête des autres.

L'Empereur des Tartares étoit accompagné de ses trois oncles , qui soutinrent ce jeune Prince & le servirent avec une valeur & une fidelité qui a peu d'exemples. Ce furent d'abord tous leurs soins de donner credit à ses armes , & de faire sentir par tout la douceur & la moderation de son gouvernement. Le plus âgé de ces Princes , qui étoit une personne très-considerée à la Cour pour son habileté & sa suffisance dans le gouvernement , demeura auprès du Roi. Il lui donna toujours de sages conseils , & il prit par tout des soins de sa personne & de sa gloire , non pas tant comme de celle de son neveu , que comme de celle de son propre enfant. Les deux autres oncles du Roi qui étoient moins âgez,
com-

commandoient les troupes ; & par leur fidélité, autant que par leur valeur, ils faisoient par tout triompher les armes du jeune Xunchi. L'un d'eux se signala particulièrement dans cette conquête, où il acquit la réputation du plus vaillant Capitaine de la Nation, & le nom de Conquerant de la Chine.

La guerre ne tarda guères à être portée dans la Province de Pequim. Comme cette grande Ville avoit été depuis quelques siècles la Cour des Roys de la Chine, le Tyran y avoit aussi tous ses établissemens, & avec lui tous les Grands de son parti. Mais le bruit & le bon-heur des armes des Tartares les en alloit bien-tôt déloger. Il y eut seulement quelques places dans la Province qui ne se rendirent qu'à la force; pendant que la plus part des autres cedèrent aux menaces & à l'aprehension des châtimens qu'on employoit contre celles qui avoient fait quelque résistance. Ainsi, encore qu'en quelques lieux les Chinois se fussent assez opiniâtres à ne vouloir point se soumettre à une puissance étrangere, d'autres ayant fait semblant seulement de se vouloir defendre, & les autres s'étant rendus aussi-tôt aux plus forts, il parut par tout peu de fermeté, & peu d'attachement au parti du Tyran.

Les Tartares, qui avoient déjà donné un si heureux commencement à leur conquête, fans avoir encore trouvé d'obstacles qui eussent arrêté leur marche, résolurent, pour ne point perdre de temps, de faire marcher toute l'armée ensemble à Pequin. Ils vouloient y trouver encore l'Usurpateur; & ils se hâtoient d'ôter au plutôt la couronne de dessus cette indigne teste.

Ce Tyran avoit dans Pequin une belle & nombreuse Milice. C'étoient des gens bien payez, & qui paroissoient aussi très-resolus à se bien defendre. Cela lui donnoit lieu de penser, qu'après avoir donné de si bons ordres, la victoire coûteroit au moins beaucoup de sang à son ennemi. Mais comme cét Usurpateur n'étoit qu'un lâche & un traître, & tous ses soldats autant de traîtres, toute leur resolution n'alla pas bien loin. Ils n'avoient jusques là combattu que par des trahisons & des tromperies. Ils n'avoient vaincu que des gens desarmez, & un peuple qui n'avoit eu ni les ordres ni le temps de se mettre en defense. Au lieu que pour lors il s'agissoit de se montrer à des ennemis qui les venoient chercher les armes à la main, & avec des armes déjà victorieuses de tous ceux qui avoient osé leur resister. Ly reconnut donc qu'il n'y auroit pas de seureté à se voir de si près avec

avec son ennemi ; & même , qu'autant qu'il y auroit de temerité à tenter le fort d'une bataille , il seroit encore aussi dangereux pour sa personne de l'attendre , & de se mettre en defense dans la ville de Pequín. Ainsi il se resolut de se retirer au plutôt , & d'abandonner de la sorte sa Ville capitale , lors que le Tartare n'en étoit plus éloigné que de trois journées.

Avant que de déloger , ce Tyran ne manqua pas de décharger sur le peuple une partie de sa colere. Il fit dans toute cette Ville des cruautés horribles. C'étoit pour la punir de ce qu'on y avoit encore conservé quelque sorte de respect pour le legitime Souverain. Il est vrai qu'on y avoit toujours fait paroître plus d'horreur de sa trahison , que d'ardeur & de bonne volonté pour ses interests. Il se vangea donc des habitans de Pequín , & il prit aussi-tôt la fuite avec ceux de son parti. Il emporta tous les tresors du Roi. Mais avec la charge de ces tresors , il en eut encore une autre de maledictions , qui ont depuis rendu son nom celebre parmi les Chinois , comme le nom du plus detestable des hommes.

Les Tartares parurent bientôt après devant les murailles de Pequín , & ils y entrerent sans trouver aucune resistance. Mais comme ils virent que le Tyran leur avoit écha-

pé, ils en sortirent aussi-tôt pour aller après. Il ne leur fut pourtant pas possible de le joindre. Le jeune Xunchi revint donc à Pequin, où après avoir été magnifiquement reçu, on crût ne devoir point tarder à le faire reconnoître Monarque absolu de tout ce Royaume d'or. C'est le nom que les Tartares donnent à la Chine.

Ce jeune Monarque après avoir été couronné Empereur de ce grand Etat, trouva à propos d'arrester aussi sa Cour dans le Palais de Pequin. Il y appella ensuite toute la Noblesse de Tartarie, & se prepara de là à pousser avec encore plus de chaleur ses premieres victoires.

Quant au Tyran Ly, afin de n'avoir plus à en parler desormais, la Relation rapporte qu'il se retira en la Province de Xenfi, qui est au Nort de la Chine, & une de ces six Provinces dont il s'étoit d'abord rendu le maître. Il y porta tous ses tresors. Il y fit passer toutes ses troupes. Et enfin, il s'arresta avec toute sa Cour en la Ville capitale de cette Province, où il se fortifia autant qu'il lui fut possible. C'est tout ce que la Relation nous a appris de ce Tyran; il n'y est plus fait aucune mention ni de sa personne, ni de son armée, ni de toutes ses grandes richesses. Il est fâcheux d'avoir si souvent à s'en prendre au défaut de la Relation;

lation; mais celui qui a donné des memoires sur toute cette Histoire, n'en a pas sçû davantage; & il se contente seulement de marquer, qu'au tems qu'il écrivoit, les choses étoient encore en une telle confusion dans tout cét Etat, qu'il n'avoit pas pû être plus éclairci de plusieurs particularitez.

Il est cependant très-affuré que les Tartares eurent bien-tôt conquis toutes ces Provinces, & celles même de Xenfi où Ly s'étoit retiré: Mais on ne dit point, si on l'y avoit trouvé, ni ce qu'il étoit devenu pour lors, non plus que son armée & toutes ses richesses. Il est assez étrange qu'on se fût si peu mis en peine à la Cour du Tartare d'en apprendre des nouvelles plus particulieres. La Relation rapporte assez d'autres choses moins curieuses dont on a été informé par des personnes qui étoient parties de Pequin depuis le couronnement du Tartare: Et cependant on ne voit point qu'on y ait pû sçavoir quelles avoient été les dernieres aventures de ce Tyran.

Ce que l'on en a dit avec plus de vraisemblance, est, que ses gens aiant mieux reconnu l'attentat que ce traître avec commis contre sa Patrie, & le nombre de maux qu'il avoit attiré à la fois sur cét Empire si fleurissant, que bien loin d'avoir les forces & assez de cœur pour le défendre des Tartares,

res , il n'avoit pas seulement osé soutenir leur presence aux premieres approches , où il lui étoit plus avantageux de les combattre ; parce qu'il avoit encore pour lors toutes ses troupes & des forces très-considerables ; que de jour en jour on ne reconnoissoit plus son pouvoir ni son autorité ; & qu'on concevoit au contraire une plus horrible averfion de sa personne ; qu'il avoit cependant avec lui de grandes richesses , ou plutôt une proye qui leur appartenoit beaucoup mieux qu'à un lâche fugitif. C'étoient les tresors que les Rois de la Chine avoient amassé depuis plusieurs années , ils s'étoient enfin resolus de se defaire de sa personne ; & qu'ainsi après avoir pillé les tresors & fait le partage du butin , toute l'armée s'étoit débandée & dispersée par les autres Provinces.

Mais quand ses soldats n'en feroient pas venus jusqu'à lui ôter la vie , il étoit bien difficile qu'il pût échaper une fin aussi malheureuse parmi ceux de sa Nation. Jamais le Comte Dom Julien n'avoit été autant en execration aux Gots qui habitoient l'Espagne , que Ly l'étoit generalement à tous les Chinois. Mais c'en est assez dit de ce traître , pour donner de l'horreur de ses semblables , qui ne sont jamais punis comme ils le meritent.

J'ajoûte seulement que celui-ci détruisit son Prince, & se détruisit encore lui-même, sans que sa perte pût apporter aucun soulagement aux maux de sa Patrie. Il avoit fait son élévation de la chute de son Souverain. C'est tout ce que peut faire l'ambition des hommes, que les uns montent par où les autres descendent : mais sans prendre garde que souvent ils montent & s'élevent avec peril, pour descendre bien-tôt avec repentir de s'être trop élevez. Que si un Empereur puissant avoit pû faire une si grande chute, que pouvoit attendre un lâche Tyran, sinon d'être bien-tôt réduit à se chercher lui-même un precipice ? Cependant cette ame basse ne laissoit pas de se satisfaire de sçavoir, comme par un presentiment de son mal-heur, que l'Empire & sa Patrie demeureroient au moins ensevelis sous ses ruïnes. On connut enfin, & on detesta l'attentat de ce traître, qui étoit de renverser tout ce grand Etat. Mais le mal étoit fait, & sa mort & son châtiment ne pouvoient y apporter de remede : tant il est vrai que les choses, qui sortent toujours sans beaucoup de violence de leur ordre, n'y rentrent pas de la même sorte : ce qui fait que par tout il n'y a rien de plus facile que de commencer le mal, & rien de plus difficile que d'en arrêter les suites.

Il n'étoit donc plus mention de Ly à Pequin. Le jeune Roi des Tartares Xunchi y regnoit, & gouvernoit en Souverain. Mais ce Prince, qui n'avoit voulu que se reconnoître & reprendre seulement haleine, après ses premières conquêtes, jugea bien-tôt que c'étoit l'Empire entier de la Chine qui devoit donner un juste emploi à son grand courage. Pour bien commencer, il considéra qu'il avoit pour voisin un Roi de la Corée, qu'il n'étoit pas à propos de laisser derrière. Ce Royaume de la Corée, qui est en la partie Orientale de la Chine, est un país qui n'a guères moins d'étendue que toute l'Espagne. Il n'est séparé de la Chine que par une grande rivière, & il en étoit autrefois tributaire, lors que la Chine étoit sous la puissance des Tartares. Mais depuis les Coréens n'ayant pas voulu reconnoître l'Empire des Chinois, ils s'étoient donné un nouveau Maître, qui envoyoit seulement quelques présents à la Cour de Pequin. Il sembla donc aux Tartares que cet Etat leur appartenoit par les droits de l'ancienne possession; Et sur ce fondement ils firent avancer leurs troupes de ce côté-là.

Il n'étoit pourtant pas si facile de réduire les Coréens qu'il l'avoit été de se rendre Maître de Pequin. Ces Peuples sont

un peu plus guerriers que les Chinois ; & comme ils entretiennent une guerre hereditaire avec les Japonnois leurs voisins, Nation fiere & belliqueuse , ils sçavoient assez manier les armes pour se défendre. Mais ils étoient encore tous bien unis & dans une même resolution de se maintenir, sans qu'il y eût de faction ni de trahison qui les partageassent. Ils étoient gouvernez par un Prince parfaitement aimé & obeï , & qui les menoit lui-même à la guerre ; c'est pourquoi ils donnerent plus d'affaires aux Tartares que n'avoient encore fait les Chinois. Cependant , comme les assaillans menotent avec eux de puissantes forces , & qu'ils combattoient déjà en victorieux, ils remportoient aussi par tout de grands avantages. La fortune qui s'étoit déclarée pour le Tartare , faisoit bien voir qu'elle avoit destiné ce jeune Monarque pour les victoires & pour les triomphes. Il reduisit donc en peu de temps une grande partie de ce Royaume, non toutefois sans perdre un grand nombre de ses meilleurs soldats.

Le Roi de la Corée, qui reconnût que ses forces n'étoient pas égales ni suffisantes pour soutenir un ennemi si puissant, jugea qu'il lui réussiroit mieux de se défendre par la soumission. Il n'y a rien que l'ambition

ne fasse pour se maintenir; & s'il est besoin d'y employer des bassesses, c'est pour lors que le plus superbe ne dédaigne pas de faire paroître plus d'abaissement. Ce Prince, qui voyoit que toute sa grandeur estonneroit peu son ennemi, témoigna de se vouloir soumettre. Le Tartare de son côté étoit comme ces Lions courageux, ou plutôt comme un de ces Heros, dont on dit, que mettant en poudre des ennemis qui refusoient de se soumettre, ils faisoient gloire d'épargner ceux qu'ils voyoient à leurs pieds.

Le Coréen envoya enfin mettre sa couronne aux pieds du Tartare; & il reconnût qu'il tiendroit son Royaume de sa Hauteffe, si elle agréoit de le lui remettre, comme à un Roi tributaire & soumis. Le Tartare reçut ses offres, & consentit de traiter à ces conditions. Il fut avantageux au Coréen de s'être abaissé pour se mieux relever. Il ne faut que sçavoir bien faire quelques démarches avec les hommes, qui en general se paient des apparences, pour se tirer d'affaire, & trouver ses avantages dans les suites.

On considéroit chez le Tartare, que comme il y auroit toujours assez d'affaires à démêler dans la Chine; il ne pouvoit être qu'avantageux de traiter avec le Coréen à

des

des conditions, où l'Empereur, sans consumer ses forces, augmentoit encore la reputation de ses armes : ainsi ce Prince se retira de la Corée avec toutes ses troupes. Il revint ensuite à Pequín ; & donna cependant ses ordres au Coréen de le suivre sans armes, afin que lors qu'il seroit à la Cour, on dressât plus facilement les articles de la paix. Le Coréen ne manqua pas de suivre cet ordre, & prenant une assurance entière sur la parole de ce jeune Monarque, il se rendit à Pequín peu de tems après que Xunchi y fut arrivé. Il y fut parfaitement bien receu, & toujours traité selon sa grandeur & selon toute la magnificence de cette Cour. Ensuite apres que toutes les conditions de la paix eurent été arrestées, ce Prince rendit solennellement ses hommages & ses reconnoissances au Tartare. Il fut ainsi arresté avec quelles dependances cet Etat releveroit desormais de la Tartarie, qui furent à peu près les mêmes où il avoit été sous les derniers Rois de la Chine. Le Coréen s'en retourna en son Royaume avec son Sceptre & sa couronne Royale, & reporta la joye publique, autant que sa satisfaction particuliere ; ce qui fit éclatter encore la grandeur & la generosité du jeune Empereur des Tartares. Tout ce qui est rapporté

ici s'acheva avec l'année 1643. & dans le commencement de 44.

CHAPITRE IV.

Le Tartare poursuit sa Conqueste.

Il réduit les cinq autres Provinces voisines de Pequin.

La conduite qu'il tient pour faire valoir ses victoires, & les ordres qu'il prescrit aux vaincus.

PEU du temps après que les Tartares furent entrez dans la Chine, ces puissantes armées se débordèrent de toutes parts, comme des torrens qui emportent tout ce qui se presente à leur rencontre. Leur jeune Monarque voulut toujourns se trouver en personne dans toutes les grandes entreprises. Nous avons vû qu'après s'être rendu Maître de la Province de Pequin, qui est la capitale de l'Empire, & une de ces six Provinces que l'Usurpateur avoir reduites sous sa domination, il s'étoit encore assuré du côté de la Corée, qu'il s'étoit renduë tributaire: mais ce n'étoient que des commencemens. Il se resolut donc au plutôt de porter la terreur de ses armes dans les cinq autres Provinces du

Nort,

Nort, qui sembloient tenir encore pour Ly. C'étoient celles de Xantan, de Leaotun, de Honam, de Xanffi & de Xenfi, où s'étoit retiré le Tyran. Ce Prince y entra à la teste de ses troupes, au commencement de l'année 1644. & il les reduisit toutes sous sa puiffances en cette même année. Il y eut quelques places qui firent d'abord une résistance assez vigoureuse, mais qui ne fut pas de longue durée. L'ardeur des Chinois n'alloit pas si loin; & tout ce grand feu qu'ils firent d'abord, & qu'ils ne pûrent pas entretenir, ne servit qu'à les consumer plutôt. Mais ce qui est estrange, est que les Tartares coururent & reduisirent toutes ces Provinces, sans y avoir rencontré le Tyran, ni vû paroître son armée, ni ses tresors; au moins la Relation n'en dit rien.

La conduite que tint le Tartare en une si prompte expedition est assez remarquable. Il alloit droit avec tout le gros de ses troupes fondre sur la premiere ville & la capitale de la Province, sans partager ni divertir ses forces ailleurs. Il jugeoit qu'encore que ceux qui commandent des armées laissent derriere eux quelques places moins fortes, qu'ils auroient pû emporter, ou quelque gros d'ennemis qu'ils auroient pû défaire, ils ne doivent pas se défier de leur victoire. Ainsi ce Prince se presentant
avec

avec des forces si redoutables devant la Capitale d'une Province, ou il l'emportoit de vive force en peu de temps, ou il l'obligeoit à faire au plutôt sa composition. Après y être entré, il en prenoit possession, & en même temps de la Province entiere. Il établissoit dès lors tous les Reglemens necessaires pour son gouvernement dans la paix & dans la guerre. Il depéchoit encore de là des ordres à toutes les Villes & Places de cette même Province, les sommant, ou de se soumettre sans retardement à son obeïssance, ou de se préparer à se bien défendre. Si elles consentoient de se rendre, avant que de tenter une resistance, il les assuroit de les traiter avec toute sorte de bonté & de clemence. Et si au contraire elles étoient resoluës de se mettre en defense, il leur denonçoit dès lors une guerre sanglante. Ainsi les Villes qui se soumettoient, avant que d'être forcées, étoient aussi-tôt comprises dans le Gouvernement, & traitées ensuite selon la bonté & selon les graces qu'elles pouvoient attendre de ce Prince genereux. Quant aux autres places qui se preparent à une resistance, c'étoit l'armée elle-même qui les alloit sommer une seconde fois de se rendre. Et comme ces nombreuses troupes portoient par tout l'effroi & la deso-

la-

lation, elles les pressoient de si près, que celles qui avoient paru les plus résolues, & qui avoient déjà soutenu quelques attaques, en venoient bien-tôt au repentir. Mais il étoit trop tard; & les Tartares en vouloient faire des exemples qui apprissent à d'autres à se rendre, sans qu'il en coûtât du sang. C'étoit là le dernier avis qu'ils prétendoient donner à leur voisins, afin qu'ils n'y fussent pas trompez.

Voilà quelle fut la conduite & le bonheur du Tartare en la réduction de ces cinq Provinces, où ce jeune Prince voulut toujours commander à la tête de ses troupes; aussi bien que lors qu'il étoit passé dans le Royaume de la Corée. Toute cette expedition s'acheva avec l'année 1644. après laquelle ils revint à Pequim, tout glorieux de ses victoires.

Ce Prince avoit déjà choisi cette grande Ville pour le lieu de sa résidence & de sa Cour; & il avoit encore donné ses ordres à la Noblesse & à toute la Cour de Tartarie de s'y rendre. Ce fut de là aussi qu'il crût, qu'après avoir donné des marques de son courage & de sa valeur, il seroit desormais plus seant à sa grandeur de remettre ce qui restoit de la conquête de la Chine, c'est à dire, les neuf autres Provinces du Midy, à l'expérience & à la fidélité des Generaux de

de ses armées. Il voyoit qu'il ne paroïssoit plus d'ennemis dans tout ce grand Pais, qu'il lui fût glorieux de combattre ; ou même qu'après y avoir été tant de fois victorieux , la seule reputation de ses armes seroit desormais suffisante de lui gagner des batailles & de lui apporter ses victoires. Il se trouve ainsi dans les temps des exemples qui font voir que , ce que l'on dit , que les armes sont journalieres , n'est pas toujours veritable. Cette maxime qui n'a pas eu lieu pour un Alexandre , pour les deux Cefars , pour les Scipions , & pour d'autres semblables Conquerans , n'en a pas eu non plus à l'égard du jeune Xunchi, que l'on pourroit dire n'avoir été gueres moins vaillant que tous ces Heros. Au moins a t'il paru aussi bien qu'eux , n'être né que pour les victoires & pour les conquestes.

Mais ce qui merite plus d'admiration, & qui pourroit être un rare exemple pour les grands Princes , est qu'on ne vit point que dans un âge si tendre & dans les plus épais tenebres de l'infidelité, tant de victoires eussent rendu ce jeune Prince ni plus vain ni plus superbe. Il faut pourtant avouër qu'il auroit été plus pardonnable à un Monarque si puissant, & en même temps si jeune, si vaillant, si heureux &

& enfin né parmi une Nation barbare, & qui ne connoissoit point la véritable Religion, d'avoir porté le faste de sa vanité aussi haut que tous ces autres Conquerans. Cependant la Relation nous le fait connoître dans tous ses grands Exploits comme un prodige de moderation. Elle marque qu'il n'attribuoit pas ses victoires à sa valeur, ni à la puissance, ou au bon-heur de ses armes, mais seulement au souverain pouvoir du Dieu du Ciel, selon qu'il le pouvoit connoître. Ainsi il disoit, que tout ce qu'il avoit fait, n'avoit été que l'exécution de sa volonté & de ses ordres; Qu'à moins que le Ciel ne l'eût visiblement favorisé dans son entreprise, il étoit bien éloigné de se promettre le succès de ce qu'il avoit exécuté avec tant de facilité. Il en étoit tellement persuadé, qu'il rapportoit pour preuve de ce qu'il disoit, de certains prodiges qu'il ne doutoit point que le Ciel n'eût fait exprès pour rendre ses armes victorieuses. Il est vrai qu'il auroit pû arriver que le Démon, pour aveugler de plus en plus ces misérables peuples, auroit agi d'une manière extraordinaire en quelques evenemens que l'on rapportoit. Comme entr'autres choses, les Tartares assuroient qu'à leur entrée dans les terres de la Chine, ils avoient trouvé un gué en une riviere

très-

très-profonde, qui jamais auparavant & depuis n'avoit été guéable, & beaucoup moins encore à l'endroit où l'armée des Tartares l'avoit passée. On l'appelle la Riviere jaune, à cause que les eaux sont ordinairement fort troubles & meslées de beaucoup de limon. Elle a sa source hors de la Chine, où elle entre par la partie du Nort, & arrose ensuite quelques Provinces; mais elle y est par tout extrêmement grosse & profonde, & particulièrement à l'endroit où la Cavalerie & l'Infanterie même des Tartares la passa sans aucune difficulté.

La même chose arriva encore à ce Prince & à toute son armée, au passage d'une autre riviere. Ces grands fleuves sont assez communs dans toute la Chine, & ils sont en quelques endroits extraordinairement larges & profonds.

L'Empereur des Tartares concluoit de toutes ces aventures que le Ciel approuvoit assurément sa conquête, puisque pour le mettre en possession de cet Empire, il faisoit des choses si extraordinaires. Les Chinois, ce qui est merveilleux, en disoient autant, & que c'étoit un ordre d'en haut que l'Empire de la Chine passât en la puissance des Tartares. Ils le publioient hautement, & ils pretendoient effacer par là la honte

honte de leur Nation , de s'être si lâchement rendus à leurs agresseurs. Le Ciel, « disoient-ils, en ordonnoit ainsi, & il fal- « loit que la Chine fût détruite pour être « désormais assujettie à un autre Maître, « autrement les Chinois auroient mieux « soutenu ceux qui les venoient attaquer, « & ils ne se feroient pas laissé si miserable- « ment reduire sous la domination de leurs « ennemis. C'est ainsi que les vainqueurs « & les vaincus prétendoient également qu'ils ne faisoient que suivre le Ciel & obeir à ses ordres. Le Tartare y gagnoit sa cause; & le Chinois y vouloit au moins trouver de quoi excuser sa lâcheté. C'est donc par tout le monde que les hommes travaillent ridiculement à accommoder Dieu avec tout ce qui leur plaît. C'est par tout qu'ils sont si amoureux de leurs contes & de leurs mensonges , que pour les faire mieux valoir, ils ne craignent point de les autoriser de la premiere raison , & de la souveraine Verité même.

Au bruit de tant de victoires que le jeune Xunchi venoit d'emporter dans la Chine , toute la Nation des Tartares l'inonda bien-tôt. Il n'y avoit plus de muraille qui leur en fermaît le passage, depuis que ceux de leur Nation en avoient été les Maîtres. Ainsi l'amour de la gloire où ils

ils voyoient leurs compagnons, & le desir de venir partager encore avec eux quelques restes du pillage de tant de belles Villes & de riches Provinces ne les laissant pas en repos, ils y accouroient de tous côtez.

Le Roi avoit aussi besoin de tout ce monde. Outre qu'il étoit obligé de tenir de grosses garnisons dans les Villes & les Places fortes qui sont en très-grand nombre dans toutes ces Provinces; il ne l'étoit pas encore moins d'avoir de puissantes armées en campagne: les unes pour achever de reduire les peuples qui ne s'étoient pas encore soumis; & les autres pour s'assurer ce qui avoit déjà été gagné. Il n'étoit pas aussi moins important de prévenir les revoltes & les soulèvemens des peuples, qui sont assez ordinaires parmi de nouveaux Sujets, & encore chez une Nation, qui étant accoûtumée à dominer, se voyoit alors reduite sous une domination étrangere.

Ce fut par cette consideration que le Tartare oblige plusieurs soldats Chinois des Provinces voisines de la Tartarie de prendre parti dans ses troupes. Ces peuples sont dans les armes, les plus belliqueux & les plus adroits de toute la Chine. Mais il y engagea particulièrement les principales familles de ces Provinces,

&

& les personnes qui étoient plus considérées dans tout ce pais. C'étoit pour avoir autant d'ôtages de la fidelité de ceux parmi lesquels ils pouvoient avoir plus d'autorité, à même temps qu'il grossissoit encore ses armées, & qu'il se mettoit en état d'achever au plutôt la conquête des autres Provinces plus éloignées; quoi qu'il donnât ordre cependant que les Commandans & les Officiers de ses troupes fussent toujours pris d'entre les Tartares.

Quant aux autres emplois du Gouvernement qui n'appartenoient point à la guerre, les Tartares y userent de moindres précautions à l'égard des Chinois, encore que ce fussent des Charges & des dignitez très-considerables. Ils y procederent en ces commencemens d'une maniere propre à gagner les affections des peuples. Ils laisserent d'abord tous les Mandarins dans leurs Charges, & ils donnerent même des emplois plus considerables à ceux dont ils connurent mieux le merite. Ce fut ce qui commença à rendre leur domination moins odieuse. Il est vrai que quelque temps après, ils ôterent ces Charges à quelques-uns; ils reformerent & limiterent le pouvoir & la jurisdiction des autres; & ils ne leur laissoient même quelquefois que la qualité & le nom, sans aucune autorité.

Ils

Ils ne trouvoient pas à propos de laisser plus long-temps les Chinois les Maîtres de la Justice & des châtimens des peuples, & ceux-ci meritoient sans doute cette punition, pour en avoir autrefois si mal usé. Car il étoit visible que l'Empire de la Chine & son Etat ne s'étoient perdus que parce que la garde des Loix & de la Justice y avoit été confiée, ou plutôt abandonnée à des Eunuques.

Pour le Charges de la Milice, les Tartares s'en vouloient moins fier aux Chinois; bien qu'ils ne laissassent pas en quelques rencontres de confier à ceux qu'ils en trouvoient capables, le commandement de quelques troupes. Mais il y avoit toujours quelque General, ou un autre Chef considerable des Tartares avec un gros plus nombreux, qui observoit ces troupes Chinoises, & avoit sur elles un commandement plus general & plus absolu.

L'Ordonance la plus fâcheuse que firent les Tartares, & qui toucha aussi plus sensiblement les Chinois, fut lors qu'ils leur commanderent de se vestir à la mode de Tartarie & de couper leurs cheveux. Ces peuples aiment extrêmement leur chevelure, qu'ils prennent aussi un soin particulier d'ajuster & de couvrir de parfums, & c'est généralement une des choses qu'ils estiment
da.

d'avantage pour paroître bien faits, de porter, comme s'ils étoient des femmes, des cheveux qui leur descendent jusqu'aux pieds. C'est pourquoi ce fut un ordre qui leur parut étrangement violent. Les Tartares cependant le jugeoient très-important. Ils prétendoient que la conformité des habits produiroit infailliblement plus de rapport & plus de conformité dans les esprits des personnes, en sorte qu'une domination étrangere leur paroîtroit moins étrange, aussi-tôt que toute cette diversité extérieure ne leur blefferoit plus les yeux. C'est la coûtume & l'usage qui rendent par tout les choses plus supportables. D'ailleurs comme la Chine enferme de grands païs, & qui ne pouvoient pas être conquis tout à la fois, ils voyoient qu'ils ne pouvoient éviter de grands inconveniens, qu'en faisant ce discernement des peuples qui seroient soumis, d'avec ceux qui ne le seroient pas; & pour cela en obligeant les premiers à couper leurs cheveux, ils étoient désormais assez reconnoissables parmi les autres. Il ne restoit plus que de pouvoir aussi reconnoître les Chinois soumis d'avec les véritables Tartares. Ce discernement étoit encore nécessaire. Et parce qu'il n'étoit pas aisé de le faire, en les regardant seulement au visage,

D

ge,

ge , d'autant que ces peuples ont assez de ressemblance les uns avec les autres , on s'avisa de donner encore aux Chinois une marque particuliere. Ce fut que ceux qui feroient soumis , en se coupant les cheveux , ainsi que les Tartares , se laisseroient au milieu de la teste un toupet plus gros , à peu près comme on fait sur les galeres d'Europe , pour reconnoître les forçats Chrétiens d'avec les autres qui ne le sont pas.

Les Chinois ne trouverent rien de plus rigoureux que ce commandement ; & ils ne pouvoient se refoudre d'y obeïr. Le Tartare voyant qu'ils y faisoient tant de façon , reïtera cet ordre , & enjoignit à tous , sans exception , d'y obeïr sous peine de la vie. Pour lors il s'en trouva plusieurs qui aimèrent autant perdre la teste que leurs cheveux ; car ils y apportèrent tant de difficultez que leur resistance leur en coûta la vie. Ils voyoient assez à quelles extremités ils se reduisoient , & cependant par une sottise opiniâtré ils aimèrent mieux perdre la vie que de se refoudre à demeurer sans cheveux.

C H A P I T R E V.

Un des Oncles de Xunchi réduit la Ville & la Province de Nanchin.

La fuite & la mort d'un Roi de la Chine, qui y avoit été couronné.

Six des neuf Provinces du Midy sont soumises aux Tartares.

LE jeune Xunchi, après avoir donné tous les ordres nécessaires pour l'affermissement de son autorité parmi ses nouveaux Sujets, après avoir pourvû aux Charges de l'Etat, & établi de bonnes garnisons dans toutes les places des six Province du Nord, resolu de ne plus partir de sa Cour de Pequin, avoit remis à un de ses Oncles la conduite de ses armées, avec ordre de passer au plutôt à la conquête des autres Provinces. Ce Prince partit peu de temps après de Pequin avec de puissantes troupes, & marcha droit à la grande ville de Nanquin. Cette ville avoit été autrefois la Cour de l'Empire, & elle étoit encore la capitale d'une des meilleures Provinces de cet Etat.

C'étoit en cette Province, & en cette même Ville que les Mandarins avoient

couronné Empereur un Prince de la famille Royale. Ils avoient pensé, après avoir sçû la mort de Zunchin, ne pouvoir rien faire de plus important pour l'Etat, que d'opposer ce Prince legitime à l'Usurpateur. C'étoit le remede le plus present qu'ils eussent pû trouver aux maux de leur Patrie. Ce nouveau Roi étoit fils d'un cousin germain de l'Empereur Zunchin, à la Cour duquel il avoit été élevé, & toujours considéré comme un Prince de la Maison Royale. L'Empereur même en avoit eu des soins très-particuliers dans le temps que rien ne troubloit encore la félicité de son Gouvernement.

Ce jeune Prince qui avoit assez d'esprit, s'étoit bien-tôt aperçu de quel côté l'orage feroit le plus à craindre. Comme le bruit étoit grand dès le temps de son Couronnement, que les Tartares s'avançoient avec de puissantes forces; c'étoit ce qui lui donnoit plus à penser que tout ce que Ly avoit encore entrepris. Il semble donc qu'il y auroit eu plus d'apparence que ce Prince n'auroit été couronné, qu'après que les Tartares eurent passé la muraille, & ce fut sans doute ce qui le porta à refuser alors le gouvernement, & l'éclat de la grandeur Royale. Mais les Mandarins lui firent de telles instances, &

les

les gens de guerre lui promirent de leur côté tant de victoires , qu'il se vît à la fin comme forcé d'accepter la Couronne ; encore qu'il pressentît que ce ne pourroit être qu'un poids qui l'accableroit bientôt.

Ce nouveau Roi prit lors qu'on le couronna, le nom de Hunguan, qui veut dire, Splendeur ; Mais il eût fallu que pour être un Prince d'éclat & de splendeur, son Regne eût été plus heureux. Il ne manqua pas cependant , aussi-tôt qu'il eut la Couronne sur la teste , de donner tous les ordres nécessaires pour la conservation de son Etat & de ses Peuples. Il pourvût aux plus pressantes necessitez de ses Provinces. Il fit travailler aux fortifications des Villes & des Places les plus importantes ; & il mit generalement en bonne défense toutes ses Frontieres. Mais sur tout , il s'assura, autant qu'il pût , des passages , & n'omit rien pour fermer toutes les avenues à son ennemi. Parmi toutes ses troupes , il fit un choix particulier des Capitaines les plus vaillans , & des Soldats les plus aguerris. Il pensa encore à donner de nouveaux privileges à ses Peuples , & à les combler de bien-faits. Il vouloit gagner entierement les cœurs & les affections de sa Nation ; & pour cela il avoit commencé à les traiter

d'une maniere assez nouvelle à un Roi de la Chine ; car il ufoit même de familiarité avec eux , & il leur donnoit le premier l'exemple en tout ce qui pouvoit servir l'Etat. C'est ce qui le fit aimer davantage de ses nouveaux Sujets , qui lui promettoient aussi de le servir , & de lui obeir avec toute la fidelité qu'il en pouvoit attendre.

Il y avoit quelque sujet d'esperer , que si le General Usangué n'eût pas si temerairement appelé le Tartare , toutes ces Provinces du Midy , qui font la plus grande & la meilleure partie de la Chine , eussent pû se maintenir sous l'obeissance de leur legitime Prince. Il étoit assez puissant pour aller combattre l'Usurpateur ; & il ne lui auroit pas été plus difficile , qu'il l'avoit été aux Tartares , de dissiper tous les vains projets de ce traître ; ou il l'auroit même pressé de si près , qu'il l'auroit peut-être obligé de prévenir , par une mort volontaire , le châtement que son attentat avoit mérité.

Mais le Regne de ce nouvel Empereur ne devoit pas être si heureux , ni de si longue durée. Il gouverna un peu plus d'un an dans ces neuf Provinces du Midy ; pendant que Xunchi étoit occupé à reduire sous sa domination les six Provinces du Nort & le Royaume de la Corée.

Ce Conquerant, après avoir commencé à goûter les premiers fruits de sa victoire, n'avoit pour lors plus de troubles de conscience sur l'invasion entiere de cét Empire, non plus que sur la paix qui avoit été jurée avec la famille Royale de la Chine. Il ne considéra plus, qu'il pouvoit être de l'équité naturelle de laisser à ce Prince Chinois au moins la partie de l'Empire, où il avoit été élu Roi, & où le Tyrann'avoit point encore porté sa domination. Il sçavoit que Hunguan étoit reconnu publiquement pour un Prince du sang Royal. Mais la fortune & les victoires du Tartare lui avoient fait une autre conscience & une autre justice. Il tenoit enfin ses droits assez puissamment établis sur l'Empire entier de la Chine par la prétention qu'il avoit, que par le sang Royal, on ne devoit entendre que les descendans des Rois mêmes de pere en fils, en la maniere que cette Race s'étoit continuée dans les dix-sept Rois précédens. C'est ainsi qu'il vouloit qu'on dût expliquer le serment qui avoit été fait, en sorte qu'il prétendoit en être dégagé désormais, aussi bien que de toutes autres obligations à l'égard de ceux qui pourroient prétendre être de la famille Royale de la Chine.

Voilà quelle étoit pour lors la justice du

Tartare ; mais il n'y a pas sujet de s'étonner qu'un Prince barbare, un idolâtre, & un infidelle pouffât plus avant une conquête qui lui étoit desormais si facile, si glorieuse, & qui importoit tellement à sa grandeur & à ses interêts. Il avoit trop heureusement commencé pour demeurer au milieu d'une si noble carrière, & il alloit trop vite, pour pouvoir être arrêté par ces premières considérations, s'il avoit, ou s'il n'avoit pas droit ; s'il feroit, ou s'il ne feroit pas un juste observateur du ferment de ses Peres, & de la paix qu'ils avoient jurée avec les Rois de la Chine.

Celui de ses Oncles, à qui il venoit de donner ses ordres pour le reste de sa conquête, faisoit donc avancer ses troupes pour se jeter dans la Province de Nankin. Il alloit droit au Roi de la Chine, qui y avoit été couronné, & il étoit chargé de faire toutes diligences pour se saisir de sa personne & lui ôter la Couronne avec la vie. C'étoient des raisons d'Etat, cruelles & barbares raisons, qui parce qu'elles vouloient que toutes les personnes qui pourroient être du sang Royal, fussent excluës des droits de succéder à l'Empire, vouloient encore que ce Prince, qui y avoit été appelé, fût digne de

de mort. C'étoit enfin pour trancher au plutôt tous les fujets de revolte, qui auroient pû troubler les Tartares dans la poffeffion de l'Empire de la Chine.

Le General des Tartares étant entré dans cette Province, trouva en quelques places une refiftance d'abord affez ferme; mais qui ne perfevera guères à la vuë de ces grandes armées. Tout commença ainfi à ployer fous le bon-heur & la valeur de fes troupes, & depuis à mefure qu'il entra plus avant dans le païs, il y trouva toujours moins d'ennemis à combattre. Plusieurs qui voyoient ce qu'il en coûtoit à leurs voifins, pour avoir crû pouvoir arrêter les victorieux, trouvoient qu'il étoit plus sûr de ne fe pas opiniâtrer davantage. Ce Commandant avança donc toujours fur fa route, jufqu'à ce qu'enfin, après avoir fait ployer fous fes armes tout ce qui s'étoit prefenté d'obftacle à la marche, il fe vint mettre avec toute fon armée en prefence de la grande ville de Nankin.

L'Empereur Hunguan y étoit avec toute fa Cour, où il maintenoit toujours toute la fplendeur de fa perfonne & de fon nom. Il reconnoiffoit pourtant qu'il ne s'étoit pas trompé, d'avoir tant apprehendé le poids de la dignité Royale, & qu'il auroit

beaucoup mieux fait d'en être demeuré à un si honorable refus. Ce n'étoient plus ces Capitaines si vaillans , ni ces soldats qui faisoient tant les braves , lors que les Tartares étoient encore loin d'eux. C'étoit pourtant le temps qu'il avoit plus de besoin de leur resolution & de leur valeur ; & cependant au lieu de resolution & de fermeté il ne voyoit par tout que timidité & que foiblesse. Il voyoit même que ceux de ses Capitaine , desquels il s'étoit le plus assuré , avoient été défaits , & qu'ils avoient abandonné des postes où il auroit pensé qu'ils auroient dû soutenir tout autrement l'ennemi. Il resolut donc , se voyant si mal soutenu , de n'attendre pas l'assaut & la batterie des Tartares : ainsi il sortit de Nanquin en une nuit , & emmena avec lui les meilleures de ses troupes. Tout ce qu'il y avoit de personnes considerables suivirent après , en sorte qu'il n'y demeura que le menu peuple & une multitude de monde fort inutile pour la défense d'une Ville.

Au matin le Tartare vint reconnoître la place de plus près , & dans le temps qu'il dispoit les échelles pour donner l'assaut , il aperceut toutes les portes ouvertes. Il y entra sans tarder davantage , & sans tirer l'épée il se trouva le maître de cette Ville si forte , défendue & couverte
de

de tant de murailles & de boulevarts, que, selon la Relation, deux mille hommes d'Europe auroient pû y soutenir un Siege de plusieurs années contre une armée très-puissante. Enfin le Tartare n'eut qu'à se presenter, pour emporter une Ville d'une si vaste étendue qu'un homme à cheval pouvoit à peine faire en deux jours le tour de sa premiere muraille.

Ce General tout fier de sa victoire, mais impatient que le Roi Hunguan lui eût échapé, poussé après, avec sa Cavalerie, & sans se donner de relâche. Sa diligence eut le succez qu'il souhaittoit : car il joignit enfin ce malheureux Prince, & comme il l'eût trouvé en desordre, & sans qu'il eût pû se mettre en defense, parce que la plûpart de ses gens l'abandonnerent, il l'eût bien-tôt en sa puissance. Le Tartare, selon que plusieurs l'ont raporté, lui fit perdre la vie à l'heure-même.

Ce fut la fin de la vie & de l'Empire de ce Monarque, qui s'étoit fait appeller Hunguan, Prince de splendeur & d'éclat; mais ce ne fut plutôt qu'un éclair qui disparut après un peu de lueur. C'est bien-tôt fait de tous ces faux brillans, qui ne paroissent jamais mieux n'avoir été que de vaines & de trompeuses apparences.

Après la mort de Hunguan , le victorieux revint à Nanquin. Il y établit pour Gouverneur & Vice-Roi de toute la Province un Mandarin Chinois , qui avoit été un des premiers Ministres de deux ou trois des derniers Rois de la Chine. On appelloit ce Mandarin d'un nom qui veut dire Singe ou Guenon , parce qu'il parloit ordinairement avec beaucoup d'action & de gestes des mains , de la teste & de la bouche. Il étoit cependant considéré de tous ceux de sa Nation , comme un grand homme d'Etat , & qui étoit très-habile & entendu dans le Gouvernement.

Le Tartare laissa à ce Mandarin le soin de toutes les affaires de cette Province ; & après y avoir fait quelques recruës & donné assez peu de temps à ses troupes de se rafraichir , il passa de là à la conquête des deux Provinces plus voisines , celle de Schiamfi & celle de Fuquam. Il entra de l'une dans l'autre , & les reduisit en peu de temps avec le bon-heur & le succez ordinaire de ses armes. Quelques places firent comme ailleurs quelque résistance , mais mal conduite , & qui ne dura guères. Les autres profiterent du malheur des premiers , & se soumirent aussi-tôt au victorieux.

Ces trois Provinces se trouverent toutes assujetties aux Tartares en moins d'une année

née entiere , qui étoit la 1654. Ensuite le General deliberoit de faire avancer ses troupes vers les trois autres , qui confinent aux premieres , qui étoient celles de Honan , de Suchuen & de Cancheu , lors qu'il apprit qu'il en étoit déjà le Maître, fans qu'on eût été obligé de tirer l'épée. Tous ces peuples étoient venus d'eux-mêmes presenter leurs soumissions, & demander d'être receus sous le gouvernement des Tartares. Ils témoignoiient être plus prêts d'obeir à tous les ordres qu'il plairoit à ce Monarque de leur donner, qu'ils avoient eût tout le loisir de reconnoître à combien de maux ils s'exposeroient, en pensant arrêter les progres d'un ennemi victorieux. Ils avoient donc resolu de prévenir leur ruïne: Et s'ils ne pouvoient pas, en se soumettant, se garantir de tout ce qui est inevitable dans la guerre, ils trouvoient au moins que ce ne feroient que de legeres violences en comparaison d'une guerre, où il n'y avoit point de misericorde pour les vaincus.

C H A P I T R E VI.

Les Tartares trouvent de plus grands obstacles dans la Conquête des trois dernières Provinces.

Un Corsaire Chinois s'y étoit rendu très-puissant.

Quel étoit ce Corsaire.

DES quinze Provinces qui partagent tout le grand Etat de la Chine, il s'en trouva douze entièrement assujetties sous la puissance des Tartares en l'année 1645. Il en restoit encore trois pour achever la conquête entière de cet Empire, celle de Foquien, autrement appelée Chincheo, celle de Canton, & la dernière de Quansi. Mais il y avoit plus à faire dans celle-ci, qu'il n'y avoit eu dans toutes les autres. Le voisinage où elles sont de la mer, la difficulté du país où il y a quantité de montagnes, & les peuples beaucoup plus belliqueux, particulièrement ceux de la Province de Foquien ou Chincheo, pouvoient donner pour lors plus d'emploi aux armes & à la valeur de leurs ennemis. Mais outre la difficulté des lieux & l'humeur guerrière des peuples, il se presentoit deux

autres obstacles qui alloient arrêter plus de temps le reste de la victoire des Tartares.

Le premier, mais le moins considérable, fut un nouveau Prince du sang Royal, qui s'étoit retiré en ces Provinces, & avoit été couronné Empereur de la Chine en la ville de Foquien. Ce Prince se fit nommer en son couronnement Janvan. Tous ces noms signifient de grandes qualitez: l'on n'a point sceu ce que celui-ci vouloit dire. Mais si celui de Hunguan n'avoit été qu'un éclair, ce dernier ne pouvoit être qu'une exhalaison & une vapeur. Tous ces peuples ne faisoient guères de peur aux Tartares avec leur grand Empereur. Ils se persuadoient cependant qu'encore que leur nouveau Prince n'eût pas des forces pour reconquerir ce qui s'étoit perdu de la Chine, il pourroit néanmoins conserver ces trois dernières Provinces où il étoit pour lors le Maître; & ils se tenoient plus hardis sur ce qu'il avoit auprès de lui un fameux Capitaine Chinois, qui passoit pour très-vaillant, & qui jusqu'alors avoit eu de fort heureuses aventures sur la mer & sur la terre.

Ce Capitaine pour lors si renommé dans la Chine fut le plus grand & dernier obstacle que les Tartares trouverent dans toute
leur

leur conquête. Aussi furent-ils obligez de changer de conduite & de prendre de tout autres mesures à son égard. Au lieu que jusques-là, ils avoient seulement menace & commandé aux peuples de se soumettre, sous peine de leur faire sentir leur indignation, ils ne dédaignerent pas contre leur coûtume, & voyant qu'ils gagneroient moins par la force, d'en venir à des propositions d'accommodement & jusqu'à des prieres avec un homme de nulle qualité, & un Pirate.

Cet homme, qui se fit craindre des Tartares, étoit Chinois de Nation, & s'appelloit Icoan ; nom qui durant tout ce temps fit beaucoup de bruit, & même dans les pais assez éloignez. Il est assez curieux, pour connoître encore mieux l'état de la Chine, de sçavoir une partie des aventures de sa vie. Il étoit né en la Province de Foquien en un petit village sur le bord de la mer, proche la ville de Annay, de parens pauvres & aussi miserables que le pouvoit être ce petit lieu écarté. Il sortit fort jeune de son pais, pour trouver ailleurs, s'il pouvoit, quelque meilleure fortune. Comme il avoit de l'esprit, il ne desespera pas de pouvoir parvenir un jour à quelque chose de grand. Mais pour cela il falloit voir le monde & se procurer de l'emploi.

Il vint donc à la ville de Macaô , & là il commença par ce que font beaucoup de jeunes gens de son âge & de sa sorte , qui fut de servir quelques Artisans & gens de métier , & ensuite quelques Marchands de sa Nation. C'étoit encore une petite fortune ; aussi ne fit-il pas son compte d'en demeurer là. Comme il ne manquoit pas de bon sens , il se rendoit aussi tous les jours plus habile & plus capable de grandes choses. Il fut même instruit de nôtre Religion , & receut le Saint Baptême en cette Ville. Il s'y fit nommer Gaspard. On ne sçait point le sujet qu'il pût avoir de prendre ce nom , si ce n'est qu'il lui pouvoit marquer quelque chose de grand & d'heureux.

Icoan cependant ou Gaspard, qui se voyoit à Macaô , toujourns peu accommodé , & de nulle considération , s'en retourna en son païs. Mais il n'y pouvoit , non plus qu'ailleurs , demeurer dans l'abaissement d'une vie méprisable. Il passa donc dans le Japon. Il y avoit pour lors grande liberté pour toutes les Nations qui y vouloient exercer le Commerce. Ce fut ce qui l'arresta. Il trouva de l'emploi auprès d'un riche Marchand Chinois de son païs , qu'il servit très-fidèlement & avec grand soin de ses affaires. Ce Marchand trouva de plus en plus

plus ce jeune homme habile & parfaitement entendu dans le Negoce. Ainsi il ne fit point de difficulté de lui confier quelques vaisseaux & une partie de son bien pour aller trafiquer aux Royaumes de Cochinchine & de Cambaye. Gaspard s'acquitta si bien de sa commission, qu'il en rapporta à son Maître un très-grand profit, & acquit encore beaucoup de crédit pour lui. Depuis, sa reputation & la confiance que son Maître & plusieurs riches Marchands avoient en sa fidelité, augmentèrent toujours; enforte que plusieurs ne craignoient point de lui confier à l'envi la meilleure partie de leur bien. Il partit une fois du Japon pour Cambaye avec deux vaisseaux chargez de riches marchandises, dont son Maître & quelques autres Marchands lui donnoient la commission. Il arriva heureusement à Cambaye; & comme il y étoit occupé à décharger & à traiter de ses marchandises, il lui vint nouvelle que son Maître & tous, où la plûpart de ceux pour lesquels il negocioit, étoient morts de la peste, qui avoit cette année été très-grande dans le Japon, ensuite d'une famine qui avoit affligé tout ce païs.

C'étoit l'occasion de verifler le Proverbe, qu'elle fait le larron. Gaspard ne l'auroit pas voulue plus favorable. Il étoit

Chrè-

Chrétien. Mais sa Religion n'alloit pas jusqu'à en faire les œuvres, ni à garder si long-temps le commandement de ne pas dérober. Il se lassa d'avoir été homme de bien, & trop fidelle à ceux qui s'étoient confiez en sa probité. On pourroit dire que c'auroit été pour Icoan le temps de faire valoir la maxime de Machiavel; Qu'il faut être long-temps homme de bien, pour être une bonne fois méchant. Icoan fit donc le Testament de son Maître & de ces autres Marchands, dans lequel il se porta pour heritier universel de tout ce qu'ils avoient d'effets dans ces deux vaisseaux. Il ne pretendoit pas néanmoins pour abandonner la Loi de Dieu, renoncer encore à la Religion Chrétienne; parce qu'il se persuadoit que les heritiers de ces Marchands devoient bien lui laisser tout ce qui étoit à Cambaye pour les services qu'il leur avoit rendus. Il lui fut ainsi facile de ce côté-là de rendre ses comptes: mais il y avoit plus à faire avec les Mandarins de la Chine, qui font compter avec les morts encore mieux qu'avec les vivans. Les Seigneurs Mandarins qui se font les Exécuteurs des Testamens des deffunts, pour se faire aussi leurs heritiers, observent de grandes formalitez de Justice, afin que personne ne puisse rien détourner d'une succession, c'est

à-dire,

à-dire, afin qu'ils s'en puissent accommoder tous seuls. Gaspard, qui sçavoit toutes ces coutumes de son païs, jugea bien que s'il y retournoit, il y auroit bien des comptes à rendre. Les Mandarins avoient été très bien informez de tout le particulier de sa commission. Il crût donc que c'étoit à lui de donner un si bon ordre à ses affaires, que s'il avoit à mourir voleur, ainsi qu'il voyoit déjà sa vie & sa personne en danger, ce ne fût pas au moins en son premier larcin & comme un voleur ordinaire, lui qui pourroit tenter encore une meilleure fortune & se faire un Capitaine de voleurs. Quelques connoissances, qu'il pouvoit avoir de la Religion Chrétienne, pouvoient lui donner de l'embaras. Mais il étoit riche en demeurant voleur; & il étoit miserable s'il falloit restituer: Outre que ces comptes avec les Mandarins de la Chine lui étoient fort importuns. Enfin en se reservant à compter une autrefois avec Dieu, il vît qu'il ne tiendrait qu'à lui de sortir pour lors d'affaire avec les hommes; & ce fut bien-tôt fait. Icoan ne se soucia guères de sa Religion. Il ne pensa plus qu'à sa fortune. Le plus seur, & le plus court pour cela, c'étoit de faire la vie & le métier d'un Pirate.

Icoan eut de toutes les marchandises,
dont

dont il se faisoit le propriétaire & le Maître, dequoi acheter des vaisseaux, & dequoi encore assembler une petite armée. Il se vit ainsi le chef d'une Escadre, qui pouvoit ôter toute envie aux Mandarins de la Chine de venir compter avec lui. Le voilà donc en mer, & avec tant d'heureuses aventures en peu de temps, que, suivant la Relation, les Barberouffes & autres habiles Corsaires n'ont eu rien de comparable à ce Pirate. Le nom d'Icoan devint autant fameux que redoutable. Il n'étoit pas moins vaillant que rusé; mais il se montroit sur tout très-liberal, lors qu'il s'agissoit de partager quelque prise. Cette reputation grossit encore son monde. Tout ce qu'il y avoit de gens perdus & de son humeur, venoient à l'envi se ranger auprès de lui, & le nombre de ses vaisseaux, qui augmentoit tous les jours, devint désormais une puissante flote.

Pour lors Icoan ne se borna plus à faire des courses sur les particuliers. Il avoit bien l'assurance d'aller charger & mettre en desordre les armées Navales de la Chine, lors qu'il sçavoit qu'elles se preparoient à lui donner la chasse. On avoit vû assez d'autres Corsaires courir & écumer les mers de la Chine; mais ils ne continuoient leurs courses qu'autant de temps que les vais-

vaisseaux du Roi tarديوient à venir nettoyer ces côtes, ou le Roi lui-même proposoit tant de recompenses pour ceux qui apporteroient les testes de ces Pirates, qu'on ne tarديوit guères à les voir entre les mains des Soldats. Il arrivoit assez souvent que ces miserables se détruisoient les uns les autres, comme il arriva à celui qui en vint depuis aux mains avec Icoan: mais celui-ci se conduisit par tout avec tant d'ordre & de précaution, & il fut encore si bien servi de ses gens, qu'il ne se trouva ni forces ni ruses qui pussent avoir de l'avantage sur lui. Il se vît enfin le Maître des Mers de toute cette côte. Et ne voulant pas encore en demeurer là, parce qu'il falloit toujours de l'emploi à ceux qu'il commandoit, il se mit desormais à faire des descentes dans ces riches Provinces. Il pilla & saccagea les peuples, & porta par tout la desolation, sans trouver qui s'opposât à ses grandes forces. Elles étoient telles pour lors, qu'il pouvoit mettre plus de mille vaisseaux en mer. N'étoit-ce point là ce qu'on pouvoit appeller fortune? Icoan, qui n'étoit hier que le petit compagnon d'un miserable artisan, se voit aujourd'hui le Maître des mers, l'effroi & la terreur des peuples & des Provinces.

Le Roi, ou pour mieux dire les Rois de la
Chi-

Chine , car ce Corfaire s'est maintenu de la sorte sous le regne de plusieurs, n'étoient que trop informez de ce qui se passoit en ces côtes : Mais il n'étoit pas si aisé d'entreprendre Icoan. Il se trouvoit peu de braves qui voulussent approcher ses Escadres de si près. Ses vaisseaux étoient bordez d'une si belle artillerie, & il y avoit dessus des gens tellement résolus, avec une si bonne provision d'armes de toutes façons, & même de feux d'artifice, qu'il ne prenoit envie à personne de venir donner la chasse à ce Pirate.

Le Roi cependant qui cherchoit tous les moïens de faire quelque fin aux violences de ce Corfaire, conceut une assez plaisante maniere de le combattre. C'étoit une ruse de guerre & d'Etat tout ensemble, mais qui n'eut pas le succès qu'il avoit pensé. Le bon-heur d'Icoan prévaloit sur la ruse aussi bien que sur la force de tout ce qu'il pouvoit avoir d'ennemis. Il étoit parlé à la Cour d'un autre Corfaire qui couroit encore les côtes de quelques Provinces, qui faisoit le méchant & qui passoit aussi pour un invincible. Ces deux Pirates qui se voyoient quelquefois, étoient convenus ensemble qu'aucun d'eux n'entreprendroit rien sur l'autre ; & ils se maintenoient par là. Le Roi eût donc la pen-

pensée d'écrire à l'un & à l'autre ; & le fit effectivement : Mais sur tout, il donna ordre que ses Lettres leur fussent renduës fort secretement & en même temps , enforte que l'un ne pût sçavoir , lors qu'il recevroit sa Lettre , que son competeur en auroit receu une pareille.

Le Roi mandoit à chacun de ces Corsaires ; qu'ayant été informé de sa valeur, il desiroit se servir de lui en une affaire importante au bien de son Etat. Pour cela il offroit à Icoan un pardon general & une abolition de tout le passé , le tenoit quitte de la restitution de tout ce qu'il se feroit approprié des biens du Roi , & lui promettoit que les particuliers porteroient leurs pertes en patience ; Que non seulement il le recevroit en sa grace , mais qu'il l'établiroit encore Capitaine general de toutes les côtes des Provinces où il avoit des vaisseaux ; lui donneroit la Charge de grand Mandarin ; & le combleroit enfin de faveurs & de recompenses ; mais que pour meriter toutes ces graces , il lui commandoit de joindre au plutôt ses forces pour courir sur l'autre Corsaire qui lui disputoit la mer ; qu'il lui importoit de ne souffrir pas plus long-temps cet ennemi de l'Etat ; & que c'étoit à lui à qui il vouloit bien donner ses ordres pour l'exterminer & pour le détruire.

La Lettre que l'Empereur écrivoit à l'autre Corsaire contenoit la même chose ; Que pour le recevoir en sa grace , &c. il lui ordonnoit d'attaquer & de perdre Icoan.

On tenoit cette ruse de l'Empereur assez bien trouvée pour produire quelque grand effet. Il y avoit toutes les apparences que l'un & l'autre de ces Pirates recevroit ces offres avec joie , & que comme ces deux puissantes armées en viendroient ensuite bientôt aux prises , on s'attendoit , ou qu'elles se détruiraient toutes deux ; ou qu'encore que l'une demeurât victorieuse de l'autre , elle feroit pourtant tellement affoiblie , que l'Armée Navale de l'Empereur , qui se préparoit pour cette grande occasion , la trouvant en desordre , ne manqueroit pas d'en avoir bon marché , & d'achever ainsi la ruine entière de ces deux Pirates.

L'on n'a point sçû ce que produisit la Lettre de l'Empereur dans l'esprit du Corsaire compétiteur d'Icoan. Quant à celui-ci il reçut fort bien toutes ces belles offres ; & quelque ruse qu'il pût y avoir , il n'y avoit pourtant rien qu'il souhaitât davantage , que ce qui lui paroissoit une voie honorable de sortir de tant d'embarras , comme font les fatigues de la mer , & les perils , dont il est difficile qu'un homme poursuivi par un Roi si puissant , puisse toujours se garentir.

E

Au



Au moins il voyoit qu'en obeïssant à cét ordre, quelque disgrâce qui lui en pût arriver, il lui seroit honorable de s'être mis en état de bien servir son Maître; & que cependant s'il avoit le succez qu'il se pouvoit promettre, il seroit plus puissant que jamais & plus en état de revenir glorieux dans son país, sans crainte d'avoir aucun compte à faire avec les Mandarins.

Voici donc Icoan devenu très-fidelle sujet de son Prince, après avoir reçu sa Lettre & cét ordre, qui pouvoit autant décréditer les armes d'un Roi de la Chine, qu'il relevoit davantage la gloire & la reputation de ce Pirate. Il lui restoit, pour meriter ces graces, de détruire son plus grand adversaire, & cét exploit n'importoit pas moins à ses propres affaires, qu'à celles du Roi & de tout l'Etat de la Chine. N'ayant plus personne qui lui disputât la mer, & qui le pût troubler dans ses entreprises, il se voyoit desormais en état de se faire craindre, & de se faire aimer de qui il lui plairoit.

C'est ainsi que ce Corsaire trouvoit par tout ses avantages; Mais soupçonnant avec raison, que celui qu'il devoit combattre, auroit pû recevoir le même ordre que lui; parce que tout ce jeu est assez ordinaire parmi

mi les politiques de la Chine, & ainsi surprisent moins ceux de la Nation, il crut qu'il n'y avoit point de temps à perdre pour sa bonne fortune, & que de la resolution il falloit passer à l'execution au plûtôt. Il donna donc à l'heure même ses ordres à son armée, & partit pour aller chercher son ennemi.

Il y alloit de tout pour Icoan en cette expedition; c'est pourquoi il n'y oubliera rien. Après avoir disposé l'ordonnance de ses vaisseaux, mis ses gens en ordre, & appareillé generalement toutes choses pour l'entreprise qu'il avoit resoluë, il fut se mettre ainsi en presence de son ennemi. Celui-ci avoit joint aussi toutes ses forces, sans doute pour le même dessein, mais il en avoit moins pressé l'execution. Il se prépara cependant au combat, autant que la diligence de celui qui le venoit attaquer, lui en pouvoit donner de loisir. Mais Icoan, qui ne vouloit pas lui laisser la liberté de s'étendre en mer, le ferra bien-tôt de plus près qu'il ne s'étoit attendu. Il le chargea en même temps avec toute l'ardeur dont lui & ses gens étoient capables.

Sur tout il ne se peut rien ajoûter à la conduite & à l'ordre qu'il maintint durant tout le combat, avec une fermeté & une presence d'esprit digne d'un excellent

Capitaine. La victoire fut assez long-temps disputée entre les deux partis avec toute la valeur & les grands exploits qu'il est aisé de s'imaginer, & sans doute que ce que l'on dit des combats des Corsaires; qu'ils font grand feu, mais qu'ils ne perdent que de la poudre, n'avoit pas lieu en cette rencontre. Ce fut véritablement une guerre sans quartier, une fierté de Corsaire contre Corsaire qui s'opiniâtra ou à perir ou à vaincre. Mais le bon-heur, ou plutôt la valeur & la conduite d'Icoan, le firent enfin le victorieux. Il sauta dans le vaisseau de son ennemi, le tua de sa main, lui coupa la teste. Ce fut là la victoire achevée d'Icoan, lors que son armée étoit encore assez en état de presenter une nouvelle bataille. Ceux des vaincus qui purent échaper des feux & des eaux se rendirent peu après sans beaucoup de peine. Ils prirent aussi parti en même temps avec le victorieux. C'étoient des gens qui ne changeoient ni d'état ni de fortune pour changer de Maître. Icoan grossit encore son armée de ces vaisseaux & de tout ce monde, & devint ainsi plus puissant encore & plus formidable. Il ne laissa pas pourtant de donner de nouveaux ordres, & de se tenir prest à tout ce que pourroient entreprendre ceux qui commandoient l'armée du Roi.

Tant

Tant de bon-heur & de conduite rendit cependant inutile tout ce qu'on avoit projeté à la Cour de la Chine. Icoan n'étoit que plus puissant & plus en état de se faire craindre que jamais. Il ne s'étoit point encore vû une armée si belle & un si grand nombre de vaisseaux sous son commandement. Aussi l'armée de l'Empereur qui le venoit chercher pour le combattre, pensant le trouver à demi vaincu, fit bien-tôt paroître tout un autre dessein, après l'avoir reconnu de plus près. Elle vint à Icoan, non pour l'attaquer, mais pour le congratuler & le feliciter de sa victoire. Cet homme rusé, qui sçavoit parfaitement bien dissimuler, ne fit pas non plus paroître qu'il se fût mis en état de les bien recevoir. Il descendit ensuite à terre, & vint presenter aux Vice-Rois la Lettre de l'Empereur, où il l'assuroit de ses grandes recompenses, s'il délivroit l'Etat du Corsaire qu'il venoit de défaire pour lors. Il leur presente sa teste, & leur fait voir encore ses vaisseaux & ses gens qui s'étoient rendus à sa discretion. Les Vice-Rois ne pouvoient pas refuser les honneurs & les dignitez que celui, qui les leur demandoit, tenoit déjà de la promesse si expresse de leur Maître. Icoan se met donc en possession de la charge de Capitaine general des côtes; & il est resolu de s'y

bien maintenir, soutenu de ses puissantes forces & de tout ce monde qui le rendoit si redoutable.

Voilà donc la grandeur & la fortune du Corsaire puissamment établie. Le voilà riche, puissant, une personne illustre & d'une haute considération parmi les peuples. De grand voleur le voilà grand Mandarin de la Chine; il est vrai qu'en ce pais-là voleur & Mandarin ne different guères. Mais cependant il n'est plus craint comme auparavant; il est aimé au contraire & révéré de toutes les Provinces, parce qu'il leur promet, qu'autant qu'il leur a fait de mal, autant va-t'il presentement les combler de prosperitez & de biens.

Il commence à rendre toutes ces mers libres pour le commerce, & il ne lui est pas fort difficile de les nettoyer de Pirates. Il n'avoit lui-même qu'à quitter la mer, parce qu'autant de Corsaires qui couroient ces côtes, avoient pris parti avec lui, & faisant partie de ses Escadres, ils demeuroient sous ses ordres & son commandement. Mais Icoan, aussi bien que ses gens, avoit trouvé trop d'attraits dans la vie de Pirate, pour ne reprendre pas la mer au plutôt. Il y avoit seulement cette difference qu'ils voloient pour lors sous les enseignes du Roi, & en faisant valoir son autorité: car
par

par tout le monde il y a de ces honorables voleurs qui volent d'autorité Royale. Et c'étoit encore l'Empereur même qu'Icoan voloit desormais plus hardiment que les particuliers. Il ne sortoit point de vaisseau de la Chine chargé de marchandises pour les Royaumes voisins, qui ne lui payât ses droits, & ce qui étoit au-delà des droits: Et comme si Icoan eût été le Roi, les Marchands venoient prendre de lui des passeports qu'ils confideroient beaucoup plus que ceux du Roi. Ainsi le commerce de la Chine valoit incomparablement plus à cet Officier qu'au Prince même; outre qu'il faisoit encore charger un grand nombre de vaisseaux pour le Japon & les Philippines, des meilleures marchandises du país qu'il avoit pillées ou qu'il se faisoit vendre à très-bas prix. Ce negoce lui apportoit toutes les années des millions d'argent: Aussi avoit-il dans ses Palais des appartemens tout revestus de lames d'argent, qui lui étoit devenu aussi commun que les matériaux les plus ordinaires.

L'Empereur de la Chine étoit très-mal satisfait que le dessein qu'il avoit eu de perdre cet homme eût eu un si étrange succès. Il voyoit qu'au lieu d'avoir détruit ce Tyran, il n'avoit fait que le mieux établir & le rendre encore plus redoutable. Il pensoit donc

à le tirer de la mer , pour lui donner de l'emploi contre les Tartares de la frontière , qui faisoient pour lors des courses sur les terres de la Chine. Pour cet effet il le declara General de ses armées , & lui envoya ses ordres pour lever de nouvelles troupes dans ces Provinces , où il étoit Capitaine des côtes.

Il lui fit aussi délivrer de grandes sommes de deniers pour le payement & la subsistance de son armée. Mais les intentions de la Cour étoient de se défaire absolument de ce Tyran , soit en le faisant assommer par les Tartares , soit en lui faisant son procez , lors qu'étant entré plus avant dans les terres de l'Empire , il seroit plus aisé de s'assurer de sa personne.

Icoan obeït fidèlement aux ordres du Roi mais ce rusé Corsaire voyoit trop clair dans toute cette politique , pour ne pas la détourner encore à ses avantages. Il délivra des commissions , assembla des troupes , fit des Capitaines auxquels il partagea la direction & la conduite de l'armée , & enfin il se mit en campagne. Cependant , il avoit des amis , lesquels , ainsi qu'il en étoit convenu avec eux , venoient mettre tout en allarme sur sa marche. Ils venoient publiquement lui donner des avis que des vaisseaux Hollandois & autres des ennemis de la Chi-
ne

ne couroient & ravageoient les costes, dont l'Empereur lui avoit commis la garde. Icoan ne manquoit pas de témoigner son déplaisir & de paroître fort embarrassé; Aussi-tôt il donnoit avis sur avis au Roi de ce qui se passoit à la côte. Il laissoit enfin la guerre des Tartares à ses Lieutenans & se remettoit aussi-tôt en mer, pour donner la chasse à ces Corsaires qui faisoient tant de ravages. C'étoit là toute l'envie qu'il avoit d'approcher plus près de la Cour.

Cependant Icoan qui sçavoit que les ordres qu'il recevoit, ne lui venoient pas du Roi, parce qu'il ne gouvernoit pas par lui-même, mais de ses Ministres, concevoit assez que c'étoient eux qui lui dénonçoient la guerre, & qui avoient résolu sa perte. Il sçavoit aussi que les Vice-Rois & les Visiteurs ou Intendants qui venoient dans les Provinces où il étoit étoient toujours prêts de lui rendre de fâcheux offices par les ordres qu'ils avoient de ces Ministres de l'observer, & de ne le pas manquer, si le temps & le lieu leur donnoient quelque avantage sur lui. Il vit donc qu'il pourroit avoir de ce côté-là une assez fâcheuse guerre sur les bras; & pour échapper enfin à tant d'ennemis, il comprit, qu'il n'y auroit pas pour lui d'autre expédient, que de se résoudre à les

gagner & à les mettre tous dans ses intérêts. Ce n'étoit pas une chose si difficile. Il pouvoit fournir à tout : c'étoit en faisant de nouvelles exactions sur les Peuples. Il voioit bien qu'il feroit crier les pauvres qu'il opprimeroit ; mais au moins il appaisoit ceux qui le vouloient opprimer lui-même. Il falloit enfin qu'il fît son compte là-dessus , comme il le fit ; & si heureusement qu'il se vit en peu de temps un grand Ministre d'Etat. Ainsi il n'y eut desormais personne à la Cour qui fit la guerre à Icoan. On y étoit satisfait de lui , parce qu'il ne manquoit pas d'y envoyer de l'or , de l'argent & des perles ; & tout cela ne coûtoit guères à ce Pirate.

Les miserables Provinces ne cessoient de faire de grandes plaintes à la Cour des violences d'Icoan : Mais son or & ses perles ne laissoient guères d'entrée à leurs Memoires & à leurs Requestes , pour pouvoir venir jusqu'au Roi. Les Ministres & les Eunuques du Palais étoient tellement satisfaits des liberalitez de ce Corsaire , qu'il n'étoit plus de mention à la Cour de le traiter de Corsaire. C'étoit un fidelle serviteur du Prince ; & on ne parloit que de ses grands exploits & des services qu'il venoit de rendre à l'Etat. Chose étrange , mais si generale par toutes les Cours , que les Rois
qui

qui devroient le mieux ſçavoir l'état de leurs Peuples, ſçachent moins que tous les autres l'oppreſſion & la deſolation de leurs Provinces. Ainſi les Peuples gemiſſoient ſans remede ſous les violences de ce Tyran, qui s'élevoit & s'affermiſſoit de plus en plus ſur les ruïnes de tant de miſerables, pendant que l'Empereur étoit bien éloigné de les ſoulager, puis qu'il ignoroit même leur miſere & leurs plaintes, & que les Miniſtres n'avoient garde de les lui faire entendre, parce qu'ils profitoient de l'oppreſſion. Bien loin de là ils faiſoient entendre à Icoan qu'il volât toujours plus hardiment, puis qu'il voloit pour eux. C'eſt ainſi que les affaires des Rois ſe gouvernent. Ceux qui les ſervent moins fidellement vivent & ſe nourrissent de leurs Finances. Ils mangent le travail & la ſubſtance des Peuples, & ne ſe ſoucient guères que leur Maître ſ'acquie de ce qu'il leur doit.

C H A P I T R E VII.

Le Corsaire Icoan traite avec les Hollandois.

Different qu'il eut avec les Portugais de Macao, qui refuserent de lui rendre sa Fille qu'ils faisoient élever dans la Religion Chrétienne.

Le Tartare le fait solliciter de prendre parti dans ses Troupes.

Sa fidelité pour les Provinces de la Chine.

ICOAN, après s'être rendu si puissant sur Mer & sur Terre, encore qu'il ne le voulût pas paroître, eut aussi envie de se faire craindre des Hollandois de l'Isle Formose. Cette Isle est la terre la plus proche de la Province de Foquien que l'on y découvre aisément, lors que le Ciel est sans nuages. Il commença à faire des menaces aux Hollandois qu'il les chasseroit de ce lieu, s'ils ne s'en retiroient d'eux-mêmes : mais l'entreprise n'étoit pas si facile qu'il auroit pensé. Ce qu'il pouvoit, étoit de leur empêcher le commerce avec la Chine, & c'étoit déjà leur faire beaucoup de mal. Car il leur ôtoit le plus grand profit, & les meilleures affaires

fares qu'ils pussent faire en toutes les Indes.

Les Hollandois perdoient leur Tresor, en perdant cette liberté de venir trafiquer en la Chine ; parce qu'ils ne trouvoient point ailleurs, pas même en Europe, de ces precieuses Marchandises qu'ils char- gent pour le Japon & autres lieux, d'où ils rapportent de l'argent. Aussi mépriserent-ils d'abord les defenses d'Icoan : mais ils eurent bien-tôt sujet de s'en repentir. Ce Corsaire leur brûla huit de leurs meilleurs Vais- seaux, trois en une rencontre & cinq en une autre. On a eu des nouvelles certai- nes de la perte de ces huit Vaisseaux, sans les autres dont on n'a rien appris. Les Hollandois ne s'apperceurent que trop qu'ils s'étoient fait un très-fâcheux enne- mi. Pour cela, ils se resolurent de chan- ger de conduite. Il n'y avoit rien à gagner avec Icoan par la force, mais l'argent pouvoit tout, & l'on sçait que qui peut combattre avec des armes d'or & d'argent peut être victorieux à moins de frais & de dépense.

Les Hollandois firent enfin la paix avec Icoan, en s'obligeant de lui payer tous les ans environ trente mille écus de tribut. Par ce moyen, il y avoit desormais toute liberté de trafiquer & de passer de la For-

moise dans la Chine. La somme n'étoit pas excessive, en comparaison du grand profit qui leur revient de ce commerce; & cependant ce peu d'argent les rendoit bons amis d'Icoan. Depuis leur bonne intelligence, passa en une amitié si étroite, qu'il voulut bien leur donner le soin de l'éducation de son Fils. Il le leur envoya à Jacatra, qui est un de leurs établissemens dans les Indes Orientales; & il voulut qu'il fût ainsi élevé parmi eux, pour y apprendre autant qu'il se pourroit la politique de l'Europe, & ce qui s'y pratique dans les exercices de la Guerre.

On verra par la suite en quelle considération Icoan fut depuis parmi les Hollandois. Ils avoient fait tous leurs efforts, les dernières années avant la Guerre, pour empêcher le commerce des Portugais de Manile avec la Chine, & leurs Vaisseaux, qui pour cet effet croisoient sans cesse sur ces Mers, ne voyoient point paroître de Vaisseaux Chinois, dont ils ne se rendissent aussi-tôt les Maîtres. Mais pour lors si un Vaisseau avoit un passeport d'Icoan, ou qu'il fût chargé de quelques marchandises qui lui appartenissent, il passoit avec toute liberté, encore que ce Vaisseau allast en une terre de leurs ennemis, & qu'il apportât ainsi un notable préjudice à leur

Com.

Commerce. C'étoit tellement à la considération d'Icoan qu'on en ufoit de la sorte , que quand un autre Vaisseau auroit appartenu à l'Empereur de la Chine, & auroit été chargé de ses ameublemens , & des efets appartenans à la personne même de ce Prince, il n'auroit pas été moins pillé, & tous ceux qui auroient été dessus faits esclaves en même temps. Voilà comme Icoan étoit plus Empereur de la Chine parmi les Hollandois que l'Empereur même.

Mais ce Corfaire ne pretendoit pas devoir être moins considéré sur la Terre, & dans les Provinces de la Chine, que sur la Mer. L'Empereur lui devoit un jour vingt où trente mille ducats de ses appointemens , qui lui devoient être payez des deniers royaux de Canton. Les Officiers de l'Empereur ne le satisfaisoient pas assez tôt. Il descendit à terre ; & encore qu'il y eût dans cette Ville plus de deux cens mille habitans , il y vint accompagné seulement de cinq où six mille hommes de ceux en qui il se fioit le plus. Personne ne fut assez hardy pour lui empêcher l'entrée de cette Ville. Il n'y fit aucune violence : Mais y étant avec ses gens, il se fit dresser un tribunal dans la place, fit appeller devant lui les Officiers du Roi avec les Notaires publics, & se fit payer

payer de tout ce qui lui étoit dû, en donnant par ces Notaires un receu aux Officiers du Roi. Il fortit ensuite de la Ville, y laissant toutes choses en ordre & en paix. Voilà comment en ufoit Icoan, pour se faire payer de l'Empereur de la Chine.

Comme les Hollandois confideroient beaucoup plus la puissance de ce Corsaire que celle de l'Empereur même; c'étoit aussi à Icoan qu'ils envoyèrent désormais des Ambassades publiques, & non à la Cour de Pequin. Tous les honneurs & tous les presens se rendoient pour lors à Icoan. Ils lui firent même presenter un jour un Sceptre & une Couronne d'or, voulant par là lui donner envie de la royauté, & pour l'obliger à faire ce dernier pas, ils lui offroient encore tout ce qu'ils avoient de forces & de puissance. Jusques-là Icoan voulût pourtant demeurer fidelle sujet de son Prince; & le fit assez paroître dans la suite: car il ne fit jamais aucune ostentation du Sceptre, ni de la Couronne. Il les faisoit porter seulement parmi les autres meubles de sa garderobe, comme un present qu'il estimoit, & qui lui étoit précieux, mais non pas pour en faire un ornement royal, & une marque de domination & de grandeur.

Mais

Mais ce qui auroit dû plus offenser l'honneur & la personne de l'Empereur c'est que depuis que ce Pirate étoit rentré dans l'obeïssance, les Troupes & les Armées qu'il commandoit étoient celles du Prince, leur paye & leur subsistance provenoit de ses deniers, le Prince faisoit toutes les dépenses, & cependant Icoan en avoit les honneurs & le profit. C'étoit-là le malheur de la Chine de n'avoir pas des Ministres qui fissent paroître plus de zèle pour la grandeur & les interêts de leur Souverain. L'argent d'un Pirate les avoit tous tellement corrompûs; que pouvant bien empêcher le commerce de la Chine aux Hollandois de Formose, & les obliger ainsi à recevoir plutôt les ordres du Roi que ceux d'un Corsaire, ils n'avoient cependant pensé à rien moins qu'à soutenir en cette occasion la puissance, & la majesté de leur Maître. Aussi étoit-ce seulement l'intention de ces Ministres de faire leurs affaires, & non pas celles de l'Etat & du Prince. Et ce n'est pas une chose fort extraordinaire dans les Cours des Rois, en sorte qu'on peut dire qu'il faut que les Princes souffrent de ne pas regner, ou qu'ils fassent si bien valoir leur autorité, que ce soit à ceux qui ne doivent qu'exécuter
leurs

leurs ordres , à trouve bon que leurs Maîtres regnent & commandent.

Il faut dire aussi quelque chose d'un différent qu'Icoan eut avec les Portugais de Macaô. Il avoit toujours fait paroître de l'affection & de la considération pour cette ville, où il avoit demeuré si jeune, & lors qu'il ne se promettoit pas encore une fortune si élevée. Il arriva cependant une rencontre assez remarquable, où il fut prêt, ainsi qu'il en menaçoit, de faire de très mauvais traitemens à ses habitans. Le sujet fut tel. Etant au Japon dans les commencemens de sa fortune, il avoit eu une Fille bastarde qui pour lors fut baptisée & élevée dans la Religion Chrétienne. Depuis les Chrétiens ayant été chassés du Japon, elle en sortit comme les autres, & vint à Macaô. Elle y fut receuë chez des personnes charitables qui en prirent soin, & continuerent toujours de l'élever dans la piété & aux exercices de nôtre sainte Religion. Icoan, qui apprit en ce tems là que sa Fille étoit à Macaô, envoya la demander comme un enfant qui lui appartenoit. On considéra la demande que faisoit ce Pere, mais on ne jugea pas qu'il fût à propos de lui remettre sa Fille, parce qu'elle étoit Chrétienne, & que pour
lui,

lui, encore qu'il eût été baptisé & qu'il eut fait profession d'être Chrétien, il vivoit cependant comme un infidelle, & n'avoit de société qu'avec des Infidelles. Neanmoins on fut bien-aïse d'examiner cette affaire, autant qu'elle le meritoit, & il se fit pour ce sujet une assemblée d'Ecclesiastiques, & d'autres personnes pieuses, où il fut conclu qu'on ne devoit point rendre cet Enfant à son Pere. Icoan fit des menaces terribles; déclara qu'il viendroit assieger Macaô avec une armée de cinq cens ou mille vaisseaux; qu'il en feroit sortir sa Fille par force, après qu'il auroit perdu & ruiné tous ceux qui la lui retenoient; qu'il alloit dès-lors les reduire à la dernière nécessité, en leur empêchant les vivres & toutes les commoditez qui leur venoient de la Chine. Mais avec toutes ses menaces, on ne lui rendit point sa Fille, & Dieu ne permit pas qu'Icoan fit à la ville de Macaô tout le mal dont il la menaçoit.

On ne sçait point par quelle occasion il fut retenu. On fut seulement surpris d'apprendre quelque temps après qu'un vaisseau qui alloit de Macaô au Japon, s'étant perdu à la côte de la Chine où étoit Icoan, il avoit fait toute sorte de bons
 trai-

traitemens aux gens du vaisseau ; qu'il leur avoit envoyé aussi-tôt tout ce qui leur étoit nécessaire ; qu'il leur avoit ensuite donné des passeports & toutes les autres sûretés qu'ils avoient pû désirer pour s'en retourner en leur país ; & qu'après tout il n'avoit pas eu la pensée d'en retenir aucun , pour obliger ceux à qui il appartien-droit de lui faire rendre sa Fille ; qu'il ne leur en avoit pas même parlé. Voilà où se termina toute la colere d'Icoan ; & depuis il a toujours laissé ceux de Macaô en repos.

Les Portugais, qu'il avoit si bien receus en cette occasion , remarquerent qu'il avoit une Oratoire assez curieuse , où étoient entre autres les Images de Nôtre Seigneur , de la Vierge, & de quelques Saints. Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fussent des marques de la pieté Chrétienne. C'est un témoignage seulement que ceux de cette Nation approuvent sans peine toute sorte de Religion. Comme ils ne s'attachent point à croire l'unité d'un Dieu , ils reçoivent indifferemment une multitude de fausses Divinitez , & n'en arrestent point le nombre , étant libre à chacun de croire plus ou moins de Dieux. Ainsi parce qu'ils trou-

trouvent tout bon en fait de Religion, ils ne font point de difficulté de mettre encore parmi leurs Pagodes quelques Images des Saints, mais sans faire aucune difference, ni rendre plus d'honneur à JESUS-CHRIST, à la Vierge & aux Saints qu'à leurs Idoles. Ils les confiderent tous comme leurs Dieux; & c'est-là toute leur Theologie. Il est même assez croyable, qu'encore qu'Icoan eût reçu le saint Baptême, il n'en sçavoit pas pour lors davantage. Car il ne parut point à ces Portugais qu'il en rendît plus d'honneur à JESUS-CHRIST, pour avoir son image. Ils ne lui virent pas faire non plus aucune action de Chrétien, encore que se trouvant pour lors avec des Chrétiens, il eût dû plutôt faire paroître quelques sentimens de Christianisme. Mais ils ne reconurent pas qu'il eût même entendu parler d'Evangile, ni de Sacremens, ni de commandemens de Dieu & de l'Eglise; & sa vie étoit encore moins Chrétienne. Enfin ce miserable étoit, ou si impie, ou si peu instruit de ce qu'il avoit été, que mettant l'Image de JESUS-CHRIST auprès de ses Idoles, il donnoit également de l'encens aux unes & aux autres.

Les Portugais, après avoir reçu de ce Cor-
faire

faire des traitemens si obligeans crûrent qu'il leur importoit d'entretenir son amitié. Ils firent ainsi pour leurs affaires quelque traité avec lui , autant que la prudence & leurs besoins le requéroient. Ils sçavoient trop que c'étoit un ennemi terrible, un voleur habile , & qui souvent étoit leur voisin de fort près. Mais comme il avoit demeuré autrefois dans leur ville, ils crûrent qu'il auroit toujours quelque sujet de les considérer. C'est pourquoi ils traiterent avec lui d'une maniere fort honorable. Depuis ils se confierent tellement en sa fidelité, qu'ils ne firent pas difficulté de lui commettre toutes leurs Marchandises , pour les transporter dans ses vaisseaux au Japon. Car les Portugais n'avoient plus la liberté du commerce en ce País là, depuis que les ports & les entrées en avoient été fermées à tous les Catholiques par de très severes Edits.

Icoan faisoit ainsi valoir le commerce des habitans de Macaô. Ce n'est pas qu'ils n'y vissent du peril. Ils n'avoient que trop de sujet de soupçonner que ce Corsaire ou ses gens pourroient s'accommoder quelque jour de toutes leurs marchandises, qu'ils en seroient quittes, pour dire qu'il se-
roit.

soit arrivé quelque naufrage , ou que des Corsaires auroient tout enlevé , & qu'il faudroit bien se payer de cette fourbe. Cependant Icoan y proceda avec tant d'honneur, qu'à ce qu'on a sçû de ce Marchands , il ne se trouva jamais le moindre mécomte dans ce qu'ils lui avoient confié. Ils s'apercevoient seulement que le profit n'étoit pas si grand , d'où ils jugeoient, qu'on se contentoit d'une partie pour laisser aller l'autre ; encore attribuoient-ils ce larcin aux gens d'icoan plutôt qu'à lui-même ; Et ils en passoient par là ; parce qu'ils aimoient mieux que leur commerce subsistât toujours , quoi qu'avec moins de profit.

Plusieurs années se passerent durant lesquelles il n'étoit parlé que de la grande puissance d'Icoan sur Mer & sur Terre. On pourroit le comter veritablement parmi les tyrans de la Chine ; lors même qu'il ne laissoit pas de passer pour fidelle serviteur de l'Empereur , parce qu'il l'étoit des Mandarins , & que son or & son argent faisoient qu'on ne parloit plus à la Cour de sa tyrannie , mais seulement des grands services qu'il rendoit à l'Etat. Aussi dans cette grande autorité où il étoit , ne lui manquoit il plus , que de prendre encore
le

le nom de Roi. Mais il ne l'estimoit pas nécessaire à sa fortune. Comme il étoit prudent, il voyoit assez que le nom de Roi ne pourroit que le rendre odieux & ruiner même ses affaires. C'est pourquoi il se contenta d'avoir obtenu de la Cour la dignité de Gaucum, qui est une des plus grandes & des premières dignitez de la Chine. Il est vrai, qu'encore qu'il eût toujours prétendu à cette charge, il n'en fut pourtant pourvû que sous les derniers Empereurs de la Chine, & lorsque le Tartare avoit déjà conquis une grande partie de cét Etat.

Après avoir vû jusqu'où arriva la fortune de ce Corsaire, il reste de voir comment il en usa. La Relation rend de grands témoignages de la fidélité qu'il conserva toujours pour les Princes de la Chine, qui fut telle qu'elle auroit pû servir d'exemple à plusieurs Grands de cét Etat. Car lors qu'il fut le plus puissant, non seulement il révera toujours les ordres & la personne de l'Empereur, mais conserva même toute forte de respect pour tous les Princes de la Famille Royale. Icoan étoit beaucoup plus puissant que les usurpateurs Cham & Ly, s'il eût voulu prendre les armes contre son Prince. Tant
de

de monde dont il disposoit , & tant de Threfors qu'il avoit acquis , lui donnoient bien d'autres moyens de commencer & de soutenir quelque grande entreprise. Mais on peut dire qu'il avoit encore plus de fidelité que de forces & de richesses. Ainsi non seulement il demeura fidelle sujet de son Roi , mais même au lieu qu'après la mort de Zunchin , & lors que les Tartares étoient déjà entrez dans la Chine , il auroit pû mieux que jamais prendre la Couronne , ainsi que plusieurs , qui n'étoient pas si en état de se maintenir que lui , avoient fait ; Ce fut lui au contraire qui fit couronner dans la Province de Foquien , le Prince dont nous avons parlé. Ce fut lui qui entreprit de le maintenir , & qui pour cét effet se vint retirer auprès de sa personne , après lui avoir assuré toutes les grandes forces qu'il avoit sur Mer & sur Terre. Icoan pouvoit enfin se servir de toutes ses troupes pour conquérir lui-même un Etat & une Monarchie ; ou bien il pouvoit prendre avec elles un parti très-avantageux parmi les Tartares. Par là il assuroit désormais toute sa fortune , & il n'avoit plus rien à craindre du côté de la Chine. Mais ce qu'il devoit à ses Princes lui fut

E

plus

plus cher que sa fortune , & les sûretés qu'il trouvoit avec le Tartare , & même que sa propre vie. Il vit assez qu'il hazardoit tout , en entreprenant de deffendre un Prince qu'il lui seroit très-difficile de maintenir contre de si puissans ennemis. Mais il semble que c'étoit-là l'occasion qu'il cherchoit de se montrer aussi fidèle serviteur d'un Roi de la Chine , qu'il avoit été grand Corsaire & grand voleur.

Icoan , qui se preparoit à avoir bien-tôt les Tartares sur les bras , s'étoit resolu de les attendre dans la Province de Foquien une des trois dernieres qui leur restoit à conquérir de tout ce grand Empire. Il avoit dans tous ces lieux grand nombre de troupes & de gens dont il avoit éprouvé la resolution sur Mer & sur Terre. Il mettoit encore à leur teste un Prince qui venoit d'être couronné Empereur de la Chine. Ce Prince & Icoan étoient les deux plus grands obstacles que les Tartares eussent trouvé jusqu'alors dans leur Conqueste , & ce fut aussi ce qui les fit penser à employer des caresses & des sollicitations auprès d'Icoan ; eux qui en tant de lieux n'avoient employé que des menaces , pour faire tout fléchir sous leur puissance.

On

On n'a pas pû éviter cette digression, dans la necessité de faire connoître, où étoient reduites les forces de la Chine, & quel étoit ce grand Capitaine que l'on esperoit être assez puissant pour sauver quelque partie de cet Etat de l'invasion des Tartares.

Il faut reprendre les progrès de ces Conquerants. Après avoir achevé en 1645. de reduire la ville & la Province de Nanquin, avec les deux autres plus proches de Schiam-si & de Huquan, les trois autres qui confinent à celles-ci, de Honam, de Suchuen & d'Ivana, s'étoient renduës volontairement, & toutes ces six Provinces avoient été ainsi assujetties en l'espace de huit mois. L'oncle du Roi, qui commandoit les armées, s'étoit ensuite retiré à Nanquin, où il avoit établi Vice-Roi un Mandarin Chinois. Mais comme le feu de la guerre étoit toujours fort allumé dans tout ce grand pais, ce Prince ne s'étoit pas tant retiré à Nanquin pour y passer la saison de l'hiver, comme pour aviser de là aux moyens de reduire les trois dernieres Provinces. Il estimoit cette expedition bien avancée, s'il pouvoit obliger le fameux Icoan à prendre parti parmi les Tartares, & il crût y devoir employer les prieres & les promesses.

messes. Pour cét effet il lui fit écrire par le Chinois qu'il avoit établi Vice-Roi à Nanquin, une personne qu'Icoan pouvoit beaucoup confiderer.

Ce Mandarin écrivoit en son nom, & comme à un ami à qui il se croyoit obligé de donner des avis importans. On sçavoit pourtant qu'il ne le faisoit que par l'ordre qu'il en avoit du Tartare. Le sujet de la Lettre étoit, de lui faire entendre qu'il ruinoit ses affaires en prétendant s'opposer
 „ au victorieux ; Que s'il le croyoit il
 „ n'attendroit pas plus tard à lui remettre
 „ les trois dernieres Provinces ; qu'il lui
 „ donnoit sa parole & toutes les suretez
 „ qu'il pouvoit souhaiter, qu'il obtiendrait
 „ de ce Prince, qu'il le laissast Vice-Roi des
 „ deux Provinces de Foquien & de Canton,
 „ ou qu'il l'en établît même Souverain &
 „ petit Roi, en reconnoissant seulement
 „ qu'il tiendrait cét Etat de l'Empereur
 „ des Tartares. Il est certain que le Souverain de ces deux Provinces n'auroit pas été un petit Roi, puis qu'elles tiennent bien autant de país que toute l'Espagne; outre qu'elles sont les plus riches de la Chine, & que c'étoit le país qui pouvoit le mieux accommoder Icoan, qui y avoit toutes ses forces, & toutes ses richesses.

Icoan

Icoan fit à ce Mandarin une réponse, qui lui pouvoit faire connoître la fidelité qu'il étoit resolu de conserver pour son legitime Prince. Il lui mandoit qu'il n'étoit pas " assez crédule pour se mettre entre les " mains des voleurs, ni assez traître pour " livrer sa Patrie à ses Tyrans; Que non " seulement il ne remettroit pas les Pro- " vinces dont il avoit entrepris la défense, " mais qu'il étoit encore bien resolu d'em- " ployer ce qu'il avoit de vie, de for- " ces & de richesses pour mettre hors de " toute la Chine ses Usurpateurs; que " c'étoit son dessein, & qu'il s'attendît " bien qu'il n'y perdrait pas de temps, & " qu'il n'omettroit rien de tout ce qu'il " jugeroit nécessaire pour en avancer l'exe- " cution. "

C H A P I T R E VIII.

Icoan demande du secours à l'Empereur du Japon qui le lui refuse.

Il soutient durant une année la guerre contre les Tartares.

Il est pris prisonnier & présenté à l'Empereur Xunchi.

Quelle fut la fin de ce Corsaire.

ICOAN voyoit assez ce qu'il avoit à faire, après la réponse qu'il avoit faite au Vice-Roi de Nanquin. Il s'attendoit de voir bien-tôt toute la colere & toute la puissance d'un ennemi victorieux venir fondre sur lui. Il prépara donc tout ce qu'il avoit de forces pour bien soutenir celles de son ennemi, Et pour ne rien négliger, il crût devoir envoyer une Ambassade à l'Empereur du Japon pour lui demander du secours. Il conjuroit ce Prince de vouloir faire passer dans la Chine quelques troupes, de la valeur & de la fermeté desquelles il pût mieux s'assurer qu'il ne l'étoit des milices de la Chine.

Cet Empereur du Japon est un Prince à peu près comme ceux de la Chine, tout enlevé dans les delices. S'il sort pour aller
quel-

quelquefois à la chasse , ce n'est que dans son Palanquin , où il est comme dans une cage toute fermée de Crystal. Il pretend que c'est pour obliger ses peuples à avoir pour lui plus de respect & plus de veneration , plutôt que par crainte qu'ils ne le voyent. Ce Prince répondit donc à l'Ambassade d'Icoan ; qu'il ne traitoit jamais qu'avec les Rois ses égaux ; Que si le legitime Souverain de la Chine , Zunchin , lui avoit demandé lui-même du secours dans le tems qu'il en avoit besoin , il lui auroit envoyé de ses meilleures troupes , & en bon nombre ; Qu'il seroit encore aussi disposé que jamais à les envoyer , si quelque Prince de ses legitimes Successeurs lui en faisoit la demande ; mais que sur les instances d'un particulier , il ne le seroit pas ; Que ces importantes resolutions étoient des affaires de Rois , & qui meritoient bien que des Rois en parlassent.

Le Japonnois n'étoit pas si déraisonnable dans sa réponse : Mais Icoan qui n'avoit pas pensé que ce Prince auroit dû le traiter avec tant de hauteur , n'étoit pas d'humeur à passer d'autres Offices qu'il auroit crû indignes de lui auprès des Grands de sa Cour. Il prétendoit qu'on y auroit dû autrement considerer celui qui se voyoit

l'appui & le soutien de l'Empire de la Chine, & qui pouvoit bien ainsi parler au nom de tout cet Etat, en des tems où il en étoit comme l'ame & la vie. C'est pourquoi il laissa là le Japonnois, & ne pensa plus qu'à bien preparer ses gens à recevoir les Tartares.

Ceux-ci, après avoir scû la resolution d'Icoan, virent qu'il n'y avoit point non plus de temps à perdre pour pousser leur victoire, mais qu'il étoit besoin d'y employer avec les forces toute la conduite qui seroit necessaire. Ils trouverent à propos avant toutes choses de se mieux assurer de la ville de Nanquin, & ce fût en y établissant une puissance superieure à celle du Mandarin qui en étoit Vice-Roi. Ils arresterent donc que celui des Oncles du Roi, qui venoit de conquerir ces six Provinces, feroit désormais sa demeure & tiendroit sa Cour dans cette grande Ville, & afin que ce fût avec plus d'éclat, & que ce Prince y eût toute l'autorité, ils lui donnerent le nom & la qualité de Roi. Ainsi la ville de Nanquin, qui avoit été autrefois la Cour & la demeure des Rois de la Chine, redevint la Cour d'un Roi des Tartares. Il parût pourtant que ce Prince, à qui on donnoit le nom de Roi, n'y prenoit pas plus d'autorité, que s'il n'en eût été que le Vice-roi seulement.

Il pourroit même y avoir eu de la méprise dans la Relation, en sorte qu'il n'auroit été effectivement que le Vice-Roi. La suite éclaircira cette remarque, qui paroît considérable.

Le Conseil du jeune Xunchi fit cependant deux choses assez importantes dans l'établissement de ce Prince. La première fut de mettre de justes bornes à la grande puissance d'un Mandarin Chinois, & qui étoit un homme d'Etat des plus habiles. L'autre étoit qu'en établissant l'Oncle du Roi dans cette grande Ville, on le tiroit par là honorablement du Commandement des Armées, pour laisser à un nouveau Chef la conquête des trois dernières Provinces. On voyoit que la guerre, où l'on alloit entrer, seroit plus rude & plus difficile qu'elle n'avoit été. C'est pourquoi, encore que ce Prince fût heureux & vaillant, néanmoins parce qu'un autre plus jeune, appelé Pelipaovan, étoit plus considéré dans les troupes, & plus habile dans tout l'art de la guerre, on jugea qu'il seroit plus important de le mettre à la tête des armées. On n'a point scû le nom de ce premier Oncle de l'Empereur; mais on pourroit dire de ce Pelipaovan, qu'il a été comme un Heros entre les Tartares, qui reconnoissoient que c'étoit à sa valeur & à ses sages Conseils que l'Em-

pereur son Neveu étoit redevable de ses victoires. C'étoit lui aussi qui s'étoit le plus employé à inspirer la valeur à ce jeune Prince & à porter son courage à ces grandes entreprises. Aussi les Tartares l'appelloient-ils le Conquerant de la Chine; & il n'estima pas cette qualité indigne de la part qu'il avoit à cette Conquête. Ce fut donc à ce Pelipaovan qu'on commit ce qui restoit de l'expédition, c'est-à-dire la réduction des trois dernières Provinces, où la guerre se préparoit à être plus rude que dans les autres, tant à cause de la difficulté du pais plein de montagnes, que parce qu'il y avoit de puissantes troupes qui étoient résolus à se bien défendre.

Ce Prince receut volontiers ces ordres. Comme il ne desiroit rien avec plus d'empressement que de répondre à l'estime qu'on avoit de sa valeur, il n'y avoit rien aussi qui le satisfît davantage que de voir qu'il avoit désormais à vaincre, là, où la victoire seroit la plus difficile, & déjà il ne se faisoit qu'un jeu de tout ce qu'on y voyoit de difficulté & d'obstacles.

Il se mit donc en campagne au commencement de l'année 1646. à la tête d'une armée de deux cens mille hommes tous soldats choisis. Car il y avoit de l'émulation dans les troupes à qui serviroit sous ce Prince.

Il avoit cinquante mille hommes pour sa Cavalerie, & cent cinquante mille de gens de pied. Il faisoit aussi conduire pour l'artillerie cinq cens pieces de Canon avec tout l'attirail necessaire pour une grande entreprise. Entre plusieurs armées des Tartares qui avoient jusqu'alors courû l'Etat de la Chine, il s'en étoit bien trouvé d'aussi nombreuses, mais non pas de gens aussi bien-faits & aussi vaillans qu'étoient ceux que commandoit Pelipaovan : aussi étoit il besoin que les Tartares fissent pour lors marcher leurs meilleures troupes. On ne sçait pas bien le nombre de celles que l'Empereur de la Chine & le General Icoan commandoient : Mais il est certain qu'il y avoit dans ces Provinces plus d'un million d'hommes sous les armes, outre ceux qui tenoient encore la mer ; parce qu'outre les vieilles troupes & les milices particulieres d'Icoan, il s'étoit encore retiré des autres Provinces dans celles-ci une multitude innombrable de monde.

Pelipaovan entra premierement dans la Province de Foquien, où il s'attendoit de trouver de plus grands obstacles dans les passages & les détroits des montagnes. Le Prince qui y avoit été couronné, y jouissoit depuis six mois de toute la grandeur de la Royauté. Icoan General de ses armées

s'y étoit aussi rendu avec ses meilleures troupes. Les armées ne tarderent guères à se joindre & à en venir aux mains. Mais on n'a pû sçavoir les combats & les batailles qui se donnerent alors. Comme les deux partis étoient extraordinairement animez, il est aisé de penser qu'il y eut de grands faits d'armes de part & d'autre. Pelipaovan employa une année entière à se rendre Maître de cette Province; & il reconnût qu'il n'avoit pas pris si mal ses mesures, d'y avoir commencé la guerre avec son armée entière, & lors que ses gens étoient encore frais, & dans leur première chaleur.

C'étoit une entreprise hardie, & qui pouvoit même paroître présomptueuse, que ce General fût entré d'abord dans un país, où il sçavoit qu'on se préparoit le mieux à se défendre: Mais depuis on connût qu'il avoit eu raison. Les Villes & les Places de cette Province n'ouvrirent pas les portes comme ailleurs. On soutint par tout les attaques des Tartares, & on ne ceda que quand il n'y eut plus moyen de résister. Quelque recherche cependant qu'on ait pû faire de ce que fit Icoan, on n'en n'a pû apprendre rien de particulier. On sçait seulement qu'il se trouva en toutes les grandes occasions, sans tourner jamais visage à ses
enne-

ennemis. Mais il tomba enfin entre leurs mains & demeura prisonnier de guerre. On ne sçait pas non plus, si ce fut dans un combat, ou dans la défense de quelque place. Il est toujours certain qu'il n'abandonna pas son poste, & que ce ne fut qu'après avoir long-temps combattu qu'il rendit les armes à un ennemi qu'il avoit si outrageusement offensé.

Tout fut facile aux Tartares après la prise d'Icoan. Comme il ne leur restoit plus rien d'important dans cette Province que de s'assurer de la personne du Roi, ce fut une affaire bien-tôt achevée, & ainsi que la Relation en parle, ils ne tarderent guères à lui ôter la vie. Il semble pourtant par la suite qu'il se maintint encore assez de temps. Cette particularité s'éclaircira en son lieu.

Quant à Icoan, on trouva à propos de lui laisser la vie pour le presenter à l'Empereur Xunchi. Ainsi nous ne verrons plus que les disgraces de ce Favori de la fortune. Celui, qui depuis si long-temps avoit été comme enyvré de ses prosperitez, en alloit appercevoir desormais la fragilité & le mensonge. Mais Icoan, pour être tombé, n'en fut pas plus abatû. Ses fers & sa prison ne lui ôterent encore rien de sa fierté & de son courage. Il voulut seulement paroître extraordinairement animé contre les

Chinois ; & pour cela il prit aussi-tôt l'habit de Tartare. Il se fit couper les cheveux, & avec ce nouveau visage, il alla, comme s'il eût été encore le Maître de ses armées, présenter ses services au victorieux, & demander à prendre parti chez lui, avec toutes les milices qu'il prétendoit avoir encore en Mer & sur Terre. Voilà jusqu'où pouvoit aller la fierté & la fidélité d'un Pirate. Il n'y avoit plus de Prince, ni de Patrie pour Icoan : Mais il semble que cette assurance d'oser venir faire à son vainqueur des offres de ce qu'il lui venoit d'ôter, lors qu'il l'avoit fait son prisonnier, étoit assez hors de saison. Au moins, s'il ne devoit pas être plus constant, ni plus fidelle à sa Patrie, il-auroit pû paroître plus prudent & plus habile homme d'avoir fait ces offres dans les temps qu'elles lui pouvoient être plus avantageuses.

Le Tartare ne rejetta pourtant pas les offres d'Icoan. Il avoit besoin de vaisseaux & de gens de Mer pour réduire les deux dernières Provinces. Il n'étoit pas si aisé d'avoir si-tôt prêt tout l'équipage & l'armement d'une armée Navale, à moins qu'Icoan ne s'employât à rassurer ses gens, qui avoient pour lors un horrible éloignement pour les Tartares. On lui enleva néanmoins

tous les tresors, si ce n'est qu'il en eût encore de cachez que l'on ne pût pas trouver. Ensuite on l'envoya prisonnier à Nanquin où étoit pour lors l'Oncle de l'Empereur. Quelque tems après il fut conduit à Pequim, où il fut présenté au jeune Xunchi.

Lors qu'Icoan fut devant ce Prince, on ne manqua pas d'y faire mention de la réponse qu'il avoit faite au Mandarin qui lui avoit écrit. On rapporta les termes injurieux avec lesquels il y parloit des Tartares, & comment il les appelloit des voleurs & des tyrans. On ne lui fit pas à la verité un si grand crime de s'être mis en défense, & de s'être employé, autant qu'il avoit pû, pour maintenir le Roi qui avoit été couronné dans la Province de Foquien. On jugea que c'étoit une fidelité qu'il devoit à son Roi & à sa Patrie, & le jeune Xunchi, quelque irrité qu'il fût contre Icoan, n'eût pas de peine à reconnoître, qu'au lieu que la trahison plaît, & ne laisse pas de rendre les traîtres odieux, la fidelité au contraire, qu'on voudroit ne trouver pas si grande dans les ennemis, rend toujours leurs personnes estimables.

Icoan, qui vît les grandes plaintes que les Tartares faisoient de sa lettre, nia hardiment qu'elle fût de lui. Il soutint qu'il
ne

ne l'avoit point écrite, ni rien de semblable; Que c'étoit une piece supposée & avancée par ses ennemis, pour le rendre odieux à cette Cour, & y achever sa perte.

On passa un autre chef, où on prétendoit qu'il étoit criminel de Leze-Majesté, pour avoir, de son autorité, ouvert les mines d'Argent, & obligé par plusieurs violences les peuples à y travailler.

Icoan soutint n'avoir point fait ouvrir de mines d'argent; que bien loin que l'argent qu'il avoit, eût été tiré des mines de la Chine sans la permission de l'Empereur, il lui en étoit venu au contraire des mines qui sont dans les terres du Roi d'Espagne & de l'Empereur du Japon, & par la permission de ces Princes. Il en convainquit à l'heure-même ceux qui avoient prétendu lui faire un crime de son argent. Il est certain que cette grande quantité qu'il en avoit, lui étoit venue, comme il disoit, en partie du Japon par la voye de Nangasacke, & en partie du Mexique & du Perou, des mines du Roi d'Espagne, par les vaisseaux de Manile.

Après s'être justifié, comme il pût, sur ces chefs plus importants, on presenta une multitude de memoriaux & de plaintes sur
les

les vexations qu'il avoit faites dans les Provinces de la Chine. Et, ce qui est assez étrange, est que ceux qui les presentoient, étoient les mêmes Ministres des derniers Empereurs de la Chine, qui les avoient eux-mêmes retenus & empêchez d'être presentez au Roi, après avoir été gagez par les presens d'Icoan. Ces traîtres étoient si impudens que de vouloir faire valoir auprès du Tartare, ce qui justifioit qu'ils s'étoient eux-mêmes vendus à Icoan. Et parce qu'ils lui avoient si bien fait acheter leur infidelité, qu'ils l'avoient obligé pour cela de dépouiller les Provinces, ils prétendoient le faire encore punir pour avoir dépouillé à leur profit ces mêmes Provinces. Il n'appartenoit qu'à des Rois de la Chine d'avoir de tels Ministres, & de là le Tartare pouvoit penser quels seroient auprès d'un Prince étranger, ceux qui avoient tant de fois trahi leur legitime Maître, & un Empereur de leur Nation. Que ces Rois & que ces Etats étoient à plaindre ! & que ceux d'entre ces peuples l'étoient encore, qui n'avoient pas dequoi acheter la faveur de ceux qui la faisoient si bien valoir auprès de tels Princes !

Quant à Icoan, il avoit encore dequoi contenter quelque temps ceux qui avoient
 crû

crû qu'il n'y avoit plus rien à attendre de lui. Il avoit caché des trefors que l'on n'avoit pas encore découverts. Ainsi, comme il sçavoit ce qui pouvoit donner une meilleure face à ses affaires, soit qu'il fût, ou qu'il ne fût pas coupable, il jugea qu'il falloit se refoudre à payer de nouveaux tributs à ses accusateurs. Il s'employa donc à racheter de nouveau la faveur de ces mêmes Ministres, que la politique & la douceur du gouvernement des Tartares avoient continué dans leurs premieres dignitez. Toutes les accusations cesserent par ce moyen. Icoan redevint innocent à mesure qu'on receût son argent & ses presens. Il se trouva des témoins qui déposerent pour sa justification; Et tout ce qui avoit été avancé contre lui, ne fut plus que de fausses suppositions & de noires calomnies. Enfin pour s'être déclaré liberal, il fut déclaré innocent & renvoyé pleinement absous. C'étoit-là la justice que l'argent de ce Pirate se faisoit rendre par les Ministres de la Chine.

Non seulement Icoan se trouva justifié, mais il fut de plus maintenu dans la dignité de Gaucum. Il y avoit pourtant de l'apparence que c'étoit pour autant de temps que son argent & ses liberalitez du-

dureroient , & qu'après cela , il faudroit se résoudre à perdre la dignité avec la vie.

Le Tartare sçavoit aussi ce qu'il auroit à faire , lors qu'il verroit qu'il ne pourroit avoir aucun avantage à laisser vivre un ennemi si déclaré , & qu'il venoit de traiter si indignement. Icoan le dissimuloit autant qu'il lui étoit possible : Mais il ne paroissoit toujours que trop , qu'on venoit de le dépouiller d'un grand pouvoir , & de grands biens en même temps. Ce qui lui restoit de sa Charge étoit un nom & une qualité , qui lui laissoient quelques honneurs , & rien autre chose. D'ailleurs sa présence devenoit tous les jours moins supportable à ceux , qui , outre qu'ils voyoient qu'il n'y avoit tantôt plus rien à tirer de lui , auroient encore fort souhaité d'être défaits d'un témoin si irréprochable de leurs concussions. Enfin l'infortuné Icoan étoit de toutes parts fort en danger de sa personne & de sa vie , si ce n'est qu'il eût déjà succombé sous les ruses de tant d'ennemis , comme plusieurs l'ont crû. Voilà quel fut ce Pirate , qui après avoir eu de si heureuses aventures en sa vie , vit enfin que ses mauvais jours étoient restez les derniers. Cet Apostat de la Religion Chrétienne,

ce

ce Tyran & cet oppresseur de tant de Peuples & de Provinces, alla rendre compte de ses faits en un temps, que toute sa fortune auroit pû donner autant de compassion à ceux qui voyoient sa chute, qu'elle avoit donné auparavant de jalousie & d'envie à ceux qui l'avoient vû si élevé.

Les Tartares s'étant rendus les Maîtres de la Province de Foquien, on peut dire qu'ils le furent en même temps de tout l'Empire de la Chine. Car quoi qu'ils ne fussent pas encore entrez dans les Provinces de Canton & de Quansi, ils y voyoient desormais si peu d'obstacle à leurs victoires, que tout cette expedition ne les embarassoit guères.

L'Empereur Xunchi ne tarda point à envoyer des Grands de sa Cour à son Oncle Pelipaovan pour le congratuler sur la reduction de cette Province & la prise du General Icoan que l'on y avoit beaucoup plus apprehendé. Il le fit aussi Vice-Roi de ces dernieres Provinces. C'est ce qui fait croire qu'il n'auroit pas donné la qualité de Roi à l'autre de ses Oncles qui résidoit à Nanquin. Il y a peu d'apparence que ce premier Prince, qui n'avoit pas le merite ni toutes les grandes qualitez de ce dernier, eût été fait Roi de ces Provinces, pendant que celui qu'on

appelloit le Conquerant de la Chine, & qui étoit beaucoup plus considéré à la Cour, n'eût été que Vice-Roi seulement de ces trois dernières. Il est même contre toute raison de penser que ce jeune Empereur auroit voulu partager ainsi sa nouvelle Monarchie, pour se faire des compagnons de sa grandeur, qui auroient pû être bien-tôt assez puissans pour la lui disputer toute entière. Et il n'est que trop vrai que la gloire de regner ne se partage pas si aisément sur des considérations de parenté & d'affinité. Remus étoit encore plus proche parent de Romulus; & celui-ci n'épargna pourtant pas le sang d'un Frere, afin de n'avoir plus de Frere dans la Royauté. Ainsi tout ce qui auroit pû donner lieu de penser que ce premier Oncle de Xunchi auroit été Roi effectivement, seroit qu'il avoit dans ses Provinces des Vice-Rois qui dépendoient de lui: Mais Pelipaovan en avoit de même. Il falloit donc que ce ne fût pas une marque particuliere de Souveraineté, mais un ordre seulement que ces Princes avoient de la Cour, d'establir des Vice-Rois inferieurs, en se conservant toujours la superiorité, & toute l'autorité du gouvernement.

C H A P I T R E IX.

Les Tartares passent dans la Province de Canton, où un Prince de la Chine s'étoit fait couronner Empereur.

Ces troupes entrent dans la Ville de Canton, en ayant trouvé les portes ouvertes.

Une Armée Navale de la Chine, qui y amenoit du secours, met le feu à la Cité.

Ordonnance que le Vice-Roi des Tartares fait publier dans Canton.

QUOY qu'il y eût encore deux grandes Provinces à reduire, pour achever la Conqueste de toute la Chine, Peli-paovan, après la défaite & la prise d'Icoan, n'estima pas qu'il lui pût être glorieux de passer en personne à cette expedition, tant il y voyoit peu de difficultez & d'obstacles qui pûssent ajoûter de l'éclat à ses premieres victoires. Il s'arresta ainsi dans la Province de Foquien pour pourvoir de là à tout ce qui seroit necessaire, pour reduire tout ce qui restoit de la Chine sous la puissance des Tartares. Il voulut commencer par la Province de Canton, où il fit

fit passer une armée de deux cens mille hommes, ainsi qu'il avoit fait l'année précédente dans celle de Foquien. Et comme si tous les peuples de Canton eussent été déjà assujettis aux Tartares, après avoir donné le commandement des Troupes à un General ou Vice-Roi des Armes qui avoit seulement le soin & la direction de la guerre, il établit encore un autre Chef qui prenoit la qualité de Vice-Roi des Lettres ou Intendant de la Justice, pour administrer le civil & apporter tous les Reglemens necessaires pour le gouvernement de cette Province.

Le General des troupes s'appelloit Ly, ainsi que le premier Tyran dont il a été fait mention au commencement de la Relation, & celui-ci ne cedoit guères en cruauté à l'autre. Ce furent aussi les violences de ce Commandant qui commencerent à rendre la domination des Tartares beaucoup plus redoutable à ces peuples. Jusques-là, ils avoient espéré quelque douceur de la moderation des victorieux, & de cette Justice si exacte qu'on leur disoit que le Roi & ses Oncles avoient fait observer par tout où ils avoient passé. Mais la maniere de proceder si violente de ce Vice-Roi leur fit perdre bien-tôt toute la bonne opinion qu'ils avoient eüe de ce nouveau gouvernement.

Quant

Quant au Chef de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, c'étoit un homme plus moderé & plus capable de commandement, qui s'employoit aussi en tout ce qu'il pouvoit pour maintenir auprès des peuples l'estime qu'ils avoient eüe de la bonté & de la clemence du Roi.

Comme cette Province est plus proche de Macao, d'où les Relations sont venuës à Manile, & de là ailleurs; on a été mieux informé de tout ce qui s'est passé de remarquable en sa reduction. C'est pourquoi par la maniere dont les Chinois s'y sont défendus, on pourra mieux voir quelle a été ailleurs la valeur & les grands faits d'armes, ou plutôt la mauvaise conduite & le peu de fermeté de toute cette Nation. Mais de ce que les Tartares y ont si maltraitté les peuples, il ne s'enfuit pas qu'ils ayent fait par tout les mêmes ravages qu'ils ont fait dans ces dernieres Provinces. Comme cette partie de la Chine étoit fort éloignée de la Cour & de la personne de l'Empereur, il est certain que quelques précautions que ce Prince y eut pû apporter, il ne fut pas possible de tenir les gens de Guerre dans une discipline si exacte. Ils n'y étoient pas payez comme auparavant, & pour les faire subsister, leur General, homme violent & emporté, leur donnoit le premier l'exemple de toute sorte de licence.

licence. C'est ce qui a fait que la desolation a été incomparablement plus grande dans ces Provinces du Midy, qu'en tout le reste de l'Empire.

Cette nombreuse Armée que le General Ly commandoit, commença d'être en marche des les premiers jours de Janvier de 1647. Et comme c'étoit la coûtume des Tartares de venir fondre avec toutes leurs forces sur la Ville capitale de la Province, toutes les troupes se trouverent au dix-neufiéme de Janvier à une demy-journée de la ville de Canton. Il est aisé de s'imaginer la consternation où toutes choses y furent alors. Mais pour concevoir jusqu'ou peut aller la fotte ambition des hommes de se vouloir faire Rois, il faut sçavoir que dans cette Ville, qui ne pouvoit attendre, que de se voir bientôt sous la domination des Tartares, un nouveau Prince du sang Royal s'étoit fait couronner au mois de Decembre précédent grand Empereur de la Chine. Celui qui avoit vû que la Royauté de quelques jours venoit de coûter la vie à plusieurs plus puissans que lui, ne pouvoit encore perdre l'envie de se faire appeller grand Empereur, & tout son Etat étoit pourtant compris dans la seule ville de Canton. Ses tributs & toute son épargne y étoient

étoient en de belles esperances. Ce que disoit un Roi de Cordouë: Aujourd'hui Roi, & mourir demain, fut l'avanture de ce Chinois, aussi bien que celle de ce Roi Maure. Il faut que l'Orgueil des hommes les aveugle bien, de leur faire croire qu'il y ait une felicité si grande à mourir le bandeau Royal sur la teste.

Ce grand Empereur de Canton avoit avec lui quelque Soldatesque mal équipée, autant que mal payée. C'étoient aussi tous gens bien résolus à fuir devant les Tartares, avant que d'en venir aux mains pour la défense de leur Prince. Ils s'étoient trouvez déjà en bien des occasions, parce qu'ils y avoient toujours pris la fuite, & qu'ils s'étoient réservés sans doute pour cette dernière. Voilà qu'elles étoient les forces de cet Empereur, dont la Relation n'a point dit le nom, parce que ses victoires ne l'ont pas fort signalé.

Quant à la ville de Canton, on tient qu'elle étoit parfaitement bien fortifiée & les grandes richesses qu'il y avoit dedans faisoient fort souhaitter aux Tartares, qu'elle fît quelque forte de resistance, pour avoir lieu d'y user du droit des armes. Ils sçavoient qu'il y avoit un grand commerce de toutes les Nations, & que plusieurs Marchands & même d'Eu-

d'Europe y avoient comme en dépôt toutes leurs richesses. Ils se flattoient ainsi de pouvoir faire un riche butin, s'il se faisoit quelque résistance en une Ville si forte. Il y avoit bien alors deux cens mille habitans, qui se voyoient défendus de deux fortes murailles, accompagnées de leurs tours & boulevarts, & d'autres travaux en très bonne défense, & tous couverts de grosse artillerie. Il s'agissoit de maintenir un Roi qui venoit d'être nouvellement couronné, & qui avoit avec lui assez de monde. Quelques fuyards & quelques deserteurs qu'ils fussent pour la plupart, ils ne pouvoient pourtant pas être tous de mauvais Soldats. De plus, comme cette Ville est sur une grande Riviere, il y avoit encore au pié de ses murailles une puissante Flotte; Et c'étoient tous Vaisseaux bien armez, pourvûs suffisamment de gens de guerre, & de toute sorte de munitions. Il y avoit enfin dans la ville de Canton du monde, des vivres, & toutes les choses necessaires pour soutenir un long siège: cependant, malgré tout ce qui pouvoit rendre une Ville imprenable, vingt Tartares seulement s'en rendirent les Maîtres. Ce n'étoient que quelques coureurs qui avoient pris le devant de l'Armée qui prirent eux seuls la grande

ville de Canton. Il ne s'est rien vû de pareil dans les Histoires.

L'Armée des Tartares étoit demeurée à une demi journée de la Ville, lors que ces vingt Cavaliers s'en détachèrent pour ce grand exploit : Car ces milices n'obeïssent pas, & n'attendent pas d'être commandées, comme par tout ailleurs. Ceux-ci s'estant donc avancez jusques aux portes de la vieille Ville, qu'ils trouverent ouvertes, ils y entrèrent aussi-tôt, & coururent ensuite toutes les ruës, jusqu'à ce qu'ils furent à la Ville neuve, où ils en firent autant. Ils tiroient seulement quelques flèches de côté & d'autre, pour donner de la peur à ces habitans ; Et leur crioient cependant, que personne n'eût à se mouvoir ; que l'Armée étoit à leurs portes ; mais qu'ils ne devoient rien apprehender, s'ils vouloient demeurer en paix.

A peine avoit-on scû dans la Ville l'approche de l'Armée des Tartares, que la plûpart de la Soldatesque, au lieu de penser à se mettre en défense, abandonna aussi-tôt son poste & ses armes. Tous ces braves ne voulurent plus faire paroître les marques qu'ils portoient de gens de guerre. Ils quitterent leurs casques bordées de jaune, qui est la livrée ordinaire

naire des Soldats , & ayant jetté leurs armes , ils se vinrent jeter parmi le gros & la foule du peuple. L'Empereur de Canton se trouva seul dans son Palais, sans autres Gardes que le nombre de ses Femmes , & la compagnie de quelques Eunuques ; bonnes troupes pour disputer la victoire aux Tartares. Dans cette extrémité, l'Epargne de ce Prince se trouva encore tellement vuide , & son credit si petit , qu'ayant besoin de trois mille écus, ils ne se pûrent trouver dans tous ses coffres , ni même encore dans la bourse de ses Officiers.

Ce petit nombre de Tartares couroit cependant les ruës & les places de la Ville , sans trouver personne qui les arrestast durant un assez long-temps. A la fin quelques Chinois qui s'amassèrent , en investirent quatre de ceux qui se tenoient le plus mal sur leurs gardes. Ils les prirent & les allerent presenter au Roi. Ce Prince , lors qu'il les vît , se mit sur son tribunal , & commanda qu'on les fit mourir en sa presence. Ce fut tout le sang qui fut répandu du côté des Tartares , & tout ce que leur coûta la défaite du Roi de Canton, & la prise de cette grande Ville.

Aucun de tous ces habitans ne pensoit

guères cependant à défendre sa Ville. Chacun n'étoit occupé que des moyens de sauver sa vie le mieux qu'il le pourroit. Pour cela, les riches & les Grands de la Ville trouvoient que leur plus grande seureté étoit de se déguiser en pauvres, & de se venir jeter en cet équipage parmi la foule & les plus miserables de la populace. DIEU soit loué, qu'il y ait des jours dans la vie, où le riche porte envie à la condition du pauvre. Comme c'étoit à ces riches que les Tartares en vouloient : car ce sont eux que l'on cherche toujourns, & leurs ennemis aussi bien que leurs amis, c'étoit pour cela qu'ils se mettoient plus en peine de se bien cacher. Pour les pauvres qui n'avoient rien à perdre, ils demeuroient dans leurs maisons en toute seureté ; & là ils avoient pour lors le plaisir de se moquer de la fortune des riches, qui s'étoit moquée si longtemps de leur misere. Il étoit cependant assez inutile à la plûpart de ceux qui avoient de grands biens de prendre tant de peine à se déguiser. La malice de la populace ne vouloit pas perdre une occasion si belle de se vanger, qui étoit de les faire connoître à ceux qui les cherchoient.

„ Qu'ils se monstrent, disoit-on de toutes parts, & qu'ils viennent enrichir les Tar-
 „ tares

,, tares, ces voleurs, qui ont vendu leur
 ,, Roi, pour amasser tant de biens. Qu'ils
 ,, viennent en rendre compte à leur nou-
 ,, veau Maître. Ils nous oppriment, & ils
 ,, se jouient de nous depuis si long-temps.
 ,, Mais il ne fera pas dit qu'ils soient de
 ,, plus grands Seigneurs que nous; qu'ils ne
 ,, soient que déguisez en pauvres, &
 ,, que nous soyons toujours miserables;
 ,, que ce soit eux qui nous ayent perdus,
 ,, & que ce soit nous qui les sauvions.

L'Armée des Tartares arriva devant la
 Ville à la fin du jour; & ce ne fut pas un
 petit étonnement d'y trouver les portes
 ouvertes, comme si ce n'eût plus été une
 Ville ennemie. Tous ceux donc qui vou-
 lurent y aller prendre leurs logemens, en
 eurent la liberté; & ils y dormirent en
 repos, sans qu'on leur demandât qui ils
 étoient, ni ce qu'ils venoient faire. Les
 Vice-Rois furent loger dans les Palais des
 anciens Vice-Rois de la Chine, dont ils
 s'accommoderent comme de leur propre
 maison.

Le Roi de Canton se trouva ainsi dépos-
 sedé de son Etat au quarante-quatrième
 jour de son Regne. Il étoit résolu de ne
 vivre pas plus long-temps, & pour cela,
 on rapporte que lors qu'il se vît abandonné
 de ses gens, il s'assit en son Trône Royal

avec encore assez de fierté, & toute la gravité qui étoit digne de sa personne. On pourroit se représenter ces Sénateurs de Rome, quand Brennus & les Gaulois la saccagerent. Ce Prince en cet état se haranguoit lui-même. „ Les Tartares, (di-
 „ soit-il) sont dans ma Ville; & mes gens
 „ m'ont abandonné. Il ne reste que de mou-
 „ rir. Mais il faut au moins que je meure
 „ comme un Roi. Je suis monté sur le
 „ Trône, & il faut que ce soit sur le Trône
 „ aussi que j'acheve de vivre. C'est-là que
 „ je me veux satisfaire en envisageant encore
 „ ma bonne & ma mauvaise fortune tout à
 „ la fois. C'est-là que j'attendrai que le Ciel
 „ dispose de moi, ainsi qu'il en a ordonné.
 „ Je ne contredis point ses Arrests. Je ne
 „ m'oppose point à ses ordres, &c. Quel-
 „ ques-unes de ses Femmes qu'il avoit le plus
 „ considérées, pour lui mieux témoigner
 „ combien elles l'aimoient, se tuèrent en sa
 „ présence. Estrange amour, où l'on se hait
 „ plus que l'on n'aime! Pour le Roi, il
 „ demeura sur son Trône jusqu'à la nuit.
 „ Mais il ne fut pas d'avis d'y attendre la
 „ mort plus long-temps. La peur ou le som-
 „ meil l'en firent descendre, & il avoit rai-
 „ son de ne se pas tant opiniâtrer à faire le
 „ grave, en un temps où il voyoit que ce
 „ seroit bien-tôt fait de toute sa gravité. Mais

en quelque posture que se pût mettre ce mal-heureux Prince, il ne pouvoit échaper long-temps à ses ennemis, qui le cherchoient trop soigneusement pour ne le pas trouver.

Cette même nuit une puissante Flotte de la Chine étoit entrée de la mer dans le canal de la Riviere, & ensuite étoit venuë se présenter devant cette Ville, où elle emmenoit un secours très-confiderable. Mais ces nouvelles milices, surprises d'apprendre que les ennemis en étoient déjà les Maîtres, ne firent qu'achever son defastre. Elles passerent à un tel excez de fureur, & contre les ennemis communs qui étoient dans la Ville, & contre ces habitans qui s'étoient rendus avec tant de lascheté, qu'elles mirent le feu à la partie de Canton qu'on appelle la Ville neuve, ou la Cité, qui étoit le plus beau quartier de cette grande Ville. Le feu gagna tellement en peu de temps, que la plûpart des maisons, qui n'étoient bâties que de bois, furent consumées dans cét embrasement. On tient qu'il fut si grand, qu'à la vieille Ville, qui étoit éloignée de la Cité de deux lieuës, on vît durant toute cette nuit aussi clair qu'on auroit pû voir en plein midi. Quelques-uns crûrent que les Tartares, après avoir mis le feu à la Cité, en accusoient la

flotte des Chinois. Mais il y a peu d'apparence que ces victorieux eussent voulu perdre le fruit de leur victoire, en reduisant en cendres la plus belle partie de cette grande Ville. Ils n'avoient pas encore commencé à la saccager, ainsi qu'ils s'y étoient résolus, sans se soucier qu'ils eussent tort ou raison. La Flotte se retira ensuite, après s'être fait voir la nuit à la clarté de ce grand embrasement, & encore au commencement du jour, où l'on reconnût pour lors l'état pitoyable où étoit la plus grande partie de cette Ville.

Ce fut ensuite de ce desordre que commencerent les violences & les emportemens furieux des Tartares, qui n'ont fait depuis qu'une affreuse ruine de toutes ces belles Provinces. Ils ne se mirent plus en peine des ordres & des défenses de l'Empereur Xunchi. C'étoit une des Ordonnances de ce Prince; que les Villes & Places qui ne se feroient point défendues, c'est-à-dire, où les habitans n'auroient point combattu ni au dehors, ni au dedans de leurs murailles, ne recevroient aucun mauvais traitement. Qu'on y mettroit seulement un Gouverneur Tartare, & avec lui quelques troupes, s'il étoit nécessaire, pour y tenir garnison, afin que si les habitans venoient après à se revolter, il y eût de quoi les châtier & les

re-

reduire par la force des armes. La ville de Canton n'avoit fait aucune resistance, & on n'avoit peut-être pas tiré un seul coup de canon de toute l'Artillerie qui étoit sur ses murailles. Quant à la mort de ces quatre Tartares qui y étoient venus tenter fortune si mal à propos, le Vice-Roi n'en avoit peut-être encore rien scû, & quand même on lui auroit rapporté leur mort, il est certain que ces coureurs étoient entrez sans son ordre dans la Ville. Tout ce qui se fait sans ordre des Chefs d'un parti ne peut pas obliger ceux d'un autre parti à garder à cet égard aucun des ordres militaires établis par les Rois ou par ceux qui commandent leurs Armées.

Mais nonobstant toutes les défenses de l'Empereur, le Vice-Roi qui auroit voulu que la ville de Canton eût resisté pour être en droit de la piller, ne voulut pas, droit ou non droit, laisser échapper une si belle proye. Ce Commandant aussi emporté de son avarice que de sa cruauté, avoit déjà compté pour lui les richesses de Canton. Il se prepara donc un pillage, contre tous les ordres du Roi, & contre la parole qu'il avoit donnée lui-même, avant & après être entré dans cette ville, & pour commencer il fit afficher aussi-tôt qu'il fit jour, dans toutes les rues & places publiques,

plusieurs Ordonnances qui portoient. 1. Que nul des habitans n'eût à appréhender aucune violence, parce qu'il ne leur feroit point fait de dommage, en quoi que ce fût, 2. Que tous sans exception eussent à se couper les cheveux à la façon des Tartares, dans trois jours sous peine de la vie. 3. Que dans ces trois jours les Chefs des familles eussent à se présenter devant les Vice-Rois, & à porter par écrit leurs noms & ceux de toute leur famille très-exactement, en sorte que celui qui ne feroit point énoncé dans ce dénombrement, feroit tenu pour un ennemi, & un traître digne de mort. 4. Que chacun des artisans eût à reprendre sa vacation ordinaire, pour vivre de son art & de son travail, ainsi qu'avant l'entrée des Tartares. 5. Que le commerce & tout le négoce continuât comme auparavant; & pour cela que les lieux & maisons où s'assembloient les Marchands; les Boutiques, les Magasins, les Doüiannes, les Comptoirs pour écrire & faire les affaires, & généralement toutes les places & lieux de trafic fussent ouverts pour l'utilité & la nécessité publique. Ce furent les Ordonnances que le Vice-Roi fit publier. Et voici ce qu'il en executa.

C H A P I T R E X.

Les Tartares saccagent la ville de Canton.

Les Vice-Rois y établissent un nouveau gouvernement.

Mort du Roi de Canton & de toute sa suite.

Reduction des autres places de la Province.

LE 20. jour de Janvier de l'année 1647. ne fut pas un jour heureux pour les habitans de Canton. Le Vice-Roi, après toutes ses belles Ordonnances y commença le sac & le pillage, qui continua durant trois jours. Les Tartares y trouvoient de tous côtez un si riche butin, qu'au commencement ils ne daignoient pas se charger de ce qui n'étoit point, ou or, ou argent, ou perle, ou musc, ou autres choses de grand prix. Depuis ils ne laisserent pas de s'accommoder des foyes, filées & à filer, ouvragées & en étofe, & non ouvragées; & ensuite de tout le reste, dont il prenoit fantaisie à ceux qui pilloient de se saisir. Il n'y eut point d'autre quartier avec des gens qui vouloient que tout fût à leur discrétion.

Il est pourtant vrai que comme il y a par tout de plus honnestes gens que les autres, il se trouva aussi parmi ces Tartares, quelques Capitaines, qui sont les personnes les plus qualifiées de cette Nation, qui traitèrent les habitans de Canton avec un peu plus d'humanité. Ils alloient seulement aux maisons des Mandarins, où l'on leur presentoit quelque somme d'argent, ou quelque autre chose d'une valeur considerable. Et lors qu'ils agréoient ce present ou cette rançon, ils se retiroient sans faire d'autre recherche dans cette maison. C'étoit là ce que les Mandarins estimoient de plus obligéant, à cause qu'ils y gardoient très soigneusement leurs femmes. Le Tartare en sortant de cette maison, vouloit bien encore y laisser quelque signal qu'elle avoit été pillée, afin que d'autres n'eussent pas à venir la piller une seconde fois. Mais si d'ailleurs le present du Mandarin ne le satisfaisoit pas, faute d'être proportionné à ce qu'il avoit appris de ses richesses, ce miserable voyoit bien-tôt mettre tout en desordre dans sa maison. Il perdoit & son present & tout ce qu'il avoit de meilleur, ou au moins tout ce dont il plaisoit au Tartare de s'accommoder : Car dès ce moment il n'y avoit plus de misericorde. Il n'y avoit lieu dans la maison qu'il ne se fit ouvrir. Il vou-

loit fouïller & chercher par tout, pour en faire enlever tout ce qui lui plaisoit, biens & personnes.

Ce fut ce qui obligea les Mandarins à faire de grandes largesses de tout ce qu'ils pouvoient avoir de riche & de précieux. Car il falloit se résoudre à être liberal; & le plus avare craignoit de ne paroître pas prodigue en une occasion, où il voyoit qu'il n'y avoit que la profusion qui lui pût servir de sauve-garde. Il arrivoit cependant que quelques-uns ne se fauvoient pas encore après tous les presens qu'ils avoient pû faire. C'étoit un effet de la malice du peuple, qui pour avoir le plaisir de se vanger de ses Mandarins, n'avoit pas craint de donner de fausses informations aux Tartares, où ils leur faisoient entendre que plusieurs avoient beaucoup plus de bien qu'ils n'en avoient en effet. C'est pourquoi quelques presens que plusieurs des Mandarins pussent faire, ils n'en étoient pas pour lors mieux traittez; parce que les Tartares en demeuroient à leurs memoires; & pre-tendoient toujours que ceux qui avoient tant de richesses, leur pouvoient donner beaucoup davantage.

Pour les personnes de moindre condition & le commun peuple, ils étoient abandonnez à la discretion des soldats; & comme

il

il n'y a guères à prendre parmi ce genre d'hommes, ces misérables habitans virent durant trois jours, où en est reduite une ville abandonnée au sac & au pillage. Après qu'on leur avoit ravi tout ce qu'ils avoient, ils voyoient qu'on n'en demeuroit pas encore là. C'étoient des excez & des violences qui mettoient toute la patience à bout. Comme les Chinois sont jaloux par dessus tous les peuples du monde, il n'y avoit rien qui leur fût plus sensible que de voir les Tartares enfoncer impudemment les appartemens ou plutôt les prisons & les cages où ils tenoient leurs femmes enfermées. Je dis des prisons & des cages, parce qu'on ne peut pas appeller autrement les lieux où ces femmes sont enfermées, tant elles sont resserées & gardées étroitement. C'est ce que l'on peut voir, quand les familles font quelques voyages sur les rivieres: Car pour lors on transporte les femmes dans des loges, dont les portes & les fenestres, qui sont assez petites, sont encore toutes garnies de jaloufies de fil de fer, très-fortes & qu'il n'est pas aisé de forcer. Et pour les appartemens où elles sont dans les maisons de la Ville, il n'y a jamais de fenestres sur la rue, ni d'aucun côté, où l'on les puisse voir. Avec toutes ces precautions, les Chinois ne croient pas que leurs femmes soient

encore en fureté. Cela ne peut être que parce qu'il y a des choses qui se perdent, pour être trop bien gardées.

Mais toutes les jaloufies des Chinois n'étoient guéres d'usage pour lors. Les Tartares eurent bien-tôt brifé ces loges & ces prisons : Et comme on ne voyoit de toutes parts que des Peres & des Maris s'efforcer pour sauver l'honneur de leurs Filles & de leurs Femmes, parce que ces fortes de violences font infuportables à toute la Nation, on ne voyoit auffi par tout que meurtre & massacre. Les Tartares n'étoient pas encore fatisfaits d'avoir mis tout en defordre dans les maifons des Chinois. Pour achever de les outrager, ils emmènoient leurs Femmes dans leur Camp, & leur difoient ; Qu'ils étoient venus en la Chine, pour leur faire voir le Ciel un jour en leur vie, fans grilles & fans jaloufies ; qu'elles devoient pour lors respirer en toute liberté, après avoir été toute leur vie captives & prifonnieres ; c'étoient là les railleries de ceux qui fe donnoient du plaifir d'infulter à des miferables. On tient qu'au premier jour du fac de cette Ville, ils en emmenerent ainfi dans leur Camp un très-grand nombre, fans confiderer davantage les riches que les pauvres ; les Dames de la plus

plus haute qualité étant reduites aussi bien que les autres à souffrir les dernieres indignitez.

Ce n'étoient ainsi que meurtres & que violences dans toute la ville de Canton, pendant que d'un autre côté, on n'entendoit dans le Camp que les cris & les gemissemens des Femmes qui pleuroient leurs Peres, leurs Maris, leur honneur, leur liberté, leur patrie, & un nombre d'autres maux qui leur donnoient horreur de la vie & d'elles-mêmes. La populace dans cette desolation ne cessoit de crier & de se plaindre aux Vice-Rois; si c'étoit là ce qu'on leur avoit promis? Si c'étoit là l'assurance qu'ils avoient donnée, qu'il ne feroit fait aucun dommage à ceux qui se feroient rendus volontairement, ainsi qu'ils avoient fait, eux qui voyoient leur Ville & leurs familles ruinées, pour s'être si facilement rendus.

L'Intendant de la Justice, ou le Vice-Roi des Lettres, faisoit assez connoître qu'il n'approuvoit pas tout ce desordre. Mais comme il n'en étoit pas le Maître, il ne se tourmentoit guères pour l'arrester. Le Vice-Roi des Armes s'en mettoit encore moins en peine. Il fit seulement publier de nouvelles Ordonnances, par lesquelles il défendoit aux Soldats d'entrer dans les

maisons , & de faire aucun mauvais traitement aux habitans , sur peine de punition. Mais toutes ces défenses étoient des remèdes très-foibles pour de si grands maux. Aussi ne les faisoit-il que par politique , & pour amuser ces peuples. Car il étoit le premier infracteur de tout ce qu'il ordonnoit , par la part qu'il avoit au butin. Et ce qui faisoit encore mieux voir que les Vice-Rois étoient eux-mêmes les premiers coupables de ce desordre , c'étoit qu'ils faisoient porter publiquement dans leurs maisons tout ce qui se trouvoit de plus riche dans cette Ville. Ils vouloient seulement que l'on crût qu'ils n'avoient pas eu de quoi payer l'Armée , & que pour cela , ils avoient souffert que leurs Soldats pillassent & trouvassent de quoi subsister.

Les Chinois ne laissoient pas d'emmener au Vice-Roi des Armes plusieurs de ses Soldats , qu'ils accusoient devant lui d'avoir tué , d'avoir violé , & commis d'autres crimes qui remplissoient toute leur Ville de desespoir. Alors , il en faisoit faire quelque châtiment , mais ce n'étoit pas comme les crimes le meritoient. Ainsi durant les trois jours que dura le pillage de Canton , il n'y eut rien qui y pût arrêter la violence & la fureur.

fureur. On tient qu'il y eut plus de quinze mille habitans massacrez ; & la plûpart au sujet de leurs Femmes , de leurs Filles , & de leurs Sœurs. Ni les biens , ni l'honneur en toute autre occasion , n'auroient pas obligé les Chinois à exposer si facilement leur vie. Mais il parut qu'ils vouloient bien perir pour la défense de leurs Femmes. C'est l'ascendant qu'elles ont par tout sur les hommes d'inspirer de la resolution aux plus timides.

Ce qui se passa en ces trois jours , fut la ruïne & la desolation où l'on a vû depuis cette grande Ville , dont les richesses surpasseoient auparavant celles de plusieurs Royaumes. Après tout ce ravage , le General des Tartares disoit encore , qu'il auroit souhaitté , que ces habitans lui eussent fait quelque resistance , parce qu'il auroit eu sujet de les traiter avec moins de moderation. Mais si c'étoit là la moderation de ces Tartares , il est difficile de s'imaginer quelle auroit pû être leur severité & leur rigueur.

Après ces trois jours , où tout fut abandonné à la violence & au pillage , il parut que les Vice-Rois ne vouloient pas que le mal allât plus avant. Ils s'appliquerent pour lors à arrester l'insolence de leurs Soldats : Ce qui ne leur fut pas difficile ;

Et

Et on vît, par là, qu'il y a peu de defordres parmi des troupes que les Chefs ne puissent arrêter, s'ils veulent s'y employer aussi genereusement qu'il est necessaire. Mais souvent la licence commence & continuë, parce que les Chefs se foucient peu de faire en cela leur charge, & que souvent même ils autorisent les violences. C'est ce qui fait qu'ils n'ont pas toujours raison de prétendre qu'il n'y ait point de leur faute dans les defordres de leurs troupes. Pour remettre donc les choses dans l'ordre, on fit commandement à tous les Soldats de fortir de la Ville, & de n'y pas rentrer qu'ils ne fussent commandez, mais de demeurer tous dans le Camp. On devoit punir de mort ceux qui contreviendroient. Les Tartares demurerent ainsi campez tout autour des murailles de Canton, sous des tentes de cuir, à leur ordinaire. Il y en avoit pour lors un si grand nombre, & toutes dans un si bel arrangement, qu'il sembloit que ce fût une grande Ville portative, & déjà une autre Canton.

Les plaintes & les violences s'appaisèrent par ce moyen. Ce n'est pas qu'il n'y eût toujours que trop de sujets de se plaindre. Il est difficile que les choses se passent autrement dans les Armées. On le voit

voit dans celles de l'Europe, où s'il n'est pas possible d'arrêter des Soldats qui font toute leur fortune du brigandage, il est, encore bien moins possible de le faire parmi des barbares. Ce n'étoit plus cependant que moderation, en comparaison de ce que l'on venoit de voir. Les miserables habitans de Canton commencerent enfin à respirer; & tel se consoloit avec sa mauvaise fortune, de n'avoir pas été des plus malheureux. Etrange soulagement, mais qui fait pourtant qu'on prent son infortune en patience!

Il ne restoit plus qu'à admirer, ou plutôt à être touché de compassion de voir d'une part la hauteur & la fierté avec laquelle les Tartares traittoient les Chinois; & de l'autre les abbaissemens, où ceux-ci demeuroient devant leurs vainqueurs. A la moindre plainte que faisoient ces miserables, les Soldats Tartares élevoient la voix, ou plutôt c'étoit un tonnerre, & en même temps ils avoient la main au sabre. Les Chinois ne faisoient que baisser la tête & hauffer les épaules. Ils perdoient même la voix, & retenoient la respiration autant qu'ils le pouvoient; ou se prosternoient & demeuroient à genoux, pendant qu'ils cherchoient des complimens & des paroles obligantes pour

pour répondre aux outrages de leurs oppresseurs. Ces misérables en venoient quelquefois à des flatteries si impertinentes qu'ils traitoient d'Altesse le dernier Soldat de l'Armée ; Et pour les Vice-Rois, ils les qualifioient de Majestez & de Divinitez s'ils le vouloient.

Lors que ces Commandans alloient par la Ville, il y avoit toujours de leurs Gardes qui crioient au peuple à haute voix : Etes-vous soumis au grand Roi des Tartares ; Les Chinois répondoient alors plusieurs fois ; Qu'ils lui étoient très-soumis ; Et donnoient pour cela toutes les marques possibles de leur soumission. Cependant le moindre soldat qui passoit par la rue, traittoit comme un crocheteur & un valet quelque Chinois que ce fût qu'il rencontrât, fût-il des plus qualifiez de la Ville. Il lui faisoit porter son bagage & tout ce dont il étoit chargé. Ainsi sans avoir d'autre autorité que la force, & une insolence de Tartare, il reduisoit la patience du Chinois à lui rendre les services les plus bas & les plus indignes. Mais quelle patience qui mettoit ce misérable au desespoir ! Car les Chinois, & sur tout les personnes de qualité de cette Nation, sont tellement délicates & ennemies de tout ce qui leur donne de
la

la peine, & les rend méprisables, qu'il n'y avoit rien qu'ils ressentissent davantage que ces insultes.

Les Vice-Rois, après avoir pourvû au gouvernement de la Ville par l'établissement de divers Magistrats, qui devoient rendre la Justice sous leur autorité, trouverent encore à propos de faire distribuer parmi le peuple de petits billets de papier de couleur, de la grandeur de deux doigts, où étoient écrites en caracteres Chinois ces paroles : *Peuple sujet au Roi des Tartares.* Par le moyen de ces billets, qui étoient autant de formules de soumission & d'obeissance, & qu'on devoit avoir à la main, ou attachez à ses habits, le peuple pouvoit deormais aller & venir en toute seureté. Il y avoit d'autres billets pour les personnes de plus grande qualité. Ceux-ci étoient de la grandeur de la main en quarré, où les mêmes paroles étoient marquées, mais en de plus gros caracteres; & ils n'étoient pas de papier comme les autres, mais de quelque étofe. Les gens de guerre avoient un grand respect pour tous ces billets, & particulièrement pour ces derniers. C'étoit là le privilege des Grands & des personnes les plus considerées de la Ville.

Après toutes ces seuretez établies, il ne restoit

restoit plus que de s'assurer encore de la personne du Roi qui avoit été couronné à Canton. Jusques-là les Vice-Rois s'étoient contentez de sçavoir qu'il étoit dans la Ville ; & ils y avoient mis une si bonne garde qu'il n'étoit pas possible que ce Prince ni aucun autre Chinois leur pût échapper. Ils firent pour lors toutes les diligences qui étoient nécessaires pour le trouver ; & à la fin après avoir menacé de punir de mort ceux qui le tiendroient plus long-temps caché , il leur fut découvert avec quelques-uns de ses plus confidens qui ne l'avoient pas encore abandonné. Les Tartares lui couperent la tête à l'heure même. Ce fut la fin de ce grand Monarque qui regna quarante-quatre jours. Gloire bien courte pour avoir tant coûté. Mais c'est à ce prix que se vendent les vanitez de la vie , qui ne laissent pas de trouver par tout des gens qui les font si bien valoir. On continua ensuite de faire mourir tous ceux qui se trouverent auprès de ce Prince. Leur crime étoit d'avoir osé conserver quelque fidélité pour leur Roi. Et pour cela la politique des Tartares les condamnoit à mourir ; cruelle politique qui rend plus condamnables ceux qui la suivent , que ceux qu'elle condamne.

Les choses ayant commencé de reprendre

H

leur

leur train ordinaire au dedans de la Ville selon la forme du gouvernement des Tartares, ou de celui qu'il leur plût d'y établir; ayant laissé, & changé ensuite, & depuis encore reformé les anciens Mandarins; toute l'application de ces nouveaux Maîtres fut de reparer les dommages que l'incendie avoit fait aux édifices de la Ville, & ceux que la fureur des gens de guerre avoit laissé aux lieux voisins de la campagne. On pourvût encore tout de nouveau au rétablissement & à la seureté du commerce, comme à faire que tous les artisans reprissent leurs métiers & leur exercice ordinaire, afin que chacun ne pensât qu'à s'employer désormais à la vacation pour la nécessité & l'utilité publique.

Il ne restoit plus aux victorieux que de réduire sous leur puissance les autres lieux & places de cette Province. Elle contient un assez grand nombre de belles Villes, dont les plus considérables, après Canton, sont Xaochin, Nanchium, & Hochicheu. Ils envoyèrent à toutes, à leur ordinaire, leur demander qu'elles eussent à se soumettre volontairement & en paix, ou qu'autrement l'armée iroit bien-tôt leur porter la guerre, & qu'il n'y auroit alors plus de quartier. La plupart se rendirent à cet ordre sans attendre la violence. D'autres se mirent en

en état de se défendre , où elles ne gagnerent guères ; & toutes se trouverent reduites en peu de temps. Celles qui refisterent, connurent bien qu'elles auroient mieux fait de profiter du temps, & de prevenir même le commandement qui leur étoit fait de se soumettre ; puis qu'aussi-bien il falloit que de gré ou de force , elles reconnussent un nouveau Maître. Ainsi au premier refus qu'elles firent d'obeir , toute la campagne fut couverte de troupes , qui ne tarderent pas à leur faire sentir toutes les violences dont elles avoient été menacées. Les plus insolens de l'armée s'étoient jettez dans ce parti , sous des Chefs qui ne les animoient pas moins à tout ruiner & à tout perdre. Il n'y eût ni honneur ni justice, ni crainte de châtement qui pussent arrêter ces furieux ; & il n'y eut qu'à souffrir pour ceux qui avoient pris le parti de se défendre. Ce fut ainsi que les Tartares acheverent de conquérir cette grande Province, à l'exception de la ville de Xaochin, qui ne pût encore se résoudre à reconnoître une si cruelle domination.

C H A P I T R E X I.

Les Chinois se défendent à Xaochin.

Gueyvan Roi de Quansi vient en cette Ville.

Il va de là au devant des Tartares, il les combat & les met en fuite.

Division entre les Chinois.

Ils sont défaits en un autre combat, & leur ville de Xaochin prise.

LA ville de Xaochin est remarquable entre toutes les autres de la Chine pour être la première que l'on ait sçû avoir emporté quelque avantage sur les Tartares. Non seulement on y prit la resolution de se défendre, mais on alla encore au devant de l'ennemi, avant qu'il se fût approché de ses murailles; & on l'obligea de retourner en arriere après l'avoir battu & défait en pleine campagne. La ville de Xaochin est éloignée de Canton environ de trois journées. Elle est grande & assez forte tant par son assiette & sa situation que par plusieurs travaux qui la mettoient en état de se pouvoir défendre. Elle est située en une des extrémités de la Province de Canton, du côté qu'elle confine à celle de Quansi, qui

qui étoit la dernière à conquérir des quinze, qui font tout le grand Empire de la Chine. C'étoit aussi une des trois dont Pelipaovan avoit entrepris la conquête, & qui devoient faire son Gouvernement.

Il y avoit dans cette Province de Quansi deux Rois nouvellement couronnez, tous deux Princes du Sang Royal de la Chine. C'étoit afin que les Tartares eussent par tout la gloire d'être les vainqueurs des Rois, & encore le plaisir de faire éprouver à tant de misérables, quel avantage il pouvoit y avoir à mourir une Couronne sur la tête. Mais ce qui pourroit donner à rire, est que ces deux Souverains avoient aussi une guerre ensemble, ou plutôt un procez sur la Jurisdiction & les droits que chacun prétendoit en cette Province. Ainsi ils ne pensoient guères à faire la part au Tartare, qui venoit pourtant s'emparer de tout, pour les mettre d'accord.

Un de ces deux Rois appelé Sinhianvan, étoit un jeune Prince âgé d'environ vingt ans, jeune d'années aussi bien que de résolution & de conduite. L'autre appelé Gueyvan, ne devoit pas être si jeune. La Relation n'a rien dit aussi de son âge; Elle marque seulement que c'étoit un homme vaillant, & qui jusques-là avoit été assez heureux dans les armes; & même que si les

Chinois l'eussent couronné dès les commencemens de la guerre, en sorte qu'il eût pu avoir le temps d'assembler des troupes, ainsi que plusieurs de ceux qui avoient été couronnez dans les autres Provinces, avoient fait, il auroit pu donner assez d'affaires aux Tartares, & les empêcher de venir si avant dans le país.

Ce Gueyvan se mit donc en campagne; & bien resolu de faire teste aux ennemis, il alla les attendre à l'entrée de sa Province du côté qu'elle touche à celle de Canton. Ce fut la premiere fois que les Chinois oferent aller au devant des Tartares; & ce fut ici le premier homme de la Chine, qui ne se contenta pas de les attendre, mais qui voulut encore les aller chercher, pour s'opposer à leur marche & pour les combattre. La ville de Xaochin, qui est située comme nous avons dit aux confins des deux Provinces de Canton & de Quanfi, étoit la seule de la Province qui ne s'étoit pas encore soumise aux Tartares. Gueyvan qui s'étoit avancé jusques-là envoya faire des offres à ces habitans de sa personne, de son credit, & de ses forces, & que s'ils vouloient le reconnoître pour Roi, il exposeroit toutes choses pour la defense de leur liberté. Ceux de Xaochin reçurent assez bien les propositions de Gueyvan; & ils le recon-

nurent

nurent aussi-tôt pour leur Roi. Il entra en même temps dans leur Ville, qu'il trouva très-bien pourvue d'armes & de munitions, avec un grand nombre de milices qui y étoient accouruës de toutes parts. C'étoient des gens qui pretendoient combattre encore pour leur liberté & celle de leur Patrie, & perdre plutôt la vie, que de vivre Esclaves des Tartares.

Gueyvan avoit aussi d'assez bonnes troupes, qui entrèrent avec lui dans la Ville. Il avoit entr'autres des soldats qui se faisoient appeller les Loups, qui étoient des gens desesperés & d'execution. Il voyoit generalement dans tous ceux qu'il commandoit beaucoup de resolution, & plus d'amour de la liberté que de la vie. Toute cette ardeur, qui relevoit encore son courage, lui faisoit tout esperer, & pour en profiter, il se resolut d'aller combattre les Tartares, & sans perdre de temps. Il se mit donc en campagne. Les resolutions de ces Conseils de guerre n'étoient pas si secretes que les Tartares n'en fussent informez. Mais ils ne pouvoient croire, qu'en un petit coin de cet Empire tout ruiné, il se pût former des entreprises qui dûssent retarder leur victoire. Pelipaovan lui-même avoit tellement méprisé tout ce qu'il y avoit de resistance dans ces Provinces, qu'il

n'avoit pas voulu partir de Fochien. Il lui sembloit indigne de sa grandeur de paroître seulement en cette expedition. Et comme il vouloit bien en laisser la gloire au Vice-Roi de Canton, il s'étoit contenté de lui envoyer de nouvelles troupes, avec ordre qu'ayant pourvû à toutes les seuretez de sa Ville & de sa Province, il passât au plutôt avec une puissante armée à la ville rebelle de Xaochin, pour la faire obeir avec toute la Province de Quansi. Il luy commandoit aussi de ne laisser en toute la Chine aucune teste couronnée, ni homme vivant qui pût pretendre à la Souveraineté.

Le Vice-Roi étoit parti de Canton avec une armée de près de deux cens mille hommes, Cavallerie & Infanterie. Il faisoit encore conduire une nombreuse Artillerie avec tout l'attirail necessaire. Cependant il avoit remis au Vice-Roi des Lettres, la direction de toutes les affaires de la ville & de la Province de Canton, tant pour la paix que pour la guerre. Il lui avoit laissé aussi pour sa seureté toutes les milices qui lui étoient necessaires. Cette grande armée ne manqua pas avant peu de jours de paroître à la vuë de la ville de Xaochin. Mais avant que d'approcher de plus près de ses murailles, elle rencontra celle de Gueyvan qui lui

Qui monstroit toutes les apparences d'en vouloir venir aux mains. C'étoient de belles & de nombreuses troupes, & qui étoient déjà en ordre de bataille. Les Tartares en les voyant crûrent qu'ils ne devoient avoir que du mépris de toute cette fierté si peu ordinaire aux Chinois, & comme cette belle montre ne leur paroïssoit qu'une vaine audace qui seroit bien-tôt tres-mal foutenuë, ils ne marchanderent point à les joindre, & à les aller charger en gros, & assez en desordre à leur ordinaire. Ils s'attendoient de les rompre dès ce premier choc fans aucune difficulté, ou plutôt parce qu'ils les avoient tant de fois batus, ils les tenoient pour des gens qui étoient déjà défaits. Cependant cette premiere attaque ne leur réüssit pas comme ils avoient pensé. Les Chinois ne faisoient pas pour lors beaucoup de bruit. C'étoit de rage & de honte de se voir ainsi méprisez de ces barbares. Mais lors qu'ils furent aux mains avec ceux qui les venoient charger, ils leur monstrent qu'ils sçavoient combattre. Sur tout la Cavalerie des Tartares trouva les piques de ces Chinois si fermes & si ferrées qu'elle vît bien qu'elle ne les enfonceroit pas si-tôt. On en vint de là aux lances & aux sabres, où les Chinois ne montrèrent pas encore moins

de fermeté & de valeur que les Tartares. Ils ne faisoient pas de décharges de traits ni de flèches, mais ils faisoient de toutes parts un grand feu, & de rudes décharges de leur artillerie. Le choc étoit enfin très-rude, & soutenu vigoureusement de part & d'autre. Aucun des Chinois ne laschoit encore pied, par où ceux qui avoient crû leur victoire si assurée, commençoient déjà à s'appercevoir que ce n'étoit pas une Loi, qu'un parti fût toujours vaincu & l'autre toujours victorieux. Le champ cependant commençoit à se couvrir de Tartares morts & blesez; & ce n'étoit presque que leur sang qui couloit de toutes parts. Les Chinois avançoient toujours, sans pourtant se pouvoir encore imaginer qu'ils eussent la victoire de leur côté. Les Tartares ne pouvoient non plus se persuader qu'ils fussent défaits; tant les hommes veulent donner d'autorité à la coutume qu'ils estendent sur ce qu'ils appellent eux-mêmes fortune & hazard. Ce fut ainsi que, dans cette celebre bataille où l'Espagne ne vit jamais de victoire mieux disputée, Cesar ne pouvoit concevoir que le jeune Pompée l'eût défait.

A la fin néanmoins, les Tartares aussi bien que les Chinois crurent à ce qu'ils voyoient de leurs yeux. Ceux-là se trou-

verent

verent rompus & commencerent à se retirer en defordre, & même à prendre la fuite. Les Chinois qui connurent mieux leur avantage, presserent encore les vaincus de plus près. Les uns enfin confessèrent que la journée n'étoit pas pour eux, & les autres crièrent victoire. C'étoit ainsi que les Chinois auroient dû se défendre dans les premieres Provinces, où il est certain que si l'on eût aussi vaillamment combattu, toutes les forces des Tartares n'auroient pas si-tôt achevé cette grande conquête.

Les Chinois revinrent ensuite à Xao-chin, où ils entrèrent triomphans & tout glorieux de leur victoire. Ils y furent receus des habitans avec des larmes de joye; & ce ne furent durant plusieurs jours que regales, que caresses & qu'applaudissemens, que ce peuple ne pouvoit se lasser de leur donner, comme à autant de Libertateurs, & de vangeurs de la Patrie. Mais c'étoit chanter le triomphe avant la victoire. L'avantage que les Chinois venoient de remporter étoit un commencement capable d'arrester les progrès de leurs aggresseurs, mais il eût fallu qu'ils eussent scû le faire valoir. Au lieu que la sotte vanité de cette Nation ne

H 6

tarda

tarda guéres à mettre la division parmi eux, & à les sacrifier ainsi à la vangeance de leurs ennemis.

Il s'étoit trouvé dans cette grande bataille des Soldats des deux Provinces de Canton & de Quanfi. Ceux de la premiere étoient déjà à Xaochin, lors que Gueyvan y fut reconnû pour Roi. Les uns & les autres s'étoient également signalés dans cette grande journée. Cependant quand on en vint dans la ville aux louanges & aux applaudissemens, ni les uns ni les autres ne voulurent plus reconnoître d'égalité. Chacune de ces milices prétendoit avoir mis elle seule les Tartares en fuite, & qu'elle pourroit bien encore elle seule faire teste à ce redoutable ennemi. C'étoit là la fierté de la Nation; & ce fut aussi ce combat de gloire & de louanges qui commença à former deux partis, mais qui ne subsisterent guéres ni l'un ni l'autre.

Le Tartare piqué au vif de sa déroute, étoit tout occupé des moyens d'effacer une tache qui pouvoit décrediter la gloire de ses Armes. Ainsi sans perdre de temps il reprit la campagne au premier jour, animé extraordinairement contre la Ville de Xaochin. Il reconnût qu'il n'avoit été battu le jour précédent, que pour
s'être

s'être tenu trop assuré de sa victoire, & avoir ainsi trop inconsiderément méprisé son ennemi. C'est pourquoi, il prit garde pour lors à prendre mieux ses avantages. Il mit son Armée en bataille dans l'Ordonnance qu'il jugea la plus à propos, & il donna tous les ordres necessaires pour attaquer & pour rompre plus sûrement son ennemi.

Les Chinois ne manquerent pas de venir se presenter à un nouveau combat, mais ils n'étoient pas en si grand nombre que le jour précédent. Les milices de ces deux Provinces en étoient demeurées sur le point d'honneur, & elles prenoient bien le temps de le disputer. Ceux de Canton souûtenoient toujours opiniâtrément qu'on leur devoit tout l'honneur de la victoire. Sur cela, ceux de Quansi qui n'avoient pas crû devoir souffrir cet affront, avoient refusé de se presenter au combat. „ Si vous avez vaincu tous seuls „ les Tartares, disoient-ils à ceux de Canton, vous pouvez bien les vaincre encore „ tous seuls une seconde fois. Les voici „ qui vous presentent une nouvelle victoire. „ re. Retournez donc les combattre, & „ puis revenez conter en suite vos triomphes à vôtre Ville.

Gueyvan avec tout son credit ne pût

accorder ce différent. Il voyoit le malheur qui menaçoit son Armée & la Ville: Mais, comme c'étoit un Roi de grace, & qui avoit besoin de ceux de qui il tenoit sa grandeur, pour se maintenir, il ne commandoit pas si absolument, parce qu'il n'étoit pas si absolument obeï. Les Soldats de Canton furent donc tous seuls se presenter à un second combat. Les Tartares venoient à eux extraordinairement animez, & en si bon ordre, que les milices de ces deux Provinces n'auroient pas trouvé peu d'affaires à soutenir cette premiere attaque. On avoit ainsi à peine commencé à combattre, qu'on vit bientôt de quel côté étoit la victoire. Les braves Cantonistes prirent la fuite pour regagner au plus vite les murailles de Xaochin. Mais le malheur fut que les Tartares qui les chargeoient toujours, entrerent aussi meslez parmi eux dans leur Ville.

Gueyvan, qui se vit aussi mal obeï de ceux qu'il venoit de mener au combat que de ceux qui n'avoient pas voulu le suivre, surpris que ces premiers eussent pris si lachement la fuite, & que les autres pour se vanger de ceux de Canton & de Xaochin se fussent mis si peu en peine de les venir soutenir comme ils le pouvoient,

ne

ne pensa plus qu'à s'échapper lui-même de la fureur des Tartares. Il sçavoit qu'ils ne perdroient pas de temps pour le pouvoir avoir entre leurs mains. C'est pourquoi il n'en perdit pas aussi pour se mettre en seureté, & il se retira ainsi au plus vite dans sa Province.

Comme les Tartares qui étoient entrez à Xaochin tout furieux, ne respiroient que de se gorger du sang de leurs ennemis, cette miserable Ville ne fut aussi-tôt qu'une cruelle boucherie. Le massacre continua durant plusieurs jours, & les victorieux qui se trouvoient offensez en tant de manieres, par sa resistance, par sa revolte, par la presumption qu'on avoit eüe de leur venir presenter le combat, & par la victoire qui avoit décredité leurs armes, & répandu tant de sang de leur Nation, firent toute la vengeance qu'ils crûrent devoir satisfaire leur colere & leur rage. Cette mal-heureuse Ville ne devoit pas, après des commencemens assez heureux, avoir avancé elle-même son infortune & sa ruïne.

Gueyvan, après s'être retiré en sa Province de Quansi, fut bien-tôt d'accord avec le Roi Sinhianvan qui y étoit demeuré. Ils ne furent pas d'avis ni l'un ni l'autre que leurs differens partageassent
leurs

leurs forces , dont ils avoient également besoin contre un ennemi si puissant. Chacun donc ne pensa qu'à se bien fortifier dans le détroit de sa Souveraineté: Mais à peine ces deux Monarques étoient-ils réunis ensemble , qu'on vit encore paroître deux nouveaux Rois dans cette même Province. C'étoient deux hommes qui n'avoient rien de recommandable pour leurs qualitez , ni pour leur naissance. Aussi toute leur Souveraineté ne consistoit-elle qu'en trois ou quatre Villes qui les reconnoissoient pour leurs Rois. C'étoit ainsi que la grandeur Royale autrefois si reverée dans la Chine , étoit devenue commune à l'ambition des personnes les plus basses. On comptoit donc quatre Rois dans la seule Province de Quansi , & ce pouvoient bien être des Rois de cartes ou de theatre , mais qui ne laissoient pas d'avoir tous de hautes prétensions.

On tient que les deux derniers de ces Rois étoient des Mandarins, qui après avoir tiré tout ce qu'ils avoient pû d'argent de ces peuples , sous prétexte de se preparer à faire la guerre , voyant qu'on ne pouvoit plus souffrir leurs extorsions , avoient enfin crié liberté. Ils crurent pour lors ne pouvoir mieux arrêter les plaintes de ces

mise-

misérables, qu'en témoignant qu'ils étoient
 tout prêts de mourir pour la Patrie, &
 pour la vanger de ses Tyrans; Qu'ils of-
 froient pour cela leurs vies & leurs per-
 sonnes, mais qu'il falloit aussi qu'ils fus-
 sent couronnez Rois de la Chine. Le
 peuple s'y accorda; & ainsi au lieu de
 plaintes, on n'entendit plus que des ac-
 clamations. Mais ces fourbes ne se sou-
 cioient guères ni de la Patrie ni de sa li-
 berté. Comme ils virent qu'ils avoient
 fait des avances trop hardies, & qui pas-
 soient leurs forces, ils ne tarderent guères
 à abandonner leur Couronne. Ils s'avise-
 rent seulement; pour tirer toujours quel-
 que profit de leur grandeur, de l'aller re-
 mettre entre les mains des Tartares, aus-
 quels ils abandonnerent en même temps
 ceux qui venoient de les établir leurs dé-
 fenseurs. Il ne doit pas sembler ainsi si
 étrange que cette misérable Nation n'ait
 pû éviter sa ruïne parmi tant de trahisons
 & de fourbes. Le regne de ces deux Mo-
 narques dura donc environ autant de
 temps que des Acteurs en employent à
 une Comedie, & ceux-ci ne jouerent
 pas si mal leur personnage. Ils assemble-
 rent tout ce qu'ils avoient pû piller, qui
 faisoit un butin assez riche, & se retire-
 rent ainsi chargez des dépouilles de ceux
 qu'ils

qu'ils avoient opprimez & vendus à leurs ennemis. Les habiles gens sçavent se tirer d'affaire , & il n'y a que les mal-avidez , & les innocens qui demeurent misérables.

Les autres Rois Gueyvan & Sinhianvan, qui étoient des Princes du sang , quoi qu'en des degrez assez éloignez du dernier Empereur, demeurèrent plus fidelles à leur Nation. Comme ils avoient des sentimens plus nobles , ils se resolurent aussi à n'avoir & dans la vie , & à la mort que la même fortune de ceux qui les avoient reconnus pour leurs Princes. Le Tartare marchoit donc contre ces deux Souverains. Il étoit déjà entré dans la Province de Quansi , où il avoit emporté en peu de temps la grande ville de Vecheu. Il y trouva quelque resistance, mais qui fut à l'ordinaire tres-funeste pour ceux qui avoient entrepris de se défendre. La Ville fut pillée & saccagée. On y épargna seulement, autant qu'il se pût, le sang & la vie des habitans , parce que la resistance n'y avoit pas été fort opiniâtrée, en sorte que s'il y eut quelque meurtre, ce fut seulement par les accidens qu'il n'est pas possible d'éviter dans une Ville saccagée par des barbares.

Les Tartares passerent ensuite aux autres
Villes

Villes de cette Province, dont il n'y eut aucune qui n'ouvrît les portes aussi-tôt. On se pressoit d'autant plus de se soumettre, qu'on y avoit avis qu'une nouvelle armée de Tartares, qui étoit entrée dans les Provinces voisines, s'avançoit vers celles-ci à grandes journées. C'étoient des Troupes qui venoient pour renfort à l'Armée qu'on avoit scû avoir été défaite devant Xaochin. Mais le Vice-Roi envoya ordre pour lors au General de ces dernières troupes de se retirer dans les Provinces, où elles avoient été commandées auparavant; parce qu'il n'avoit pas besoin de nouvelles forces, & que celles qu'il avoit, étoient suffisantes pour achever de conquérir la Province, quand elle auroit été encore plus grande. Ce General ayant receu cét ordre, fit prendre une autre marche à son Armée.

Il faut remarquer qu'il courut depuis un bruit que Gueyvan avoit repris la campagne; & qu'après avoir emporté une nouvelle victoire sur les Tartares, il avoit repris la ville de Vecheu, où étoit pour lors le Vice-Roi; qu'il l'avoit ensuite poussé, & obligé de se retirer aux dernières extrémités de la Province, où il s'étoit arrêté, pour attendre du secours & se remettre en état de regagner ce qu'il avoit perdu.

Il n'a pourtant pas été possible de sçavoir, si cette nouvelle étoit bien véritable, & ainsi on n'y a pas eu beaucoup de creance. Mais quoi qu'il en soit, il est certain que Pelipaovan avoit fait passer dans cette Province de si puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie, & qu'au bruit de la résistance qui s'y faisoit, il y étoit encore accouru de toutes parts un si grand nombre de Tartares, qu'il n'étoit guéres possible que les Chinois y pussent avoir de grands avantages.

L'on n'a pas été informé non plus de ce que firent toutes ces grandes Armées dans cette Province. On apprit seulement qu'après qu'elles se furent débordées dans tout ce pais, comme des torrens qui renversent & emportent tout ce qu'ils trouvent d'obstacle, il n'y eut plus rien qui resistât deormais à la cruauté des victorieux. C'est ce qu'en rapportoit la Relation qui en étoit écrite vers la fin de 1647. Mais elle ne marquoit point d'autre particularité, sinon qu'il n'y avoit plus de Rois ni de Royaume, depuis que les deux Princes y étoient morts les armes à la main pour la défense de la Patrie. Ils n'avoient pas pû faire autre chose pour empescher l'oppression de leurs peuples. Mais ils n'en étoient pas plus soulagez, encore que des
Rois

Rois donnassent ainsi leur sang & leur vie, pour tâcher de conserver quelque partie de cét Etat. Gueyvan n'y gagna qu'un grand nom & une grande reputation, qu'on tient ne devoir jamais mourir dans la mémoire des Chinois, aussi bien que le regret qu'ils avoient de ne l'avoir pas fait Roi dès les commencemens de l'irruption des Tartares. Il y a eu cependant des Chinois qui ont prétendu que ce Gueyvan étoit encore vivant, & qu'il avoit même chassé les Tartares de la Province de Quansi. Mais il n'est pas aisé de trouver ailleurs qu'au Royaume de Castille un Dom Pelage, ni ailleurs qu'au Royaume d'Arragon un Garcia Ximenes

Ce fut avec la reduction de cette Province que les Tartares acheverent la conquête de la Chine; & le jeune Xunchi se rendit le maître des quinze Provinces qui composent ce grand Empire. Ce Prince à l'âge de treize à quatorze ans, fut le Souverain de ces trois puissans Etats, la Tartarie, la Chine & la Corée, qui quoi que d'une si vaste estenduë, ayant néanmoins leurs terres contiguës les unes des autres, sont presentement réunis en un même Etat. Tous ces grands pais furent conquis en moins de quatre années; en sorte que ce qu'on a dit autrefois d'Alexandre, se
pour-

pourroit bien dire en nos jours des Tartares, qu'ils n'ont pas tant fait des conquêtes, qu'ils ont couru & volé par le monde. Il est certain que quand ces grandes Armées n'auroient fait que passer, il leur auroit bien fallu autant de temps, qu'elles en ont employé à conquérir tant de païs. Et si Alexandre avoit connu quelque autre Xunchi avant lui, il auroit pû avec autant de raison lui envier, ce que Cesar envia depuis à Alexandre. Cesar s'affligeoit de n'avoir pas commencé en un âge où Alexandre avoit déjà tout fait; mais ce Conquerant auroit bien eu autant de sujet de se plaindre qu'il n'auroit encore rien fait en un âge où nous apprenons que Xunchi a terminé une si glorieuse conquête. Aussi, si ce Prince vît long-temps, & qu'il marche toujours à aussi grandes journées, il faudra, ou que le Monde se fasse plus grand, ou qu'il s'en découvre quelque nouveau, puis que selon les vastes projets dont ce jeune Conquerant se flattoit après sa victoire, la Terre étoit déjà trop petite, pour donner de justes exploits à son grand courage.

C H A P I T R E XII.

Troubles dans les Provinces voisines de la Mer.

Quelques Princes de la Chine se retirent dans les Montagnes.

D'autres traittent avec les Tartares.

Un qui s'étoit caché avec les Bonzes, & ensuite s'étoit fait connoître au Vice-Roi, est conduit dans la Tartarie.

IL y eut, après la conquête de la Chine achevée, de quoi occuper encore quelque temps les forces des victorieux sur la Mer aussi bien que sur la Terre. Ces peuples nouvellement assujettis, & ceux particulièrement des Provinces de Fochien, de Canton & de Quansi, se souleverent en divers endroits. Les Tartares eurent moins de peine à retenir ou à dissiper les partis qui demeurèrent dans le País. Mais à l'égard des autres rebelles, qui prirent la Mer, ou coururent les rivieres, ce leur fut un étrange embarras, & où ils croyoient qu'il n'y auroit jamais de fin. Ce n'est pas, que tout ce que pouvoient faire les Chinois, leur fit beaucoup de peur, mais toutes leurs courses ne laissoient pas de
leur

leur donner toujours bien de l'ennui & de la fatigue. Ces Coureurs ne se contentoient pas de donner de la peine aux Tartares ; ils ravageoient encore ceux de leur propre païs , & pilloient les terres des Princes voifins, & des alliez de la Chine.

Pour les autres Provinces plus avancées dans le païs, & plus proches de Pequin où étoit la Cour de l'Empereur, il n'y eut aucun foûlevement, depuis que ces peuples se furent foûmis. On y demeura en paix, comme s'il n'y fût arrivé aucun changement : Mais pour les trois de Foquiën, de Canton & de Quansi, comme elles font plus éloignées de la Cour, & que les troupes qui y avoient été commandées, y avoient par toutes leurs violences donné une averfion terrible de la nouvelle domination, il n'étoit pas poffible d'y remettre les chofes dans l'ordre & dans la paix. Il est vrai que quant à la Province de Quansi, on n'a pas fçû ce qui y auroit pû entretenir la guerre, ainfi que dans les deux premières, fi ce n'est qu'on prétendoit que Gueyvan s'y maintenoit toujours, & que pour mieux prendre fes avantages, il fe retiroit avec fes gens dans les montagnes. Mais il étoit affez difficile que ce Prince pût refifter long-temps. Affiégré, comme il étoit
de

de toutes parts , d'un si grand nombre d'ennemis , il ne pouvoit éviter d'être rencontré des uns ou des autres , & de succomber bien-tôt , n'ayant pas de forces pour se défendre.

On disoit aussi que le Roi Tanvan se maintenoit encore avec quelques troupes dans la Province de Foquien , où étoit alors Pelipaovan. C'étoit le Prince que le Corsaire Icoan y avoit fait couronner après la mort de l'Empereur Zunchin , & qu'il avoit entrepris de soutenir & de défendre contre toutes les forces des Tartares. On disoit donc que ce Roi de la Chine étoit encore vivant. La Relation néanmoins qui l'appelle Luvan , au lieu de Tanvan , donneroit d'abord lieu de croire que c'auroient été deux Princes differens. On voit cependant par les suites , que ce ne pouvoit être que le premier Tanvan , qui fut couronné six mois auparavant que les Tartares entraissent en cette Province. Car elle marque que ce Roi qui se soutenoit toujours , étoit le même qui avoit gouverné en paix cette Province l'espace de six mois ; ce qui s'entend assez de Tanvan , qui fut couronné environ ce temps-là , avant l'arrivée des Tartares. Et il n'y auroit guères d'apparence que depuis qu'ils auroient été les

maîtres de ce País, on y eût couronné aucun Prince, qui y eût pû regner en paix, non pas six mois, mais un demi jour seulement. Il ne pouvoit donc y avoir d'autre Roy que ce Tanvan, qu'on avoit crû mort, sur ce qu'il n'avoit plus parû après la prise d'Icoan. Mais on a averti en cét endroit de la Relation, qu'il feroit encore fait quelque mention de lui. Il se pourroit faire aussi que ce Prince auroit eu ces deux noms, qui auroient quelquefois donné lieu d'en parler, comme de deux personnes différentes. Enfin les Chinois prétendoient que ce Prince étoit encore vivant, & qu'il s'étoit retiré dans les montagnes, où il se maintenoit, en changeant souvent de poste & de retraite. Ils disoient aussi qu'il avoit avec lui le fils d'Icoan, & qu'il n'étoit alors plus de mention du Pere. Ce jeune homme, de la maniere qu'ils en parloient, rendoit de grands services à ce Prince. On tient qu'effectivement il étoit très-vaillant, & qu'il avoit une grande reputation, tant parce qu'il étoit fils d'Icoan, que pour avoir appris des Hollandois à Xacasia tous les exercices de l'art militaire, ainsi qu'il se pratique dans l'Europe.

C'est là l'état où l'on disoit qu'étoit alors la Province de Foquien. Mais il est
dis-

difficile de croire que Pelipaovan, qui y étoit si puissant, y laissât long-temps les affaires aller de la sorte. C'est ce qui paroît par la même Relation, qui marque que ce Conquerant faisoit passer incessamment de puissantes troupes de Cavalerie & d'Infanterie de cette Province en celle de Canton, d'où il paroît que ce Roi de la Chine ne lui donnoit pas de grandes affaires. Ce qui donnoit donc lieu à tous ces bruits qui n'avoient pas grand fondement, n'étoit autre chose que la confusion où étoient les Chinois de leur lâcheté. Dans ce mauvais état de leurs affaires, ils disoient tout ce qu'ils pouvoient, pour passer encore pour gens de cœur. Mais toute cette fierté ne leur servit guère, non plus que quelques efforts qu'ils pouvoient encore faire pour ne paroître pas entièrement abattus. La vérité est, qu'ils étoient si bas & si hors d'état de se relever, que d'oser tourner seulement la teste contre leurs Tyrans, n'étoit autre chose que de les obliger de nouveau à ne pas épargner leur sang & leurs vies.

C'a été dans la Province de Canton que les Tartares ont trouvé plus d'affaires & plus d'exercice, depuis même qu'ils en croyoient être les maîtres & il y avoit lieu de croire que les choses pourroient

aller encore plus loin. La ville de Huchicheu est une des plus considerables de cette Province. Ce fut là qu'une con-
 spiration éclatta tout d'un coup contre les Tartares. On en avoit fait chef un Roi que l'on y avoit couronné pour ce dessein. C'étoit un fameux voleur, & c'étoit tout ce qu'il avoit de considerable. On ne laisse pas de considerer les voleurs, jusqu'à en faire des Souverains, après qu'ils sont devenus puissans. Ceux de Huchicheu y furent très mal-heureusement trompez. Ils avoient pris les armes, croyant bien que ceux des autres Villes en feroient autant, en l'absence du Vice-Roi, qui étoit allé mener quelques troupes dans la Province de Quansi. Mais toutes ces autres Villes demeurerent en paix, & elles firent sagement. Celle-ci, qui se declara si mal à propos, connût bien-tôt son mal-heur & sa faute. Le voleur qu'elle avoit fait Roi, demeura voleur comme il étoit. Il vola seulement avec plus d'autorité ce miserable peuple, qu'il disoit obligé de soutenir sa grandeur, & de là il entreprit de voler aussi, s'il pouvoit, les Tartares. Pour cela, il traitta avec eux, & convint de leur vendre sa Couronne & son Etat de la ville de Huchicheu. Il se vint donc

donc rendre chez le Vice-Roi des Lettres qui gouvernoit la Province en l'absence du Vice-Roi des Armes. Il lui remit tous ses Ornaments Royaux; & ce Vice-Roi de son côté le receut avec tous les honneurs & tous les bons traitemens qu'il pouvoit esperer.

L'honnesteté de ce Tartare, qui avoit si bien receu celui qui s'étoit venu rendre à lui, fit prendre resolution à un Prince de la famille Royale de traiter pour lui un pareil accommodement. Il étoit demeuré caché dans la Province, où il n'avoit pas voulu recevoir aucune marque de la dignité Royale, encore qu'il la meritât mieux que le Roi de Huchicheu. Il avoit preferé la Couronne de Bonze, qui lui servit aussi quelque temps à cacher sa qualité. Car il étoit reconnu de toute la Nation pour un des veritables Princes du sang: Mais parce qu'il voyoit le peril qu'il y avoit à être Roi, il ne s'empressa pas de se faire rendre cet honneur. Il se retira pourtant dans la ville de Canton, où il demeura jusqu'à ce que les Tartares en fussent assez près. Alors, il trouva qu'il lui seroit plus seur de se retirer ailleurs, & s'en alla dans une retraite des Bonzes. Il y fut bien receu; ces Solitaires qui parurent très-touchés de son infortune, lui promirent

de le cacher avec tout le secret qu'il pouvoit esperer. Pour cela, ils lui couperent les cheveux, & ne lui en laisserent qu'une Couronne, qui est celle que j'ai dit, qu'il préfera à toute autre. Ils le vestirent encore d'un habit de Bonze. C'est ainsi qu'on nomme plusieurs miserables que le Demon retient en quelques lieux écartez, où ils vont pour mieux honorer ses idoles. Ce Prince avoit vécu jusqu'alors dans cette retraite assez bien caché; & les Bonzes lui avoient gardé une entière fidélité, n'y en ayant aucun qui l'eût été découvrir aux Tartares: Mais il ne laissoit pas d'être toujours en allarme. Il ne croyoit pas qu'une affaire pût long-temps demeurer secrette parmi tant de monde. Car quelquefois il ne se trouve pas moins de cinq cens ou mille personnes dans une de ces retraittes de Bonzes, qui sont la plûpart gens à qui il ne faut pas trop se fier, à cause qu'ils font profession d'une étrange vertu. Ce Prince donc, qui scût que le Vice-Roi étoit une personne si honnête & de si bonne foi, resolut, après lui avoir fait parler par quelques-uns de ses amis, de se presenter devant lui. Il y vint; & le Vice-Roi ne manqua pas de le recevoir, & de le traiter avec tous les honneurs qu'il pouvoit souhaitter. Mais toutes ces
caresses

careffes ne le rendirent pas plus assuré qu'on n'attenteroit point fur fa perfonne ; parce que jusques-là les Tartares avoient toujours fait mourir tout autant de Princes de la Chine qu'ils en avoient pû découvrir. Il est vrai qu'ils n'en avoient point encore vû d'autre que lui venir ainsi fur leur bonne foi se mettre entre leurs mains, & ce fût peut être par cette confideration, que pour s'affurer de lui, ils jugerent seulement le devoir faire conduire dans la Tartarie. Mais toujours courut il un très-grand risque qu'on ne s'affurât encore mieux de fa perfonne en lui ôtant la vie. Etrange justice qui fait un crime à un homme du mal-heur de ceux de son sang qui ont perdu une Couronne & un Empire !

C H A P I T R E XIII.

Estat des Portugais de Macaô.

*Ils étoient demeurez neutres entre les Chinois
& les Tartares.*

*Leur crainte que les victorieux ne fissent quel-
que entreprise sur leur Ville.*

*Ils en furent mieux traittez qu'ils ne pen-
soient.*

AVANT que de sortir de la Chine, pour voir ce qui se passoit parmi les Rebelles qui s'étoient jettez en Mer, il est à propos de rendre raison de l'état où étoient alors les Portugais de Macaô. C'est une place qu'ils ont dans les terres de la Chine, & qui est une des meilleures & des plus riches habitations qu'ils ayent en toutes les Indes. La ville de Macaô est située en une presque Isle, éloignée d'environ quarante lieuës de Canton, dont on en peut faire trente sur une belle & grande Riviere, & pour les dix autres, on prend ordinairement la Mer. Macaô est assez connu par les Relations & les Voyages qu'on y fait de plusieurs endroits de l'Europe. On fera bien-aise seulement de sçavoir en quelle disposition pou-

pouvoient être ses habitans dans ce grand changement d'un Etat , duquel ils sont toujours en dépendance. La ville de Macaô ne sçauroit subsister que par la paix & la bonne intelligence qu'elle doit avoir avec la Chine , & avec celui qui en est le maître. Car outre les grands profits qu'elle tire du commerce qu'elle a dans tout cét Etat , ce qui fut le sujet pour lequel il y a environ cent ans qu'elle fut bâtie , & ce qui l'a agrandie & enrichie toujours depuis ; elle ne peut encore avoir ses vivres que de la Chine. Ainsi sans qu'il y ait d'Armée qui l'assiege , ni qui vienne forcer & renverser ses murailles , il faudra qu'elle perisse , autant de fois que ceux de la Chine voudront se donner la patience de la reduire par le manquement des choses necessaires. Tout le terrain de Macaô n'est qu'une grande masse de rochers. Ses champs , ses vignes , ses oliviers , & generalement tout son necessaire est dans la Chine. Il faut que tout lui vienne de là ; & elle ne peut recevoir d'ailleurs , ni par mer ni par terre , ce qu'elle a besoin pour subsister chaque jour.

C'est aussi pour toutes ces raisons que les Portugais se sont toujours conduits fort discrettement avec les Chinois , & il leur

a été assez nécessaire d'user de prudence & de circonspection, pour se maintenir si long-temps parmi une Nation, qui n'a pas sa pareille au monde en défiances & en ombrages. Cependant les Portugais ont si bien vécu avec ces peuples, qu'ils en étoient confiderez comme de véritables Chinois; & ils sont seuls de tous les étrangers avec lesquels ils se soient pû refoudre d'avoir quelque sorte d'ouverture & de confiance. Aussi s'en est-il peu fallû que, ce que les Chinois ont témoigné d'amitié à ceux de Macaô, n'ait été cause de la ruine de cette Ville. Car plusieurs fois on y a été tout prêt de se declarer pour eux contre les Tartares. On y est cependant demeuré dans la neutralité durant toute cette dernière guerre, après avoir considéré combien il avoit été perilleux d'avoir voulu autrefois secourir les Chinois contre de si puissans ennemis; ce qui se voit par les Relations de la Chine. Mais dans la révolution générale de cet Etat, le peril étoit encore infiniment plus grand: car comme tous les Rois, qui se faisoient couronner dans la Chine, ne manquoient pas de demander aussi-tôt l'assistance & le secours de Macaô, il se trouvoit toujours plusieurs de ces habitans assez portez à entrer dans ce nouveau parti. Et ce fut ce qui

arriva particulièrement à l'égard du Prince qui fut couronné à Canton. Comme il y avoit eu de tout temps une très-étroite correspondance entre ces deux Villes, ceux de Macaô ayant toujours reçu beaucoup de biens de ceux de Canton, il sembloit pour cette raison, que les Portugais ne devoient pas abandonner leurs amis en leur besoin. Cependant on demeura d'accord que tout le secours qu'on pourroit donner ne serviroit de guère, & qu'il ne laisseroit pas d'attirer infailliblement la ruine de Macaô. C'est pourquoi on demeura dans la résolution de ne se commettre pas avec de si redoutables ennemis. Il est bon de penser aux choses plus d'une fois; & celui qui ne veut pas avoir si-tôt à se repentir, ne doit pas se résoudre si-tôt.

Le Tartare estima tellement la prudence de ceux de Macaô, de ne s'être point déclarés contre lui dans cette guerre, que ce fut depuis la seule considération qui l'empêcha de rien entreprendre sur leur Ville. Ce n'est pas que l'on n'y fût toujours en de grandes allarmes. On sçavoit que le Vice-Roi d'Armes de Canton étoit très-puissant, & que c'étoit encore un homme entreprenant, qui ne faisoit pas connoître ses desseins, & dont on ne pouvoit s'assurer, pour être de très-mauvaise foi. On le

voyoit encore paroître très-souvent en mer avec un grand nombre de vaisseaux. Il alloit, disoit-il, donner la chasse aux Corfaires de la Chine, le long de cette côte; mais il approchoit cependant assez près de la ville de Macaô. D'ailleurs on entendoit que les Soldats de l'armée des Tartares disoient hautement qu'ils n'auroient pas beaucoup de peine à piller Macaô, & que rien ne les en pouvoit empêcher. Enfin le Vice-Roi, qui n'étoit pas moins ardent que ses gens à faire quelque entreprise qui lui fût également profitable & honorable, ne laissoit guères les habitans de Macaô en repos sur les intentions qu'il pouvoit avoir. Mais entre plusieurs choses qu'on avoit à apprehender dans cette grande Ville, il y en avoit deux qui sembloient rendre sa ruine inévitable.

La premiere étoit le bruit qu'il y avoit des tresors, & des grandes richesses de Macaô. Il y en avoit eu effectivement en d'autres temps : Mais alors les miseres & les guerres y avoient mis les choses en un autre état. Toute l'opulence de cette Ville consistoit dans un grand nombre de riches & de precieuses marchandises que ses habitans tiroient toutes les années de la Chine, pour transporter de là dans le Japon & les Philippines, où ils chargeoient en
suite

suite l'argent en barre. Mais depuis huit ans tout ce commerce n'alloit plus. On n'avoit pû rien enlever de la Chine à cause des guerres. Il n'y avoit plus aussi de liberté de venir aux Philippines, depuis la rupture du Portugal avec la Castille, & l'Empereur du Japon avoit encore interdit aux Chrétiens par des défenses très-rigoureuses toute sorte de commerce dans ses Etats. Ainsi tout manquoit alors aux habitans de Macaô : Car pour toute autre commerce qu'ils pouvoient avoir ailleurs, le profit en étoit peu considerable, & il n'étoit guères possible de faire quelque chose sans l'argent du Japon & de Manile. Tant s'en faut donc que Macaô fût alors si riche, qu'au contraire, depuis huit années que le trafic n'alloit plus, tout y étoit dans une telle misere qu'on ne croyoit pas que cette grande Ville pût encore se maintenir long-temps.

C'est l'état où en font assez souvent reduites toutes les Villes & Colonies qui s'établissent dans les Indes. Comme toutes leurs moissons & leurs recoltes consistent dans le transport & le débit de leurs marchandises ; en deux ou trois années que ce commerce vient à manquer, tout y est bientôt dans la necessité & la misere. C'est encore l'état où l'Espagne même seroit

bien-tôt, si les flotes manquoient quelques années à y arriver. Car on peut dire que ce n'est pas tant la rosée du Ciel que l'eau de la mer qui lui donne la fertilité par le grand nombre des vaisseaux qui la lui apportent de si loin. Il est pourtant vrai que ces Villes marchandes se remettent aussi en peu de temps & sans beaucoup de peine, & qu'il ne faut que deux ou trois bonnes années, où le trafic revient à valoir, pour y revoir aussi-tôt l'abondance. C'étoit là aussi la seule esperance qui restoit aux habitans de Macaô.

Cependant quelque pauvreté qu'il y eût en cette Ville, on ne laissoit pas de l'estimer toujours tres-riche, parce qu'elle l'étoit en effet peu d'années auparavant, lors qu'en l'année 1640. il y étoit venu de l'argent du Japon en si grande quantité que les droits du Roi qui se payent à dix pour cent, monterent cette année à plus de quatre cens mille écus. Il falloit ainsi qu'il y en eût pour plus de douze millions, ce qui surpasseoit tout ce qui arrivoit toutes les autres années du Japon, & même on ne comptoit pas encore celui qui y venoit de Manile, d'où il est venu quelquefois plus de trois millions pour une année. Ce que l'on disoit donc des richesses de Macaô, étoit ce qui la menaçoit davantage de sa ruine. Car
le

le Tartare, qui se laissoit assez aisément persuader de ce bruit, sans s'en informer davantage, croyoit qu'effectivement il y avoit de grands tresors cachez : ainsi il ne doutoit point qu'il ne fût riche pour jamais, s'il pouvoit piller cette Ville.

L'autre chose, qui pouvoit donner beaucoup d'apprehension aux habitans de Macaô, étoit de sçavoir que le dessein d'entreprendre sur leur Ville, étoit une affaire qui n'avoit pas besoin d'être resoluë au Conseil de l'Empereur. Ils voyoient que tout ne dépendroit que des caprices du Vice-Roi, homme ambitieux, entreprenant, & enfin victorieux, & qui commandoit des gens qu'il avoit accoutumés aux outrages, & aux violences. Ils étoient ainsi en de continuelles craintes qu'ils ne vissent bien-tôt les Tartares attaquer leurs murailles, & entreprendre le sac & le pillage de leur Ville. D'un côté, il ne leur étoit pas possible de résister sans se perdre, & ils ne pouvoient pas d'un autre côté ne pas faire tous leurs efforts pour se défendre, ce qui étoit rendre encore leur perte inévitable.

Macaô étoit très-bien fortifiée, & pourvuë de quantité de bonne artillerie. Ses habitans, aussi bien que les Soldats qui y étoient, étoient tous gens de cœur,

venus de l'Europe. Ils ne prétendoient pas se rendre aux premiers traits d'arc des Tartares , comme avoient fait les Chinois. Ils vouloient au moins leur faire acheter leur victoire , & soutenir le mieux qu'ils pourroient , l'honneur de leur Nation, en ne se rendant pas si facilement à des Barbares qui entendoient si peu à faire la guerre. Enfin ils étoient résolus de faire bien connoître aux Tartares, que s'ils gagnoient tant de victoires , c'étoit qu'on ne les leur disputoit guères , & qu'ils ne devoient pas s'attendre de marcher par tout le monde à aussi grandes journées qu'ils avoient fait dans la Chine.

Mais d'un autre côté Macaô ne pouvoit résister qu'elle ne perît infailliblement. Le Tartare étoit le maître de la Chine, & comme on a dit, qu'il faut, pour avoir des vivres , qu'elle dépende de celui qui domine sur cet Etat ; on voyoit que n'y ayant pas lieu d'en attendre d'ailleurs , ni aucun secours qui la pût garantir d'un si puissant ennemi, ce seroit bien une nécessité, lors qu'on seroit pressé de plus près, de demander à faire quelque accommodement. Pour cela , il auroit fallu se résoudre à ouvrir les portes au Vice-Roi , & à se remettre à sa bonne foi.

Mais

Mais ce Barbare, qui, pour être éloigné de six cens lieuës de la Cour, ne s'étoit guères soucié de tous les ordres que l'Empereur avoit donnez pour arrester la licence des troupes, se feroit encore bien moins mis en peine de piller & de saccager, & de faire tout le mal qu'il auroit pû à Macaô. Cependant quelque peril qu'il y eût à le recevoir, on en voyoit encore un plus grand à ne le recevoir pas. Enfin le salut de Macaô ne dépendoit que de la misericorde des Tartares : c'est à dire, de gens qui n'en avoient guères, qui ne reconnoissoient point de Loi, ni d'autres obligations que celles qu'il leur plaïsoit de s'imposer à eux-mêmes, qui ne traittoient encore que rarement avec les Etrangers, & qui le faisoient toujours de telle sorte, qu'ils pensoient bien dès lors à ne rien observer de tout ce qu'ils promettoient.

Les Portugais avoient ainsi tout à craindre des Tartares, qui leur faisoient tous les jours mieux connoître le mal qu'ils leur pouvoient faire. Ils venoient souvent se faire voir assez près de leur Ville, tantôt du côté de la mer, & tantôt de celui des terres par où elle tient à la Chine. Et comme ils étoient les maîtres du pais, à l'exception de cette place

place seulement , il sembloit à ses habitans que les Tartares trouveroient toujours trop de raisons pour croire qu'une seule Ville ne devoit pas laisser imparfaite la conquête qu'ils avoient faite d'un si grand Empire.

DIEU cependant, qui sçait bien garder une Ville , lors que toute autre puissance a veillé fort inutilement à sa garde , fit voir qu'il vouloit conserver Macaô au milieu de tant de perils. Encore qu'il ne doive rien à ses créatures , il paroît pourtant qu'il ne laisse pas de vouloir bien reconnoître de petits services qu'elles lui rendent , & d'en faire ses dettes , bien que ce soient ses bien-faits. La Ville de Macaô avoit servi à recevoir & à former un grand nombre de fidelles ouvriers qui étoient allez de là servir les Eglises du Japon, de la Chine, & quelques autres répandues parmi plusieurs Nations idolâtres. Cette Ville avoit ainsi contribué à faire connoître le nom de DIEU parmi beaucoup de peuples , & on pourroit dire qu'elle avoit été une sainte Academie, & comme une glorieuse arène où plusieurs saints Athletes s'étoient exercez pour aller combattre de là l'Idolatrie, & remporter la couronne de Martyre. Il n'y avoit pas encore dix ans que DIEU avoit

Couronné en un seul jour plus de soixante **M**artyrs de ceux qui étoient partis de **M**acaô. Il plût donc à la Divine Providence pour reconnoître, s'il est permis, de parler ainsi, les services, & les merites de cette **V**ille, de la preserver du peril où elle étoit. **E**t il est vrai, que le **D**IEU des Chrétiens étoit comme obligé pour la gloire de son nom, d'y proteger ses fidelles. Les **E**glises marquées ci-dessus, & celles encore de plusieurs autres Royaumes dépendoient de Macaô pour avoir des Ministres, & de dignes ouvriers qui y vinssent planter & affermir la Foi. Ainsi, en perdant Macaô, ils perdoient comme la source ou le canal d'où leur venoient toutes leurs instructions & leurs consolations. On peut dire que sans elle c'étoit fait en quelque sorte de la plûpart de ces nouvelles Eglises. Il n'y avoit plus de Missions ni d'Evangile pour ces lieux, & la gloire du nom de **D**IEU alloit en quelque façon demeurer obscurcie parmi ces peuples.

Mais enfin par l'assistance de **D**IEU, ceux de Macaô commencerent à n'avoir plus tant de peur des Tartares. On scût qu'ils avoient dit, qu'ils ne vouloient point de guerre avec leur Ville, qu'ils vouloient au contraire que le commerce continuât entre les deux Nations, ainsi qu'il se

se faisoit auparavant avec les Chinois. Et pour une seureté encore plus grande, ils envoyèrent peu de temps après à Macaô un acte authentique, par lequel ils declaroient que toutes les affaires du commerce seroient restablies comme auparavant, & que pour cela, ils donnoient dès lors tout pouvoir & seureté aux Portugais de venir à Canton, pour tout ce qui concerneroit le negoce, & de même toute liberté aux Tartares de porter toute sorte de denrées & de marchandises à Macaô.

Les Portugais furent alors dans la pensée d'envoyer une Ambassade aux Vice-Rois de Canton, ou s'il eût été nécessaire à l'Empereur même, afin d'établir la paix & la liberté du commerce, de la maniere la plus solemnelle & la plus propre pour en rendre toutes les sûretés inviolables. Mais ils considererent que toute cette côte de Mer & les Rivieres mêmes étoient tellement couvertes de Pirates, qu'il n'y auroit pas eu de sûreté pour leur Ambassade, à moins que de l'escorter d'une puissante Flotte, & ils n'étoient pas en état de mettre en Mer un si grand équipage. On eut cependant de nouvelles esperances que les affaires iroient toujours de mieux en mieux. Les Tartares témoignoiient être extrêmement satisfaits que les Portugais ne se
fus-

fussent point declarez contre eux pour les Chinois, & ils vouloient pour cela leur faire voir par toutes sortes de reconnoissances & de civilitez, combien ils les esti- moient dignes de leur amitié. Ce fut ainsi que DIEU preserva la ville de Macaô; & il a toujours continué de la proteger. Car DIEU n'est pas comme les hommes qui commencent, & qui se lassent bien- tôt de faire du bien. Les hommes s'é- puisent, ou perdent patience. Mais DIEU est également riche & patient. Et ses premiers bien-faits sont comme des marques, ou plutôt comme des gages & des assurances, qu'il en prepare toujours de nouveaux.

C H A P I T R E XIV.

Les Tartares se mettent en Mer & combattent les Corsaires de la Chine.

Un accommodement qu'on avoit proposé est rompu par la mauvaise foi du Vice-Roi.

On connoît ce qu'est un Chinois.

Le genie naturel de cette Nation.

LES Tartares avoient ainsi réduit sous leur puissance toute la terre ferme de la Chine ; mais ils n'étoient pas encore les maîtres des Mers. Il faut les y voir aux mains avec les Corsaires Chinois. Ils n'y auront pas peu à faire , & ils ne viendront pas si aisément à bout de ces nouveaux habitans d'autant de Villes flottantes ; qu'ils avoient de différentes escadres de vaisseaux qui courroient & écumoient toutes ces côtes. Mais avant que d'entreprendre les Corsaires , les Tartares vouloient encore se rendre les maîtres de l'Isle de Hainam.

On découvre tout le long de la coste de Canton un grand nombre de petites Isles, qui, pour n'être separées du continent que par des rivieres , ou n'être souvent que de
grands

grands rochers inhabitez, & peu éloignez du rivage, sont estimées être encore de la terre ferme de la Chine. Entre toutes ces Isles, il s'en trouve une plus considerable, appelée Hainam, éloignée d'environ quarante lieuës de la Ville de Canton, mais si proche néanmoins de la terre ferme de cette Province, qu'on la découvre sans peine d'un bout à l'autre dans le beau temps. Le terroir en est très fertile, & produit abondamment tout ce qui est nécessaire à la vie. On y fait encore la pêche des perles qui s'y trouvent en assez grand nombre, & il en vient quantité d'autres choses rares & curieuses, qui sont marquées dans les Relations de la Chine. Toute l'Isle n'est pas habitée, & ceux qui l'habitent ne sont pas non plus d'une même Nation. Il y a en la partie du Midy un peuple fort grossier, qui ne reconnoît point les Chinois, & ne veut avoir affaire avec eux qu'en ce qui regarde le negoce & le commerce. En la partie du Septentrion, il y a un assez grand nombre de Chinois. On y voit trois Villes, huit villages, & plusieurs autres maisons & habitations separées, & c'est cette partie de l'Isle qui est la plus peuplée & la plus riche.

Le Tartare vouloit encore se faire recon-
noître

noître en cette Isle, en sorte qu'il ne restât plus de Ville ni d'habitation de Chinois où il ne fût le Souverain & le Maître. On donna pour cela les ordres à un General qui y passa avec une puissante Armée Navale, & nonobstant le peu de connoissance que les Tartares eussent encore de la Mer, toute cette Isle fut bientôt reduite avec la même facilité que l'avoit été tout le reste de la Chine. Ce General y établit une bonne garnison avec un Gouverneur Tartare, & repassa en suite en la Province de Canton, chargé de gloire & de richesses, car il avoit trouvé à profiter dans cette Isle. Cependant pour reconnoître ses services, quelque bien payé qu'il fût déjà par le butin qu'il avoit fait, on lui donna la charge de Capitaine General des Mers, que les Chinois appellent le Haitaô, & ce Commandant, pour faire sa charge, se remit aussi-tot en mer avec une Armée de six-vint vaisseaux.

C'étoit son dessein, après avoir conquis l'Isle de Hainam, de nettoyer toutes ces Mers de Corsaires. Ils faisoient d'étranges ravages sur toutes ces costes, & principalement dans la Province de Canton, qui, comme le plus riche & le plus beau país de toute la Chine, donnoit aussi plus d'envie à ces Coureurs d'y venir tout

rava-

ravager. Les Tartares étoient bien résolus d'exterminer toute cette Nation, mais quelques efforts qu'ils fissent, il ne leur étoit pas aisé de venir si-tôt à bout de cette entreprise. Cette guerre Navale leur parût même étrangement pénible dans ces commencemens, où ils n'étoient pas encore fort habiles-gens de Mer. Car les Tartares, ceux du Nort principalement qui ont conquis la Chine, n'avoient vû la Mer que depuis qu'ils avoient traversé tout ce grand Etat. Et ainsi, dans le peu d'expérience qu'ils en avoient, la seule pensée de combattre sur cet élément leur donnoit de la peur. Les gens de cœur cependant ne laissent pas de combattre par tout. Les Romains n'entendoient pas mieux la mer en la première guerre qu'ils eurent avec les Carthaginois, où ils furent obligés de chercher un vieux vaisseau de Carthage, pour en faire construire sur ce modele. Et cependant ils se rendirent si habiles, & peu de temps après, ils eurent un si grand nombre de vaisseaux qu'Auguste & Antoine en avoient en la Bataille d'Actium plus que tous les Carthaginois n'en avoient eu en plusieurs années. De même les Tartares se firent bien-tôt à toutes les fatigues de la mer. Ils n'y furent plus malades, ni en peine

de la maniere dont ils auroient à combattre, & à aller en course, & ils eurent même de très-habiles pilotes.

Les Corfaires Chinois ne courroient pas les Mers seulement. Ils entroient dans les Rivieres qui sont en tous ces lieux très-larges & très-profondes. Les premiers, qui commencerent à infester ces costes, étoient quatre Chefs de Pirates fameux qui s'étoient partagez en quatre Escadres, en chacune desquelles on tenoit qu'il y avoit plus de dix mille hommes. La plupart étoient sur ces Rivieres, d'où ils pilloient & enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver à ceux qui habitoient l'un & l'autre bord. Et ils ne se soucioient guères de faire à ceux de leur Nation plus de maux que ne leur en avoient jamais fait les Tartares.

Ceux-ci cependant crûrent qu'il leur seroit plus avantageux de gagner ces Corfaires, & pour cela, ils leur firent proposer qu'ils oublieroient tout le passé, s'ils vouloient entendre à quelque accommodement. Les Pirates ne refuserent pas cette proposition. Comme ils ne trouvoient tantost plus rien à piller, ni sur leurs amis, ni sur leurs ennemis, ils étoient assez contents de ne faire pas davantage la guerre. Mais le Vice-Roi des

Tar-

Tartares n'étoit pas de son costé si bien disposé à faire la paix : ainsi l'amitié, qu'il avoit promise aux Pirates, ne dura guères. Dans le temps qu'on traittoit de tout cét accommodement, deux Chefs des Corsaires étoient descendus en terre pour conclurre ce qui pourroit également satisfaire l'un & l'autre parti. Mais, comme il y eut encore quelque chose, dont on ne convint pas, le Vice-Roi usant alors de violence, arresta ces deux Capitaines. Ensuite, il leur fit commandement, sous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corsaires de se venir rendre à sa discretion. Ce procedé si déraisonnable n'auroit pas été approuvé de Xunchi qui n'entendoit pas que ses Capitaines traitassent de si mauvaise foi. Mais ce Vice-Roi, comme on a remarqué, n'étoit pas une personne à garder de plus justes mesures. C'étoit un homme emporté & violent, & qui n'entendoit pas davantage raison. On dit aussi qu'il n'étoit pas Tartare, mais Chinois de la Province de Loatum voisine de la Tartarie, & que la plûpart de ses Soldats étoient Chinois comme lui, qui tâchoient pourtant de passer par tout pour de veritables Tartares. On auroit quelque peine à croire que les Tartares eussent voulu donner à un Chinois le

commandement d'une si puissante armée, & dont la plûpart des Soldats étoient encore Chinois, & peu de gens approuvoient cette conduite de faire un si grand nombre de Soldats de ses ennemis, pour leur donner encore un si grand pouvoir en des Provinces si éloignées. Mais ce que l'on pourroit dire, est que, comme ces Chinois de Loatoum étoient éloignés de plus de six cens lieuës de Canton, & fort proches voisins de la Tartarie, ils connoissoient mieux les Tartares, parmi lesquels ils étoient souvent, que ceux de Canton, avec lesquels ils n'avoient aucun commerce. Ainsi ils regardoient les uns plutôt comme des gens de leur país, que les autres, qu'ils ne connoissoient que de loin, & pour en avoir entendu parler. C'est ce qui pourroit faire trouver moins étrange que ce Vice-Roi eût été Chinois, aussi bien que la plûpart de ceux qu'il commandoit. Car, comme ceux de cette Province regardoient ceux d'un autre comme des Étrangers, les Tartares apprehendoient beaucoup moins que ceux-ci se revoltassent en un país si éloigné de celui où ils auroient laissé leurs peres, leurs enfans, leurs femmes, & le reste de leur famille comme en ostage, & en la puissance des garnisons

Tar-

Tartares qui y affûroient leur nouvelle conquête.

On disoit aussi que le Vice-Roi des Lettres étoit encore Chinois de la même Province de Loatoum, mais on n'en a pas été si assuré comme du Vice-Roi des Armes, dont la cruauté donnoit en cela d'autant plus d'horreur que c'étoit contre ceux de sa Nation qu'elle s'animoit davantage.

Ce n'étoit par aucun ordre de l'Empereur des Tartares, ni pour lui plaire qu'il ufoit de toutes ces violences. Ce Prince étoit bien éloigné de les commander, ou de les agréer, ou de les permettre. Mais c'est le naturel des Chinois d'être extrêmement fiers, & même à l'égard de ceux de leur Nation. Et c'est pour cela qu'il n'y a presque point de milieu dans leur manière de procéder les uns à l'égard des autres. Il faut, ou qu'ils soient des Rois, ou qu'ils soient des esclaves. Ils adoreront comme un DIEU, un homme dont ils auront besoin; & ils fouleront aux pieds, ainsi qu'un ver de terre, un autre qui aura besoin d'eux. Ou ils rampent dans la dernière bassesse; ou ils traittent ceux qui sont au dessous d'eux, avec la dernière hauteur. Le pauvre ne se regarde que comme l'esclave du riche; & le riche fait autant qu'il peut le petit Roi, & le petit Tyrann.

Mais ce qui est merveilleux , est que chaque particulier puisse si bien faire l'un & l'autre personnage selon la fortune où il se trouve. Car si un de ces misérables vient en peu de temps à avoir quelque bien & quelque credit , il est surprenant de le voir aussi-tost faire le riche & le grand Seigneur, autant que s'il n'avoit été autre toute sa vie. Et il en est de même du riche s'il devient pauvre. Ils sont admirables à s'accommoder à l'état où ils se trouvent, quelque nouveau qu'il leur puisse être.

Voilà l'humeur & le genie de la Nation des Chinois , qui est d'être durs & sans misericorde à l'égard de ceux qui dépendent d'eux. C'est ce qui est bien opposé au naturel des Tartares , & ce qui faisoit encore mieux voir que le Vice-Roi des Armes de Canton , & ceux de ses Soldats qui étoient les plus emportez , étoient autant de véritables Chinois. Les Tartares , pour leur humeur , approchent plus de plusieurs peuples de l'Europe. Ils sont assez ardens & prompts à se courroucer , & leur colere même s'emporte quelquefois, lors qu'on leur résiste, particulièrement en ce qui regarde leurs plaisirs. Car alors ils n'entendent plus raison , & c'est ce qui a souvent fait perdre la vie à plusieurs

Chi-

Chinois qui vouloient empêcher qu'ils ne leur enlevassent leurs femmes. Mais ces desordres sont assez ordinaires dans toutes les Armées de l'Europe. Les Tartares au reste, n'aiment pas à répandre le sang pour leur plaisir. Ils n'ont pas l'ame meurtriere jusqu'à ce point & sont encore plus éloignez de blesser & d'outrager ceux qui ne les auroient point offensez, ou qui ne se mettroient point en état de leur résister & de se défendre, comme faisoit par tout le Vice-Roi, & ceux qu'il commandoit qui ne cessoient de faire des massacres par tout. Pour cela, on prenoit garde que les plus retenus & les plus raisonnables de ses Soldats étoient de véritables Tartares, qui passoient aussi pour vaillans & pour gens de cœur; pendant qu'on regardoit la cruauté des autres qui n'avoient aucune raison, comme des marques de leur bassesse & de leur lâcheté.

Aussi le Vice-Roi avec toute sa fierté, n'en a-t'il pas mieux servi l'Empereur des Tartares: car on fait par tout fort mal les affaires qu'on entreprend de porter à la dernière rigueur; au lieu qu'une autre manière de proceder plus genereuse & plus honneste en fait plus que tous les emportemens & les violences. On domte & on

reduit par la force les animaux qui n'ont point de raison : Mais les hommes qui peuvent se glorifier d'être raisonnables, meritent bien qu'on employe des paroles, des raisons, & des prieres mêmes pour les persuader. Ainsi on ne croiroit pas les maux que produisit la mauvaise conduite du Vice-Roi dans l'entreprise qu'il fit de reduire les Corsaires par la force. Ils couroient, comme on a dit, les Mers & les Rivieres, au nombre de quarante mille partagez en quatre Escadres : mais ils avoient déjà cessé toutes sortes d'hostilités, & s'étoient comme rendus aux offres qu'on leur avoir faites de la paix, & deux de leurs Chefs étoient descendus à terre pour conclurre ce dont on étoit demeuré d'accord, lors que le Vice-Roi, homme sans foi & sans parole, les fit arrester. Ce qu'il leur demandoit, sous peine de perdre la vie, d'obliger tous les autres Corsaires de se soumettre, n'avoit ni sens ni raison. Il n'étoit pas en leur pouvoir de reduire les autres, & ce n'étoit pas là la paix qu'on leur avoit offerte. Aussi la mauvaise foi de ce Vice-Roi commença-t'elle d'allumer un embrasement, que ni lui ni beaucoup d'autres n'éteignirent pas si-tôt, encore qu'ils fussent au milieu des eaux.

Il n'y a point de taureaux ni de tygres irritez, il n'y a point de serpent qu'on presse du pied, qui devienne plus furieux, que ces Pirates le furent, en apprenant le procédé du Vice-Roi. Il ne leur manquoit plus que de sçavoir conduire leur colere, & d'executer avec autant de fermeté les resolutions qu'ils prenoient, qu'ils étoient prompts & ardens à les faire paroître. Ils recommencerent leurs premieres hostilitez, plus forts & en plus grand nombre que jamais. Car cette derniere violence du Vice-Roi avoit mis l'allarme par tout, en sorte qu'on ne voyoit de toutes parts qu'embarquemens & vaisseaux qui couroient les Mers & les Rivieres. On tient qu'il y en avoit plus de deux mille. On ne sçait pas le monde qui étoit dessus: Mais le nombre en étoit par tout très-grand. Et quand il n'y auroit eu que cent personnes sur chaque Vaisseau, tant Mariniers que Soldats, c'étoient deux cens mille hommes sur ces deux mille Navires; ce qui faisoit un nombre formidable, & qui passe celui des Flottes ordinaires. Le dessein de tout ce monde étoit de délivrer le país de la tyrannie des Tartares, qui leur devenoit plus terrible & plus redoutable depuis la trahison du Vice-Roi. Un mal-habile Ministre rendoit ainsi toute la

Nation odieuse, quelque estimable qu'elle pût être d'ailleurs.

Le Vice-Roi, pour ne pas reconnoître qu'il auroit mal agi, ne témoigna pas se mettre fort en peine de tout le grand appareil des Corsaires. C'étoit son humeur d'être bien-aise qu'il y eût toujourns des occasions de faire paroître sa valeur, & d'en faire naître encore, afin de n'en pas manquer. Il étoit vaillant à la verité, & assez heureux dans ses entreprises, mais sa cruauté & sa mauvaise foi décreditoient & rabattoient bien tout ce qui pouvoit lui acquérir de la gloire.

C H A P I T R E X V .

Le Vice-Roi brûle les Vaisseaux des Corsaires ; & ils reviennent en plus grand nombre , pillent & ravagent le Pais , & contraignent les Chinois de quitter l'habit de Tartare qu'ils avoient pris.

Ils attaquent la Ville de Canton , d'où il sont repoussez par le Vice-Roi des Lettres.

LE Vice-Roi de Canton , étoit engagé à reduire desormais les Corsaires par la voye des armes. C'est pourquoy , comme il voyoit leurs forces grossir tous les jours , il se hastâ aussi de mettre en Mer une Armée de cinquante Vaisseaux , montez chacun de seize pieces de Canon. En fuite , après avoir donné ses ordres , il s'embarqua avec ceux de ses Soldats , dont il s'assûroit le plus. Ils alloient à une guerre , dont ils avoient peu d'experience. A l'exemple cependant du Vice-Roi , ils monterent sur les Vaisseaux , avec beaucoup de resolution de suppléer par leur valeur au peu d'intelligence qu'ils avoient de cette nouvelle maniere de combattre.

L'embarquement fut prompt, & se fit avec tant de secret, que les Corsaires n'en eurent aucun avis. Ainsi le Vice-Roi à la faveur de sa bonne fortune les surprit dans le canal d'une Riviere, où la multitude de leurs Vaisseaux leur fût plutôt un embarras, qu'un avantage sur le petit nombre de ceux qui les venoient combattre. Comme ils se trouverent surpris, il ne leur fut pas possible de s'estendre en Mer, comme ils auroient voulu, pour envelopper leur ennemi. Cependant les Tartares, quelques apprentifs qu'ils fussent sur la Mer, vinrent à eux en si bon ordre, & choquerent les premiers qu'ils trouverent avec tant de vigueur, qu'ils les mirent bientôt hors d'état de combattre. Le reste n'ayant pas eu le temps de se reconnoître, ni de se mettre en aucune ordonnance, n'eut pas même lieu de pouvoir faire une retraite, ni de prendre la fuite. Car le Vice-Roi tenoit l'embouchure de la Riviere, & leur fermoit par là le passage. Pour achever au plutôt sa victoire, il ne tarda point à mettre le feu à leurs Vaisseaux, & dans ce desordre, ceux qui ne voyoient pas où se sauver, acheverent eux-mêmes leur déroute. Car ce ne fut plus qu'une confusion de gens qui se jetoient dans la Mer pour gagner s'ils pou-
voient

voient un des bords du Fleuve, & de toute cette grande multitude, il n'y eut que ceux-là qui échapperent de l'embrasement.

Le Vice-Roi, après avoir vû sa victoire assurée, tâcha seulement de conserver cent des meilleurs de leurs Navires, & acheva de brûler le reste. De là il revint triomphant à Canton, où s'étoit fait l'embarquement, & pour marque de triomphe, il faisoit tirer après lui les cent vaisseaux des Corsaires. Ce ne furent à son arrivée que cris de joye de toute cette Ville qui le saluoit comme son Libérateur, & comme celui qui ôtoit désormais toute l'apprehension qu'elle avoit de ces Pirates.

Il est étrange cependant que les Chinois de Canton applaudissent ainsi aux Tartares, sur la victoire qu'ils venoient d'emporter contre les Chinois, qui combattoient pour la liberté de la Nation, & il y avoit bien quelque sujet de penser que toutes ces acclamations n'étoient que des feintes & de basses complaisances de la servitude de ces peuples. Il est pourtant certain que leur joye étoit véritable, & que sans déguisement ils felicitoient les Tartares de leur victoire. La raison qu'ils en avoient, étoit à cause des maux horribles qu'ils

souffroient de ces Corsaires. Car ils courroient & les Mers & les Terres ; ils desoloient & les Villes & la Campagne , & ne donnoient aucun relâche aux peuples de toute cette Province , qui étoient tous alors soumis aux Tartares. Sans ces Pirates, après avoir souffert tous les maux où en sont reduites des Villes pillées & saccagées par des barbares , chacun commençoit à regarder desormais sa mauvaise fortune, comme une tempeste qui étoit tantôt passée. On laissoit les morts avec les morts, & tout ce qu'on avoit souffert, étoit regardé comme une chose où il n'y avoit plus de remede. On ne voyoit dans tout le país que des testes rases , & tout le monde vêtu à la Tartare. Bon gré, mal gré, il avoit falu recevoir la Loi du victorieux. Enfin, en se laissant desormais gouverner en repos, il n'y avoit plus de grands maux à souffrir du côté des vainqueurs.

Mais si c'étoit fait avec les Tartares, ce n'étoit pas encore fait avec les Pirates. C'étoient de nouveaux Tyrans & d'autres Barbares qui venoient sans cesse renouveler tous les maux que ces miserables peuples avoient jamais pû souffrir. Ils ne les outrageoient au commencement que par des injures & par des reproches ; Qu'ils étoient des lâches & des traîtres

d'a-

d'avoir abandonné leur Roi & leur Patrie à des Tyrans , comme si eux-mêmes eussent fait choix de ces nouveaux Maîtres. Des injures , ils en venoient aux coups , & à tous les mauvais traitemens qu'ils pouvoient. C'étoit une fureur & une rage qui passoit tout ce qu'avoient pû encore faire les Tartares. Ils les obligeoient après tout de reprendre le premier habillement de Chinois , & pour les faire mieux reconnoître , ils leur faisoient porter leurs couleurs & leurs livrées. Enfin , après avoir tout pillé & tout saccagé , ils se fortifioient en quelques postes , où ils prétendoient se bien défendre contre les Tartares , mais ce n'étoit que pour leur donner lieu de venir piller & saccager une seconde & une troisième fois ces misérables habitans : car le Vice-Roi n'avoit pas plutôt sçû ce qui s'étoit passé en ces lieux , qu'il y revenoit faire plus de mal que jamais , & s'il arrivoit que les Corsaires fissent quelque résistance , c'étoit alors qu'il s'animoit encore davantage. Comme il s'opiniastroit à emporter tout ce qu'il entreprenoit , tost ou tard il en demeuroit le victorieux & le maître , & pour les Pirates , lors qu'ils voyoient , qu'ils ne pouvoient pas défendre ceux qu'ils devoient si bien maintenir , ils reprenoient la

Mer ,

Mer, & abandonnoient de la sorte ces miserables à la rage d'un ennemi, qui ne s'attendoit pas de trouver encore de la résistance parmi des gens qu'il croyoit ne devoir pas avoir seulement la force de se mouvoir. Ainsi, comme il ne trouvoit plus de Corfaires, dont il se pût vanger, il punissoit les innocens pour les coupables. Il ne lui plaisoit pas d'entendre d'autre raison. C'étoit assez que sa rage & sa fureur lui fissent des criminels de ces miserables.

Les Corfaires revenoient jusqu'à deux & trois fois faire changer d'habits aux peuples de la Province de Canton, & autant de fois les Tartares suivoient après eux, qui ne se laissoient point de renouveler toutes les cruautés & les inhumanitez qui se pouvoient exercer contre des rebelles. C'étoit donc là le sujet qu'avoient les peuples de toutes les Villes & habitations qui étoient le long de ces rivages, de faire paroître tant d'averfion des Corfaires, & en suite tant de joye de leur defaite, dans la pensée qu'ils en seroient désormais délivrez : car à l'égard des Tartares, après ce qu'ils en avoient souffert, il leur sembloit qu'ils n'avoient plus de mal à leur faire. Ils leur témoignent ainsi autant qu'ils pouvoient la
part

part qu'ils prenoient en leur victoire. Et ce fut pour cela qu'ils donnerent tant d'applaudissemens au Vice-Roi à son entrée à Canton, lors qu'ils le virent revenir victorieux de leurs plus redoutables ennemis.

La grande déroute de ces Corsaires arriva peu de temps après la réduction de la ville de Canton. On ne l'a néanmoins rapportée qu'après avoir achevé la conquête entière de la Terre ferme de la Chine, pour garder quelque ordre dans ces guerres de Terre & de Mer, que les Tartares ont eues avec les Chinois. Les Tartares avoient pris la ville de Canton le 20. Janvier 1647. & après avoir employé quelques jours à pourvoir à tout ce qui étoit nécessaire pour le gouvernement de cette Ville, & de toute la Province, le Vice-Roi se mit alors en mer, où il emporta cette grande victoire sur les Pirates, vers la fin de Février de la même année. De là, comme il ne trouvoit plus d'ennemis à combattre dans toute cette Province, il étoit passé à la ville de Xaochin pour s'en rendre le maître, & de tout ce qui tenoit encore dans la Province de Quansi. Ce fut là que Gueyvan défit les Tartares, sans pourtant que ce Prince tirast aucun profit de sa victoire : car le Vice-Roi

Roi demeura victorieux en un second combat, & ensuite maître de la ville Xaochin.

Ce fut aussi en ce même temps que Pelipaovan, qui étoit comme le Prince Souverain de ces Provinces, rappella le Vice-Roi de Canton, de la Province de Quanfi, dont il lui avoit auparavant comme la conquête. Il prit le pretexte que sa présence étoit nécessaire en la Province de Canton, pour y reduire les Corsaires: Car, comme la Relation en parle, ce Vice-Roi y étoit de retour au commencement d'Avril de 1647. & il ne paroît plus qu'il retournât depuis à la conquête de Quanfi. Ce fut ainsi un autre General qui acheva de reduire cette Province, jusqu'à ce que Gueyvan ne tint plus la campagne. Les Tartares qui n'étoient pas accoutumés à perdre des batailles contre les Chinois, avoient été sensiblement touchés de la déroute du Vice-Roi à Xaochin; & Pelipaovan, qui étoit comme le Roland de la Tartarie, l'avoit été plus que tout autre, ce qui l'obligea de rappeler ce Commandant. On croit aussi qu'il n'auroit pas recouvré si-tôt les avantages qu'il avoit perdus dans cette déroute, s'il n'en eût témoigné ses ressentimens, en donnant aussi-tôt d'autres ordres, pour le gouver-

vernement de cette Province de Quansi.

Dans le temps que le Vice-Roi des Armes de Canton étoit éloigné de sa Province, le gouvernement pour les affaires de la paix & de la guerre en avoit été remis au Vice-Roi des Lettres. C'étoit une personne plus sage & plus intelligente dans les affaires, mais sur tout, tres zelée pour le service de son Prince, & capable de maintenir son autorité parmi ses nouveaux Sujets. Il n'étoit pas moins vaillant que son Collegue, encore qu'il ne fût pas si fier ni si ardent. Il avoit avec lui des troupes de Cavalerie & d'Infanterie, autant qu'il en pouvoit avoir besoin pour la sûreté de sa personne, & pour tenir la Province en paix. Cependant les Corsaires devenus encore plus furieux depuis leur dernière déroute s'étoient ralliez, & se tenoient prêts pour quelque grand exploit; & pour lors, comme ils scûrent que le Vice-Roi des Armes étoit occupé ailleurs avec la meilleure partie des troupes, ils crûrent que le Vice-Roi des Lettres ne pourroit pas défendre la ville de Canton, avec le peu de monde qui lui restoit. Ils prirent donc la resolution de la venir attaquer. Ils en approcherent un soir à une heure de nuit, & d'abord ils mirent le feu à un grand nombre de Vaisseaux qui étoient
sur

sur la Riviere, dont une partie étoit aux Tartares, & l'autre aux habitans de la Ville. L'embrasement fut si grand en peu de temps, que ce fut pour tous ceux qui en étoient proches un grand jour, au lieu d'une nuit. Tout ce qui se trouva de Vaisseaux, tant au port que sur la Riviere fut consumé, à la reserve de quelques-uns qui étoient à couvert sous l'artillerie d'un boulevard, dont on n'osa pas approcher de si près.

Les Corsaires, qui tenoient leur victoire assurée, croyoient déjà en faire les feux de joye, & pour faire mieux connoître qu'ils étoient les maîtres de la Ville, ils envoyèrent faire sçavoir à ses habitans qu'ils y alloient venir mettre tout à feu & à sang, & qu'ils n'y laisseroient teste d'homme vivant, pour leur apprendre ce qu'ils avoient gagné de se rendre aux Tartares, contre la fidelité qu'ils devoient à leur Roi & à leur Patrie.

Les habitans de Canton, se crurent alors perdus; mais au moins se resolurent-ils à se bien défendre. Ils soutinrent vigoureusement ceux qui les venoient attaquer. Les Chinois, particulièrement ceux de la Province de Foquien, dont il y en avoit alors plusieurs à Canton, se battirent comme des gens extraordinairement animez.

Ils

Ils l'étoient d'autant plus , que comme il y a une jalousie mortelle entre les peuples de ces deux Provinces , ils sçavoient que les Corfaires étoient tous de celle de Canton.

Ce fut aussi en cette occasion que la valeur & la prudence du Vice-Roi des Lettres , firent voir que ceux qui sont dans les charges & les emplois (des affaires civiles ne laissent pas de sçavoir encore gagner des victoires. Ce qu'il fit d'abord , fut de rassurer ce peuple qui se croyoit perdu , & pour cela , il leur ordonna de se retirer dans leurs maisons , & d'y dormir en toute assurance. „ C'est mon affaire , „ (leur dit-il) de pourvoir à vôtre sûreté. „ Reposez-vous-en donc sur mes soins. „ J'ai mes Soldats , que je vais ranger en „ bataille entre vôtre Ville & les Corfaires. „ Et je m'assûre qu'ils n'approcheront pas „ si près de vos murailles , tandis qu'un seul „ des Tartares pourra se conserver la vie. Ne „ croyez donc pas qu'ils nous l'ôtent si aisément. A l'heure même pour faire mieux voir combien il se tenoit sûr de ses forces , il sortit de son Palais , & voulut qu'on en laissast les portes ouvertes , & sans aucune garde. Il fut de là aux portes de la Ville , qu'il fit toutes ouvrir. Il y mit en chacune des Capitaines dont il sçavoit qu'ils
les

les défendroient bien. Il fit ensuite retirer tous les embarras des rues & des places, afin que la Cavalerie pût aller & venir sans trouver d'obstacle qui l'arrêtât. Après avoir pourvû ainsi au dedans de la Ville, il monta à cheval, & s'en alla à la teste de ses gens se ranger sur le rivage, résolu d'y bien recevoir les assaillans. On ne tarda guères à escarmoucher. Ce fut avec assez de chaleur de part & d'autre. L'artillerie & la mousqueterie faisoient grand feu des deux costez : Mais sur tout celle des boulevarts de la Ville, qui coula à fond en peu de temps plusieurs Barques & Navires des Corsaires, avec grande perte de leurs gens. Ces Assaillans, qui n'avoient pas prévû qu'on les dût si bien recevoir, ne penserent pas à pousser plus avant leur entreprise. Ils se retirèrent, ou plutôt ils prirent la fuite, & ce ne fût pas une petite joye pour ces habitans; non plus que de voir qu'ils avoient un Gouverneur aussi capable de défendre leur Ville, qu'il l'étoit d'y maintenir l'ordre & la justice.

On a remarqué qu'entre les Navires qui furent brûlez en cette rencontre par les Corsaires, il se trouva un vaisseau d'un Roi tributaire de la Chine, qui avoit maintenu la liberté de ses peuples en payant tous les

trois

trois ans un tribut assez mediocre , pour
 marque seulement d'hommage & de recon-
 noissance. Ce vaisseau qui alloit pour lors
 porter le tribut à Pequim , se trouva malheu-
 reusement dans le port de Canton. Il y
 avoit environ six vingts personnes avec
 l'Ambassadeur , dont il y en eut quarante qui
 furent noyez ou brûlez , dix ou douze au-
 tres furent faits Esclaves par les Corsaires,
 qui les mirent aussi-tôt à la rame pour
 les aider dans leur retraite ; & les soixante
 & dix autres échaperent à la nage. Les
 Tartares les receurent avec assez d'huma-
 nité , & leur donnerent tout ce dont
 ils eurent besoin jusqu'à ce qu'ils eussent
 trouvé moyen de s'en retourner en toute
 seureté en leur país.

CHAPITRE XVI.

Témoignage que plusieurs Nègres Chrétiens rendent de leur Religion en presence des Tartares.

Dieu les conserve ensuite dans un Combat.

Les Corsaires continuent à ravager le País.

Le Vice-Roi des Armes les chasse d'une place, où ils s'étoient mis en défense.

Il ruine ce lieu & tout le País voisin.

IL se trouva parmi les troupes qui défendirent la ville de Canton contre les Corsaires, plus de deux cens Nègres de différentes nations, qui étoient tous Chrétiens, & qui s'étoient sauvez de Macaô, où ils étoient esclaves, dans les terres de la Chine. Ces Nègres au commencement de la guerre étoient au nombre de plus de trois cens, & ils avoient tous porté les armes sous le fameux Icoan contre les Tartares. Ce Corsaire, qui se fioit beaucoup plus en eux qu'aux Chinois, les avoit toujours tenus auprès de lui, & ils le servirent aussi avec toute la valeur & la fidélité qu'il en pouvoit attendre, jusqu'à ce qu'il fut défait par le Tartare, où alors une partie mourut les armes à la main auprès

près de sa personne. Ceux qui restèrent, & qui pouvoient être pour lors environ deux cens, prirent parti avec le victorieux, & se trouverent ainsi avec les autres troupes dans la ville de Canton. Le Vice-Roi qui vit faire plusieurs belles actions à ces Nègres dans le combat où il repoussa les Corsaires, voulut, aussi bien que plusieurs autres Tartares, leur en donner des louanges publiques, & ne se contentant pas de louer & d'estimer leur valeur, il voulut même leur faire un festin. C'est là qu'on vit ces Nègres donner des marques de leur Religion, que la Relation n'a pas crû devoir ômettre. Comme le Vice-Roi leur avoit fait servir plusieurs viandes: „ Seigneur, dirent-ils, vôtre Excellence sçaura „ que nous sommes Chrétiens Catholiques, „ & que la sainte Eglise Catholique ordonne „ à ses enfans de ne point manger de chair „ durant le Carême, qui est un temps de „ quarante jours en chaque année. Comme „ nous sommes presentement dans ce temps, „ que nous appellons Carême, nous ne pouvons pas manger de ces viandes que vôtre „ Excellence nous fait présenter. Nous „ estimons & nous ressentons beaucoup „ l'honneur que vôtre Excellence nous fait, „ mais nous lui demandons qu'elle nous „ permette d'obeir aux ordonnances saintes

de nôtre Religion. Car nous pouvons dire que nous reverons tellement la sainteté de nos Loix, que nous croyons être obligez de mourir plutôt que de manquer à les observer.

Encore que cette particularité ne paroisse pas fort importante pour cette Histoire, on n'a pas laissé de la rapporter, comme une chose qui peut faire voir à des Chrétiens quelle est la grandeur de leur Religion, qui forme des courages & des sentimens si nobles en des Sujets qui sont par eux-mêmes méprisables. Des Heretiques, qui tiennent pour une cérémonie inutile, & pour un abus l'abstinence des viandes que l'Eglise ordonne en certains temps, pendant qu'ils prétendent être des reformateurs dans la Religion, pourroient apprendre la Religion de ces Nègres. Au moins reconnoîtront-ils avec eux, qu'étant le propre des Vautours, des Corbeaux, & d'autres animaux, de vivre de carnage, les hommes, qui sont créés pour une vie plus noble, ont bien raison de s'abstenir en certains temps de ce que leurs goûts & leurs appetits demandent. C'est ce que les Tartares reconnurent aussi par leur seule lumière naturelle, quelque obscurcie qu'elle fût en des Barbares qui n'ont point de DIEU ni de Religion. Le Vice-Roi

Roi ne comprenoit pas d'abord ce que vouloient dire les Nègres. Mais après avoir scû la raison qu'ils avoient de ne point manger de chair , il les en estima davantage , & donna de nouvelles louanges à leur foi & à l'obeïssance qu'ils rendoient à leur Religion. Les autres Tartares en firent de même , & témoignèrent qu'ils estimoient encore plus le discours des Nègres, que tout ce qu'ils avoient fait dans le combat.

DIEU ne laissa pas aussi la generosité de ces Chrétiens sans recompense. Il fit peu de temps après un miracle en leur faveur , & les Tartares l'observerent , & y applaudirent à la gloire de la religion Chrétienne & Catholique. La chose arriva de la sorte. Les Corsaires , quatre jours après qu'ils furent repoussez de Canton , y revinrent donner un nouvel assaut , avec encore plus de fierté & plus de fureur qu'ils n'y étoient venus auparavant. Au lieu que la plûpart n'avoient alors combattu que de dessus leur Vaisseaux , ils descendirent à terre cette dernière fois , & s'avancerent avec toutes leurs forces pour forcer la Ville. Les Tartares les soutinrent à leur ordinaire. Ils étoient encore commandez par le Vice-Roi des Lettres. Le combat fut opiniâtre égale-

ment de part & d'autre , depuis le commencement du jour jusqu'à midi ; & il demeura un grand nombre de morts sur la place , parce que ce ne fut durant tout ce temps qu'un grand feu de toute l'artillerie, joint à une gresle continuelle de flèches & de traits.

Les Nègres , qui combattoient parmi les Tartares , ne manquerent pas de bien soutenir l'estime qu'on avoit de leur courage , & pour faire encore quelque chose de glorieux à la Religion qu'ils avoient professée , ils voulurent au milieu même de tant de braves & de si vaillans Soldats , se signaler encore , & paroître toujours par tout où le peril étoit le plus grand. La victoire demeura enfin aux Tartares. Les Corsaires se retirèrent en desordre dans leurs Vaisseaux , & prirent la fuite. On vit en suite le champ tout couvert de sang & de morts de toutes parts. Les Tartares aussi bien que les Corsaires y avoient bien perdu du monde. Il n'y eut que les Nègres , qui s'étant tous rassemblez , parurent avoir été invulnérables en cette journée. Il n'y en avoit pas un seul de blessé , ni d'offensé en aucune sorte. On ne voyoit pas seulement que les armes des ennemis les eussent touchez , & ils étoient cependant au nombre de deux
cens

cens qui avoient combattu dans le plus grand feu, & où l'orage des flèches & des bales de mousquet avoit fait perir plus de monde. C'étoit un étonnement extraordinaire aux Tartares qui étoient tous témoins de toutes leurs belles actions, & ce prodige ne donna pas peu de credit parmi eux à la religion des Chrétiens.

Les Negres ne manquerent pas de reconnoître cette faveur qu'ils venoient de recevoir de DIEU. Ils allerent à l'heure même, du lieu où s'étoit donné le combat, sans quitter leurs armes, lui en rendre graces dans l'Eglise que les Peres Jesuites ont en la Ville de Canton. Il plût ainsi à DIEU de manifester sa gloire en ne differant pas plus long-temps de donner quelque recompense à la fidelité que ces nouveaux Chrétiens avoient fait paroître pour l'observance des loix de son Eglise. Ce n'est pas que DIEU fût redevable à ceux-ci de ce miracle. DIEU ne doit rien à aucune de ses creatures qui sont toutes elles-mêmes en tant de manieres ses redevables & ses esclaves.

Dix jours après cette seconde déroute des Corsaires devant Canton, qui arriva au commencement d'Avril de 1647. il parut devant cette Ville une Armée Navale des milices qu'avoit autrefois com-

mandé le fameux Icoan. C'étoit une partie de celles dont il avoit fait offre aux Tartares, lors qu'il fut arresté, comme on a dit plus haut. Il n'y avoit pas plus de soixante & dix Vaisseaux, mais qui étoient tous en très-bon état, pourvus de tout ce qui étoit nécessaire, & avec un grand nombre de Soldats & de bons hommes de Mer. Tous ces gens se venoient présenter aux Tartares avec leurs Vaisseaux pour servir dans la guerre qu'ils avoient alors contre les Corsaires. Ce n'étoit pourtant que la moindre partie des milices d'Icoan. Tout le reste qui avoit pû s'échapper des Tartares, étoit allé se rendre avec les autres Corsaires. Dans le temps que cette Flotte arriva devant Canton, le Vice-Roi des Armes revenoit de la Province de Quansi, comme nous avons vû que Pelipaovan l'en avoit rappellé. Et il n'eut plus depuis d'autre emploi que contre ces Pirates qui lui donnerent aussi assez d'affaires, pour lesquelles Pelipaovan ne pouvoit rien faire de plus à propos que de le rappeller.

A peine donc le Vice-Roi étoit-il arrivé à Canton, qu'il eut avis que les Corsaires, qui s'étoient rejoints, avoient fait une descente, où ils s'étoient rendus maîtres d'une grande Ville, appelée Xunté, éloi-

éloignée d'une journée de Canton ; Qu'ils faisoient de plus fortifier cette Ville , où ils paroissoient bien resolu de se défendre. C'étoit assez pour revoir bien-tôt le Vice-Roi en campagne. Il donna donc ordre au même temps de tenir prests cinquante Vaisseaux. Mais, il ne voulut point se servir d'aucun des Vaisseaux des gens d'Icoan , parce qu'il vouloit qu'on sçût que sa valeur se pouvoit bien passer de tout ce secours étranger. Il fut ainsi aussitôt en Mer avec ceux de ses meilleurs Soldats , & il se promettoit de traiter si bien les Corsaires , qu'il ne leur prendroit pas une autrefois envie de le venir visiter de si près. Il n'étoit pas encore bien loin, qu'il rencontra cent de leurs barques. Ce sont des Vaisseaux de guerre des Chinois assez grands ; mais de peu de force pour pouvoir soutenir un combat. Ils étoient la plupart chargez de paille , & d'autre matiere propre pour le dessein qu'ils avoient de venir brûler les Vaisseaux des gens d'Icoan , sur ce qu'ils sçavoient qu'ils étoient venus prendre parti avec les Tartares. Mais ils avoient mal fait leur partie. Les Vaisseaux qu'ils vouloient brûler étoient en sûreté , & ils se vinrent faire brûler eux-mêmes : Car la bonne fortune du Vice-Roi les aborda tout à

propos pour se fervir contr'eux de ce qu'ils portoient pour aller brûler leurs ennemis.

Le Vice-Roi tout glorieux de cét avantage qui s'étoit ainli présenté, sans qu'il lui en eût coûté beaucoup de peine, ni beaucoup de temps, poursuivit sa route, pour joindre le gros des Corsaires. Il trouva qu'en effet, ils s'étoient rendus maîtres de la ville de Xunté, qu'ils s'y étoient renfermez, & qu'ils faisoient mine de s'y vouloir bien défendre. Il se jette donc à terre, & sans perdre le temps, ni consulter autre chose que sa colere, il fait donner l'assaut. Les Corsaires à cette premiere attaque, braverent toute sa fierté, & l'obligerent de penser avec un peu plus de loisir, comment il se prendroit à une seconde. Il y revint peu de temps après, avec plus d'ordre, & toujours aussi ardent & aussi animé. Il ne gagna pourtant rien en ces deux assauts, & il y perdit au contraire beaucoup de monde.

Ce Tartare se desespéroit de se voir si bien soutenu, & tellement mal-traitté de je ne sçai quels brigands. Les Chinois, aussi bien que les Tartares, ne leur donnoient point d'autre nom, encore qu'ils combattissent pour leur Patrie, contre des

Usur-

Usurpateurs. Mais, c'est par tout, que les plus forts sont toujours du meilleur parti. Cependant le Vice-Roi, avec toutes ses victoires ne sçavoit tantôt plus où il en étoit, de voir qu'une seule Ville, où il n'y avoit ni Roi, ni Chef considerable qui y commandât ; mais défenduë seulement de quelques voleurs, lui eût soutenu deux assauts, & tué déjà un grand nombre de ses meilleurs Soldats. Il demeura néanmoins resolu de l'emporter ou d'y périr. Les Tartares par leur fermeté étoient ainsi toujours les victorieux, & les Chinois toujours les vaincus, pour n'être pas fermes ni constans dans ce qu'ils entreprennent.

Le Vice-Roi donna donc un troisième assaut, & ce fut avec tout le feu & la vigueur dont lui & ses gens étoient capables. Les Corsaires se défendirent mal, parce que la plupart avoient déjà eu la pensée de faire retraite. Les Tartares entrèrent enfin dans la Ville, dont ils ne firent bien-tôt qu'un lieu de desolation & d'horreur. Ils crurent que ce n'étoit pas assez de piller & de saccager à leur ordinaire, s'ils ne faisoient encore main basse sur tout ce qu'il y avoit de monde, tant des habitans que de ceux qui s'y étoient retirez, ou d'autres que les Corsaires y

avoient fait entrer par force. Il en fut massacré une multitude innombrable. Mais parce que le Vice-Roi ne se tenoit pas encore bien vangé par la ruine de cette grande Ville', il envoya, pour décharger le reste de sa colere, piller & ruiner dix autres bourgs ou villages voisins, quoi qu'ils n'eussent rien contribué à la rebellion de cette place.

Le sac & le pillage de la Ville de Xunté fut extrêmement riche, à cause que plusieurs, qui s'attendoient qu'elle se pourroit mieux défendre, y avoient apporté tout leur bien. Les Tartares en profiterent, & se trouverent encore les maîtres des Vaisseaux des Corsaires. Ils en prirent les meilleurs, dont ils grossirent leur Flotte, & mirent le feu aux autres qui étoient en grand nombre.

Cependant tant de cruautéz que les victorieux exerçoient, & sur ceux mêmes qui ne leur en donnoient aucun sujet, ne faisoient que leur soulever de nouveaux ennemis, qui voyoient qu'il leur valoit autant mourir que de souffrir davantage. C'étoit pour la troisiéme fois que ceux des environs de Xunté avoient été successivement pillés des Tartares & des Pirates. Il est certain que si l'Empereur eût eu connoissance de toutes les

vexations de ces peuples, il auroit fait châtier le Vice-Roi, pour n'y avoir pas apporté un meilleur ordre. Mais par le credit que ce Commandant avoit à la Cour, l'Empereur sçavoit seulement qu'il lui prenoit des Villes, & ne sçavoit pas, qu'il ruinoit & desoloit tout le pais. ainsi, au lieu d'entendre qu'on se plaignît de ce côté là de ses violences, il voyoit qu'on y consideroit ses merites & ses services. C'est ce qui a encore fait croire que ce Vice-Roi étoit plutôt un Chinois déguisé, qu'un Tartare naturel, parce que cette maniere de faire la guerre & de faire valoir ses victoires, revient bien mieux aux Chinois, qu'aux veritables Tartares.

C H A P I T R E XVII.

Les Corsaires sont redoutables au Vice-Roi.

Ils prennent la ville de Tunquam, où ils soutiennent plusieurs assauts.

Ils la rendent par composition.

Cruantez des troupes du Vice-Roi.

LEs Corsaires n'en laissoient pas davantage le Vice-Roi en repos. Il avoit beau les défaire. Ils n'en revenoient que plus puissans & en plus grand nombre, en suite de ses cruantez, qui ne reduisoient pas tant ces peuples, qu'elles lui en faisoient de nouveaux ennemis. Pour une barque qu'ils perdoient, il leur en revenoit trente, & au lieu d'un homme ils en trouvoient cent & deux cens. Ce sont les termes de la Relation, qui marque encore que les hommes sembloient pleuvoir tout armés sur les Mers & les Rivieres, tant elles étoient couvertes de vaisseaux & de monde. Les uns y venoient chercher un refuge, ne pouvant plus voir toutes les cruantez qui se faisoient dans leur país: les autres y venoient vanger s'ils pouvoient, la mort de leurs peres, de leurs enfans, ou d'au-

d'autres de leurs proches, la perte de leurs biens & celle de l'honneur de leurs femmes, de leurs filles, & de leurs sœurs ; Une multitude d'autres qui ne sçavoient plus où aller achever une vie si dure, se consoloient de pouvoir trouver avec les Corsaires ou une mort plus douce, ou une vie moins miserable. Au moins lors qu'ils étoient en Mer, respiroient-ils quelque moment de bon temps ; Et ils ne desespéroient pas de pouvoir faire quelque grand exploit, qui les vangeroit à la fin des Tartares.

Le Vice-Roi témoignoît bien aussi qu'il n'avoit pas dessein de donner aucun relâche à ces miserables. Il se remit donc en Mer, bien résolu de n'en laisser échapper un seul. Et comme il eut avis qu'ils étoient entre Lantao, qui est une petite Isle vis à vis de Macaô, & la ville d'Anfan, il prît trois fois en une semaine cette route pour les aller joindre. Il revint pourtant toujours sans les avoir rencontrés. On tient que pour lors il n'avoit pas tant d'envie de les trouver, encore qu'il les cherchât. C'est un stratagème dont les gens habiles usent quelquefois. Le bruit étoit grand que les Corsaires étoient extraordinairement puissans, que toute leur Armée étoit en très bon ordre, & qu'il

y avoit sur leurs vaisseaux des gens desesperés & résolus à vaincre ou à périr, après avoir vendu chèrement leur vie. C'est pourquoi comme le Vice-Roi n'estimoit pas qu'il lui fût pour lors si avantageux de faire une telle rencontre, il étoit revenu jusqu'à trois fois, sans avoir trouvé, ou plutôt sans avoir cherché ceux qu'il n'avoit guère envie de trouver.

Une fois enfin, qu'il étoit prêt de rentrer dans la ville de Canton, il eut avis que les Corsaires venoient de s'emparer d'une place éloignée de deux journées de cette Ville. Ce fut alors une nécessité de remettre en Mer. Il retourna donc à l'heure même avec un grand nombre de vaisseaux, & de monde, & vint se présenter devant cette Ville. Là il trouva que l'alarme qu'on lui avoit donnée étoit fautive; & il revint très-faché, comme il disoit, de n'avoir point trouvé d'ennemis à combattre. Mais peut-être qu'il n'étoit pas si affligé qu'il le vouloit paroître. C'étoient des ruses d'un homme qui ne vouloit pas qu'on crût qu'il eût peur.

Cependant le nombre & les forces des Pirates augmentoient tous les jours, & la Relation rapporte que cette multitude n'étoit pas moins innombrable que les fables de la Mer. Ces effroyables Armées

ne cessoient de courir & d'infester de toutes parts la Province de Canton. C'étoit pour le Vice-Roi plus d'exercice qu'il n'en vouloit. Aussi ne se montrait-il pas si ardent, ni si resolu qu'il l'avoit été. Il voyoit par sa propre experience qu'il seroit obligé d'user d'une autre conduite. Et c'étoit aussi où le portoient les Conseils du Vice-Roi des Lettres, qui étoit une personne prudente, & qui voyoit mieux que lui ce qu'il y avoit à faire avec les Pirates. Ces deux Chefs convinrent donc d'employer désormais en cette guerre plus de circonspection & de prudence, que de fierté & de chaleur. Ils posèrent des gardes aux portes de toutes les Villes de cette Province, où il n'y en avoit aucune auparavant. Là, on examinait tous ceux qui entroient & sortoient ; parce qu'on sçavoit que les Corsaires avoient des intelligences dans toutes ces Villes, & que leurs Partisans s'y employoient puissamment pour faire bien-tôt éclater une puissante Conspiration. Ainsi les Tartares qui se mocquoient auparavant de tout ce que pouvoient faire les Chinois, ne se tenoient plus si assurés, quelque vaillans qu'ils fussent. Ils en avoient sujet, parce que la Ligue des Corsaires étoit une hydre effroyable, qui au lieu de

de sept-testes, en avoit plus de sept-cens mille.

Ils trouverent aussi à propos de faire un nouveau dénombrement de tout le peuple des Villes, & particulièrement de celle de Canton. Ils vouloient reconnoître, s'il s'en trouveroit plus ou moins qu'il n'y en avoit sur les premiers rôles, pour ordonner en suite qu'aucun Chef de famille ne pourroit avoir chez lui plus de Domestiques que ce qu'ils en marqueroient; ce qui étoit précisément ce qui pouvoit être nécessaire à chaque famille.

Cette guerre des Corsaires avoit rempli tout le pais de calamitez & de miseres, où les Tartares n'avoient pas moins leur part que les autres. Les terres étoient demeurées incultes & abandonnées, & il ne se trouvoit même personne à la Campagne qui osât porter aux Villes le peu qu'on pouvoit avoir recueilli; parce que de quelque côté qu'on y allât, on ne pouvoit éviter, ou la rencontre des Corsaires par eau, ou celle des Tartares par terre. Comme les paisans ne se soucioient donc point de porter des vivres dans les Villes, la disette & la cherté y furent aussi-tôt très-grandes. Les Soldats, par la permission du Vice-Roi, se débanderent alors dans la Campagne, pour

pour voir de prendre des vivres par tout où ils pourroient. Ce fut ce qui acheva de ruiner tout le país. Et si d'ailleurs quelques paifans, pour sauver quelque chose de ceux qui les tourmentoient, s'enhardiffoient de le porter aux Villes, il arrivoit encore qu'ils n'y étoient pas plutôt entrez à travers tous les dangers des chemins, qu'ils étoient pris pour ramer dans les Vaisseaux de la Flote. Ou souvent même avant que d'y être entrez, les Corsaires les avoient déjà arrêtez pour le même sujet. Car il y avoit des deux côtes un nombre prodigieux de Vaisseaux qui vont tous à rame & à voile; & il leur étoit besoin pour cela de se pourvoir d'un grand nombre de rameurs.

Mais comme toutes ces Violences ne se pouvoient faire sans qu'il y eût beaucoup de meurtres & de massacres dans tout le país; car la desolation de cette Province demanderoit une Histoire entiere, l'air y devint tellement infecté, qu'ou vît bientôt naître de toute cette corruption une très-cruelle peste. Ces miserables peuples furent ainsi affligez de guerre, de peste, & de famine. C'étoient tous les maux à la fois, dont un seul auroit été suffisant pour ruiner cette belle Province; Aussi de la plus riche, de la plus abondante, & de la

la plus délicieuse qu'elle étoit de toute la Chine, elle ne demeura pour lors, & l'on pourroit dire qu'elle n'est encore aujourd'hui, qu'une triste ruine de ce qu'elle fut autrefois, & tout ce mal, à ce qu'on prétend, n'est venu que de la mauvaise conduite du Vice-Roi des Armes. Cét homme emporté desespera ces peuples par ses cruautés, & non content de donner l'exemple du mal, il en donna encore la licence à ses troupes, qui ne manquerent pas de s'emporter aux dernières violences. J'ay remarqué plus haut qu'il s'appelloit Ly, & que ce fut le nom du premier Tyran qui commença le bouleversement de ce grand Etat & reduisit l'Empereur Zunchien à se faire mourir. Ainsi le nom de Ly fera remarquable dans la Chine pour y avoir été celui de deux Tyrans si fameux. Cependant les Chinois prétendent que le nom de Ly dans les deux Lettres, dont il est composé, marque de grandes qualités d'esprit & de vertu. Mais le Vice-Roi, pour avoir un si beau nom, n'en avoit pas une meilleure réputation; & on lui auroit bien pû dire, ce qu'un Soldat dit autrefois à Alexandre, qu'il prît un autre nom, ou qu'il fît d'autres actions.

Ce Commandant qui étoit revenu
quel-

quelques jours auparavant si mécontent de n'avoir point trouvé d'ennemis à combattre, ni sur la Mer ni sur le Terre, eut bien-tôt sujet de sortir de sa mauvaise humeur. On vint pour cela lui donner la nouvelle que les Corsaires avoient fait une descente en un lieu éloigné de deux journées de Canton, où ils s'étoient rendus maîtres de la Ville de Tunquam. C'étoit une place des mieux pourvuës : & des mieux fortifiées de toute la Province. On lui rapportoit qu'ils y commençoient encore de nouveaux travaux, & qu'ils se mettoient en état de faire bien du mal à ceux qui les attaqueroient, sans en recevoir d'eux au dedans de leurs murailles. Les Chinois sont ingénieux & aiment le travail ; il étoit encore entré un grand nombre de Corsaires dans cette place. Comme ils avoient pris garde, qu'en toutes les attaques les Tartares venoient à l'assaut tous découverts, & sans penser à faire aucuns travaux qui pussent les empêcher d'essuyer le feu de toute l'artillerie d'une place, ils mirent les défenses de la leur en état qu'il ne prit pas envie à leurs ennemis d'en approcher de si près. Ils percerent pour cela leurs murailles d'un grand nombre de creneaux & de meurtrières en la manière qu'on voit les

les grands Vaisseaux de guerre ouvert de tous côtez pour l'artillerie. Ils ouvrirent encore plusieurs embrasures, & laisserent d'amples ouvertures depuis le pied de la muraille jusqu'au haut, toutes remplies de canon rangé l'un sur l'autre par estage, ainsi qu'il est disposé sur les Vaisseaux de guerre.

Le Vice-Roi n'eut pas plûtôt reçu cét avis, qu'il se mit en Mer avec une puissante Armée. On n'a pas scû le nombre des Vaisseaux. Comme il se promettoit seurement de terminer bien-tôt cette guerre, il y vint pour cela avec ses plus grandes forces. Il se presenta deyant la ville de Tunquam. Mais 'quoi qu'il eût mis ses gens à terre, resolu de donner l'assaut aussi-tôt, tout cét arrangement de Canonieres & d'ouvertures, si bien remplies d'artillerie & de monde, ne lui plût pas, non plus qu'à ceux qui devoient attaquer cette place avec lui. Neanmoins comme il n'étoit pas acoûtumé à témoigner de la peur, lui qui se glorifioit de mettre les montagnes où étoient les vallées, il ne manqua pas de donner avec sa chaleur ordinaire le signal de l'attaque. Les Tartares vinrent ainsi à l'assaut avec beaucoup de resolution, mais ils n'approcherent pas si-tôt de la muraille, qu'ils

ne

ne reconnûssent qu'elle étoit [d'autant mieux fermée & mieux défenduë, qu'il y avoit un plus grand nombre d'ouvertures. Alors toute cette artillerie fit un horrible massacre de ces assaillans, qui étoient venus se presenter jusqu'à la bouche du Canon, n'ayant pas pensé qu'il dûst être encore si bien préparé à les recevoir, & pour ne leur laisser pas grand temps de penser à la retraite, il partit encore de tous ces creneaux un orage si furieux de bales & de flèches, que tout le fossé ne tarda guère à se remplir de morts & de blessez, sans que ceux du dedans receussent aucune perte.

Le Vice-Roi s'opiniâtra à donner ainsi plusieurs assauts durant les premiers jours qu'il fut devant Tunquam. Mais il ne fit que perdre son temps, son credit & son monde; Et il ne pût pour tous ses efforts gagner la moindre partie de la muraille. Il eut alors besoin de toute sa bonne Fortune pour se pouvoir soutenir. Car il y perdoit l'esprit, & ne sçavoit plus quelle mesure, ni quelle resolution prendre. Il voyoit qu'il ne pouvoit rien avancer, ni par la force, ni par la ruse, & que cependant il perdoit sa reputation & sa dignité même, s'il ne sortoit avec honneur de cette entreprise. Il commença donc à
en-

envisager ses Affaires d'une manière un peu moins fiere qu'à son ordinaire. Et comme il reconnut qu'il lui manquoit déjà plusieurs de ses meilleurs Soldats, & que ceux qui lui restoient, n'étoient ni en assez grand nombre, ni assez vaillans pour l'emporter sur les assiegez, il envoya demander du secours au Vice-Roi des Lettres & en même temps de la grosse Artillerie pour battre la place avec des Canoniers Europeens.

Ces Canoniers que demandoit le Vice-Roi, étoient huit ou dix personnes d'Europe, qui étoient venues peu d'années auparavant de la Ville de Macaô au service des Chinois contre les Tartares. Depuis comme ils avoient vû le mauvais état des Affaires de la Chine, ne sçachant que devenir en une des extrémitez de cet Empire, où ils étoient à plus de six cens lieuës de Macaô, ils s'étoient resolus à prendre parti avec les Tartares. Et alors, ils leur rendoient des services qui les faisoient fort considerer de toute cette Nation. Ce qui est aussi remarquable est, que les Tartares, qui avoient scû qu'ils étoient passez de Macaô au service des Chinois, n'en avoient pas voulu pour cela plus de mal aux Portugais. Ils consideroient que ce peu de personnes ne pou-

pouvoit pas passer pour une Nation qui se fût déclarée contr'eux, mais que c'étoient seulement quelques aventuriers & Soldats de fortune qui s'étoient jettez dans les troupes de la Chine. Il arriva même que ces Canoniers ayant informé plus particulièrement les Tartares de l'état où étoit Macaô, ceux-ci leur firent connoître qu'ils aimoient les Portugais, & generalement toutes les Nations de l'Europe. Et comme ils eurent depuis beaucoup de crédit parmi les Tartares, à cause des grands services qu'ils leur rendirent, ils ne manquerent pas non plus ce moyen de rendre de très-bons offices aux habitans de Macaô.

Le Vice-Roi des Lettres receut à un soir la Lettre de son Collegue; & le lendemain matin, il ne manqua point de faire partir un nombre de troupes considerable pour aller à son secours, avec les Canoniers, l'artillerie, des munitions, & des vivres, sans que la difficulté d'avoir aussi-tôt des Vaisseaux & de l'équipage, apportât aucun retardement à sa diligence. Cependant ce secours qui devoit se rendre par Mer, devoit être assez puissant, pour n'être pas arrêté par quelque escadre de Corsaires, si elle se trouvoit sur sa route. C'est avec cette promptitude que

que marchent les secours de Tartarie, qui ne font pas si long-temps à s'appréter que ceux d'Espagne, qui n'arrivent souvent que lors qu'une place est déjà renduë, ou qu'une entreprise n'est plus en état de s'exécuter. On peut bien dire de l'Espagne, sur les des-avantages qu'elle a eu quelquefois pour avoit été trop de temps à délibérer; que ses trop lentes résolutions n'ont servi qu'à l'exposer à la raillerie des autres Nations qu'elle sçavoit être les plus jalouses de sa grandeur & de sa gloire.

Le secours ne fut pas plûtôt arrivé, que le Vice-Roi fit dresser de puissantes batteries, qui battirent aussi-tôt sans relâche, & avec un horrible fracas. L'artillerie des assiégés ne faisoit pas moins de feu de son côté. Les Tartares vinrent ensuite à un nouvel assaut, où ceux de la place, non seulement les repoussèrent de leurs murailles, mais ayant fait une puissante sortie les mirent encore en fuite, & les menerent battant jusqu'à leurs Vaisseaux, & pour s'y retirer plûtôt, ils se mettoient à l'eau jusqu'au cou.

Ce fut ici que les Chinois eurent une fois le plaisir de se mocquer des Tartares. Ils furent donc, (disoient-ils) ces victorieux & ces invincibles! Ils courent regagner leurs Vaisseaux. Ces conquérans

de

de la Chine osent bien tourner le dos devant les Chinois ? Ces railleries s'adressoient au Vice-Roi , & il falloit avoir patience pour cette heure , quelque empressement qu'il eût de s'en vanger au plûtôt. Il n'y perdit point de temps , car après avoir repris ses Soldats , d'avoir pris si lâchement la fuite , il les anima à effacer au plûtôt une tache qui auroit deshonoré toute la Nation. Il remit donc à terre , & à l'heure même donna ordre à ses Canoniers de mettre si bien les pièces en batterie , qu'il eût sujet d'en être satisfait. L'exécution suivit bien-tôt cet ordre , & le Canon se trouva pointé avec tant de justesse , qu'en peu de temps ils eurent demonté plusieurs pièces de l'artillerie des assiégés. Ils continuerent toujours , & mirent tout le reste en si mauvais état , qu'il ne fut deormais d'aucun usage.

Les Corsaires, qui commencerent à perdre courage alors , donnerent sujet au Vice-Roi de reprendre de meilleures esperances. Mais il eût bien desiré après tout, qu'on en eût pû venir à quelque accommodement. Il avoit reconnu tant de valeur & tant d'adresse en ceux qui défendoient cette place, qu'il auroit voulu ne les pas pousser aux dernieres extrémitez, &

M les

les Corsaires qui avoient jetté tout leur feu , n'auroient pas moins souhaitté de capituler & de s'échaper par quelque composition. Ils envoyèrent eux-mêmes offrir au Vice-Roi de lui remettre la place , pour y mettre telle garnison & tel Gouverneur qu'il lui plairoit , aux conditions seulement, que ni lui ni le reste de ses troupes n'y entreroient point. Le Tartare , qui avoit fort engagé sa reputation & son credit en cette Affaire, ne souhaittoit que d'en sortir avec quelque honneur. Il receut ainsi & avec joye toutes ces conditions. Il disposa la garnison & le Gouverneur Tartare qu'il vouloit laisser dans cette place , pour l'y faire entrer le jour suivant. Cependant les Corsaires ne crurent pas devoir trop se fier à la parole du Vice-Roi , & ainsi, dans la crainte qu'il ne trouvât que trop de prétextes pour se vanger de leur resistance, ils resolurent de prendre la fuite cette même nuit. Tous ceux de cette Ville, qui étoient en âge de porter les armes les suivirent , & il n'y demeura que les femmes, les vieillards , les enfans , & d'autres personnes inutiles pour la guerre.

Le Tartare attendoit le matin l'heure qu'on ouvrît les portes de la Ville pour y faire entrer la garnison: Mais elles étoient

dé-

déjà toutes ouvertes, & la Ville abandonnée à sa discretion. Il y entra sans faire de violences, ni aucun mauvais traitement aux personnes qui s'y trouverent. Il ne lui étoit pas naturel d'être si modéré, sur tout après avoir été irrité au point qu'il l'avoit été devant cette place. Aussi pour ne pas oublier ce qu'il étoit, il ne manqua pas de décharger une partie de sa colere sur quelques bourgades voisines qu'il envoya piller & saccager. Les cruautés qui s'y firent, furent si horribles, qu'elles irritèrent plus que jamais toute cette Province contre le Vice-Roi. Une de ces Bourgades voulut se mettre en défense, & elle se rendit pourtant à la fin sur la promesse qu'il n'y feroit fait aucun dommage. Mais les troupes qui y entre-
rent violèrent bien-tôt par une trahison la parole qu'on avoit donnée. Ils commençoient à mal-traitter ces païsans; lors que ceux-ci, desesperez de voir qu'on observoit si mal ce qu'on leur avoit promis, reprirent les armes & chargerent les Tartares. Ils en tuèrent dans la fureur où ils étoient, un assez grand nombre, & mirent en fuite les autres, qui se retirèrent avec ce qu'ils pûrent emporter de leur butin sur une éminence voisine. Le Vice-Roi leur envoya du renfort pour

achever de reduire ces païsans , mais ils s'étoient déjà sauvez en un lieu où l'on ne leur pouvoit pas faire beaucoup de mal. Cependant ces troupes se débanderent dans les lieux voisins , où elles pillerent & massacrerent ces miserables peuples, qui étoient déjà soumis , comme s'ils eussent été des ennemis déclarez , ou des sujets rebelles. Le Vice-Roi voyoit tout ce desordre , & se contentoit de dire que n'ayant pas de quoi payer son armée, il ne pouvoit pas la faire subsister autrement. Ainsi ceux qui souffroient, avoient beau se plaindre.

C H A P I T R E XVIII.

Discours du Vice-Roi des Lettres, ou Intendant de la Justice, sur les cruantez de son Colleague.

Les Corsaires donnent toujours bien de la fatigue aux Tartares.

Les Chinois deviennent meilleurs Soldats.

Chinois du Nort bien differens de ceux du Midy.

LE Vice-Roi des Lettres qui sçavoit assez les maux horribles que faisoient les gens de guerre, en avoit de la douleur autant que les Chinois mêmes. Mais il n'étoit pas en son pouvoir d'y apporter de remede. Il voyoit même que toute cette violence ne faisoit pas tant de mal aux Chinois, qu'elle apportoit de préjudice aux affaires des Tartares. Il en ouvrit un jour son cœur au Pere Sambiasse, Supérieur des Jesuites de Canton, auquel il en parla en ces termes. Le rebelle Cham, “ (c'étoit le Chef des Corsaires, qui avoit encore le même nom qu'un des deux premiers Tyrans, quoi que ce ne fût pas la même personne, Les Chinois remarquoient assez cette conformité de noms

de ceux qui avoient commencé, & de ceux qui continuoient toûjours de ruiner leur Empire. Car le Vice-Roi des Armes s'appeloit Ly, & le Chef des Corsaires Cham,)

„ Le rebelle Cham, (disoit donc le Vice-
 „ Roi des Lettres, commande des Armées
 „ de voleurs sur Mer: & Ly, c'est à
 „ dire, le Vice-Roi des Armes, commande
 „ d'autres Armées de voleurs sur Terre.
 „ Les uns ne font pas de moindres maux
 „ que les autres. La Province est toute rui-
 „ née; tout y est dans la dernière defola-
 „ tion, & je ne sçai plus ce que tout de-
 „ viendra, ni ce que nous deviendrons nous-
 „ mêmes. Tout se revolte, & tout conspire
 „ contre nous; il y en a fujet. Je tâcherai,
 „ pour moi, de m'acquitter de la charge où
 „ l'Empereur des Tartares veut que je le
 „ serve. Je le servirai avec fidélité, & jus-
 „ qu'à perdre la vie, plutôt que de man-
 „ quer à mon devoir. Enfin j'y perirai.
 „ Mais ce qui est pitoyable, est que ma
 „ mort ne remettra pas les affaires. On ver-
 „ ra seulement, après qu'on aura versé mon
 „ sang, & que Ly mon Collegue disposera
 „ luy seul de la Province, de quelle manie-
 „ re il se prendra à faire vivre ses Soldats,
 „ & à empêcher la ruine des peuples.

C'étoit ainsi que le Vice-Roi de Lettres témoignoit son déplaisir sur ce qui se pas-

pas-

passoit. Il auroit encore mieux valu qu'il s'en fût aussi bien expliqué au Roi son Maître, qui n'étoit pas si bien enfermé, ni d'un abord si difficile que l'étoient les Rois de la Chine. Il se pouvoit faire aussi qu'il lui en eut écrit. Mais ce que le Vice-Roi des Armes écrivoit de son côté à la Cour, y tournoit bien les choses d'un autre biais. Il y faisoit entendre qu'il étoit bien contraint d'user de quelque rigueur, mais que ce n'étoit qu'à l'égard des Corsaires rebelles, & non pas contre les peuples soumis. Et comme à la Cour on s'ennuyoit fort de toute cette guerre si opiniâtre des Corsaires, on ne croyoit pas que toute la rigueur, dont il pouvoit user, fût un si grand mal. On trouvoit au contraire qu'on ne pouvoit rien faire de plus à propos, que de commettre cette expedition à un homme aussi ferme & aussi ardent qu'étoit ce Vice-Roi. Cette maniere de prendre les choses étoit fort propre à augmenter le mal, & à faire perdre toute esperance de remede. Ceux qui oppriment les autres, trouvent toujours qui leur applaudit; & ceux qui sont opprimez, ne trouvent point qui prenne leur défense. On est mal informé de la verité, parce qu'on ne l'écoute pas, ou qu'elle ne se presente pas

pour se faire connoître. La fourbe enfin , & le mensonge triomphent partout , parce que par tout ils negocient plus habilement , & trouvent des gens qui les écoutent avec moins de peine. Et c'est ainsi que les Etats se troublent , se bouleversent , & se perdent à la fin , sans qu'on puisse dire souvent , s'il y a , ou s'il n'y a pas de la faute des Princes qui les gouvernent.

Cependant le Vice-Roi ne pouvoit finir avec les Corsaires de la Chine. Ils le tenoient en de continuelles allarmes , & ils ne se lassoient point de le tourner & de le tourmenter d'une maniere capable de lui renverser l'esprit. Ils venoient quelquefois le chercher jusqu'aux portes de Canton , où après avoir tout ravagé durant toute la nuit , au matin il ne trouvoit plus personne. Comme leurs Vaisseaux étoient beaucoup plus legers que ceux de son Armée, ils osoient bien les venir attaquer tantôt par la prouë & tantôt par la poupe. Ils lui donnoient l'allarme d'un côté , & tandis qu'il les y alloit chercher , ils exécutoient ce qu'ils avoient projeté d'un autre côté. A peine étoit-il retourné de leur donner la chasse , qu'ils se retournoient au même lieu , d'où il ne faisoit que de les chasser. Car pour pren-

prendre mieux leurs avantages, ils avoient par tout de très fidelles espions. Il arrivoit ainsi qu'ils exécutoient toujours une partie de ce qu'ils entreprenoient, tandis que le Vice-Roi se trouvoit joié & abusé par tout. C'étoit un exercice divertissant pour cet homme ardent, qui prétendoit devoir tout emporter par sa fougue & par ses caprices. Il n'y avoit que les miserables peuples de toute cette Province qui se trouvoient toujours du mauvais parti. C'étoient eux qui avoient toute la décharge de la fureur des uns & des autres. Aussi tant de grandes & belles Villes qui étoient le long de toute cette côte, ont-elles été toutes ruinées, leurs places & leurs bâtimens n'ayant plus été depuis que de tristes mazures & les restes d'un pitoyable débris. Elles demeurèrent desertes & abandonnées de leurs habitans, parce que la plûpart y avoient été tuez & massacrez, & que le reste avoit autant aimé tout quitter, pour se retirer plus avant dans le païs.

Les Tartares souffroient bien aussi une partie des maux qu'ils faisoient. Outre l'affront qu'ils avoient de voir que les Corsaires se jouassent d'eux & les fatigassent pour leur plaisir, ils manquoient encore souvent de toutes les choses nécessaires. Ils croyoient qu'ils ne cesseroient

jamais de s'embarquer & de se desembarquer, ce qui étoit pour eux un exercice fort nouveau & où ils ne pouvoient guères bien s'accoutumer. Le Vice-Roi prit en une de ces courses un Corsaire qui avoit la reputation d'être plus vaillant que tous les autres. Il le prit au dépourvû, & par quelque lascheté de ceux qui étoient avec lui, qui l'abandonnerent. Il le mena à Canton, où il le fit percer de flèches dans la place. Ce n'étoit qu'une legere perte pour les Corsaires, qui avoient parmi eux assez de gens aussi vaillans que celui qu'on venoit de faire mourir; & de leur côté les Tartares n'en tiroient pas de plus grands avantages, que celui qui croiroit diminuër la Mer, en ôtant quelque goutte d'eau.

Il n'y avoit que vingt-quatre heures que le Vice-Roi étoit de retour à Canton après la prise de ce Corsaire, qu'il donna ordre qu'on remît en Mer. Il se trouva aussi-tôt sur son vaisseau, d'où il fit mettre à la voile, fans vouloir marquer autrement la route qu'il vouloit tenir. Il en usoit souvent de la sorte, pour laisser moins de lieu aux espions des Corsaires de reconnoître ses desseins. Et comme il ne croyoit pas encore quelquefois prendre assez de précaution, il prenoit bien-
lui-

lui-même le gouvernail de son vaisseau , d'où il marquoit la route qu'il ordonnoit à toute son Armée de suivre. Cét homme avoit effectivement de grandes qualitez pour la guerre, où il étoit infatigable , & ne se donnoit point de repos. Mais il perdoit souvent par ses manieres d'agir violentes & cruelles , beaucoup plus qu'il ne gaignoit par toutes les fatigues. Aussi a-t'on sçeu qu'en ces derniers combats les Tartares avoient eu souvent du desavantage, & que le Vice-Roi lui-même avoit été batu & défait plusieurs fois ; ce qui avoit rendu les Corsaires beaucoup plus hardis qu'auparavant , & augmenté encore leur nombre & leurs forces. On rapporte aussi qu'ils s'étoient rendus dans toute cette Province les maîtres d'un grand nombre de bourgades , du villages , d'habitations , & de Villes mêmes qui s'étoient soumises auparavant aux Tartares , sans que le Vice-Roi eût pû emporter sur eux aucun avantage considerable , ni par Mer, ni par Terre , encore qu'il menât contre eux de puissantes troupes de pied & de cheval.

On peut reconnoître par là , que si les Chinois avoient été bien exercez dans les armes ; ils auroient pû être d'aussi bons Soldats qu'il y en a au reste du monde.

Ce sont communément des hommes puissans, vigoureux, qui ont beaucoup d'adresse & d'industrie, qui supportent les fatigues, aiment le travail, & paroissent par tout les ennemis mortels de l'oïveté; ce qu'on remarque particulièrement dans les Provinces frontieres de la Tartarie où ils ont plus souvent la guerre. C'est encore ce qu'en rapportent des personnes d'Europe, qui disent leur avoir vû faire des choses extraordinaires, & qu'ils n'auroient pû croire, s'ils n'en avoient été spectateurs. On tient aussi que les Tartares ne se seroient pas rendus maîtres de ces premieres Provinces avec tant de facilité, s'ils n'avoient trouvé ces peuples dans la division & les troubles d'une guerre civile; n'ayant, au lieu de legitime Souverain, que des Tyrans qui avoient mis cét Etat en une horrible confusion à la faveur des differentes factions de fidelles & de rebelles. Mais comme ils trouverent ces peuples si peu en état de faire une grande resistance, & qu'au contraire ils fortifierent encore leurs troupes d'un grand nombre de Chinois qui prirent parti parmi eux avec leur General Usangué, il arriva de là que ce qui devoit leur coûter plus de sang & plus de fatigue, fut ce qui leur donna moins de peine dans toute leur conquête.

Pour les Chinois des Provinces du Midy qui sont plus éloignées de la Tartarie, ce sont des hommes mols & effeminez par-dessus tous ceux de l'Asie. Ce qui a fait en partie la mollesse de ces peuples, & qui a été aussi une des causes de la perte de leur Empire, & le fera toujours de tout autre Etat, a été la profonde paix où toutes ces Provinces étoient depuis un long temps. Il y avoit des siècles entiers qu'on n'y avoit entendu parler de guerre que dans les Relations & les Histoires. On y étoit si peu instruit de la navigation, qu'on ne connoissoit les tempêtes & les naufrages qu'en peinture. Cette nation, qui se mettoit ainsi si peu en peine des armes & de la guerre, passoit toute sa vie dans les aises & les plaisirs. Le vice & le crime étoient toute son occupation, sans que la honte ou les châtimens pussent arrêter ces desordres. Et comme elle ne confideroit que les biens & les commodités de la vie presente, aussi n'avoit-elle point de Dieu, ni de Religion, ou du moins n'en avoit-elle qu'une qui ne l'empeschoit guères de s'abandonner à toutes ses passions.

Mais on pourroit dire encore, que ce n'auroit pas tant été la paix & la mollesse qui auroit ruiné l'Empire de la Chine, que le peu d'estime que toute cette Nation fai-

soit de la profession des armes & des gens de guerre. Les Chinois ne confideroient que les lettres & les sciences. Et c'est pour cela qu'un seul de leurs gens de lettres, s'il lui en avoit pris fantaisie, auroit comme foulé aux pieds une vingtaine de Capitaines, qui auroient encore été obligez de souffrir en patience ce mauvais traitement. Il alloit toujourns avec les Generaux qui commandoient les Armées, un Mandarin de lettres duquel ils dépendoient tous. C'étoit à ce Mandarin que toute l'Armée obeïssoit; c'étoit lui qui donnoit les ordres, & non les Generaux. C'étoient encore tous des gens de lettres qui tenoient les deux Conseils de guerre de cet Etat. Et ceux-là seulement y entroient qui étoient les plus capables de discourir sur le texte d'une loi, & non pas ceux qui auroient mieux sçû dresser l'ordonnance d'une bataille.

On avoit prévu il y avoit long-temps les mauvaises suites de cette maniere de gouverner. Les Histoires imprimées depuis plusieurs années en la Chine, en donnoient des avis qui meritoient bien qu'on y fît quelque attention. Mais tous ces avis ne servoient guères à ceux qui ne pouvoient pas croire le mal que lors qu'ils ne pourroient plus y apporter de remede.

On

On ne daignoit point à la Chine entrer dans les exercices & les emplois de la guerre. On laissoit cette profession à quelques miserables qui ne sçavoient que faire d'ailleurs. Et ceux-ci ne pensoient guères à y faire une grande fortune. Ils sçavoient trop qu'il n'y avoit ni honneur, ni profit à esperer dans les Armées ; parce que l'un & l'autre étoient pour les gens des lettres, qui faisoient beaucoup mieux leurs affaires de quelques mots d'une loi, qu'ils n'auroient fait en gagnant de grandes batailles. Aussi ceux qui venoient à avoir du commandement dans les troupes en étoient pour l'ordinaire peu capables. Et ceux qui l'auroient été, de desespoir de se voir si indignement traitez de ceux dont ils jugeoient les emplois beaucoup moins importans, abandonnoient bien-tôt le service & leurs charges sans se mettre en peine des interêts du Prince de l'Etat. On à sçû même que des Generaux avoient dit, qu'ils auroient mieux aimé aller attaquer une place des Tartares, que de venir donner un Memorial à la Cour du Roi de la Chine, & qu'ils craignoient plus de se trouver devant un de leurs Mandarins, qu'au milieu d'une embuscade de leurs ennemis.

On ne peut nier que ce desordre n'ait
perdu

perdu l'Etat de la Chine. Les Tartares l'ont dit plusieurs fois. Et ce fut pour cela qu'ils prirent d'abord une maniere de gouverner toute opposée. Car encore qu'ils scûssent que l'une & l'autre extrémité étoit vicieuse, ils crurent néanmoins que pour s'arrêter dans un juste milieu, il étoit comme nécessaire de passer de l'un de ces extrêmes à l'autre. Ce fut aussi ce que les Chinois firent de leur côté. De si mauvais Soldats qu'ils étoient auparavant par leur mollesse, & le peu d'estime qu'ils avoient pour les armes, ils devinrent à la fin tous Soldats & tous gens de guerre; & tous ceux qui ne voulurent pas se soumettre, aux Tartares abandonnerent tellement leurs delicateffes, qu'ils ne respirerent plus que les armes. Tout leur honneur & toute leur gloire ne fut plus que celle qu'ils espèrent d'acquérir par leurs grands exploits. Enfin les Chinois, quoi que bien tard, firent voir que naturellement ils ne manquoient ni de courage, ni d'adresse pour la guerre. Et dans ces dernières rencontres où ils se font vûs aux mains plusieurs fois avec les Tartares, les Relations rapportoient, qu'ils se mocquoient presentement de leurs arcs & de leurs flèches, qu'ils étoient beaucoup plus sûrs de leurs mousquets & de leurs arquebuses, qu'ils char-

geoient & déchargeoient très-habilement, qu'ils se servoient aussi avec beaucoup d'avantage de la pique & de la pertuisane, & qu'ils avoient encore tout l'usage qu'on peut avoir de la grosse artillerie. Mais ç'a été le mal-heur des Chinois de ne s'être pas plutôt mis en état de faire quelque grande déroute de leurs ennemis.

Ils n'ont pas manqué de répandre par tout, & de faire bien valoir les moindres avantages qu'ils ont eus dans ces dernières guerres. Les Tartares faisoient bien aussi tout ce qu'ils pouvoient pour maintenir la réputation de leurs armes: Mais la Renommée à trop de langues pour les pouvoir faire taire toutes. Cependant les peuples des Villes soumises, d'où l'on a sçû ce qui se passoit alors, ne se remuoient en aucune sorte. On y étoit plutôt comme interdit, & dans un silence qui faisoit douter; si c'étoit la crainte, ou quelque espérance, qui y suspendissent les esprits. On voyoit quelque chose qui pouvoit faire espérer la liberté. Mais on voyoit aussi qu'il y avoit beaucoup à apprehender que les Corsaires n'entraissent plus avant dans le país. Car ils attiroient avec eux les armes des Tartares, & en même temps tous
les

les maux qui avoient ruiné & deserté toutes les Villes qui étoient voisines de ces Mers.

Le Vice-Roi Ly n'étoit pas non plus satisfait de voir que les choses n'alloient pas comme il l'auroit souhaité. Il faisoit bien tout ce qu'il pouvoit pour empêcher que le mal ne devinst plus grand : Mais les Corsaires étoient en si grand nombre, & tellement répandus de toutes parts, qu'il ne pouvoit ni être par tout, ni mettre sur pied autant de troupes qu'il auroit falu. Car il voyoit qu'à toute rencontre, il auroit eu besoin d'employer des Armées entières. Ainsi tout ce qu'il pouvoit faire, en attendant du secours, étoit de les tenir le plus loin de Canton qu'il pouvoit, pour demeurer par là toujours le Maître de la Mer. Il eut avis, un jour, qu'ils venoient de prendre une place peu éloignée de cette Ville. Il ne manqua pas d'y aller aussi-tôt avec deux fameux Capitaines de Mer, & une Armée de cent soixante & dix Vaisseaux. Il menaçoit à son ordinaire d'aller couvrir la Terre & les Mers du sang des Corsaires. Mais toute cette colere ne se déchargea que sur des miserables qui ne pensoient guères à prendre part à sa querelle. Les Pirates qui avoient été avertis qu'il venoit

noit à eux , avoient faccagé & abandonné
 auffi-tôt cette place. C'étoit-là tout le
 divertissement qu'ils prétendoient de don-
 ner pour cette fois à ce Conquerant , qui
 jettant ensuite tout son feu sur cette
 miserable place , la reduisit en cendre, afin
 qu'elle ne servît plus une autrefois de re-
 traite aux Corsaires.

C H A P I T R E XIX.

Les Corsaires emportent auprès de Canton, un petit Fort dont ils avoient gagné une partie de la Garnison.

Le Vice-Roi des Lettres découvre une nouvelle trahison de la Garnison d'un autre Fort.

De quelle maniere il punit les Traites.

LES Corsaires après, avoir été chassés du voisinage de Canton, laisserent quelque temps cette Ville en repos, mais non pas le Vice-Roi qu'ils tenoient toujours sur pied d'un côté ou d'un autre. Un jour qu'il s'étoit un peu éloigné, pour poursuivre quelques-unes de leurs Escadres, d'autres ne manquerent pas de revenir aussi-tôt à Canton. Ce fut le soir du quatrième Aoust de 1674. qu'environ soixante & dix de leurs barques moüillèrent au pied de la muraille d'un des boulevards de la Ville. Ils s'étoient assuré d'une partie de ceux qui gardoient ce fort, & ainsi, ils ne furent reconnûs qu'au lever du Soleil; alors il se fit plusieurs décharges de l'artillerie de cette place. Comme les Traîtres avoient
fait

fait croire aux autres Soldats que c'étoient les Vaisseaux du Vice-Roi qui revenoient de course , personne n'y avoit donné l'alarme plûtôt. Mais les Corsaires qui attaquoient ce fort par plusieurs endroits, en furent bien-tôt les Maîtres. La plupart de ceux qui le gardoient passerent aussi-tôt du côté des victorieux, & quittant l'habit de Tartares , prirent le capot bordé de jaune , & la toque de même couleur , qui est habillement de teste des Soldats Chinois. Les autres, qui n'en firent pas autant , furent taillez en pièces. Il y avoit dans ce Fort une grande quantité d'artillerie , & d'autres différentes armes , avec de la poudre , & toute sorte de munitions. Les Corsaires prirent une partie des petites pieces pour armer leurs Vaisseaux , & jetterent les autres dans la Riviere. Pour les grosses qu'ils ne pouvoient pas enlever si aisement , ils les mirent en état de ne leur plus faire de mal. Ce Fort ne devoit pas être si proche de la Ville , puis qu'on n'y entendit point le bruit de l'artillerie , & qu'on ne scût qu'il avoit été attaqué , qu'à huit heures du matin , lors qu'un enfant qui s'en étoit échapé, en vint apporter les premières nouvelles.

Le Vice-Roi des Lettres, qui commandoit

doit alors dans Canton, ne pût croire cette surprise, qu'il n'en eût été mieux informé par ceux qu'il y envoya. Ils ne tarderent pas à lui venir rapporter que les Corsaires étoient les Maîtres du Fort, & qu'ils ne perdoient point de temps pour se mettre en état de s'y bien défendre. Le Vice-Roi sortit aussi-tôt avec un grand nombre de milices de pied & de cheval bien resolu de regagner ce poste. Il y vint à l'escalade plusieurs fois, & donna plusieurs assauts, où il fut toujours combattu avec beaucoup de feu de part & d'autre. Il y demeura ainsi beaucoup de monde, mais toujours plus du côté des Tartares qui venoient à la charge à leur ordinaire tout découverts. Les Corsaires obligerent enfin les Tartares de se retirer, sans pouvoir remporter alors aucun avantage. Il paroît néanmoins, encore que la Relation ne le dise pas, que depuis les Corsaires abandonnerent ce Fort pour reprendre la Mer, comme ils avoient déjà fait en d'autres lieux, & ils témoignent assez n'avoir pas envie de le garder, lors qu'ils en retirèrent une partie de l'artillerie, & mirent en pieces le reste. D'ailleurs le Vice-Roi des Armes, qui revenoit à Canton avec son Armée, n'auroit pas manqué d'employer ses forces pour les déloger de
ce

ce poste. Mais quelque victorieux qu'il fût revenu, il ne parut point qu'il eût fait aucun exploit de ce côté là.

Cependant le Vice-Roi des Lettres, qui vit l'ennemi si près de lui, se tint soigneusement sur ses gardes. Et comme il soupçonnoit que les Corfaires auroient des intelligences dans la Ville, ainsi qu'ils y en avoient en effet, il fut assez heureux pour surprendre un Espion, qui étoit un valet du Ceneral des Corfaires. Il le fit mettre à la question, où il confessa qu'il y avoit effectivement une conjuration contre les Tartares, & que le Chef & le principal entremetteur étoit le grand Colaô. C'étoit une des premières dignitez de la Chine, & au dessus de celle de Vice-Roi. Ce Colaô, appelé Chim, étoit alors sur un des Vaisseaux de ceux qui venoient de prendre le Fort, où il en attendoit un grand nombre d'autres avec quantité de milices qui avoient toutes juré de perir, ou de remettre la Chine en sa première liberté.

Depuis ce jour le Vice-Roi des Lettres, aussi bien que les autres Magistrats de la Ville, prit garde encore de plus près à ne pas se laisser surprendre. Pour cet effet, ils ordonnerent à la garde de toutes les portes des Capitaines, dont ils se pou-
voient

voient le plus affûrer, & le Vice-Roi lui-même voulut garder la principale. Il ne laissoit pas d'aller & de venir par la Ville, & de visiter encore jour & nuit les Gardes des autres portes qu'il exhortoit par son exemple, autant que par ses paroles, à veiller sur des ennemis qui ne dormoient pas. Il commanda aussi d'autres Capitaines, avec les meilleurs Soldats de leur Compagnies pour garder quelques postes aux lieux où il prévoyoit que les ennemis pourroient plutôt attaquer la Ville.

La diligence infatigable de ce Gouverneur, en suite de la déposition de l'Espion des Corsaires, fit qu'on arresta encore quelques Chinois qu'on pouvoit soupçonner d'avoir part à la conspiration. Ceux-ci étant à la question, avouerent sans peine que tout ce que l'Espion avoit dit étoit véritable; Qu'on avoit effectivement conspiré de livrer la Ville aux Corsaires; Que le Fort, où ils étoient entrez les derniers jours, leur avoit été rendu par la trahison de ceux qui le gardoient; Qu'il en devoit autant arriver d'un autre Fort proche de celui-là, où deux cens Soldats de la Garnison se préparoient encore de les faire entrer. Tout ce remuement ne donnoit pas peu d'embarras au Vice-Roi des

des Lettres, mais par son esprit, il vint à bout de tout. Il est certain que l'habileté de cet homme arrêta plus de maux, & conserva plus de Villes aux Tartares, que le Vice-Roi des Armes n'en pouvoit conquérir avec toute sa valeur, & il n'y a pas moins d'habileté à conserver les choses, qu'il y en a à les réduire, ou à les établir la première fois.

Le Gouverneur de Canton, apprenant qu'il y avoit une trahison dans cet autre Fort, s'y rendit en diligence; mais sans faire connoître qu'il en eût rien sçû. Il y entra au contraire, avec le visage d'un homme qui paroissoit fort satisfait. Il dit en suite aux Soldats, que, parce que c'étoit le temps de faire bonne garde, d'autant que l'ennemi étoit très-proche; il vouloit bien aussi, pour les y obliger encore davantage, les gratifier de quelque augmentation de leurs appointemens, & les faire mettre de nouveau sur l'Etat; qu'ils vinssent donc se faire enregistrer & recevoir payement les uns après les autres. Ils se présentèrent pour cela, d'autant plus contents, qu'ils se figuroient que leur trahison étoit plus cachée, & que le Vice-Roi qui seul pouvoit les apprehender, leur faisoit cette largesse pour les obliger à le mieux

servir. Car de l'air & de la maniere qu'il leur parloit, ils ne voyoient rien qui leur pût donner de l'ombrage. Ils entroient donc par une porte, où ils recevoient quelque argent de leur paye; & de là, ils sortoient par une autre, où ils étoient aussi payez de leur trahison. Le Vice-Roi avoit mis en cette derniere des gens affurez, qui avoient le secret, & toute la resolution pour se bien acquitter de l'ordre qui leur étoit donné. Ainsi, à mesure que les Traîtres y arrivoient les uns après les autres, ils trouvoient ceux-ci qui les poignardoient, & leur coupoient la gorge. Toute cette execution se trouva si habilement conduite, que les deux cens conjurez, qui devoient livrer le Fort, perdirent tous la vie, sans qu'aucun eût pû rien appercevoir de l'infortune de son compagnon. La garde de ce Fort fut commise en suite à de nouveaux Officiers, & à de nouveaux Soldats, qui étoient en plus grand nombre, & dont on s'assûroit mieux que des premiers. Cela n'étoit pas si mal expliqué pour un homme de lettres; & on pourroit dire que si tous les Juris-consultes de la Chine eussent été aussi habiles que celui-ci, le Roi & son Etat ne se feroient pas peut être perdus si-tôt.

On connût bien cependant de quelle importance il étoit que le Vice-Roi eût usé de la diligence , & de toute la résolution qu'il avoit fait paroître en cette expedition. Car, à peine avoit-on achevé de punir ces Traîtres, qu'outre les soixante Vaisseaux des Corsaires qui étoient au piéd du premier Fort , on vit paroître une nouvelle Flote de plus de deux cens voiles. C'étoient ceux auxquels les Conjurez devoient livrer la place. Ceux-ci qui s'apperçurent bien qu'il n'y avoit plus rien à faire , aprocherent de la Ville tout enragez , & menaçant qu'ils y alloient mettre tout à feu & à sang , & qu'ils n'y laisseroient point d'homme vivant. Les Tartares, qui n'étoient pas moins préparez à les recevoir , furent aussi-tôt à eux , comme ils descendoient de leurs Vaisseaux. Et là, on en vint aux mains, où le choc fut rude de part & d'autre. Les Tartares eurent à la fin l'avantage. Les Assaillans se retirèrent, mais à quelque distance de la Ville seulement , & hors de la portée du canon. Ils prirent-là poste, d'où ils tinrent en suite toute la Ville investie du côté de l'eau. C'étoit le plus grand mal qu'ils pussent faire alors à ceux de Canton ; parce qu'étant les maîtres de la Riviere , ils leur empeschoient

les vivres qu'ils ne pouvoient recevoir d'ailleurs.

Le Vice-Roi, qui se trouvoit assiégé de toutes parts d'ennemis couverts & déclarés, & encore dans un temps où le Vice-Roi des Armes étoit éloigné, & avoit avec lui les meilleurs Soldats de l'Armée, jugea qu'il devoit employer plus que jamais toute son adresse pour se maintenir. Il crût pour cela se devoir assurer du Frere & du Cousin du grand Colaô, qui étoit le chef des Conjurez. Il les fit arrêter, & il les obligea en suite d'écrire au Calaô : Que s'il ne se retiroit de devant la Ville avant trois jours, ils étoient condamnez à perdre la teste. Il fit encore venir les anciens Mandarins, auxquels il ordonna de demeurer tous auprès de sa personne, pour s'employer par leur credit & par toutes les voyes imaginables, à porter le Colaô à se retirer d'avec les rebelles, & à laisser la Ville en repos. Si le Vice-Roi ne menaçoit que pour faire peur, il ne pouvoit être encore blâmé. Mais s'il prétendoit exécuter ses menaces, il n'y a point de doute qu'il ne fût dès lors déraisonnable & injuste. Il exigeoit de ces prisonniers ce qui n'étoit pas en leur pouvoir, & il les condamnoit même à la mort, sans qu'ils fus-

sent

fent coupables. Il n'y a point de Loy qui
 commande l'impossible. Quel crime donc,
 de ne le pas faire? Or, il n'étoit pas au
 pouvoir de ces prisonniers de faire ce que
 ce Gouverneur vouloit. Aussi le Colaô,
 & les autres Conjurez, qui n'avoient pas
 ignoré qu'ils expofoient la vie de leurs
 proches, auffi bien que la leur propre,
 n'avoient pas crû devoir abandonner pour
 cela leur entreprise. Ce procedé cepen-
 dant du Vice-Roi mit l'épouvante dans
 toute la Ville, où chacun des habitans dé-
 meuroit en grand filence dans fa maison,
 en attendant quelle feroit la fin de toutes
 ces trahifons.

C H A P I T R E XX.

Allarme dans Canton , à l'approche des Corsaires.

Consternation de ses habitans.

Le Vice-Roi des Armes arrive , & met les Assaillans en fuite.

Recherche, & punition des Conjurez.

Resolution d'un Capitaine Chinois.

Sa mort, & ses loüanges.

ON ne vît pas que le Vice-Roi des Lettres gagnât rien à faire le mauvais. En laissant la justice , pour user de la violence, comme son Collegue qu'il avoit blâmé tant de fois , il ne fit que grossir encore les forces & le nombre de ses ennemis. Ainsi, à peine avoit-il commencé d'employer tous ces moyens violents pour mettre sa Ville en sûreté , qu'il vît fondre sur lui un plus grand nombre de Barques & de Vaisseaux de Corsaires. Au lieu de soixante qui étoient venus au pied du premier Fort , & des autres deux cens qui s'étoient approchez du second, on pouvoit compter alors plus de mille Vaisseaux devant & aux environs de cette Ville. Et toute cette nombreuse Armée fai-

faisoit par les continuelles décharges de son artillerie une si effroyable tempête, qu'il sembloit dans Canton que tout allât renverser. Le son des cloches, le bruit des tambours, les mugissemens de l'air, & l'agitation generale de tous les Elemens tenoient encore leur partie dans cét horrible concert. Mais pour s'imaginer quel pouvoit être tout ce tintamarre, il faut en se ressouvenant du bruit du canon de quelques vaisseaux marchands seolement, ou d'autres qui font en leur bord quelque feste ou réjouïssance, considerer que c'étoit ici celui de l'artillerie de plus de mille vaisseaux qui tiroit sans relasche. Que c'étoit le remuëment des armes, & de tous les instrumens de guerre de deux puissantes Armées qui s'animoient à qui jetteroit la terreur parmi leurs ennemis; & que c'étoit encore le resonnement d'un nombre infini de cloches, dont les differens sons de bas, de haut, d'enroué, d'aigu, & de perçant, assourdissoient les oreilles de tous ceux de la Ville, & des environs.

Les habitans de Canton tenoient pour cette fois leur Ville perduë, & la peur qu'ils avoient des Corsaires depuis leurs dernieres menaces, leur en avoit laissé de si horribles images, que quelques Chinois

qu'ils fussent , & de leur même país , ils ne pouvoient les regarder que comme autant de monstres & de demons. Tout leur recours étoit d'envisager desormais les Tartares , comme leurs protecteurs & leurs vangeurs. Toute la Ville étoit sous les armes par les ordres du Vice-Roi , qui fit encore un commandement que personne n'eût à paroître qu'avec l'habit de Tartare , sous peine de perdre la vie. Il ordonna pour cela à tous les Commandans des Escadres de punir de mort à l'heure même , ceux qu'ils trouveroient en habit de Chinois. Il fit retirer les embarras des ruës , afin que la Cavalerie y pût aller & venir , sans trouver d'obstacle. Les portes , les boulevarts , & toutes les murailles étoient encore couvertes de monde , qui ne cessoit de faire de continuelles décharges de mousquets & de arquebuses , pour faire toujours bnnne mine devant les ennemis. Mais tout d'un coup , on fut bien surpris de voir arriver le Vice-Roi des Armes. Il revenoit , conduit de sa bonne fortune , avec son Armée saine & entiere , & entroit ainsi dans la Ville au son des clairons & des trompettes. Il n'avoit point rencontré les ennemis , parce que la plupart étoient alors de l'autre côte de la

Ville;

Ville ; & il ne les aperceut qu'après qu'il fut passé. Ils s'étoient retirez dans un détroit où ils étoient couverts de quelques montagnes , qui empeschoient qu'on ne les pût voir.

Les Corfaires ne furent pas de leur côté moins surpris de revoir le Vice-Roi , & toute sa Flote , lors qu'ils l'avoient crû si loin d'eux. Et parce qu'ils se trouvoient fort en desordre , & peu en état de donner une bataille , ils n'oserent pas aller à lui , ni l'attendre , encore qu'ils fussent les plus forts. La premiere resolution qu'ils prirent , qui n'est pas pour l'ordinaire la plus genereuse , ce fut de prendre la fuite. Quelques-uns de leurs Vaisseaux commencerent à se retirer assez en desordre ; & les autres qui crurent en devoir faire autant , suivirent aussi-tôt avec tant de precipitation , qu'ils ne tirent pas la moindre piece de leur artillerie sur les gens du Vice-Roi. Il venoit à eux avec une satisfaction incroyable de tout le peuple de Canton , qui se preparoit à voir le jeu & le spectacle des Vaisseaux avec autant de sûreté , qu'il en avoit eu de frayeur peu de temps auparavant.

Les fuyards dans l'empressement où ils étoient , laisserent les plus beaux & les

plus grands de leurs Vaisseaux pour être trop pesans & ne pouvoir pas suivre les autres, sur lesquels ils retirèrent les Soldats, les gens de Mer, & ce qu'ils purent sauver de l'équipage. Le Vice-Roi qui ne perdoit point de temps, les poursuivit à toutes voiles. Mais il ne lui fut pas possible de les joindre. Leurs Vaisseaux étoient incomparablement plus legers, leurs Chiormes aussi plus délibérées, mieux en haleine, & infiniment meilleures que celles des Tartares, qui n'étoient que de misérables païsans qu'on ne retenoit que par violence.

Le Vice-Roi revint, après leur avoir donné la chasse quelque temps. Il se faisit pour lors des Vaisseaux qu'ils avoient laissez, & ramena de la sorte sa Flotte, tout glorieux & triomphant dans la Ville. Il y fut reçu comme son libérateur, & celui qui lui étoit comme venu du Ciel pour la secourir en un besoin si pressant. Le Vice-Roi des Lettres qu'il venoit de tirer d'un assez fascheux embarras, vint aussi au devant de lui, & il l'accompagna par toutes les ruës de la Ville, qu'il traversa au milieu d'une foule de monde, qui ne se pouvoit lasser de lui applaudir. Les places & les ruës où il passa, encore qu'il fit assez grand jour, étoient toutes éclairées de flam-

flambeaux ; & ce n'étoit par tout qu'odeurs & parfums qu'on brûloit pour lui rendre honneur , comme s'il eût été quelque une de leurs pagodes & de leurs idoles qu'on eût promené par la Ville. Mais à quel personnage donnoient-ils de l'encens ? & que ne font point faire la nécessité & la flatterie à des misérables !

En suite de toutes ces réjouissances publiques , les Vice-Rois s'employèrent à la recherche des complices de la conjuration. Ce n'étoit pas ici celle de Catilina. Il ne s'agissoit que de délivrer sa patrie , & non pas de l'opprimer. On fit cependant des perquisitions très-exactes. Les Chinois sont ordinairement habiles à cacher & à dissimuler les affaires de leur Nation , & ils ne parlent qu'avec retenüe , même des choses les moins importantes. Celui qui auroit découvert un secret , deviendrait aussitôt un ennemi public , & toute la Nation le persecuteroit. Cependant, lors qu'ils sont à la question , les premières douleurs leur font bien-tôt dire tout ce qu'ils sçavent. Ils s'aiment trop pour aimer leurs amis, au point de souffrir quelque chose de pénible pour eux , & ils ne prétendent pas que cette amitié leur coûte si cher.

On n'eut donc pas plutôt commencé à donner la question aux premiers qui fu-

rent arrêtez, qu'on scût aussi-tôt tous ceux qui étoient de la conspiration. Il y en avoit qui étoient simplement complices & consentans, & d'autres qui en étoient les négociateurs & les chefs. Les Tartares ne tarderent point à couper les testes des uns & des autres. C'est le supplice ordinaire dont ils punissent les criminels, sans faire difference des crimes ni des personnes. Il suffit qu'ils ayent mérité la mort.

On prit garde encore de plus près, en suite de cette première execution, à faire bien garder les portes de la Ville. Pour cela on y établit de nouveaux Capitaines avec des Soldats d'une fidélité reconnüe. On usa aussi de toutes les circonspections imaginables à fermer & à ouvrir les portes, en diversifiant tous ces moyens qu'on employoit, pour s'assurer, si elles demeuroient bien fermées, afin de mieux faire connoître à ceux qui pourroient penser à quelque nouvelle trahison, qu'on ne manquoit pas de se tenir bien sur ses gardes. On examinoit de plus très-soigneusement tous ceux qui entroient & sortoit de la Ville, & on vouloit scavoir tout ce que l'on en enlevoit.

Toutes ces précautions, aussi-bien que la mort si précipitée des conjurez, tenoit le monde tout interdit, & faisoit qu'on ne

ſçavoit que dire & que penſer dans la Ville. Chacun de ces habitans étoit toujours dans la peur que quelqu'un, qui lui voudroit du mal, ne l'allât dénoncer entre les conjurez; Car il n'étoit pas beſoin d'autre procédure pour faire perdre la vie à un homme; & il y a bien ſujet de croire, qu'un grand nombre de perſonnes très innocentes furent traitées comme les plus coupables. C'eſt une ſorte de vengeance aſſez ordinaire à cette Nation, que des miſerables s'aillent pendre à la porte de leurs ennemis, pour faire connoître par là qu'ils meritoient un pareil châtiment, ſi l'on leur faiſoit juſtice. C'eſt à ce prix que ces laſches achettent quelquefois la ſatiſfaction d'une vengeance. Chacun donc des habitans de Canton demeuroid durant ces mauvais jours comme priſonnier dans ſa maiſon. On avoit ſeulement les yeux & les oreilles à ce qui ſe paſſoit; mais il ne falloir rien dire. A peine même oſoit-on ouvrir la bouche dans les lieux les plus retirez du logis. On ne ſ'y expliquoit que par geſtes, & en hauſſant les épaules. Et c'étoit dans ces temps ſaſcheux le meilleur expedient qu'il y eût pour éviter de plus grands maux.

Quoi que les Chinois disent bien-tôt tout ce qu'ils sçavent, lors qu'ils sont à la question ; il y a pourtant par tout des hommes rares & qui peuvent passer pour des prodiges à l'égard des autres. C'en est un assez grand, qu'un homme seul ose bien être constant & genereux parmi une multitude de lasches & de timides. C'est ce qui arriva dans le grand nombre des Chinois qui furent dénoncez comme chefs ou complices de la conjuration. Un Capitaine Chinois, non d'entre les Corsaires, mais de ceux qui avoient commandé dans le pais, & qu'ils appellent des Mandarins d'armes, fut mis à la question ; & interrogé s'il sçavoit quelque chose de la conjuration, & des Conjurez. Il répondit ;

„ Qu'il en sçût, ou qu'il n'en sçût pas,
 „ qu'il n'étoit pas un homme à vouloir faire mourir aucun de ceux de sa Nation par les mains de ses ennemis ; qu'on n'appelloit pas une conjuration, la resolution que pouvoient avoir faite ceux d'un même pais de s'unir ensemble contre leurs Tyrans, pour delivrer leur patrie de l'oppression ; Qu'à la verité, si c'étoit-là ce qu'ils appelloient une conjuration, il étoit le premier de tous les Conjurez qu'il y eût dans l'Empire, & qu'il auroit
 „ donné

„ donné de bon cœur sa vie pour faire reüs-
„ fir cette conjuration. Què c'étoit-là ce
„ qu'il avoit à dire, & ce qu'il sçavoit
„ fort bien. Ces paroles si fermes & si bien
dites ne plaisoient pas aux Tartares, qui n'é-
toient pas accoûtumez à entendre ce lan-
gage parmi les Chinois. Et parce qu'ils é-
toient les maîtres, ils firent ausfi-tôt un cri-
me d'un discours si libre & si vigoureux.
Ils ordonnerent donc qu'on préparât une
plus rude question, & dirent à ce Capitai-
„ ne; Qu'il reservât cette fierté pour le
„ temps où l'on le ferreroit de plus près,
„ & où tout son courage lui seroit pour
„ lors fort nécessaire.

Il ne fut pas plus touché de leurs raille-
ries, que de leurs menaces. Ce n'étoit pas
un homme qu'il fallût mesurer sur le reste
des Chinois, & Rome même dans le temps
de ses Catons, n'auroit pas eu un nombre
bien grand de semblables personnages. C'é-
toit le malheur de la Chine, de n'avoir pas
eu plusieurs Capitaines comme celui-ci, qui
auroient bien empesché les Tartares d'en
venir si avant. On lui donna de nouveau
la question, qui fut exttaordinairement ru-
de. Il la souffrit avec une fermeté toujours
égale, sans changer de sentimens, & non pas
même de visage. Plusieurs Chinois qui
ju-

jugeoient combien ils étoient éloignez de donner un si genereux exemple , étoient tous de mauvaise humeur , de voir tant de fermeté en un homme de leur Nation. Mais les Tartares enrageoient de trouver un Chinois qui se mocquât d'eux , & de tous les maux qu'ils lui faisoient souffrir. Ils se faschoient d'avoir affaire à un homme invincible , & qui ne vouloit pas se rendre au milieu de toutes les douleurs. Il leur disoit toujourns fortement & dans le temps qu'ils le tourmentoient davantage ;

„ Qu'ils se tourmentoient eux-mêmes in-
 „ utilement ; qu'il étoit tout resolu de
 „ mourir dans les tourmens , & non une
 „ fois seulement , mais plusieurs, s'il avoit
 „ autant de vies qu'il en voudroit donner
 „ pour le service de son legitime Souve-
 „ rain , & de sa Patrie ; Qu'il croyoit
 „ bien qu'elles seroient très-heureusement
 „ perdües, ou plutôt glorieusement em-
 „ ployées , pour rendre à sa Patrie un de-
 „ voir si legitime & si indispensable à un
 „ homme de cœur.

Les Vice-Rois firent venir sa femme & son fils , ils les lui presentèrent avec menaces qu'ils les alloient faire mourir en sa presence , s'il ne leur declaroit les conjurez. Ils vouloient voir si ce qu'il y a
 de

de plus tendre à un pere & à un mari ne lui pourroit pas amollir le courage. Ils croyoient, qu'encore qu'il ne se fouciât pas de perdre la vie, il seroit peut-être touché, que des personnes qu'il devoit le plus aimer, la perdissent à son sujet. Mais à peine les eut-il vûs devant lui, que se mocquant encore des Tartares, & regardant d'un œil fier son fils & cette femme :

„ Celle que vous m'amenez ici
 „ dit-il, n'est pas ma femme legitime. Non,
 „ ma femme n'a pas été assez malheureuse
 „ pour se trouver entre les mains des Tar-
 „ tares. Il y a plusieurs jours que je lui
 „ ay moy-même ôté la vie à la priere quel-
 „ le m'en fit. Je ne pouvois me plaindre
 „ qu'elle n'eût pas conservé son honneur &
 „ le mien; & elle pouvoit être satisfaite de
 „ l'estime que je faisois de sa fidelité. Mais
 „ nous ne nous trouvions pas en sûreté
 „ parmi toutes vos violences. C'est pour-
 „ quoi nous ne voulûmes pas laisser plus
 „ long-temps en peril ce qui étoit à elle
 „ & à moi de plus precieux que la vie.
 „ Vous pouvez donc faire tout ce qui
 „ vous plaira de cette femme, qui n'est
 „ point celle que j'ai legitiment épousée,
 „ & à laquelle mon honneur, ni mon des-
 „ honneur, n'est point attaché. Pour ce
 „ jeune homme que vous me presentez, je
 „ recon-

„ reconnois qu'il est mon fils. Mais il se-
 „ roit aussi peu au monde que ma femme,
 „ si l'on ne me l'avoit ôté des mains. Je
 „ crains donc si peu de le voir mourir,
 „ que vous me fatisferez au contraire de
 „ lui ôter la vie au plutôt. Qu'il meure,
 „ je vous en conjure ; Ostez-lui la vie,
 „ ou laissez-moi la liberté de la lui ôter
 „ moi-même. Je mourai content, quand
 „ je sçaurai qu'il n'aura plus à vivre sous
 „ une domination de Tyrans ; qu'il ne
 „ pourra pas lui-même être un traître à sa
 „ Patrie ; & qu'il ne pourra plus encore
 „ ni voir, ni souffrir les trahisons & l'op-
 „ pression qu'elle souffre.

Ce pere ne pût pas répandre le sang
 de son fils, & il n'obtint pas non plus de
 ses bourreaux qu'ils le fissent mourir. Il
 n'avoit point d'armes, ni la liberté de s'en
 servir. Mais il y a apparence, qu'il auroit
 bien-tôt executé tout ce qu'il disoit, s'il
 l'avoit pû, & peut-être quelque chose
 de plus barbare, dont il n'y auroit
 qu'un infidelle & un idolatre qui fût
 capable, qui auroit été d'arracher avec
 plaisir le cœur & les entrailles de son
 fils.

Ce qu'a fait autrefois Caton, cet hom-
 me tant vanté dans l'antiquité, semble
 beaucoup moindre, que ce qu'auroit fait ce

Capi-

Capitaine Chinois. Caton eut dans Uti- que assez de resolution pour mourir de fa main. Mais il n'en eut pas assez pour souffrir la mort de son fils. Il voulut bien au contraire l'envoyer à Cesar avec des recommandations. Et il disoit à ce Tyran : „ Que pour lui , il avoit fait „ choix de mourir , parce qu'il ne pou- „ voit pas se résoudre à vivre sous des Ty- „ rans , après avoir vescu dans une Patrie „ libre depuis de si longues années. Mais „ que pour son fils , comme il étoit jeune, „ il pourroit bien avec le temps s'accoutu- „ mer à la servitude. ” Qu'il le lui recom- mandoit , & le prioit de le recevoir en sa protection. Au lieu donc que ce Romain recommandoit son fils au Tyran de sa Pa- trie , & en faisoit dès lors un esclave , ce Chinois au contraire étoit resolu d'ôter lui- même le vie au sien , afin qu'il n'eût à souffrir ni la tyrannie , ni l'esclave. Ce ne seroit donc pas une exaggeration de dire que la Chine a eu aussi dans ses dernieres disgraces des hommes extraordinaires , & même plus que des Catons.

Les Vice-Rois auroient dû faire plus d'estime de ce Chinois si genereux. Mais ou ils ne le considererent pas , ou plutôt ils le regarderent d'une telle maniere , qu'il leur parut même redoutable. Et ce fut peut- être

être ce qui les obligea à ne laisser pas vivre plus long-temps un tel ennemi. Ils firent retirer son fils & sa femme, auxquels il paroît qu'ils ne firent aucun mauvais traitement, & le lendemain ils le firent mourir. Cét événement a été une chose fort celebre parmi les Chinois. On approuve par tout les belles actions, & parmi les lâches mêmes. Mais c'est un très-grand mal qu'on louë le bien, & qu'on y porte même de l'envie, sans qu'on se mette davantage en peine de l'imiter & de le fuivre.

On scût peu de temps après par le bruit qui se répandit de cette mort, que ce Capitaine étoit un de ceux qui commandoient les troupes du Roi Gueyvan. Ce Prince, qui s'étoit retiré dans les montagnes, l'avoit envoyé par les Villes de la Chine, pour y animer les peuples à la liberté, & à se déclarer contre l'ennemi commun. Et c'est ce qu'il faisoit alors, leur faisant aussi entendre que Gueyvan feroit à leur teste, & les commanderoit comme le Roi & le legitime successeur de l'Empire de la Chine. Cette negotiation n'eut pas pour lors un succez plus heureux. Cét exemple d'une rare fidelité fit connoître seulement que Gueyvan, qui devoit être un des meilleurs Princes de

tous

tous ceux qui venoient d'être couronnez dans cet Etat, n'auroit pas pû employer un plus digne Ministre pour le servir contre ses ennemis. Sa valeur & son courage, qui lui ont merité de grandes loüanges parmi tous ceux de sa Nation, ont donné lieu aussi de parler ici avec un peu plus d'étendue de ses dernieres aventures.

C H A P I T R E XXI.

Les Corsaires prennent quelques places, & reviennent attaquer Canton.

Le Vice-Roi les défait en mer.

Mauvaise conduite des Chinois, qui ne faisoient qu'irriter les Tartares, & consommoient ce qui leur restoit de forces.

IL faut achever de rapporter ce que l'on a pû sçavoir de ces Corsaires, qui ne se lassoient point de donner tous les jours de nouvelles fatigues à leurs ennemis. Le Vice-Roi des Armes y perdoit toutes ses mesures. Cét homme, qui sembloit ne devoir jamais se lasser de se voir les armes à la main, avoit trouvé des gens qui pouvoient le satisfaire & sur la mer & sur la terre. Ils venoient encore de se rendre maîtres de trois ou quatre des meilleures places de la Province de Canton, où ils se maintenoient malgré toute la colere de ce Tyran, & tout ce que pouvoient faire les Tartares pour les en chasser. Ils tenoient de plus quelques autres Villes assiégées, qu'ils pressoient de fort prés. Mais ils étoient encore bien plus puissans sur la Mer, où ils étoient très-

très-mal satisfaits d'avoir les derniers jours précipité si inconsidérément leur retraite, eux qui avoient alors beaucoup plus de monde & plus de forces que le Vice-Roi. Ils ne tarderent donc pas à le rejoindre, & à venir donner en même temps une nouvelle allarme à la ville de Canton. Ils vinrent mouïller au pied du premier Fort qu'ils avoient pris peu de temps auparavant. Et de là aux yeux & en la présence du Vice-Roi, ils firent à ces habitans leurs menaces ordinaires. L'approche de ces gens qui paroïssent toujours de si redoutables ennemis, remit incontinent le trouble & l'émotion dans la Ville. Les Tartares n'étoient pas moins embarrassés de voir tant de Corsaires fondre de toutes parts, & qui avoient par tout de si grandes & de si puissantes forces. Toute la Ville se mit sous les armes comme les autres fois, & y demeura toute la nuit avec un bruit & un tintamarre épouvantable. Les Corsaires n'en faisoient pas moins au dehors que les Tartares au dedans, qui mettoient en ordre leur Cavallerie, & crioient assez haut de tous côtez. Les Soldats étoient chacun en leur poste sur les murailles & aux portes de la Ville, & les Capitaines faisoient par tout de continuelles rondes. On ne garde pas parmi ces barbares un

aussi

aussi grand silence, qu'en faisant les rondes & les gardes dans les Armées disciplinées de l'Europe. Ce n'est au contraire qu'un résonnement continuel d'armes, de voix & d'instrumens de guerre. Ceux même qui sont en sentinelle & en garde, ne cessent toute la nuit de décharger leurs armes, au lieu que dans l'Europe on ne manqueroit pas en une telle heure de prendre l'allarme au premier coup de mousquet. Mais ce sont des barbares, & qui le sont encore plus dans leur maniere de faire la guerre, qu'il semble qu'il n'y ait que le bruit qui les assure & les rende vaillans. Ce peut être parce que le bruit & la voix tiennent pour l'ordinaire lieu de compagnie. Et ceux-ci aussi pour se rendre plus assurez les uns les autres, crient plus haut, & font davantage de bruit.

Ly, dès que le jour commença à paroître, resolut d'aller combattre en Mer les Corsaires. Et comme il sçavoit que pour cette fois ils en voudroient venir aux mains, & qu'ils l'attendoient pour cet effet, il se disposa aussi pour les aller attaquer avec une puissante Flote. Il ne tarda point à faire mettre à la voile & à aller à eux. Il les trouva qu'ils s'étoient déjà mis en ordre & en état de combattre. Il fit de même le partage & l'ordonnance de ses

Les Vaisseaux , & donna aussi-tôt le signal de l'attaque. On se choqua rudement de part & d'autre. Le combat fut sanglant, & la victoire long-temps disputée parcha tantôt d'un côté , & tantôt d'un autre.

Les Tartares combattoient avec plus de valeur & plus d'ordre , & se maintenoient mieux. Mais les Corfaires avoient de l'avantage, ayant beaucoup plus de monde; outre que, comme leurs Vaisseaux étoient plus legers , ils revenoient plus facilement & plus souvent à la charge ; & leur grand nombre s'étendant davantage en Mer ils venoient encore envelopper , & charger leurs ennemis devant & derriere. Il est certain , que s'ils eussent été aussi unis, & aussi bien d'accord entre eux, que l'étoient les Tartares, cette journée , & plusieurs autres en suite auroient pû être pour eux. Mais comme ce n'étoient que gens ramassez & partagez en différentes Escadres , les differens Chefs, qui les commandoient, n'avoient pas entre eux toute la bonne intelligence qui auroit été nécessaire. Ils avoient bien un General, mais ils n'en reconnoissoient que la qualité , & ne lui obeissoient qu'autant qu'il leur plaisoit, & non pas comme à un Chef qui auroit

eu une puissance souveraine & absoluë ; & ainsi, si au milieu de la meslée, il prenoit fantaisie à quelqu'un de ces Chefs d'Escadre, qui avoit moins de cœur, de se retirer, il le faisoit avec toute sa troupe, ainsi que Cleopatre laissa autrefois les Vaisseaux d'Antoine ; & de là, il arrivoit qu'encore que les autres Escadres soutinssent toujours assez valeureusement le combat, toute leur valeur cependant étoit à la fin obligée de plier. Car d'abord que les Tartares appercevoient quelques vaisseaux des Corsaires prendre la fuite, ils ne cessoient de crier victoire, ce qui les animoit à donner encore avec plus d'ardeur sur les autres, qui ne pensoient pas encore à se retirer. Dans ce peu d'union, & cette mauvaise intelligence qu'il y avoit parmi les Corsaires, une seule de leurs Escadres n'eut pas plutôt commencé à fuir, que ce ne fut plus dès lors qu'un desordre & une déroute generale. Les Tartares assûrez aussitôt de leur victoire, ne manquerent pas de les pousser ; & c'étoit-là le malheur des Chinois, qu'étant aussi habiles à fuir que les Parthes autrefois, ils ne l'étoient pas autant à combattre, & à gagner des victoires en fuyant. Ce fut là le succès de cette grande bataille, où les Corsaires

saïres furent mis en fuite , & les Tartares à leur ordinaire eurent tous les avantages de la victoire.

On a sçû que ces Corsaires avoient eu plusieurs autres rencontres avec les Tartares pareilles à celle-ci , mais ce ne seroit jamais fait que de vouloir les dire toutes : outre que, comme c'est presque par tout la même chose , la Relation n'en pourroit être qu'ennuyeuse. Il est certain, pour dire quelque chose en general de la guerre de ces Pirates , qu'ils se donnoient bien de l'exercice fort mal à propos. Ils ne confideroient pas que ce n'étoit ni le temps ni la saison de faire connoître à leurs ennemis qu'ils étoient encore en état de se faire craindre. Aussi pendant qu'ils ne faisoient que les engager à être davantage sur leurs gardes , & pour cela à demeurer sous les armes, & à tenir toujours de puissantes Armées en campagne , bien loin de leur faire beaucoup de mal , ou de remporter quelque avantage qui pût donner l'esperance de la liberté à leur Patrie , ils ne faisoient au contraire , que consumer ce qui pouvoit leur rester de forces , & se mettre ainsi , en ruinant leur país , en état de ne pouvoir jamais rien entreprendre contre leurs Tyrans. Car, quand même

ils auroient remporté quelque grande victoire sur le Vice-Roi , qu'ils l'auroient taillé en pieces avec toute son Armée, & qu'ils auroient par ce moyen reconquis la Ville & la Province de Canton , ils auroient bien dû s'attendre d'avoir bientôt sur les bras de nouvelles Armées de Tartares, qui ne les auroient pas laissé jouir long-temps de leur victoire. Et si elles ne venoient pas alors, ce n'étoit que parce que tout cet armement des Corsaires ne passoit pas à la Cour pour une guerre fort considerable. On croyoit que c'étoient seulement quelques mutins & quelques coureurs qui pouvoient bien donner quelque occupation au Vice-Roi , mais qui meritoient peu les soins de l'Empereur des Tartares, non plus que la presence de Pelipaovan, le Conquerant de la Chine, sous le gouvernement duquel étoit cette Province.

Il auroit donc été plus avantageux à ces Chinois de laisser les Tartares goûter quelque temps les délices & les douceurs de la Chine. Il y a apparence qu'ainsi qu'il arriva autrefois à Annibal à Capouë , ils n'auroient pas été après cela des hommes invincibles, comme auparavant. Il falloit laisser rallentir l'ardeur d'un ennemi victorieux. Et s'ils ne vouloient pas attendre
qua-

quatre-vingts dix ans, ainsi qu'autrefois les Tartares avoient été autant de temps les Maîtres de la Chine, ils devoient au moins leur donner le loisir de retirer leurs troupes, laisser repasser ces puissantes Armées, & obliger de plus en plus ceux qui seroient restez, à être moins sur leurs gardes, dans la croyance qu'il n'y auroit plus rien à craindre pour eux dans leur nouvelle conquête. Mais d'engager au contraire leur ennemi à tenir toujours la campagne, à avoir sans cesse les armes aux mains, & à devenir ainsi tous les jours plus fier & plus insolent de ses victoires, ce n'étoit pas tant travailler pour la liberté de la Patrie, que la reduire à ne pouvoir jamais sortir de l'oppression & de l'esclavage. Enfin, il n'y a qu'un Phœnix & qu'une Espagne au monde, qui ayent la vertu de se reproduire de leurs ruines, pendant que ce qui les ruine subsiste toujours. On dit, pour le Phœnix, que le feu qui le consume, est ce qui le r'anime en mesme temps; que c'est du brasier où il meurt, qu'il reprend une nouvelle vie; & qu'il ne pourroit pas, ailleurs que dans ses cendres & les charbons de son buscher, retrouver les émeraudes & les rubis de son plumage. L'Espagne s'est vüe de même renaître comme de son embrasement &

de ses cendres. Les Maures étoient après à la ruiner & à la détruire. Ils faisoient comme mourir tout ce grand Etat : mais ils ne laissoient pas de le r'animer en même temps ; parce qu'en y repandant le sang des Gots, ils ne faisoient que donner lieu à l'Espagne de redevenir bien-tôt elle même, & d'arriver encore à ce point de grandeur, au quel elle s'est vüe depuis une si grande & une si puissante Monarchie. Il se trouve dans la ruine de la Chine quelque chose de ce qui est arrivé autrefois à l'Espagne. L'Empereur Zunchin peut paroître un autre Dom Rodrigues, non pas tant dans la perte de son Empire, que dans la maniere si prompte & si precipitée, avec laquelle l'on a vü ce Prince & son Etat se perdre à la fois. Mais il n'arrivera pas qu'il soit aussi facile à la Chine de se rétablir, qu'il l'a été à l'Espagne, parce qu'on ne peut guères attendre de la legereté & de la mollesse des Chinois ces grands exploits, où il a falu que toute la valeur & toute la fermeté Espagnole se surpassassent elles-mêmes.

C H A P I T R E XXII.

Celebre prédiction d'un Astrologue de la Chine ; Que cet Etat seroit conquis par un Etranger qui auroit les yeux bleus.

Précautions que les Chinois prenoient pour détourner l'effet de cette prédiction.

LEs Chinois , qui se sont toujours assez adonnez aux Arts, & à l'estude des Lettres, ont eu aussi parmi eux de grands Speculateurs des Astres , & des hommes celebres dans la Judiciaire. Entre tous ces Astrologues qui avoient parmi eux quelque créance, un des plus renommez , qu'ils appelloient le grand Cahorri des Estoilles , leur avoit laissé, il y avoit déjà quelques années, une prédiction qui faisoit assez de bruit dans le pais. Cette prediction portoit qu'il viendroit un temps que l'Empire de la Chine passeroit en la puissance d'une Nation étrangere , & que celui qui en feroit la conquête, seroit un homme qui auroit les yeux bleus. C'est une chose très-rare dans tous ces pais de voir un homme qui ait les yeux bleus , & il s'en trou-

ve si peu que depuis cent ans que les Espagnols sont aux Philippines, qui est le grand abord de toutes les Nations de l'Orient, ils temoignent n'avoir jamais remarqué des yeux bleus qu'en des personnes d'Europe, ou nées de parens qui en étoient venus. Et si l'on en pouvoit remarquer en quelque autre, c'étoit comme un prodige, & même une chose monstrueuse parmi ces peuples. Mais les Chinois sur tous les autres, faisoient voir en toutes les rencontres l'extrême aversion qu'ils avoient des yeux bleus, tant pour être une chose extraordinaire parmi eux, que parce qu'ils ne manquoient pas de penser aussi-tôt à leur prédiction.

C'a été une des raisons principales qui a fait, qu'ils se sont toujours declarez si ennemis des Hollandois. Les yeux bleus sont cause qu'ils ne leur ont jamais voulu permettre d'aborder en leurs ports, non plus qu'aux Anglois & aux Danois qu'ils voyoient n'avoir pas tous les yeux noirs ou bruns, ainsi que ceux de la Chine.

Il n'a cependant servi de guéres aux Chinois de regarder si bien aux yeux de tant de monde. C'étoit d'un autre costé qu'ils devoient bien regarder de plus près. Mais comme ils n'y ont pas pensé, l'effet de leur prédiction est arrivé aussi du costé qu'ils

qu'ils ne l'attendoient pas. Celui qui doit avoir la teste cassée aura beau fuir loin des bâtimens & des ruines, s'il ne peut encore éviter qu'un Aigle ne lui laisse tomber quelque jour une Tortuë sur la teste.

Les Chinois qui prenoient tant d'ombrage des yeux des Hollandois & des Anglois, ne se défioient pas qu'il leur en devoit venir de Tartarie, qui leur seroient beaucoup plus funestes. C'est de là cependant qu'ils peuvent dire, que la prédiction de leur Astrologue s'est trouvée véritable. C'a été le jeune Tartare Xunchi, qui devoit avoir les yeux bleux, & qui a conquis leur Empire. Il faut pourtant remarquer que la Relation ne rapporte pas expressement, que ce Prince ait eu les yeux tels que portoit le prédiction. On a sçû seulement que Xunchi étoit parfaitement beau de visage, qu'il avoit le teint d'une extrême blancheur, mêlée agréablement d'un peu de rouge, qu'à peine auroit-on trouvé un' Anglois ou un Flamand, qui l'eut eu plus beau & plus frais. C'est donc à ces marques qu'on doit entendre qu'il avoit aussi les yeux tels que les Chinois les devoient apprehender; parce que pour l'ordinaire, ils sont comme inseparables de ces visages.

Voilà, ce me semble, de la maniere qu'on peut prendre l'accomplissement que les Chinois prétendent qu'ait eu leur fameuse prédiction. Elle n'étoit pas moins celebre chez cette Nation, selon que la Relation le rapporte, que le pourroit être parmi les Chrétiens, la prédiction de l'Ante-Christ, s'il est pourtant permis de faire ce parallele de la verité d'une de nos Propheties, avec une vanité de la Judiciaire des Chinois. Mais c'étoient-là les présentimens que ces misérables avoient de leurs mal-heurs. Ils ne font que plus à plaindre d'avoir pris tant de précautions inutiles pour empescher l'entrée de leur país aux Chrétiens, pendant qu'ils pensoient si peu à être sur leurs gardes du costé qu'ils avoient tout à apprehender. On a vû combien ils se mettoient peu en peine de payer & d'entretenir les troupes qui étoient à la garde de leur muraille : & c'étoit pourtant de ce costé là qu'ils avoient de plus veritables & de plus redoutables ennemis. Voilà enfin, jusqu' où pouvoient aller les mal-heurs de cette aveugle Nation, d'avoir crû être si bien avertie de ses maux, & d'avoir crû encore avoir pris toutes les précautions nécessaires pour s'en garantir ; tandis qu'elle pensoit peu à reconnoître celui qui tenoit ses crimes, dans sa juste balance & les châtimens qu'elle

qu'elle meritoit, Elle a voulu cependant comme se consoler, que son Astrologue au moins ne l'avoit pas trompée; & elle n'a pû s'empescher de témoigner, que c'étoit un Arrêt du Ciel, que l'Empire de la Chine passât en la puissance d'un autre Maître. Mais elle n'a pas été plus loin. Elle n'en n'a pas reconnu davantage celui qui appelle à son jugement les peuples & les Rois; celui qui cache long-temps sa justice par la patience qu'il a sur les injustices des hommes; mais qui ne laisse pas de la manifester & de la faire connoître, quand il lui plaît, par les châtimens visibles qu'il fait de leurs infidelitez, & de leurs desordres.

C H A P I T R E XXIII.

Les Chinois qui négotioient dans les Etats voisins, y furent mal-traitez lors qu'on y apprît la perte de leur Empire.

Mauvaise reception que fit le petit Roi de la Cochinchine à ceux qui venoient chercher une retraite dans ses terres.

APRE'S avoir rapporté ce que l'on a pû sçavoir de la Conqueste de la Chine par les Relations & les Memoires assez abregez qu'on en a pû avoir, il reste à dire quelque chose de la maniere que les Nations voisines traitèrent ceux des Chinois, qui se trouverent dans leurs terres, lors qu'elles apprirent la perte de leur Empire. Comme ils s'étoient si mal défendus, à peine sçavoit-on qu'ils eussent été attaquez, quand on eut la nouvelle qu'ils étoient déjà assujettis à de nouveaux Maîtres. De toutes les Nations de l'Asie, il n'y avoit presque que les Chinois qui transportassent alors leurs denrées & leurs marchandises dans les Etats voisins. Ils tenoient pour cet effet, aussi bien que pour la defense de leurs costes, un assez grand nombre de vaisseaux en MÉR. Peu de

de tems auparavant les Japonnois alloient bien trafiquer, comme eux, hors de leur païs: Mais alors tout ce commerce leur avoit été interdit par des Loix de leur Prince qui menaçoient de punition corporelle tous ceux du Japon, qui entreprendroient de sortir hors de ses terres. Il permettoit seulement aux Etrangers, à l'exclusion des Chrétiens Catholiques, de venir au Japon vendre & acheter ce qu'il leur plairoit. Un grand nombre de Chinois sortoient ainsi hors de leur païs, & particulièrement de la Province de Fochiem, d'où sont presque tous ceux qui s'addonnent à la Navigation. Ils alloient porter leurs marchandises en differens lieux, comme au Japon, à l'Isle de la Corée, au Tunquin, à la Cochinchine, à Champa, à Cambaye, à Siam, à Patani, à Macassar, à Solor, à Sumatra, & quelquefois jusqu'à Jacatra, qui est une Colonie des Hollandois dans les Indes Orientales. Mais d'autant que leurs vaisseaux ne sont pas propres pour de grands voyages, quoi que quelques-unes de ces traites ne soient de guères moins de cinq ou six cens lieuës, ils ne pouvoient pas aller plus loin. La politique aussi de cét Etat ne leur laissoit pas la liberté de construire de plus grands bâtimens, & qui fussent

assez forts pour des voyages de plus long cours. Elle apprehendoit que ces Marchands ne s'arrêtaissent à la fin en des terres éloignées, d'où ils ne rapporteroient plus à la Chine le profit de leur commerce.

Les Chinois étoient toujours très-bien venus chez tous ces Etrangers à cause du grand profit que leur Negoce y apportoit. Et comme toutes leurs marchandises avoient grand cours & grand debit à Manile, & dans toutes les Philippines, on y voyoit toujourns aussi un grand nombre de ces Marchands. Il y en venoit moins durant ces dernieres guerres, mais quelques-uns ne laissoient pas d'y maintenir toujourns le commerce. Et d'abord qu'ils virent leurs affaires se pouvoir remettre, ils ne manquèrent pas de donner de l'esperance, qu'ils y reviendroient encore en aussi grand nombre que jamais.

Les Chinois n'avoient pas non plus de peine à venir s'établir & demeurer chez les Etrangers. Ils y faisoient même des alliances & des mariages avec ceux du pais. D'autres prenoient quelques Cantons separez, qui étoient ensuite comme des Colonies & des habitations toutes de Chinois. Plusieurs autres étoient dispersez par le pais, où ils s'occupoient à cultiver les champs

champs & les terres des Seigneurs de ces Etats. D'autres encore s'employoient en différentes vacations, & en plusieurs arts mechaniques ; par où ils se rendoient extrêmement utiles chez ces peuples. On tient ainsi que durant les guerres de leur pais, il y en pouvoit avoir plus de cent mille qui avoient leurs familles & leurs établissemens dans les Etats de leurs voisins. Il s'en trouva dans une seule Isle des Philippines, qui se souleva contre la ville de Manile en 1649. plus de quarante ou cinquante mille.

Autant que la nouvelle de la perte de la Chine surprit tous ses voisins, autant étonna & humilia-t'elle tous les Chinois qui étoient dans leurs Etats. Ceux-ci, qui n'étoient pas pour lors dans leur pais, & qui peut-être n'y devoient jamais retourner, ne laisserent pas d'avoir bren à souffrir de tout ce qui se dit alors à la honte & au deshonneur de leur Nation. Ils en étoient eux-mêmes tellement en colere, qu'ils ne pouvoient souffrir seulement d'en entendre parler. Ils ne vouloient pas croire non plus tout ce qu'on disoit des Tartares. Ils taschoient de couvrir de tout ce qu'ils pouvoient leur infamie & leur honte ; & pour cela il n'y avoit point de contes qu'ils n'inventassent
pour

pour faire croire que les Chinois avoient fait & faisoient encore de grands exploits pour la défense de leur país. C'étoient de belles fictions que ceux qui étoient encore en la Chine ne laissoient pas d'écrire à ceux qui en étoient éloignez. Ainsi un Chinois Chrétien, qui avoit femme & enfans dans un lieu fort éloigné de la Chine, où il s'étoit établi depuis vingt ans qu'il en étoit parti, & où il n'esperoit pas retourner jamais, fut bien assez hardi pour debiter que les Chinois avoient enfin taillé en pièces tous les Tartares; Qu'ils avoient délivré la Chine, & le reste du monde de ces Tyrans, & qu'il n'y avoit plus de guerre dans la Chine que de quelques-uns du país, qui disputoient à qui donneroit un Maître à tout ce grand Empire. Celui à qui ce Chinois faisoit ce conte, s'efforçoit bien, autant qu'il pouvoit, de le desabuser. Mais l'autre ne manqua pas de faire voir aussi-tôt une lettre qu'il disoit avoir receuë de son frere, où il lui mandoit tout ce qu'il disoit. On prit garde, ce qui étoit encore remarquable, que cette lettre étoit de la même date que la pretendue relation qui venoit de faire scavoir le détail de tout ce qui étoit rapporté ici & l'on étoit si assuré que ce qu'elle disoit étoit véritable, qu'il n'en restoit pas

pas le moindre doute , non plus que du temps , où elle marquoit que les Tartares avoient achevé de conquérir cét Empire. Celui à qui le Chinois debitoit sa nouvelle ne pouvoit s'empêcher de rire , & le vouloit bien convaincre qu'il n'y avoit rien de plus faux : mais il voulut en demeurer à ce que son frere lui écrivoit. Il pretendoit qu'à cause qu'il étoit Chinois, & zélé pour la religion de son païs , il n'étoit pas capable de lui mander des mensonges. C'étoient à la verité des qualitez qui rendoient ce personnage fort croyable. Ce pauvre homme pourtant ne laissa pas de s'en aller assez mécontent : ce qui donne lieu de penser qu'il avoit encore plus de foi à ce qu'on lui disoit, qu'à la lettre de son frere. Mais il étoit fâché & avoit honte en même temps de demeurer d'accord d'une verité qui ne lui plaisoit pas.

On n'a point fait dans la plupart de ces païs de plus mauvais traitemens aux Chinois , tant à ceux qui y étoient déjà, qu'aux autres qui y font venus depuis avec l'habit de Tartare , que de se mocquer d'eux & leur dire quelques injures , comme de les appeller des traîtres à leur Roi, & des lâches qui avoient mal défendu leur Patrie. Ces reproches
leur

leur pouvoient être sensibles ; mais c'étoit peu de chose ; & ils en meritoient de plus facheux.

Ils trouverent encore moins de dureté parmi les Sujets du Roi d'Espagne, qui eurent au contraire beaucoup de compassion de leur infortune. Il auroit fallu être bien dur, pour ne pas voir avec quelque douleur l'état déplorable de ce grand Empire, qu'on avoit vû, peu d'années auparavant si florissant. Les Espagnols devoient être encore plus touchez que les autres, eux qui pouvoient se ressouvenir de ce qui s'étoit passé antrefois chez eux. Il est pourtant vrai que generalement on n'étoit pas fort fâché que les Chinois fussent humiliez au point qu'ils l'étoient. Leur maniere d'agir avec les Etrangers étoit si pleine d'ombrages & de défiances, & tellement embarrassée de difficultez, qu'il n'y avoit pas moyen d'aborder ni d'approcher seulement de la Chine. Ce qui faisoit que tout ce grand Empire étoit comme fermé au commerce & à la société du reste des hommes, & par là à la lumiere de la Foy & de la veritable Religion, qui y a été si horriblement persecutée, par cette raison seulement, que ceux qui l'annonçoient étoit des Etrangers qui entroient dans leur país, contre la défense de leurs

Loix.

Loix. Mais toute cette inhumanité ne procedoit que des terreurs paniques & des méfiances basses de cette ombrageuse Nation. Le Tartare est bien éloigné de toutes ces manieres d'agir des Chinois. Comme il juge plus avantageusement de sa valeur & de ses forces, il a voulu que l'entrée de ses Provinces fût ouverte à toutes les Nations de la Terre. Il se met peu en peine qu'il y vienne des Etrangers. Il apprehende si peu qu'on vienne conquerir son païs, qu'il prétend au contraire que le bruit de ses grands exploits a fait peur à toute la Terre.

Les Tartares sont vaillans & genereux, leur maniere d'agir est aussi plus franche & plus aisée, & revient beaucoup à ce qui se fait dans nôtre Europe. Ils n'ont pû souffrir toutes ces ceremonies & ces prosternemens qu'on faisoit devant les Mandarins Chinois, comme pour les adorer, ainsi qu'on le verra en traitant de leur gouvernement. C'est pourquoi comme on eut d'abord quelque esperance que le changement de cét Etat ouvreroit & faciliteroit le Commerce, non seulement des biens de la Terre, mais beaucoup plus des richesses de la Foy, tout autre que les Chinois, sur tout les Chrétiens, ne fut pas fâché que les affaires de ce grand Empire allassent avoir desormais une autre face. Il

Il faut dire cependant quelque chose de la maniere que le petit Roi de la Cochinchine, proche voisin des Chinois, les recut après la ruine de leur país. Ce Prince est petit fils d'un Vice-Roi qui se revolta contre le Roi de Tunquin, avec les peuples qui habitent un petit Canton de cet Etat: Ainsi la Cochinchine n'est qu'une petite partie du Royaume de Tunquin, bornée de la Mer au Midy & au Levant, mais continuë du côté du Nort, comme tout l'Etat de Tunquin, avec la terre ferme de la Chine. Ce Vice-Roi se maintint dans sa revolte avec cette qualité de Vice-Roi, ou de Prince de la Cochinchine. Son fils & son petit fils se sont maintenus après lui, & ce dernier est presentement le Roi de ce país, qui est ainsi depuis soixante ans un petit Etat separé. Depuis ce temps le Roi de Tunquin n'a pas cessé de faire la guerre à la Cochinchine, prétendant en être toujours le legitime Souverain. Mais ce n'a pas été une guerre où les deux partis se soient fort échaufez. Comme les rebelles ont eu des amis puissans, qui les ont toujours maintenus, cette guerre n'a subsisté que par des raisons d'Etat; Et ce n'a plus été à la fin qu'une dépense & un employ de quelques finances pour tenir quelques gens de guerre

sur pied , sans qu'il y ait eu ni perte ni avantage de part & d'autre. C'est l'état où étoit la Cochinchine. Que s'il eût pris alors envie aux Tartares de tourner leurs armes de ce côté-là, ils eussent bien-tôt vidé la querelle de ces deux Princes ; & ils étoient l'un & l'autre assez voisins de ces Conquerans, pour trembler au bruit de leurs victoires.

Pour revenir au petit Roi de la Cochinchine, encore qu'il ne fût pas fort puissant, il ne laissoit pas de faire assez le mauvais. Il témoigna beaucoup de mauvaise volonté aux Chinois qui venoient d'être chassés du Japon, pour le sujet que l'on verra ci-après, & il mal-traita encore autant qu'il pût tous les autres de ce qu'ils s'étoient si mal défendus contre leurs ennemis. Ce Prince demeure ordinairement avec toute sa Cour en un lieu, où un grand fleuve appelé le Tayfu se vient rendre dans la Mer. Les Vaisseaux de tous les Etrangers qui viennent trafiquer dans ce pais y entrent sans aucune peine. Il y a à deux lieuës de l'embouchure de ce fleuve une Isle appelée Champailo , où d'une baye qui s'y trouve il se fait un Port où peuvent aborder quelques Vaisseaux. Il envoya là faire commandement aux Chinois, qui pensoient trouver quelque refuge chez lui, de
ne

ne passer pas plus avant, parce qu'il ne vouloit pas donner retraite dans son païs à ceux qui avoient été des traîtres à leur Roi, & à leur Patrie. Il les tint deux mois à la baye de cette Isle sans leur permettre seulement d'entrer dans le Canal de la riviere. Il vouloit leur faire sentir qu'ils ne meritoient pas que sa grandeur les traitât mieux. Ils comprirent aussi ce qu'il vouloit dire, & qu'il lui falloit de l'argent. C'étoit en effet tout ce que pretendoit ce grand Monarque, qui ne croyoit pas qu'il fût indigne de sa grandeur de profiter de l'infortune de ces miserables. Et c'étoit encore à cause qu'il voyoit les Chinois dans l'abaissement, qu'il osoit bien les traiter avec cette fierté, lui qui dans un autre temps n'auroit pas ainsi agi avec eux. Ceux-ci, qui virent bien ce qu'ils avoient à faire, ne manquerent pas de faire des presens au petit Roi de la Cochinchine. Et ils eurent par ce moyen la liberté d'entrer dans le canal de sa riviere. Il continua à leur faire bien valoir cette grace, mais ils sçavoient assez qu'ils en avoient toute l'obligation à leurs presens.

C H A P I T R E XXIV.

L'Empereur du Japon, traite durement les Chinois.

Ombrages que ce Prince a des Etrangers.

Combien ces défiances sont un puissant obstacle à la Conversion de ces peuples.

Il ne voulut point recevoir une Ambassade des Portugais de Macaô.

Que le Japonnois, quoi qu'il soit très-puissant, pourroit craindre les Tartares.

DE tous les Princes voisins de la Chine, il n'y en a point qui ait fait paroître plus d'inhumanité à l'égard des Chinois que l'Empereur du Japon. Ce Prince, comme on l'a déjà remarqué, s'est mis d'assez plaisantes phantaisies dans la teste. Ce ne sont, à les bien prendre, que de vaines frayeurs, qui inquiètent une ame basse & timide, mais qui ne laissent pas d'être un puissant obstacle à la predication du saint Evangile, & à la Religion Chrétienne, qui commençoit à faire un progrès considerable dans tout ce grand pais. Il prétend être pourtant un très-vaillant & un très-puissant Monarque. Et il le pourroit bien être, n'étoit qu'avec
toute

toute sa puissance ; il apprehende tellement les Rois étrangers, ceux même qui sont éloignez de lui ; de plus de cinq mille lieuës, & sur tout le Roi d'Espagne, qu'il en a des songes & des visions, lors même qu'il est le plus éveillé. C'est sur ces ridicules ombrages qu'il s'est mis dans l'esprit que tous ceux qui alloient annoncer la Religion Chrétienne dans ses États, n'étoient que des espions du Roi de Espagne. Et c'est la seule raison qu'il a eüe de chasser tous les Chrétiens de ses terres, & qui l'a porté encore à faire mourir ceux qui y étoient demeurez cachez, ou qui y étoient retournez pour continuer l'entreprise qu'ils avoient commencée, de porter la lumiere de la Foy à ses peuples. Il en a fait un grand nombre de martyrs, & même de ses Sujets naturels qui avoient été convertis à la Foy, sur la seule creance qu'il avoit, qu'ils étoient autant de Partisans des Espagnols. Enfin la peur où il est toujours qu'on ne le vienne déposséder de ses Etats, lui a fait faire les rigoureuses défenses à tous ses Sujets, de sortir hors de ses terres : car il s'est imaginé, qu'ils pourroient bien aller se faire Chrétiens en des terres étrangères, pour revenir ensuite avec les Espagnols, & leur aider à conquérir son Empire.

Les

Les Portugais lui envoyèrent en 1647. une Ambassade très-honorable, dont les gens & l'équipage étoient sur deux Galions. C'étoit pour traiter du rétablissement du commerce avec la ville de Macaô. Il ne fut pas possible de rien faire avec ce Prince. Il renouvela au contraire d'une manière encore plus forte ses premières défenses. Il prétendit seulement faire beaucoup de grâce à ces Ambassadeurs de leur laisser la vie. Les deux Galions demeurèrent devant Nangasaque quarante jours, depuis le vingt-fixième Juillet, jusques au fixième de Septembre de l'année 1647. On ne peut dire ce que ne firent point durant tout ce temps ceux du Japon, pour prendre leurs sûretés, & se tenir sur leurs gardes dans les défiances, & les ombrages qu'ils prenoient des moindres choses. Ils ne laisserent pas de paroître vouloir traiter ces Portugais fort obligamment, & avec toutes les civilitez que les meilleurs amis se pourroient rendre par tout ailleurs. Cependant, ils leur firent trouver bon de mettre à terre toute leur artillerie, leurs munitions, leurs voiles, & leurs timons, pour mettre le tout en leur garde, les assurant de le leur rendre très-fidèlement, lors qu'ils seroient prêts de sortir de leurs ports.

Les Portugais ne furent pas d'avis au commencement d'accorder cette demande. Ils s'excusoient qu'ils n'avoient pas ordre de ceux qui les envoyoit d'en agir ainsi. C'étoit pourtant plutôt par l'apprehension qu'ils avoient que les Japonnois ne voulussent les desarmer, pour venir en suite avec moins de peril leur ôter la vie, ainsi qu'il étoit arrivé à l'Ambassade qui y étoit venuë de Macaô en 1640. Ils connurent neanmoins peu de temps après qu'il n'y avoit rien à craindre, & qu'ils pouvoient en toute sûreté leur accorder ce qu'ils demandoient. Ils voyoient tous les jours que les vaisseaux Hollandois qui arrivoient alors à Nangasaque, ne faisoient pas de difficulté de leur laisser en garde tout leur équipage. Car, on usoit aussi au Japon de toutes ces précautions à l'égard des Hollandois, par la crainte qu'on y a généralement de tous les Etrangers. Mais on y apprehendoit les Espagnols encore plus que tous les autres.

Toutes ces terreurs paniques ne sont qu'un artifice de l'ennemi du salut des hommes, qui prétend par là empêcher que ces miserables peuples ne viennent à la connoissance de la véritable Religion. Car il est certain, qu'à bien considérer le Japon, il n'y a point de Souverain

verain dans l'Europe, & non pas même le Roi d'Espagne, qui pût conquérir un país si éloigné, ni qui y pût même conserver une seule place. Il ne faut pour cela que confiderer que le Japon est une étendue de terres & de peuples, qui contient plus de soixante Royaumes. Ils ne sont pas à la vérité si grands chacun en particulier que le Royaume de Naples, mais au rapport des Espagnols, qui ont vû les uns & les autres, ils ne le sont pas moins que ceux de Grenade, de Murcie, de Valence, & d'Andalousie. Il n'y a pas ainsi lieu de douter, qu'un Prince, qui commande à soixante de ces Royaumes, ne soit très-puissant Monarque. Et tout ce grand país est encore extrêmement peuplé d'une Nation toute guerriere, & qui craint si peu la mort, que pour s'expliquer seulement de ce qu'elle voudroit faire pour les personnes qu'elle aime, ou pour le service de son Prince, elle ne tarde pas à se mettre le poignard dans le sein. Ces peuples sont aussi tres-unis ensemble, & tres-soumis à ceux qui les gouvernent. Ils sont encore tres-bien armez, & de toutes les armes, dont on a l'usage dans l'Europe. On peut juger de là, si quand un Prince étranget seroit passé dans le Japon, & qu'il y auroit pris, ou fait construire quelque place, il s'y pourroit maintenir

long-temps , quelque forte & bien pourvûe qu'elle fût , & quand même il y emploüeroit tout ce qui suffiroit pour faire subsister une Armée entiere. Il auroit bien-tôt de rudes assauts à soutenir du côté de la terre. Il y verroit bien-tôt de puissantes batteries ruïner ses défenses ; & quelque résistance qu'il fît , il ne laisseroit pas de demeurer toujours assiégé & enfermé , non seulement au milieu de grandes Armées , mais encore de murailles & de montagnes même , s'il étoit nécessaire. Du côté de la Mer , quand même il l'auroit libre , & un port par où il pourroit recevoir du secours , il pourroit s'attendre de trouver du soir au matin la Mer & l'entrée de son port fermées par des montagnes que les Japonnois y transporteroient , s'il en étoit besoin. Il y a là , des gens & des vaisseaux , & tout ce qui est nécessaire pour de plus grandes entreprises. Ce Conquerant se verroit donc bien-tôt enfermé dans sa place , sans esperance de secours. Et quand il auroit des vaisseaux & des forces en Mer , s'ils n'étoient pas encore entrez dans son port , il verroit qu'ils n'y pourroient plus aborder , & qu'il n'auroit pas même de port alors , en sorte qu'il seroit obligé de les abandonner

ner aux tempêtes & aux mauvais temps, aux bancs & aux bas fonds, qui se trouvent en ces Mers plus qu'en toutes les autres du reste du monde. Que s'ils étoient dans le port, ce seroit pour n'en pas sortir, pour demeurer assiégés & enfermez comme lui.

Il ne faut pas qu'on se figure, que ce soit une exagération, de dire, que les Japonnois transporteroient les montagnes. Cela doit s'entendre par pieces & par morceaux, & non pas toutes entieres & à la fois, comme de grands Saints l'ont fait autrefois d'une maniere miraculeuse. Pour montrer cela, je n'ay qu'à rapporter ce que fit le Gouverneur de Nangasaque, dans le temps que les deux Galions des Portugais demeurèrent dans son port. Après plusieurs demandes & réponses des uns & des autres, ils entrèrent enfin dans le canal de la Riviere, qui a auprès de cette Ville plus d'un quart de lieuë de largeur. Mais quelques jours après, ceux qui étoient sur ces Vaisseaux, furent fort surpris de voir un matin cette Riviere fermée dans toute sa largeur d'un grand pont, entre lequel & le Château de la Ville, ils se trouvoient comme prisonniers. Les Japonnois n'en demeurèrent pas là. Deux ou trois jours après, ils firent voir encore

un matin sur ce même Pont, quatre Forts en distance égale, tout couverts d'artillerie & de gens de guerre. Outre ces Forts, il y avoit aux deux extremitéz du Pont, en descendant la Riviere, deux Escadres de Vaisseaux, ou plutôt deux Armées entieres, où il paroissoit en chacune plus de mille Barques & Navires, tant grands que petits, avec un nombre de milices dessus presque incroyable. Il est aisé de voir, si après cette diligence, les Japonnois ne pourroient pas faire des choses, qu'il semble qu'on ne pourroit rappoiter sans exageration.

On scût que ce qui avoit donné sujet au Gouverneur de Nangasaque de faire tout ce grand appareil, étoit qu'après avoir donné avis à la Cour du Japon de l'Ambassade des Portugais, il avoit pris garde qu'ils étoient entrez en des défiances, qui les auroient pû porter à s'en retourner, & comme il avoit apprehendé de fascher l'Empereur, & de passer à la Cour pour un imprudent, si, après avoir donné avis de cette Ambassade, elle s'en étoit retournée sans avoir receu les ordres & les réponses de la Cour, il s'étoit pour cela si bien préparé à retenir ces Ambassadeurs.

Si

Si le Gouverneur d'une seule Ville pouvoit, pour un sujet si peu important, faire une telle dépense, & une telle ostentation de sa puissance, en construisant sur une grande Riviere en moins de quinze jours un Pont avec des Forts tout couverts d'artillerie, & mettre encore plus de deux mille Vaisseaux, avec tout leur équipage, & leur monde en état de combattre, sans les autres milices qu'il tenoit encore sous les armes dans ses places: que ne pourroit point son Souverain & son Maître, pour chasser de ses Etats & de ses Terres un ennemi qui y feroit entré, quelque puissant & quelque redoutable qu'il fût. Il est donc certain qu'il n'y a point de Rois ni de Princes dans l'Europe, qui gagnassent beaucoup à faire des Conquestes si loin. Ce n'est pas que quelques Japonnois n'ayent dit, que dix mille bons Soldats Espagnols pourroient conquerir le Japon. Mais les Espagnols seroient fort vains, s'ils pretendoient que ces Japonnois leur auroient parlé alors fort serieusement. Dix mille hommes, sans autres dix mille encore pour soutenir ces premiers au besoin, seroient si peu de chose, pour faire quelque grand exploit dans un país si puissant, qu'à peine y'en auroit-il assez pour soutenir une embuscade des ennemis. Et si la faim

& les maladies, dans un changement d'air & de climat où les incommoditez des mauvaises nourritures en faisoient mourir une partie : Si la difficulté de traverser les Rivieres, & de s'ouvrir les passages en noyot ou perdoit une autre : Si les attaques des ennemis, les embuscades, les escarmouches & les batailles en consumoient encore une autre, combien resteroit-il enfin de ces dix mille hommes ? puis que quand même il n'y a ni guerre, ni ennemis, c'est si-tôt fait d'un bien plus grand nombre ? Le sens commun demeure donc bien d'accord qu'il n'y auroit qu'à rire d'un homme qui ajouteroit quelque creance aux paroles de ces Japonnois, aussi bien que de celui qui croiroit avoir avancé quelque chose pour avoir défait dix mille ou cent mille hommes dans le Japon, qui ne feroient pas encore si bon marché de leur vie à ceux qui les attaqueroient.

Il paroît ainsi que le Japonnois n'a pas beaucoup de sujet d'avoir peur. Mais le Demon le trouble de la sorte, pour lui faire fermer l'entrée de son pais à la lumiere du saint Evangile. Elle y est fermée aussi par une si horrible persecution, qu'à l'exception de celle qu'on attend de l'Ante-Christ, les Histoires n'en marquent gué-
res

res de plus cruelle. Il n'y a pas même d'esperance que les Ministres du Dieu vivant puissent approcher de long-temps de ce grand païs, si ce n'est que comme il a la clef de cét abyssme en ses mains, il y ouvre une voye qu'on ne sçait pas encore. On voit seulement que s'il y avoit quelques moyens humains pour rendre le Japon libre aux Chrétiens, ce seroit en faisant mieux connoître à ce Prince l'état de ses forces & de sa grande puissance; qu'il ne doit pas apprehender des Conquerans, lui qui est plus en état de faire trembler tout ce qu'il pourroit avoir d'ennemis au monde; que des Etrangers ne gagneroient guères à le venir attaquer; qu'il sçait déjà que ses voisins n'ont pas des forces égales aux siennes, & que les autres Princes plus éloignez, quelques puissans qu'ils fussent, n'auroient garde de lui venir apporter de si loin des victoires & des triomphes. Le Japonnois est un Prince si superbe, & toute sa Nation tellement sensible à la gloire, que si cette vanité pouvoit une fois avoir entrée dans son esprit, ils donneroit bien-tôt la liberté dans son païs à tous les Etrangers, & pour lors il se soucieroit si peu qu'ils fussent ou qu'ils ne fussent pas des espions des autres Princes,

P 5

qu'il

qu'il envoyeroit même les défier & leur faire des menaces dans leurs Etats. Ceux qui ſçavent mieux l'humeur de cette Nation, & combien elle eſt puiffante, jugeront ſ'il y a quelque apparence qu'elle pût changer de conduite en connoiſſant mieux ſes forces.

L'on a parlé du Japon avec un peu plus d'étenduë, dans le deſir que ſ'il étoit poſſible, ces miſerables ceſſaſſent de craindre leur bonheur, & donnaſſent enfin quelque liberté à ceux qui feroient prêts de le leur faire connoiſtre. Il n'y en a aucun moyen preſentement. Leurs apprehenſions au contraire augmentent tous les jours. Autrefois ils ne craignoient que des ennemis éloignez; mais ce ſont leurs voiſins à preſent qu'ils redoutent le plus; & ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils les doivent craindre. C'eſt la juſte punition de ceux qui ont peur & qui ſe tourmentent ſans ſujet, d'avoir enſuite de juſtes ſujets de ſe tourmenter & de craindre. Le Japonois eſt tres proche voiſin du Tartare; car le Royaume de la Corée, dont il eſt le Maître, n'eſt éloigné que de trente lieuës des Iſles du Japon. Si ces Princes venoient donc à ſe brouiller, & que les Tartares entraſſent dans le Japon, comme ils ont fait en la Chine, ce ne ſeroit pas une petite marque

que que Dieu voudroit desormais se faire connoître dans ce grand païs. Toutes les précautions que l'on y prend ne seroient pas alors plus puissantes, que l'ont été celles qu'on a prises en la Chine, & ces misérables reconnoïtroient enfin qu'ils ont un Maître auquel ils ne sçauroient empêcher l'entrée de leurs terres; parce qu'il sçait bien se faire ouverture où il lui plaît, mais d'une maniere qu'ils ne connoissent pas.

Le Japonnois, qui est ainsi entré en de nouvelles frayeurs depuis la ruine de ses voisins, a fait traiter avec une dureté de barbare tous les Chinois qui étoient dans ses Etats, & ceux même qu'il sçavoit bien n'avoit rien contribué à la perte de leur Empire. Il y avoit un grand nombre de Chinois dans le Japon qui y avoient épousé des femmes, & donné aussi leurs filles à ceux de ce païs. Quelques-uns alloient & venoient continuellement de la Chine au Japon pour l'exercice de leur Commerce. D'autres qui étoient de riches Marchands étoient plus residans à leurs boutiques & à leurs magasins, où ils vendoient leurs marchandises & entretenoient assez grand negoce avec les Marchands du Japon. Tous ces gens n'étoient ni complices, ni consentans des trahisons qui se venoient

de faire en la Chine. Ils n'avoient rien contribué aux malheurs de cét Etat. Ils n'étoient pas même alors dans leur país. Ils s'étoient retirez au Japon, auffi-tôt qu'ils virent le trouble & la guerre dans les Provinces où ils negotioient. Cependant, quelque bien informé qu'on fût au Japon de leur innocence, on n'y eut pas plûtôt fçû la perte de la Chine, qu'ils furent condamnez comme des traîtres & des lasches qui avoient livré honteusement leur Roi & leur Patrie en la puissance de leurs ennemis. On ne voyoit pas le mal que pouvoient avoir fait ces miserables: Mais un Arrêt de l'Empereur de Japon ne laissa pas de declarer que la Nation des Chinois étoit desormais indigne de vivre parmi ses peuples & d'ordonner qu'elle eût ainsi à sortir au plûtôt de toutes ses terres & Seigneuries, sous de très-rigoureuses peines. Il fallut s'en aller sans replique, car les volontez de ce Prince, ni les Arrêts de son grand Conseil de Tenca, ne souffrent pas de remontrances. C'étoit une chose pitoyable, de voir tant de miserables se mettre ainsi en mer abandonnez de tout secours, & obligez d'aller chercher des terres inconnuës, ne pouvant ni retourner en leur premiere Patrie, qui étoit toute ruinée dès Tartares, ni de-
meu-

meurer en une terre qui leur tenoit lieu de Patrie depuis si long-temps. Il falloit même faire une grande diligence, en sorte que dans cét empressement, ils ne pûrent pas obtenir d'emporter quelques-unes de leurs marchandises, comme du cuivre & des armes, sur lesquelles il y avoit des défenses. Seulement quelques-uns de ceux qui s'étoient mariez dans le Japon y laisserent leurs familles, dans l'esperance d'y revenir, lors qu'on n'y porteroit pas les choses à une si grande rigueur; & depuis ils eurent permission d'aller & de venir avec leurs Vaisseaux, mais pour les affaires du Commerce seulement, & sans pouvoir s'arrêter dans ces Etats, comme auparavant.

Les autres Marchands de la Chine, qui y vinrent depuis pour continuer leur Commerce, furent bien encore plus mal-traittez. Comme ils étoient alors sujets des Tartares, ils avoient des habits & les cheveux courts à la mode de Tartarie. Cette nouveauté ne plût pas au Japon. On leur envoya donc un commandement de ne pas descendre de leurs Vaisseaux, ni de décharger aucune de leurs marchandises, mais de s'en retourner au plûtôt d'où ils venoient; & de ne revenir jamais au Japon avec des habits de Tartare; qu'autre-

ment ils y feroient très-mal receus & punis, comme ils le mériteroient, de leur temerité. Cependant ils ne pouvoient pas s'en retourner du même vent qu'ils étoient venus ; Car comme il y a sur des Mers un rang & un partage de vents qui se succèdent durant toute l'année, selon l'ordre à peu près de nos Saisons, il falloit attendre plusieurs mois pour avoir un vent tout contraire à celui qui les avoit amenez. Les Chinois se virent donc dans la nécessité d'attendre le temps propre à sortir d'un lieu, où ils ne pouvoient entrer, & de demeurer cependant en Mer prisonniers dans leurs Vaisseaux, où, après avoir déjà tant souffert dans leur país, les inhumanitez du Japonnois leur firent bien sentir qu'ils n'étoient pas encore au bout de leurs maux.

Ils furent si cruellement traitez de ces barbares, que les Tartares qui le scûrent, en témoignèrent fort haut leurs ressentimens, par les menaces qu'ils iroient s'en vanger jusques dans le Japon, & qu'ils apprendroient à ces peuples, qu'ils étoient encore en état de conquérir un Empire. Les deux Vice-Rois de Canton qui se tenoient particulièrement offensez de cet insulte des Japonnois, avoient assez d'envie d'en porter leurs ressentimens plus avant. Mais ils
ne

ne pouvoient par eux-même faire quelque entreprise sur cét Etat. C'étoit au jeune Xunchi à entrer le premier dans cette querelle, & il est certain que s'il se fût resolu de porter la guerre dans le Japon, il auroit donné en peu de temps bien des affaires à ce Prince. Il n'y avoit pas loin pour y faire passer des troupes de la Chine & de la Corée, & ces deux Nations, qui sont ennemies de tout temps des Japonnois, ne demandoient pas mieux que cette guerre. C'étoit de quoi donner à penser à son voisin, & l'obliger à rabattre bien-tôt de sa fierté, & encore plutôt, si Pelipaovan le Conquerant de la Chine avoit paru à la tête de ceux qui auroient voulu lui aider à conquérir le Japon. On ne sçait pas quelle resolution l'Empereur Xunchi auroit pû prendre, & comme il n'est pas permis de vouloir le mal, pour qu'il en arrive du bien, il ne l'est pas non plus de vouloir qu'un Prince devienne un Usurpatenr & un Tyran. Mais si Dieu, qui est le maître des Souverains & des Etats, permet jamais que le Tartare porte ses armes dans le Japon, il y a apparence que ce sera un moyen d'y donner quelque entrée à la lumiere du saint Evangile, qui trouve presentement tant de resistance parmi cette Nation.

Voi-

Voilà en general de quelle maniere les Chinois furent traitez de leurs voisins après la perte de leur Empire. La plûpart se contenterent de leur dire des injures, de les railler, & de parler avec mépris de leur Nation. Il n'y eut que le Japonnois qui les traita avec la dureté & la fierté dont il étoit capable. Les Tartares blâmerent seulement les Chinois de leur lascheté, & de ce qu'ils s'étoient si mal défendus; & par mépris ils les appelloient les Doux. Depuis dans les Loix & les Ordonnances qu'ils firent pour le gouvernement de cét Etat, ils parlerent toujourn d'eux en des termes qui leur pouvoient faire connoître qu'ils ne les estimoient guéres. On insulte par tout aux miserables, & par tout ceux qui se soustiennent encore, foulent aux pieds ceux qui sont tombez, comme si quelque jour ils ne pouvoient pas faire la même chute. Mais c'étoient des barbares qui traitoient de la forte les Chinois. Au lieu que des hommes raisonnables auroient bien dû regarder plutôt la ruine de cét Empire de la maniere que Scipion envisageoit autrefois celle de Carthage. Ce sage Romain confideroit cette fameuse Ville, qui étoit abandonnée en même temps à la fureur des flammes, & à celle des Soldats Romains, ses irreconciliables ennemis. Il en-
tendoit

tendoit les cris de joye des vainqueurs, & les voix plaintives des vaincus, qui ne laissoient pas de percer jusqu'au Ciel à travers l'embrasement où ils étoient envelopez. Il voyoit ces miserables, qui se precipitoient, pour s'échapper du feu, être receus sur le fer des lances des Soldats, ou être brisez & foulez des pieds des chevaux sur le carreau. Il regardoit des hommes, dont une moitié du corps étoit toute couverte de playes, & l'autre toute embrasée de flammes, comme si ces miserables eussent dû mourir de deux morts à la fois. Scipion voyoit d'un lieu élevé tout ce defastre; & ce n'étoit pas sans verser des larmes; lors que quelques Chevaliers Romains lui demanderent le sujet qu'il avoit de pleurer la ruine d'une Ville, qui avoit été un si redoutable ennemie de la Republique Romaine. Cét homme qui portoit sa vie plus loin que les autres, leur fit une réponse qui étoit digne, sans doute d'un Philopophe & d'un Romain.

„ Je ne pleure pas (dit-il) de tendresse & de compassion pour Carthage; Mais je pleure de voir l'état des choses humaines, & à quoi elles sont reduites. Non, je ne répans pas des larmes pour Carthage. Je sçai trop les maux qu'elle a faits à ma Patrie & à la famille
„ des

„ des Scipions. Je ſçai les loix de la
 „ guerre, qui ne pardonnent pas à ceux qui
 „ ſe ſont declarez tant de fois rebelles & en-
 „ nemis; & c'eſt pour la troſième fois que
 „ Carthage a pris les armes contre Rome.
 „ Je ne ſuis donc pas ſi touché de la ruine
 „ de cette Ville; moi qui la commande au
 „ contraire, pour conſerver Rome. Mais je
 „ pleure pour Rome elle-même; & je ne
 „ puis retenir mes larmes, en voyant qu'un
 „ jour ma Patrie n'aura pas un fort
 „ plus favorable. Je pleure enfin les
 „ maux à venir de Rome; & je les regarde
 „ déjà dans les ruïnes de cette Ville ſi fameu-
 „ ſe dans tout l'Univers, & ſi puiffante par
 „ mer & par terre depuis ſept cens ans. Je
 „ la vois qu'elle étoit, il n'y a pas encore
 „ ſoixante & dix ans, ſi glorieuſe des dé-
 „ pouilles des Romains qu'elle remporta à
 „ la bataille de Cannes. Je la vois qu'elle
 „ nous étoit ſi redoutable, pendant qu'An-
 „ nibal combattoit pour elle, cet Annibal
 „ qui vint arborer ſes étendards juſques ſur
 „ les portes de Rome, & qui auroit pû en-
 „ core ſe rendre maître du Capitole, ſ'il
 „ eût ſçû ſe bien ſervir de la fortune & de
 „ ſes avantages. Voilà donc cette Ville qui
 „ a coûté la vie à tant de Conſuls Romains,
 „ qui a été tant de fois la victorieuſe de
 „ nos Armées, & des plus fameux de nos
 „ Capi-

„ Capitaines. N'est-ce pas dans ce: Pla-
 „ ces & sur ce même theatre, que nous vo-
 „ yons à cette heure tout couvert de flam-
 „ mes, qu'on a mesuré autrefois par boisse-
 „ aux les anneaux des Chevaliers Romains,
 „ de tous ces vaillans hommes qui venoient
 „ de succomber sous les armes victorieuses
 „ de Carthage? Mais je vois la fortune de
 „ Carthage bien differente de ce qu'elle a été
 „ autrefois: je vois par là, qu'il n'y
 „ a point de prosperité constante sur la ter-
 „ re! Il n'y a point d'Empire si
 „ puissant, dont il ne faille attendre quel-
 „ que jour le renversement & les ruines. Et
 „ Rome ma Patrie ne sera de même en son
 „ temps que les ruines de cette Rome qui
 „ fait tant d'ostentation de sa grandeur & de
 „ sa puissance, aujourd'hui qu'elle a la vic-
 „ toire & qu'elle triomphe de sa plus re-
 „ doutable ennemie.

Scipion envisageoit de la sorte les mal-
 heurs à venir de Rome, dans les maux pre-
 sens de Carthage. Pour sçavoir s'il s'est
 trompé dans ce qu'il pressentoit devoir arri-
 ver à sa Patrie, il n'y qu'à voir ce qu'en
 dit un Pere & un Docteur de l'Eglise.
 S. Jérôme ne fait pas difficulté d'inter-
 rompre l'exposition qu'il fait des Ecritu-
 res saintes, pour déplorer le sac & le pil-
 lage de Rome, qui arriva de son temps.

„ Car-

„ Carthage (dit-il) a été ruinée une
 „ seule fois, & Rome plusieurs. Les en-
 „ nemis de Rome font entrez plusieurs
 „ fois victorieux dans cette premiere Ville
 „ du monde. Il est arrivé une fois entre
 „ les autres, qu'un seul petit animal a été
 „ l'occasion de la perte de Rome. Ce qui a
 „ fait dire à un Historien de ces temps, qu'
 „ afin qu'il ne manquât rien à la maîtresse
 „ du monde, il falloit qu'on pût dire en-
 „ core qu'un lievre avoit pris Rome. Il se-
 „ roit donc à propos que les hommes regar-
 „ dassent avec des yeux raisonnables toutes ces
 „ grandes revolutions qu'ils voyent arriver
 „ dans les Etats. Chacun qui pourroit pres-
 „ sentir ses maux à venir par ceux qu'il voit
 „ arriver aux autres, pourroit ainsi se dé-
 „ tromper de sa fausse prosperité, & se mieux
 „ preparer aux disgraces communes à tous les
 „ hommes. Les Princes & les Nations voi-
 „ sines des Chinois auroient bien dû envi-
 „ sager de la sorte la ruïne de ce grand Em-
 „ pire, plutôt que d'insulter à des misera-
 „ bles, ainsi que fit le Japonnois, qui n'eut
 „ pour eux qu'une dureté & une inhumani-
 „ té de barbare. C'est par cette remar-
 „ que que j'acheve de rapporter ce qui s'est
 „ passé de plus considerable dans la Conquê-
 „ te de la Chine. Il reste à dire quelquet
 „ chose de l'état où elle est presentement
 „ sous

sous ses nouveaux Maîtres ; de leur conduite & de leur maniere de gouverner ; de leur Religion , de leurs forces , de l'état de leurs Armées , & enfin des mœurs & des coûtumes des Tartares.

CHAPITRE XXV.

Quelle est la Religion de ces Tartares.

De leurs vices , & de leurs vertus naturelles.

ON peut dire que les Tartares qui ont conquis la Chine, sont des hommes presque sans DIEU & sans Religion : Car il ne paroît gueres qu'ils s'attachent à reconnoître aucune Divinité, ni à faire des actes d'aucune Religion particuliere. On voit seulement qu'ils reçoivent indifféremment toutes les Religions ou superstitions qu'on leur presente , qu'ils n'en rebuttent aucune , & qu'ils s'accommodent de toutes. Ainsi, comme on pourroit dire , que ce ne seroit point proprement avoir d'ami , que d'avoir tout le monde pour ami , & ne connoître point d'homme de bien, que de n'en connoître point de méchant. On pourroit dire de même des Tartares , qu'encore qu'à l'extérieur ils puissent passer pour des idolâtres, ils

ils n'ont pourtant point, à proprement parler, de Religion, parce qu'ils ne sçavent, & ne se soucient guères de sçavoir ce qu'ils adorent. Ils ne paroissent pas même la plupart avoir ces premières notions que le seul instinct de la Nature imprime dans l'ame sans aucune lumière surnaturelle, & par où les Philosophes font reconnoître un souverain être, & une première cause de tout ce qui se meut, & qui se produit dans la Nature.

Aussi les Tartares n'ont-ils point d'Idoles, ni aucune de toutes ces Divinitez de l'Antiquité. Ils reverent seulement, où plutôt ils admirent le Ciel, tel qu'il se présente à leurs yeux, & sans y rien considérer que ce qu'ils y voyent de haut, de grand & de lumineux. C'est ce qui fait toute leur veneration, comme c'est aussi ce qui fait plus d'impression sur les peuples. Mais il ne faut pas s'imaginer qu'ils se donnent beaucoup de peine dans ce culte qu'ils rendent au Ciel. Leur devotion ne va pas si avant. Ils ont seulement leurs Bonzes, qui sont comme leurs Prêtres, qui doivent faire quelques sacrifices. Ce sont aussi leurs Philosophes & leurs gens de Lettres. desquels toutefois ils n'ont pas une grande estime. Leurs femmes, comme la devotion, vraie ou fausse, est
par

par tout plus naturelle à ce sexe, paroissent avoir un peu plus de Religion, & elles le témoignent, en ce qu'elles ont plus de veneration pour leurs Bonzes. Du reste, cette Nation qui n'embrasse aucune Religion particuliere, n'en contredit aussi aucune, & s'accorde aisement à reconnoître pour Divinité ce pour quoi elle voit qu'on a quelque veneration. C'est ce qui a parû dans tous les lieux de la Chine où elle a passé. Il y a dans tout ce pais une infinité de Pagodes. qui font les Dieux & les Idoles des Chinois, avec un grand nombre de Temples, où sont ces Pagodes, qui sont tous magnifiquement bastis & ornez richement. C'étoient les retraites de grandes troupes de Bonzes qui y vivoient alors fort à leurs aises. Car quelque chose qu'on voulût dire des grandes austeritez de ces miserables, ce n'étoit pas parmi eux que se trouvoient des gens qui mortifiasent & affligeassent beaucoup la Nature. Aussi les Tartares ne virent-ils pas ces visages pâles & défigurez, dont on parloit tant parmi le peuple. Ils trouverent au contraire, des hommes frais, bien nourris, & dans un embonpoint qui leur fit croire que la vie qu'ils faisoient, n'étoit pas si dure ni si penible. Les Tartares ne leur firent aucun mal non plus qu'à leurs Temples

ples & à leurs Pagodes. Il est vrai qu'on ne pourroit pas bien dire, si c'étoit par Religion ou par superstition, ou par quelques raisons d'Etat. Ils ne pillèrent point cependant aucun de ces Temples. Ils ne maltraitèrent aucun de ces Bonzes. Ils ne leur ôterent rien des revenus & des possessions que leur avoient donné les Rois de la Chine, encore qu'elles fussent très-considérables. Cette moderation pourroit passer pour des sentimens de Religion & de veneration que les victorieux auroient eu pour ces Temples. Mais d'ailleurs, ils n'étoient pas si scrupuleux, qu'ils n'en fissent des écuries, & qu'ils ne logeassent leurs chevaux parmi les Pagodes. Pour les Bonzes, ils les appelloient avec assez de mépris des faineans qui fuyoient le travail & la peine, des fourbes qui trompoient & amusoient le monde, & qui mangeoient bien à leurs aises le pain des pauvres. Sortez d'icy, (leurs disoient-ils quelquefois,) fourbes que vous êtes : Venez à la guerre ; venez goûter des fatigues de la vie, où il y a longtemps que vous êtes à rien faire. Ils les mal-traittoient de paroles ; mais ils ne les forçoient pas davantage à quitter leur Etat & leurs façons de vivre. Et on croit qu'il

y avoit ordre de l'Empereur Xunchi de ne pas tourmenter les Bonzes, & de ne pas faire de defordre dans leurs Temples.

On croyoit cependant que les Tartares extermineroient avec le temps tous ces gens inutiles, ou pour le moins qu'ils mettroient parmi eux de bonnes reformes. La maniere de vivre des Bonzes ne revenoit gueres à leur humeur, & ne les contentoit pas. Mais pour ne pas rendre leur Gouvernement odieux, s'ils entreprennoient si-tôt cette affaire, ils crurent y devoir agir avec plus de retenue. Ils ne pouvoient rien faire cependant de plus important pour l'entrée & l'accroissement de la Religion Chrétienne dans tout ce grand pais. Car ce sont les Bonzes qui se sont jusques ici le plus opposez aux Ministres du saint Evangile. Ce sont eux qui ont mis plus d'obstacles à la conversion de ces peuples; Et ce n'est pas après tout, qu'ils soient si zelez pour leur fausse Religion, qu'ils le sont pour ce qui leur paroît plus effectif & plus solide, qui est de se maintenir en un état de vie, qui leur est assez doux & commode.

Il faut dire aussi de quelle maniere les Tartares en ont usé à l'égard des Chré-

Q

tiens

tians & des Eglises qu'ils ont trouvé dans le Chine. Il y avoit en beaucoup de lieux des Ministres de nôtre sainte Religion, & il est certain qu'ils ont toujours eu pour eux incomparablement plus de respect & plus d'estime que pour tous les Bonzes.

Ce n'est pas que parmi les desordres de la guerre, les assauts & les prises des Villes, les Peres Jesuites, qui sont les seuls Ministres de la Religion Chrétienne dans la Chine, n'ayent souffert, & en leur personne & en leurs biens quelques mauvais traitemens de l'insolence des Soldats, principalement des Chinois qui étoient dans les Troupes des Tartares. Mais c'étoit contre tous les ordres des Vice-Rois & des Generaux qui commandoient les Armées, & qui étoient très-éloignez d'autoriser ces violences. Ils le témoignèrent assez par la maniere obligeante dont ils traitterent depuis ces Peres. Car ils leur donnerent toutes les sauve-gardes & les sûretez qu'ils pûrent souhaitter, & ils delibererent même avec eux de leurs affaires avec toute sorte de familiarité & de confiance. Il est à romarquer aussi que ce que les Jesuites souffrirent, ne fut pas au sujet de la Religion. Les Tartares, comme nous avons dit, ne se préoccupolent pas sur ces matieres. Mais il étoit

étoit assez difficile que l'insolence d'un^e Soldatesque victorieuse ne s'empportât à des excez, qui lui sont par tout si ordinaires, & encore plus parmi des barbares.

Mais il parût que les femmes Tartares avoient encore bien moins d'éloignement de nôtre sainte Religion: car elles alloient & venoient fort librement dans les Eglises que les Chrétiens ont à Pequín. C'étoit à la verité par curiosité plutôt que par aucun sentiment de pieté. Mais elles ne laissoient pas cependant d'avoir beaucoup de respect pour les saintes Images qui ornoient les Autels de ces Eglises. Elles auroient pû y aller aussi par quelque complaisance pour les Peres Jesuites, qu'elles voyoient être très-considerez de l'Empereur & de tous les Grands de sa Cour: Car toute cette Nation suit & s'accommode merveilleusement aux personnes. Elle est encore très-civile & très-complaisante, & ne se préoccupe pas, comme nous avons dit, contre aucune Religion; ce qu'on ne peut nier n'être une très-bonne disposition, pour commencer à se faire instruire de la Religion Chrétienne, & à donner ensuite toute creance aux veritez qu'elle enseigne, & qu'elle fait être si conformes aux plus pures lumieres de la raison.

Les Tartares , pour ce qui est de leurs mœurs, ne sont pas des hommes mols & sensuels, comme les Chinois. Ils n'ont pas aussi un si grand nombre de femmes. Mais ils détestent sur toute chose les vices infames & abominables. C'est ce qui fit que l'Empereur Xunchi, qui scût que les Chinois y étoient sujets, publia une Ordonnance, aussi-tôt qu'il prit possession de cét Etat, que quiconque auroit tenté seulement une de ces abominations auroit la main coupée, & que celui qui l'auroit commise, perdrait la teste sans aucune grace. Ils tiennent encore le larcin pour un si grand crime, que dès la premiere fois, ils le punissent de mort.

On remarque que du reste cette Nation a des qualitez fort estimables : Elle est noble & genereuse dans ses manieres d'agir ; Elle procede avec franchise & de bonne foi, principalement en temps de paix, où elle n'a point d'ennemis à craindre. Ceux aussi qu'elle commet pour rendre la justice, doivent être très desintereffez : car elle leur défend de prendre aucune chose des Parties, & les punit très-rigoureusement s'ils le font. On n'appelle pas là, comme on fait ailleurs, ce que des Juges prennent, des presens ou des épices ; mais un vol & un larcin,

larcin, ce qui est aussi le nom que la Loi de DIEU donne à tout ce que l'on presente pour acheter & faire vendre la justice. On verra quelles sont leurs autres Vertus morales, lors qu'on parlera de leur gouvernement.

Les plus grands vices des Tartares sont, d'être cruels dans la guerre. Ils aiment pour lors extrêmement à répandre le sang. On a dit même qu'ils alloient jusqu'à cet excès que de manger la chair de leurs ennemis; ce qui seroit inhumain. Mais on n'en a pas des preuves bien certaines; & il ne paroît pas au moins que ce soit le vice de toute la Nation. C'auroit pû être seulement en quelque rencontre une rage des plus barbares, & de gens qui ne sont parmi eux d'aucune consideration.

On a pris garde aussi qu'il ne falloit pas s'assûrer trop sur leur parole, quand il leur peut revenir quelque profit de ne la pas tenir. Mais il faut considerer que ce sont des barbares voisins assez proches des Mahometans, pour avoir appris d'eux ce vice, dont la Loi de leur faux Prophete les absout sans beaucoup de peine. Plût à DIEU que ce ne fût que le vice des Mahometans & des Tartares, & que Machiavel n'en eût pas établi la pratique en-

core mieux que Mahomet. Ce ne sont donc pas seulement les Turcs & les Tartares qui faussent leurs sermens & leurs paroles; si ce n'est que les parjures & les perfides doivent passer généralement pour des Turcs & des barbares, & pour de véritables Infidèles.

C'est à peu près ce qu'on a pu apprendre de la Religion de ces Tartares qui ont conquis la Chine. C'est aussi ce qu'on a pu remarquer de leurs vices & de leurs vertus. Il faut dire quelque chose de la forme & de la manière de leur gouvernement.

C H A P I T R E XXVI.

Gouvernement des Tartares dans la Chine.

Excellentes qualitez du jeune Xunchi.

Reforme qu'il fit des Mandarins, & des Eunuchs de cette Cour.

Honneste liberté des femmes Tartares.

LES Tartares, quelques barbares & infidelles qu'ils soient, ne laisseroient pas, par la maniere dont ils se gouvernent, de donner d'excellentes leçons aux plus sages de nos Politiques. On a déjà remarqué que ces peuples qui environnent presque toute la Chine du costé des terres, tiennent un très-grand país qu'on divise en plusieurs Etats & Royaumes. Les Chinois en font le partage comme du monde en general. Car ils les appellent les Tartares du Levant, du Couchant, & du Nort. Aussi cette Nation occupe-t'elle un si grand país, qu'elle paroît elle seule comme un monde entier. Les plus puissans de ces peuples sont ceux du Levant & du Septentrion. Ce sont eux qui avec leur jeune Roi Xunchi ont conquis la Chine. Ils avoient depuis long-temps la guerre avec ceux qui sont plus avancez vers le Couchant & le Midy, & ce qui est re-

marquable est qu'ayant fait alors un accord entr'eux, qui donna les moyens à Xunchi de passer avec de plus grandes forces dans la Chine, ils le gardèrent de si bonne foi, qu'ils ne parurent pas même avoir la moindre jalousie des victoires d'un Prince & d'un parti, qui étoit leur ennemi depuis si long-temps. Nous sommes tous Tartares (disoient-ils) pourquoi donc voulons-nous nous détruire les uns les autres, afin de faire triompher de nous un ennemi étranger ? Qu'il perisse plutôt, & en soit le victorieux qui pourra ! Et cependant maintenons-nous nous autres. Ce qui se passa chez ces barbares est bien opposé à ce qui se fait parmi des Chrétiens, où un Prince n'a presque pu faire d'entreprise considérable contre les infidèles, qu'il n'ait eu lieu d'appréhender qu'on voisin n'entrât en même temps à main armée sur ses terres. C'est sans doute que tous les Chrétiens ne regardent pas le Turc comme leur ennemi commun. Les uns cependant sont des Chrétiens, & les autres des infidèles & des idolâtres. Les uns sont des Politiques & des hommes civilisez, & les autres ne sont que des Tartares & des barbares. Mais Dieu confondra même quelque jour ces Politiques plus barbares que les Tartares.

Xunchi,

Xunchi , en même temps qu'il gaignoit des Villes & des Provinces , pensoit aussi à faire des Loix & des Ordonnances , qui lui pûssent conserver ce que ses armées lui avoient acquis. Il ordonna premièrement ce que l'on a déjà remarqué , que les Chinois se feroient tous couper les cheveux , & porteroient la teste rase ainsi que les Tartares , en laissant seulement sur le haut de la teste un toupet plus large pour les reconnoître d'avec les Tartares naturels. Ce commandement fut extrêmement rude à ces peuples , qui aimoient presque autant perdre la vie que leurs cheveux. On dit que ce fut un Chinois de Pequim qui donna cet avis à ce Prince , lors qu'il s'y fit couronner , comme d'une chose importante pour assûrer sa conquête. Il y a par tout de ces miserables , qui sont toujours prêts de vendre leur Patrie à ceux auprès desquels ils peuvent mieux faire leurs affaires.

Ce Prince fit un second Reglement encore plus important pour maintenir ses peuples & ses nouveaux Sujets dans la paix ; & sa politique parut en cela très-sage & très-judicieuse. Un grand nombre de ceux de sa Nation étoit venu s'établir dans la Chine long-temps avant la guerre. Il est assez ordinaire en tous les Pais où il se trouve beaucoup de monde , qu'il en passe de

l'un à l'autre, & principalement d'un qui est moins accommodé à un autre qui est meilleur & plus riche, comme est la Chine à l'égard de la Tartarie, & comme on a été aussi quelquefois de France en Espagne, à cause qu'il y a plus d'argent. Xunchi fit donc un commandement à tous ces Tartares de sortir des Provinces où ils avoient leurs établissemens, tant hommes que femmes, & de quelque âge & condition qu'ils fussent, pour venir sans aucun delai habiter dans les deux villes de Pequin & de Nanquin, où les Rois de la Chine avoient residé ordinairement, & où plusieurs autres Tartares nouvellement venus de leur païs commençoient de s'établir. Il y eut ordre de leur fournir toutes les commoditez dont ils;ouïssent autre part il fut fait un pareil commandement à tous les Chinois qui habitoient ces deux Villes, d'en sortir pour aller s'établir ailleurs.

Cette Ordonnance étoit assez incommode & facheuse aux Tartares mêmes. Mais comme elle importoit à l'Etat, aussi bien que celle d'obliger les Chinois à se couper les cheveux, on considéroit que ces mécontentemens passeroient bien-tôt. Outre que Xunchi faisoit sçavoir à ses
 peu.

peuples ses volontez de la maniere la plus douce & la plus obligeante, & qui pouvoit mieux leur faire connoître qu'il ne pretendoit pas pour cela les traiter comme des esclaves. Après s'être assuré de la sorte de ces deux Villes capitales, il avoit comme les deux clefs de cét Etat, sous lesquelles il tenoit désormais en sûreté toutes ses conquestes. La ville de Pequín commande à toutes les Provinces du Septentrion, & Nanquin à celles du Midi; & l'une & l'autre de ces grandes Villes sont tellement fortes & puissantes, que chacune pourroit en un besoin se défendre contre toutes les Provinces qui dépendent d'elle. Mais comme elles alloient encore être toutes habitées de Tartares, & qu'il y avoit en garnison les meilleures Milices, avec des Chefs d'une fidélité assurée, il n'y restoit pas lieu désormais d'y apprehender de sedition, ni de trahison. Ainsi le Tartare ayant ces deux grandes Villes, seulement, & quelques bonnes troupes à la garde de la muraille, pour faire passer des Armées de Tartarie lors qu'il le jugeroit nécessaire, n'auroit pas eu besoin de tenir d'autres gens de guerre en tout le reste de la Chine, quand même il auroit voulu repasser dans son País.

Quelque revolte & quelque foulevement qui eût pû arriver, il n'y auroit point eu de forces capables de lui résister, d'abord qu'il auroit commencé à paroître à la teste de ses Armées. D'ailleurs les Chinois, par crainte de nouveaux maux, & après avoir veu ce que c'étoit que la revolte & la guerre, n'avoient garde qu'ils ne demeurassent soumis & assujettis comme ils étoient. Cependant ce Prince prenant toujours toutes ses sûretés n'a pas laissé de tenir encore de bonnes garnisons dans toutes les Villes & Places fortifiées de ce pais. Il n'a pas crû non plus devoir sortir de la Chine. Il est toujours demeuré à Pequin, encore qu'il n'ait pas voulu qu'on appellât cette Ville, non plus que celle de Nanquin, la Cour. Il pretendoit qu'elles ne doivent être que deux Villes particulieres, & qu'il n'y avoit point d'autre Cour que celle de la grande Tartarie, dont les Relations ne nous font encore rien connoître.

Ceux qui ont vû le jeune Xunchi à Pequin, rapportent que c'étoit un Prince extrêmement humain & d'une humeur douce & agreable, mais qui ne laissoit pas d'être extrêmement vif & agissant, habile aussi & très-avisé, & qui portoit ses soins & ses applications à tout ce qui regardoit

la conduite de ses peuples. Il avoit auprès de lui un de ses trois Oncles qui étoient passez avec lui à la conquête de la Chine, qu'ils disoient être une personne très-sage & extraordinairement passionnée pour la gloire de ce jeune Monarque, aussi bien que pour l'honneur de toute sa Nation. Ce Seigneur a demeuré toujours à la Cour, & a pris des soins de Xunchi tels que s'il eût été son véritable pere.

Mais ce qui a encore mieux fait connoître l'humanité & la bonté de ce Prince, a été le commandement qu'il fit à ses Ministres, de faire à ses peuples tous les biens & toutes les graces qu'ils pourroient. Il leur ordonna pour cela de se rendre commodes & faciles à tous, de traiter obligamment & avec bonté ceux qui viendroient à eux, d'être aussi très-prompts à expedier les affaires, & sur toute chose très-desintéressés, à peine d'être privez de leurs charges & de la vie. On verra comment cela s'est pratiqué, lors qu'on parlera de leur justice en particulier. Xunchi, pour se rendre lui-même un exemple de bonté, fit publier par toute la Chine, qu'il remettoit tous les tributs qui lui étoient dûs, & qui n'avoient point été levez durant les trois années de la guerre, qui étoient 1644. 45. & 46. Il est vrai

que les Chinois ne demeuroident pas d'accord de les lui devoir , parce que toute la Chine ne lui étoit pas encore soumise alors. Mais pour lui il prétendoit que d'avoir été couronné grand Empereur de la Chine à Pequin en 1643. sans avoir eu depuis aucun Competiteur , étoit autant pour ses droits , que d'être déjà en possession de l'Empire tout entier. Cette raison ne persuadoit pas les Chinois. Il est pourtant vrai que soit qu'il eût , où qu'il n'eût pas droit , il se feroit bien fait payer , s'il l'avoit voulu. Il étoit le maître , & l'on n'auroit pas gagné à s'opposer à ses volontez. On ne peut donc nier, que comme il pouvoit avoir des besoins très-pressans de lever ces deniers , ce ne fût une bonté & une liberalité toute royale de faire cette remise à ses peuples , auxquels il faisoit ainsi connoître qu'il vouloit que l'affection qu'il avoit pour eux , prévalût sur tous ses interêts. Ce n'est pas aussi que la plûpart des Villes & des Provinces de la Chine n'eussent déjà payé plusieurs fois tous ces tributs par les pertes qu'elles avoient souffertes. Mais on prétendoit encore que les Chinois s'étoient attiré ces maux , pour s'être mis en défense si mal à propos ; qu'ils avoient eux-mêmes irrité l'insolence des gens de guerre, qu'il

qu'il n'avoit pas été possible de reprimer ensuite en les lieux si éloignez de la presence du Roi; Que c'étoit enfin contre ses ordres, que toutes ses violences s'étoient faites, & que les severes châtimens qu'il en favoir fait faire, étoient des preuves assez convaincantes, qu'il ne les approuvoit pas.

Il est vrai que ceux des Soldats qui avoient été accusez de ces brigandages, furent si severement punis, que si les velleurs pouvoient être par tout traitez de la sorte, il n'y en auroit bien-tôt plus au monde. Aussi y eut-il aussi-tôt une telle seureté à aller & venir par tout ce pais, que les Courriers & les Messagers y reprirent leurs routes & leur train ordinaire, avec la même liberté qu'auparavant. Le commerce se trouva retabli, en sorte qu'on vit les denrées & les marchandises venir des lieux les plus avancez dans le pais, jusques dans les Ports de Mer, avec toute la seureté que les Marchands auroient jamais pû souhaiter. C'étoit une marque que par le bon ordre du Prince tout y étoit désormais en paix; que les peuples étoient contents de demeurer soumis à leur nouveau Maître, & qu'ils ne pensoient pas à se soulever, ni à faire aucune revolte. Pour maintenir aussi l'ordre & la
disci-

discipline parmi les gens de guerre, il leur fut fait commandement, que par tout où ils seroient; & dans les Provinces même où il y auroit encore de la guerre, ils eussent à camper & à loger sous leurs tentes hors des Villes & Villages, avec défense sous de très-rigoureuses peines, d'y venir sans ordre & congé de leurs Officiers. Un Prince de quatorze ans, un idolatre & un barbare, auroit pû faire des choses moins raisonnables & moins justes. Il en auroit pû faire aussi encore de plus grandes & de plus éclatantes; mais ce n'est guères la coûtume que ceux qui ne sont ni idolatres, ni barbares, en fassent beaucoup davantage.

Ensuite de la remise de ces tributs, qui n'avoient point été levez durant les années de la guerre, on commença à faire payer ceux des années suivantes. Ce fut avec tant de moderation, que, quoi que les impositions ordinaires que les Chinois payoient à leurs Princes, fussent assez mediocres, Xunchi voulut qu'on en remît encore la troisième partie. C'est ce qu'il fit publier par une Declaration, qui portoit, que ce Prince ne vouloit prendre que les deux tiers des tributs qu'on avoit payez aux Rois de la Chine, & qu'il faisoit grace au peuple de cette troisième partie.

Xunchi crût aussi devoir reformer les Mandarins. Il y en avoit dans la Chine un très-grand nombre, & qui jouïssent de grands privileges sans autres merites que d'avoir été dans ces charges, que plusieurs n'exerçoient plus alors. Ils étoient cependant exemts de tous subsides & tributs, & seulement obligez de donner des avis au Roi, sur les affaires des Provinces & des Villes où ils demeuroient, selon qu'ils jugeoient qu'on y devoit pourvoir. Ils y avoient fait si mal leur devoir, qu'encore qu'ils eussent vû plusieurs années auparavant les maux de Provinces menacer tout l'Etat du malheur où il avoit été réduit, ils ne s'en étoient pas mis davantage en peine, & ils avoient ainsi par cette lasche infidelité laissé perir l'Etat & leur Prince. Xunchi avoit reconnu encore que ces gens avoient très-mal servi leur Roi. Il voulut donc leur faire sentir qu'ils meritoient mieux des châtimens, que des immunités & des graces, & pour cela, il les priva tous de leur dignité, leur osta leurs privileges, & voulut qu'ils n'eussent aucun avantage sur le reste du peuple, mais qu'ils payassent, comme les autres, les tributs qui seroient imposés. N'est-il pas juste, (disoit ce Prince) que les Mandarins assistent
 „ des-

„ deormais le Roi de leur argent, eux
 „ qui l'ont si mal assisté de leurs avis, &
 „ de leurs conseils. C'étoit legèrement
 punir des traîtres qui avoient si mal-
 heureusement negligé les ordres & les
 emplois qu'ils avoient receus de leur Prin-
 ce. Mais cette legere peine ne laissoit pas de
 leur être un affront d'autant plus sensible
 qu'il donnoit plus de plaisir au peuple,
 qui se réjouïssoit à son tour de la disgrâce
 & de l'abbaissement de ses Tyrans. On
 disoit néanmoins que Xunchi conserveroit
 encore quelques-uns de ces Mandarins, mais
 en petit nombre, & ceux-là seulement
 qui auroient plus de reputation & de me-
 rite.

On s'attendoit & on souhaittoit qu'il
 en fît autant des Bonzes, qui avoient de si
 grands revenus dans tout ce país, & l'on
 tenoit que s'il ne les exterminoit pas en-
 tierement, il en feroit au moins une bon-
 ne reforme. Il y en avoit alors de trois
 differens Ordres; en un seul desquels on
 faisoit état qu'il s'étoit trouvé en d'au-
 tres temps plus de trois millions de Bon-
 zes. C'étoit dequoi faire de beaux de-
 niers, que la vente d'un si grand nombre
 d'Esclaves. Leur nombre, non plus que
 leurs revenus, ne fut pas si grand depuis.
 Il n'y a pourtant toujours que trop de
 cette

cette Nation inutile dans la Chine, qui ne perdrait guères, quand la race en seroit toute perie. Elle gagneroit au contraire d'être délivrée du plus grand obstacle, qu'il y ait presentement au salut & à la conversion de ces peuples.

Mais la plus celebre & la mieux receuë de toutes les reformes qui se firent alors en la Chine fut celle des Eunuques, qui étoient si puissans & si en credit dans la Cour des derniers Rois. Leurs emplois n'étoient que de garder les femmes du Prince, & des autres grands Seigneurs. Cependant ils s'élevoient à de si grandes fortunes, que les premieres personnes de l'Etat consideroient comme de grands avantages, de pouvoir avoir plusieurs de leurs enfans en ces postes si honorables. Il y avoit de l'émulation à qui en rempliroit ces places, depuis que plusieurs familles s'étoient enrichies & parvenuës aux plus grands honneurs, pour avoir eu seulement un de leurs enfans entre les Eunuques du Prince. Xunchi ne srouva pas à propos de laisser à ce genre d'hommes les charges & les dignitez de son Etat. Il voulut qu'ils demeurassent seulement ce qu'ils étoient, c'est à dire des personnes inutiles dans la Nature, qui bien loin d'avoir pû rendre quelque service à leur

leur dernier Empereur Xunchin, avoient au contraire été la plûpart autant de traîtres, qui avoient laschement vendu sa personne & son Etat.

Les femmes des Seigneurs Tartares, ne voulurent pas non plus qu'on leur donnât de ces Eunuques. Elles prétendoient n'avoir pas besoin de ces Gardes : parce que, (disoient-elles) les femmes n'en sont pas plus fidelles, ni plus sages pour être bien gardées ; & que plusieurs au contraire ne se sont que plûtôt perduës, pour avoir eu trop de Gardes. Que pour elles, elles avoient l'honneur, qui étoit une garde beaucoup plus fidelle que toutes celles qu'on leur pouvoit donner. Aussi ces femmes ne demeurent elles pas prisonnières, comme celles de la Chine. Elles sortent quand il leur plaît, & non seulement par la Ville, mais encore à la Campagne. Elles montent à cheval, & ne craignent pas de se trouver dans les batailles. Elles executent & agissent generalement beaucoup mieux qu'elles ne discourent & qu'elles ne parlent. Comme les Eunuques ne devoient donc avoir d'autre emploi que de garder les femmes, que les Chinois tiennent en de perpetuelles prisons, cét office ne fut plus d'aucune consideration auprès des Tartares.

Et

Et il y a assez d'apparence qu'il n'y aura guères desormais dans la Chine de nouveaux Eunuques, & que les anciens même auront honte d'eux, & de l'injure que la Nature a receuë en leurs personnes.

CHAPITRE XXVII.

Combien les peuples de la Chine étoient contents du gouvernement des Tartares.

Quels étoient le faste & l'avarice des Mandarins Chinois.

Bonne & prompte justice des Tartares.

ON peut dire que les Princes n'invitent pas seulement à faire ce qu'ils font, mais qu'ils le commandent encore, & qu'ils obligent en quelque forte à suivre les exemples qu'ils donnent. Les Ministres & les Officiers du jeune Xunchi se conformerent ainsi si parfaitement sur le modele d'équité & de justice qu'il leur donnoit pour le gouvernement de ses peuples, que les Chinois même, qui ne pouvoient pas ne les point regarder comme des Usurpateurs & des Tyrans, étoient les premiers à en parler avec estime, & à reconnoître ingenuëment qu'ils meritoient
de

de leur commander. Cette satisfaction des peuples n'étoit pas moins une preuve des bonnes intentions du Prince, que de la fidelité des ses Ministres. Car il n'est que trop ordinaire aux hommes de trouver à redire, & de se choquer de tout ce qui se fait en un nouveau gouvernement, quelque bien ordonné qu'il puisse être d'ailleurs. Mais ce qui contenta le plus les Chinois, fut qu'ils virent que les Tartares vouloient bien leur donner part au gouvernement, en les admettant toujours aux dignitez & aux charges. Ils le faisoient pour se concilier l'affection des peuples, & parce qu'ils voyoient aussi qu'y ayant beaucoup d'affaires dans tout ce grand pais, il seroit bien necessaire d'y donner de l'emploi à toutes les deux Nations. Ainsi, comme les Chinois étoient mieux instruits de toutes les affaires de l'Estat, & qu'ils sçavoient mieux s'accommoder à l'esprit & à l'humeur de ceux de leur Nation, ils en envoyoient tous les jours dans les Provinces pour y exercer des charges de Mandarins, ou pour être Gouverneurs des Places, avec subordination cependant, & dépendance des Seigneurs Tartares qui y étoient en de plus grandes dignitez, & devoient observer leur conduite. Ceux-

cy prenoient garde seulement que les Chinois, qui n'avoient pas la reputation d'être des gens fort des-interessez, ne fissent tout ce qu'il leur plairoit dans ces emplois. Ils ne trouverent pas non plus à propos qu'ils portassent comme auparavant de riches ceintures, & des bonnets carrez, ni qu'ils eussent plusieurs autres marques de grandeur & de majesté qui les rendoient si venerables. Car on voyoit, lors qu'un Mandarin alloit aux Audiances, une foule de monde suivre après luy avec plus de faste & plus d'appareil que s'il se fût agi des plus grandes affaires de l'Etat. Il falloit nettoyer & ranger tout dans les ruës, où il devoit passer. Il falloit faire silence, & empêcher le peuple de crier & de faire du bruit. Mais depuis que les affaires avoient changé, les Tartares se moquoient d'eux s'ils voyoient qu'ils se fissent seulement porter en chaise par la Ville. Ils leur crioient qu'ils devoient laisser à leurs femmes ces chaises, qui n'avoient été faites que pour elles. Ils ne les empêchèrent pourtant pas de s'en servir. Mais la raillerie qu'ils en faisoient, & leur maniere d'agir si opposée à toutes ces molleses les en des-accoustuma bien-tôt, sans qu'il fût besoin de leur en faire aucune défense. Les Seigneurs Tartares, les Vice-

Rois

Rois des plus grandes Provinces, & les Oncles même du Roi alloient par les rues à cheval, suivis seulement de cinq ou six de leurs Domestiques, comme auroit pû faire le moindre petit Mandarin de la Chine. Les gens de ces Seigneurs étoient aussi à cheval, comme leurs Maîtres; & les Vice-Rois, & les premières personnes de l'Etat, étoient par tout d'un abord si facile, & traittoient si civilement ceux qui avoient affaire à eux; qu'ils en étoient tout surpris. Ils ne faisoient point faire silence au monde dans les places & dans les rues; mais ils y recevoient au contraire les Memoriaux, ils y donnoient audience, & ils y expedioient les affaires, sans en témoigner aucune peine, outre qu'ils donnoient encore une libre entrée dans leurs maisons à tout le monde, & à toutes les heures du jour. Les Chinois admiroient toutes ces manieres d'agir des Tartares, & ils les en estimoient d'autant plus, qu'ils se representoient mieux pour lors la superbe & la fierté de leurs grands Mandarins, desquels ils ne pouvoient avoir Audience que de bien loin: encore leur falloit-il parler à genoux, & en donnant plusieurs fois du visage contre la terre.

Aussi cette douceur & cette facilité des
 Minis-

Ministres Tartares, n'a-t'elle pas esté moins puissante pour leur assûrer leur conquête, que leurs Armées ne l'avoient esté pour leur assujettir tant de peuples. Cela paroissoit assez, de ce que n'y ayant dans la Chine que le peuple qui pût former quelque conspiration, il estoit au contraire tellement satisfait de ces nouveaux Magistrats, qu'ils ne pouvoient plus penser qu'avec horreur à la dure servitude, où ils gemissoient auparavant sous la fierté de leurs Mandarins. On auroit peine à croire ce que les Chinois en souffroient, & pour en marquer quelque chose, il faut dire seulement de quelle maniere le dernier des Mandarins de la Chine traitoit un miserable criminel qu'on amenoit devant lui, quelque leger que fust le crime dont on l'accusoit.

C'estoit une chose qui ne se pouvoit plus souffrir, dit une Relation, que la superbe d'un Mandarin, assis en son tribunal. Après avoir esté long-temps à tourner & à rouler les yeux dans la teste, pour se preparer à envisager un miserable criminel, il s'arrestoit ensuite à le regarder fixement, & d'une maniere qu'il sembloit lui prononcer déjà un Arrest de mort. Il montroit de hideux sourcils, comme ceux qui paroissent à travers de la visiere

R

d'un

d'un homme armé, & qui se prépare à rompre une lance. Il demeueroit en posture, & comme en garde de tout le corps, avec les mains, sans action & sans mouvement. Il disoit quelque paroles, mais qui estoient toutes comme de plomb, tant elles tomboient avec poids & gravité, & loin à loin les unes des autres, ainsi qu'on voit les pas de quelque puissant animal peser & s'imprimer sur la terre. Deux Pages estoient cependant à ses costez avec de larges évantails, pour rafraichir l'air, ou pour en chasser les mouches. Car il auroit esté contre la gravité du Mandarin de faire pour ce sujet un mouvement de la main. Il auroit fallu autrefois des Mandarins de la Chine, pour apprendre à Rome, à former des Catons. Mais le plus ridicule est que le fortuné Mandarin étoit un des plus grands voleurs du País, ou plutôt un habile filou, qui faisoit en un jour, plus de tours de ce mestier, que les troupes de Charlatans n'en auroient pû faire en toute une année.

L'estat & la posture du miserable, qui comparoissoit devant le Mandarin, est encore quelque chose de plus extraordinaire, que toute cette superbe. On le faisoit venir dans une sale, où il falloit
qu'il

qu'il fust dans une contenance, & dans une décence où rien ne manquast. Il estoit nuds pieds, & marchoit sur ses genoux. Il devoit à tous momens faire des prosternemens, & des inclinations de la teste, jusques à avoir le visage sur la terre. Il se presentoit en cette posture, & avec la figure d'un homme qui auroit pû donner de la compassion. Il avoit les yeux toujours bas, & comme cloüez à la terre. Sa teste ne paroïssoit presque point hors de ses épaules. Sa voix estoit comme esteinte ; & il n'osoit, ni respirer ni souffler. Ses mains demeuroident toujours jointes, si ce n'estoit que de temps en temps il pouvoit s'en aider à faire des reverences. Mais il falloit que du reste du corps, il demeurast dans une telle contrainte, que ses os, s'il enst esté possible, eussent dû se cacher & s'enfoncer les uns dans les autres. S'il osoit tousser ou cracher, c'estoit un crime, pour lequel il estoit puni à l'heure même. C'est en cét estat, qu'un miserable attendoit la Sentence de son Juge, qui prenoit pour ce sujet de dessus une table, qui estoit devant son Tribunal, de certaines marques de bois, qu'il jettoit à terre, selon les fautes, souvent assez legeres, dont il vouloit punir le coupable. Chacune de ces marques

estoit une Ordonnance ou une Sentence de cent coups de foüet, qui déchiroient & enlevoient tellement la peau de ces miserables, que souvent il ne leur restoit presque plus de vie au milieu de cette flagellation. Cependant ofer faire la moindre replique ou supplication après une telle Sentence, n'estoit qu'augmenter encore son chastiment par un nouveau crime. Le coupable n'avoit donc garde d'ouvrir la bouche, ni de se mouvoir seulement, de peur d'irriter encore son Juge. Les Bourreaux qui affis-toient toujours au jugement, le faisoient ensuite, & l'expedioient au plûtost. Pour cela, ils le dépouilloient tout nüd; & sans crainte de blesser la gravité du Mandarin, ils lui donnoient en sa presence le nombre des coups de foüet qu'il avoit ordonné par ses marques. Cét homme qui n'auroit pas voulu chasser une mouche de peur de blesser la bien-seance, ne trouvoit pas qu'il lui fust des-honorable de voir foüetter une homme nud. C'estoient là les façons & l'affectation ridicule de ces gens qui pretendoient maintenir si bien leur gravité, en écorchant comme beaucoup d'autres une mouche, & ne prenant pas garde qu'ils avalent un Chameau. Qu'on ne croye pas, qu'on ait rien exagé sur

sur la fierté des Mandarins Chinois, qui tenoient ces miserables peuples si bas au dessous d'eux.

Comme ceux-cy voyoient donc leurs nouveaux Magistrats, les Grands de Tartarie, & les Oncles même du Roy agir sans toutes ces façons, & si éloignez au contraire de cette ridicule superbe, dont ils avoient si long-temps souffert : Comme ils voyoient les Vice-Rois recevoir dans les places & dans les ruës les Memoires & les Requestes qu'on leur presentoit ; Qu'ils y répondoient & rendoient justice tout à cheval ; Qu'à toutes les heures du jour les Magistrats Tartares donnoient audience, & expedioient les Parties à l'heure-même, sans les obliger à aucunes ceremonies, ni permettre qu'on se prosternast ni qu'on marchast à genoux devant eux. Comme les Chinois voyoient donc un gouvernement qui avoit pour eux quelque chose de bien plus riant & de plus doux, ils ne se pouvoient lasser d'admirer & d'estimer un si heureux changement. Ainsi bien loin d'avoir de la peine de se voir sous la domination des Tartares, il leur sembloit au contraire, qu'ils commençoient d'entrer en liberté, après avoir gemi si long-temps sous la plus dure de toutes les servitudes.

Xunchi employa de la forte & de la douceur & de la bonté, pour se mieux assurer de ces nouveaux Sujets. C'est par tout que l'art de gagner les peuples, n'acheve & n'assûre pas moins les conquestes, que celui de gagner des victoires en fait les commencemens & les progrès. Après tout, il paroist que la ruine ou la conservation des Empires & des peuples, dépendent beaucoup des différentes manieres d'agir de ceux qui les gouvernent.

Les Tartares eurent aussi leur Conseils & leurs Tribunaux pour rendre la justice, tels qu'avoient les Chinois, mais non en si grand nombre. Ils conserverent les dignitez de Colaô & de Mandarin, mais on n'y parvenoit que par le merite & par élection, & ce devoient estre encore toutes personnes d'une haute reputation, & du merite desquelles on s'assureroit auparavant par de bonnes informations.

Pour le particulier de leurs Loix & de leur Police, la maniere de proceder dans leurs Tribunaux, les Officiers qui rendent la justice & l'administration qui s'en fait, tant pour le Criminel que pour le Civil, conformément aux Ordonnances & aux Reglemens qu'ils ont faits, c'est ce dont on n'a pas esté encore bien informé. On sçait seulement que ce qu'ils font est tout oppo-
sé

fé à ce que faisoient les Chinois. Et ç'a esté aussi pour insinuër & établir doucement ces nouvelles coûtumes si contraires aux anciennes, que se font employez avec plus de soin ceux de cette Nation, qu'ils ont mis dans les Offices & dans les Charges. Les peuples de leur costé pour plaire à leurs nouveaux Maistres, se sont conformez en toutes choses à ces nouvelles Loix: ainsi il parût dès lors, qu'il ne resteroit bien-tost plus aucune trace de tout l'ancien gouvernement de la Chine.

Les Tartares n'employent pas de grandes écritures pour les procez, & ils n'ont ainsi guère affaire de gens de pratique. Dans le Civil, les parties verifient verbalement ce dont ils contestent; & on les expedie de même verbalement. Tout le reste leur passe pour perte de tems & folle dépense. Ils sont encore plus prompts dans le Criminel, quoi qu'ils ne laissent pas d'examiner tres-diligemment les charges de l'accusé. Ils ont cette maxime, que le crime ou l'innocence se manifestent bien-tost, lors que ceux qui en font les perquisitions y procedent sans interest. Aussi ne se servent-ils ni de prisons, ni de fers, ni de chaisnes. Ils disent que c'est faire mourir les hommes deux fois que de les tant tourmenter. Lors qu'on a arresté un

criminel, on le presente, à quelque heure que ce soit, devant le Juge, & si le crime est suffisamment prouvé, on le punit aussi-tost. Si la preuve n'est pas suffisante il est mis en liberté. Il n'y a que deux sortes de châtimens pour les coupables. Quand le crime ne merite pas la mort, on perce au criminel les oreilles de deux fers de flèches, desquelles on lui éleve le bois au dessus de la teste en forme d'arc. On lui fait traverser en cét estat les ruës & les places de la Ville ; & un Officier marche devant lui, qui crie à haute voix „ que qui aura fait un pareil crime, recevra un pareil châtiment. Que si le crime de l'accusé merite la mort, on lui coupe la teste, sans faire difference des qualitez de sa personne & de son crime. C'est assez qu'il merite la mort, & pour faire cette execution, on le dépoüille aussi nud qu'il estoit venu au monde, afin (disent-ils) qu'on l'en voie sortir tel qu'il y estoit entré. Le bourreau, lors qu'il est en cét estat, leve le coutelas & lui abat la teste, & au même tems que le corps tombe, il continuë de le mettre en pieces. Car c'est pour cette raison qu'ils l'avoient mis tout nud. Ils laissent pour l'ordinaire en cét estat les restes de ce cadavre, & pretendent donner par là plus d'horreur du crime. On dit

dit que le bourreau autrefois en levoit une cuisse, pour en faire un festin à ses amis. Ce pourroit estre de là qu'on auroit pensé que les Tartares mangeoient de la chair humaine. Mais, comme on l'a remarqué, il n'y a eu que les plus barbares, ou quelques sauvages, & des hommes tout brutaux parmi la Nation, qu'on ait crû capables de cét excez. Les Tartares auroient aussi trop honoré les charognes de leurs criminels, de leur donner des sepulchres vivans.

Ce qui paroist plus étrange dans la justice des Tartares est qu'ils puissent faire si-tost les preuves & les perquisitions nécessaires tant des affaires Civiles, que Criminelles. Cependant Xunchi, par une loi qui ne souffroit point de glose, ni de réplique, prétendit lever tout ce qui pourroit rendre ces promptes expéditions difficiles & impossibles. Il ordonna pour le Civil, que les causes seroient vuidées aussi-tost que les parties seroient ouïes : Et pour le Criminel, que les accusez seroient aussi punis ou renvoyez en même tems, mais de telle sorte, que si le crime n'avoit pas esté verifié, & le criminel convaincu, lors qu'il estoit effectivement coupable, le Juge qui l'auroit renvoyé en pottast la peine alors. Car Xunchi pre-

tendoit qu'il devoit y avoir de la faute du Juge. Que si le crime estoit prouvé, il falloit que l'accusé en fust puni à l'heure même, quelque difficulté qu'il y eust, soit que ce fût une peine pecuniaire, ou un châtiment corporel. Il n'y avoit pas ainsi lieu de prolonger les affaires. Il n'y avoit pas moyen non plus d'échapper, en contrevenant à la Loi du Prince, qui estoit ce que Xunchi pretendoit, en voulant que le crime pressast & donnast à penser aussi bien au Juge, qu'au criminel. Il fit observer cette Ordonnance dans toute sa rigueur; d'où il arriva qu'on ne vit depuis dans les Charges & les Magistratures que des personnes peu accommodées de biens, mais qui faisoient si bien leurs Charges, que les peuples se trouvoient beaucoup mieux de ces Juges, que de ceux des Rois de la Chine, quelques riches & quelques venerables qu'ils fussent.

Une telle precipitation dans l'expedition des affaires pourroit sembler avoir quelque chose de barbare & de moins policé. Mais l'excez opposé de cette chicane & de toutes ces formes qui ne finissent jamais les affaires, ne paroistroit peut-estre pas moins barbare parmi ces peuples. Heureuse la Nation où les affaires n'iroient pas quelquefois si viste que chez
les

les Tartares, ni aussi si lentement qu'ailleurs, mais ce temperament & ce milieu est l'ouvrage & l'emploi d'une vertu que la politique humaine ne consulte pas toujours.

Xunchi a donné aussi aux Officiers & Mandarins qui sont actuellement dans les Charges, les mêmes appointemens que leur donnoient les derniers Rois de la Chine. Il en a continué encore plusieurs des anciens dans leurs premiers emplois, ou il les en a pourvûs de nouveaux qui ne sont pas moins honorables. Ceux-là cependant n'ont pas laissé de se plaindre qu'ils n'avoient plus que le nom & l'honneur de Mandarins. Ils avoient raison, s'ils confideroient bien qu'ils estoient effectivement obligez d'avoir au moins une meilleure reputation qu'ils n'avoient auparavant. Il n'y a rien de plus important à un Ministre pour bien servir dans ses emplois, que d'y avoir la reputation d'un merite qui le fasse confiderer des peuples. Mais ceux de ces Officiers qui se plaignoient & murmuroient davantage, estoient ceux qui manioient les Finances. Ils n'estoient pas satisfaits qu'on les observast de si près, qu'ils ne pussent rien profiter de tant de deniers qui leur passoient par les mains. Les Tartares les en

railloient , en leur demandant si l'on ne les appelloit pas les Ministres des finances du Roi ; que s'ils l'estoient , ils demeuroient par là d'accord que ces finances n'estoient pas à eux , mais au Roi ; au lieu que s'ils se les approprioient pour s'en enrichir , ce ne seroient plus les finances du Roi , mais leurs finances propres. Qu'ils devoient enfin estre satisfaits de leurs appointemens , ou remettre leurs Charges à d'autres. Que le Roi ne manqueroit pas de gens qui feroient leur devoir & se contenteroient des mêmes appointemens qu'ils recevoient.

Xnnchi , après avoir si bien recommandé à ses Officiers qu'ils n'eussent pas à vendre la justice , fit punir tres-severement ceux des Juges qu'il scût avoir pris des presens des parties. Il prit d'autant plus garde à arrester ce desordre , qu'il scavoit que la ruïne de la Chine avoit commencé par l'avarice & la corruption de la pluspart des Juges , & de ceux qui estoient dans les emplois & les charges de eét Estat. En ce qui regarde les voleries , les extorsions , & les concussions , les Officiers & les Ministres Chinois n'avoient point leurs pareils au reste du monde. Aussi , long-tems même avant la perte de leur Empire , estoient-ils pour ce sujet tellement en ex-
cration

cration à leurs voisins, qu'on voit qu'ils ne pouvoient ni parler, ni écrire des Mandarins qu'avec indignation.

C'estoient eux qui dispofoient de toutes les finances de la Chine; mais de telle forte, que le Roi qui avoit plus de cent cinquante millions de ducats de revenu tous les ans, estoit comme dans l'indigence & la pauvreté. Au moins paroiffoit-il n'avoir pas dequoi fournir aux dépenses les plus nécessaires de son Estat; tandis qu'ils détournoient & tiroient à eux la plus grande partie des deniers qui y devoient estre employez. Ils ne pensoient guéres, ni à payer, ni à entretenir les troupes, encore moins à donner des recompenses à ceux qui avoient servi. Et le peuple cependant payoit des impositions & des subsides pour soutenir le faste & la grandeur des Mandarins, qui estoient devenus aussi puissans pour le renversement de cet Estat, qu'ils furent depuis lasches & foibles pour le soutenir, ou pour sauver du moins quelque partie de son débris. Car au lieu qu'on voyoit peu auparavant un Mandarin traiter avec les dernières indignitez les Officiers les plus considerables de l'Armée, on vît au contraire un nombre de Mandarins s'enfuir & se sauver de devant un miserable soldat. Ainsi par l'avarice de ces

Ministres, la garde du Prince n'estoit qu'une miserable soldatesque mal entretenüe & mal payée, & qui dans le peu de consideration où elle estoit, prenoit bien un meilleur parti, en se rangeant avec les rebelles. Zunchin reconnut, bien que trop tard, que les gens de guerre ont une grande part au souëtien & à la conservation des Empires, d'autant plus qu'il n'est pas possible que de grands Empires n'ayent touëtours de puissans ennemis. Il se trouva cependant en son plus grand besoin sans aucunes troupes qu'il eust obligées par la moindre recompense à la défense de sa personne & de son Estat. Il trouva que ses tresors n'avoient pas esté employez en des choses necessaires & importantes à sa conservation, & il reconnut alors que toute sa grandeur estoit tres-mal souëtenuë, lors qu'il vit sa personne Royale ainsi abandonnée, sa vie & son Empire reduits à leur derniere periode, & tout ce mal sans remede; qu'il falloit enfin perir, & laisser tout perir avec lui.

L'Empereur des Tartares Xunchi vit assez clair dans tout ce desordre du gouvernement de la Chine, & comme il jugea bien que ce mal se feroit enraciné & fortifié puissamment par les couëtumes & les manieres d'agir des Chinois, il crût qu'il
lui

lui importoit d'autant plus d'en extirper jusqu'aux moindres racines. Aussi entreprit-il cette affaire d'une maniere qu'il ne tint pas à lui, qu'il n'y eût deormais un bon ordre dans la justice des Chinois. Ses premiers Ministres y apportèrent encore tous leurs soins, & c'estoit tout ce qui se pouvoit faire pour arrester ces desordres, que de voir ainsi la prudence & la fidelité des Ministres concourir avec les bonnes intentions de leur Maistre.

Ce fut aussi une chose toute extraordinaire de voir avec quelle droiture & integrité chacun des Officiers, tant des veritables Tartares, que de ceux qui affectoient de le paroistre, procedoit deormais dans l'exercice de sa charge. Ly, le fameux Vice-Roi de Canton, qui faisoit gloire pat tout d'estre Tartare, quoi qu'on le crust un veritable Chinois, de grand voleur qu'il estoit, lors qu'il commandoit les troupes, estoit devenu un grave Magistrat, & un juge incorruptible dans les Audiances qu'il donnoit aux peuples. Il se faisoit deormais considerer dans le public, comme un homme zelé pour l'équité & la justice. Et quant à ce qu'il avoit profité du pillage qu'il avoit fait dans les prises des Villes, & par la campagne, il s'en justifioit seulement le mieux qu'il pouvoit

voit par les Loix de la guerre, qui donnent par tout une part considerable du butin aux Chefs & aux Generaux, qui en ont une si grande dans les perils. Que si du reste ses soldats s'estoient accommodez à l'occasion, de ce qu'ils avoient pû trouver, on devoit confiderer qu'ils n'avoient point alors d'autre moyen de subsister, parce qu'il ne venoit point d'argent de la Cour pour les payer de leur folde. Il taschoit d'accommoder ainsi toutes ses affaires le moins mal qu'il pouvoit, & il faisoit enfin des excuses de tout le passé. Mais cependant il marchoit si droit, & il procedoit desormais avec tant d'honesteté & de desinteressement en toutes les affaires; & il obligeoit encore les Officiers qui dépendoient de lui, à faire les choses tellement au gré & au goust des peuples, qu'ils prenoient volontiers cette douceur en payement de tous les maux qu'il leur avoit fait auparavant.

Il faut rapporter, pour faire mieux voir l'habileté de cét homme, quelques paroles qu'il eut avec un Mandarin Chinois, dont on lui faisoit une plainte. Un habitant de Canton vint à son Tribunal lui demander justice sur quelque affaire. Il lui dit qu'il ne pouvoit pas estre Juge de sa cause sur la premiere instance, mais qu'un
Man-

Mandarin Chinois en devoit juger immédiatement & avant lui ; qu'il lui allât demander justice , & qu' ensuite s'il vouloit appeller de sa Sentence , il pourroit
,, avoir recours à lui. Seigneur , lui dit
,, le suppliant , il est vrai qu'un tel Mandarin doit juger le premier mon affaire ,
,, & j'ai eu aussi recours à lui pour avoir
,, justice. Mais il y a tant de temps ; &
,, il ne termine rien : il ne paroît pas même
,, me qu'il pense à moi , quelques sollicitations que je lui fasse ; ainsi je viens
,, à vôtre Excellence , pour obtenir qu'il lui
,, plaise de me faire justice , ou de me la
,, faire faire par le Mandarin. Ly qui n'étoit pas d'humeur à souffrir que les choses
allassent autrement qu'il l'entendoit , ayant
oui ce discours , & scû que ce qu'on
,, lui disoit étoit vrai : Faites-moi venir ,
,, (dit-il) ce Docteur ; & le voyant en
,, présence d'un grand nombre de personnes ;
,, Vous croyez donc , Monsieur le
,, Docteur , être encore sous l'ancien gouvernement de la Chine ; que pour une affaire
,, de mille Ducats , vous en ferez dépenser deux ou trois mille aux parties ;
,, que les Juges gagneront toujours les procès , & que celle des parties qui aura eu
,, Arrêt en sa faveur , aura encore perdu son
,, temps & son bien. J'entens que vous sçachez
,, chiez

„ chiez que nous sommes en un autre temps,
 „ & que vous avez affaire à un autre Maî-
 „ tre, l'Empereur des Tartares Xunchi. D'où
 „ vient donc que vous ne finissez pas cette
 „ affaire? D'où vient qu'il vous plaît de
 „ faire si long-temps durer les procez; Vous
 „ voulez de l'argent, infame! Et vous cro-
 „ yez que je ne vous entende pas. Mais je
 „ jure par la tête de Xunchi, que s'il me
 „ vient encore une pareille plainte de vous,
 „ je vous ferai perdre vôtre Charge avec
 „ la vie. Vuidez-moi cette affaire, & au plû-
 „ tôt, si vous avez encore envie de vivre.

Le Mandarin se retira bien resolu de ren-
 dre justice, encore que ce ne fût que par
 force & malgré lui. Les autres qui reçu-
 rent aussi cet avertissement, penserent à en
 profiter. Ils virent que ce n'étoit pas le
 temps de faire valoir comme auparavant,
 leur gravité, & le peuple qui scût ce qui
 s'étoit passé, loüa merveilleusement la bon-
 ne justice de son Gouverneur. On parla
 de cette affaire, non seulement dans la Ville,
 mais encore par toute la Province; & ce fut
 toujourns en applaudissant à la personne &
 aux grandes qualitez du Vice-Roi de
 Canton.

C'est ce que l'on a pû scavoir en gene-
 ral du gouvernement des Tartares dans
 la Chine, & de la conduite en particulier
 du

du jeune Roi Xunchi, & de ses Ministres. Ce sont des hommes grossiers & barbares; mais il seroit à souhaiter que bien des peuples des mieux policez de nôtre Europe, eussent en beaucoup de choses autant d'humanité & de justice que ces barbares.

C H A P I T R E XXVIII.

Les Tartares obligent les Chinois à laisser les Lettres pour embrasser les Armes.

Des Lettres & Caracteres des Tartares.

Des Sciences pour lesquelles ils ont plus d'inclination, & de leur Langue en general.

LEs Lettres & les Armes pourroient être considerées dans un Estat comme deux Poles, sur lesquels la plûpart des affaires roulent & se soutiennent; en sorte qu'il ne seroit pas aisé de se vouloir passer de l'un ou de l'autre, qu'il ne parût bien-tôt un vuide & un manquement dans l'assemblage de ce grand Corps. Mais il est pourtant vrai, que ce qui manqueroit du côté des Armes pourroit avoir de plus facheuses suites, que ce qui manqueroit du côté des Lettres & des Sciences, qui lais-
sant

fent aux Armes à les défendre & à les soutenir elles-mêmes. C'est ce qui a bien paru dans la dernière révolution de l'Empire de la Chine, & ce qui a obligé aussi le Tartare à remédier d'autant plus à ce mal, qu'il voyoit que ce qui lui avoit donné de si grands avantages les lui pourroit toujours ôter avec autant de facilité. L'on a vû que de très-puissantes Monarchies n'ont pas eu beaucoup besoin de Lettres pour établir & affermir leur domination. L'Espagne a donné plus de cinq mille batailles, en des temps qu'elle ne pensoit guères à faire des livres; & il est aisé de voir encore, qu'elle ne s'en est pas beaucoup servie pour aller faire des conquêtes en des terres éloignées. Le Tartare disoit fort bien que les Estats ne se pouvoient maintenir sans les Armes, comme ils le pouvoient sans les Lettres. Il est certain d'ailleurs qu'il y a toujours trop d'émulation de puissance & de grandeur entre des Princes voisins, pour qu'ils puissent se laisser longtemps en repos les uns les autres. Ainsi au seul bruit que quelqu'un d'eux arme, c'est comme une nécessité aux autres d'armer en même temps. C'est leur épée qui doit leur faire droit & justice, & ils sçavent assez qu'il importe peu à ceux qui ont la force,

que les Lettres & les Sciences qui leur
leur

que leurs droits ne soient pas fondez en de meilleures & de plus valables raisons.

Le Tartare néanmoins, pour ne se pas rendre odieux aux Chinois, ne crût pas leur devoir ôter entièrement les emplois & les études des Lettres. Il jugea qu'il falloit traiter delicatement une chose, pour laquelle il voyoit que toute cette Nation avoit tant d'attache & d'estime. Ainsi au commencement de l'année 1647, il y eut encore plus de trois cens personnes de Lettres, qui receurent le grade de Docteur en la ville de Nanquin, comme il se faisoit auparavant à Pequín; & plus de six cens autres furent encore admis à faire leurs Licences, outre un plus grand nombre de ceux qui furent reçus Bacheliers. Car ce n'est pas en Europe seulement, qu'il y a des Docteurs & des Bacheliers en grand nombre.

Xunchi voulut bien donner cette satisfaction aux Chinois, quelque grande dépense qu'il fallût faire pour cette Action, aux frais de laquelle il faut que les finances du Prince fournissent toujours; & ce ne fut pas une petite marque de sa condescendance & de sa bonté. Il fit pourtant sçavoir qu'il seroit obligé d'apporter quelque reforme à toute cette litterature; & que c'étoit enfin le temps que les Lettres de-
voient

voient céder le lieu d'honneur aux armes & à la guerre, ainsi qu'autrefois les armes, qui étoient déchües, avoient laissé aux Lettres toute l'estime & tout le merite.

Comme en tous les Estats les hommes se portent volontiers aux emplois où ils voyent qu'il y a plus d'honneur & plus de profit, les Chinois, qui voyoient que les gens de Lettres étoient les personnes les plus accommodées & les plus considérées de leur Nation, embrassoient aussi tous à l'envi la litterature & les emplois de la plume. Xunchi trouva donc à propos de donner deormais tous les honneurs & toutes les gratifications aux Armes, & ce fut assez pour donner bien-tôt envie à la plûpart des Chinois d'embrasser ce parti. Chacun jugera laquelle de ces deux professions lui paroît plus selon la raison & la nature. Ce qu'en pourroient dire ceux qui par leur genre de vie se seroient comme déjà declarez pour les Lettres, seroit que l'estime & les recompenses devroient également suivre le merite & le travail en l'un & en l'autre de ces emplois; que cependant il est vrai que les gens de robe & de plume, qui sont plus éloignez du peril, sont avec cela toujours plus proches des gratifications; au lieu qu'un Soldat après s'être trouvé en un grand

grand nombre de combats & d'assauts, n'aura pas pour l'ordinaire d'autre recompense que de perir enfin en la dernière occasion, & il s'en trouve plusieurs, & de ceux même qui auroient bien mérité de grandes recompenses, qui n'ont pas à la fin une meilleure fortune.

Le Tartare étoit assez de ce sentiment qu'il y a plus de mérite, parce qu'il y a plus de peril, dans les emplois militaires. C'est pourquoi, encore qu'il maintint toujours les Lettres dans la Chine, & qu'il y eût en toutes les Provinces deux Vice-Rois, un des Lettres, & un autre des Armes, comme il y avoit eu paravant, il faisoit pourtant connoître, qu'il confideroit beaucoup plus ceux qui embrassoient la profession des Armes; jusques-là que parmi ceux qui avoient déjà pris le parti de la robe, il fit un choix de plusieurs qui lui semblerent plus propres à servir dans ses Armées. Il prit le soin aussi de donner des recompenses à ceux de ses Soldats qu'il sçavoit avoir quelque mérite, auxquels, encore qu'ils fussent en des emplois fort éloignés de sa personne, il ne laissoit pas d'envoyer des presens & des gratifications, lorsqu'ils y pensoient le moins. Ce fut ainsi qu'au mois d'Aoust de 1647. il fit partir pour la ville de Canton, un grand Mandarin,

derin, de ceux qui affistoient au Conseil Royal de Pequin, pour aller porter des presens aux deux Vice-Rois de Canton. Ce Mandarin, encore qu'il y eût bieu cinq cens lieuës de chemin d'une de ces Villes à l'autre, fit ce voyage seulement pour satisfaire à cet ordre. Ces presens étoient deux grands Vases d'or, tout couverts de Pierreries, avec deux habillemens très-riches. Xunchi qui avoit scû que ces deux Vice-Rois avoient également fait paroître leur valeur & leur courage autant de fois qu'ils en étoient venus aux mains avec leurs ennemis en la réduction de cette Province, voulut bien honorer également leur personne & leur mérite. C'est pourquoi, il n'y avoit pas de quoi s'étonner que ce Prince eût tant & de si braves Soldats, lui qui prenoit des soins de reconnoître si bien les services de ses Capitains, qu'il envoyoit à ceux même, qui étoient si éloignez de sa Cour de magnifiques presens, & qui employoit encore les premières personnes de son Etat, pour leur aller faire connoître combien sa Hauteffe étoit satisfaite de leur fidélité & de leur courage. Les Princes qui penseront à récompenser si bien leurs Soldats, auront toujours de bonnes Troupes; mais il sera difficile qu'ils les re-

tien-

tiennent, s'ils ne font pas paroître qu'ils ſçavent eſtimer & reconnoître leurs ſervices.

Plusieurs gens de robe, & de ceux même qui étoient déjà en des emplois très-confiderables, qui virent qu'ils feroient deſormais aſſez mal leurs affaires, s'ils ne s'appliquoient qu'à la ſcience & à l'étude de leurs Loix, paſſerent bien-tôt à la profeſſion des Armes. On a déjà vû la conduite qu'avoit tenuë le Vice-Roi des Lettres de Canton. Mais pour reconnoître encore mieux ce que cet Officier de robe penſoit lui-même pour lors de ſa profeſſion, il faut l'en entendre parler à un de ſes Amis. Ce n'étoit pas un homme de grande littérature : il venoit de le pourvoir d'une charge de Mandarin des Lettres en la ville de Canton. Pour peu qu'un homme eût de Lettres à la Chine, il ne laiſſoit pas de ſe croire un aſſez grand Docteur, lors qu'il étoit une fois élevé à la dignité de Mandarin. Celui-ci devoit être un plus honneſte-homme que les autres, de reconnoître au moins & d'avoüer qu'il n'étoit pas fort habile. Peu de gens de Lettre reconnoiſſent leur foible en matiere de ſcience ; & il ſ'en trouve encore moins qui en faſſent une confeſſion bien

sincere. Il dit donc fort ingenuement au Vice-Roi, qu'il n'en sçavoit pas assez pour être Mandarin, & que s'il plaisoit à son Excellence de lui donner un emploi qui fût plus selon sa capacité, elle l'obligeroit beaucoup davantage. Le Vice-Roi lui demanda en quoi il trouvoit qu'il n'étoit pas assez habile-homme. C'est, lui dit-il, que je ne déchifre pas assez parfaitement les lettres & les caracteres de la Chine. Allez, (lui dit le Vice-Roi :) Je vous ai fait Mandarin; & je vous declare, que vous n'avez que trop de Lettres pour un temps où les personnes de consideration dans la Chine doivent laisser les Livres, pour ne penser qu'à la guerre. Ne vous imaginez pas qu'il soit necessaire desormais de faire & d'examiner tant d'écritures. Il faut seulement bien entendre les Parties, & les expedier verbalement. Ayez de l'exactitude en cela, & de bonnes intentions de rendre la justice. La verité & la justice ne sont pas tellement hors de nôtre connoissance & de nôtre vüe, qu'il faille les aller chercher dans les gouffres & les abysses des procès. Le Mandarin entendit bien ce que lui vouloit dire le Vice-Roi. Il le remercia de la charge qu'il plaisoit à son Excellence de lui donner, & de tous ses bons avis, &

pre-

„ prenant congé de lui : Me voilà
 „ (dit-il) Monseigneur , un habile-hom-
 „ me , s'il ne faut que de la diligence , &
 „ de bonnes intentions , pour bien faire ma
 „ charge.

Pendant que Xunchi reformoit ainsi
 sans aucune violence les abus où il trouvoit
 les gens de plume & de lettres dans la
 Chine , il ne trouvoit pas mauvais que ses
 Soldats & ses Officiers les en raillaient ,
 & parlassent encore assez haut contre cette
 molle & inutile occupation. Il n'y a-
 voit rien qui avançât davantage le chan-
 gement que ce Prince vouloit faire. Il
 arriva aussi sur ce sujet quelques rencontres
 assez agréables. Un Mandarin Chinois fut
 obligé de loger en sa maison un Capitaine
 Tartare , qui étoit un homme confide-
 rable parmi sa Nation. Il lui donna chez-
 lui tout le logement & les commoditez
 qu'il pouvoit souhaiter. Ce Mandarin,
 qui vouloit passer pour un homme de
 grande littérature , avoit une belle Biblio-
 theque , où il y avoit plus de Lettres ; sans
 doute , que dans son esprit. Tous ces
 Livres occupoient un des plus beaux appar-
 temens de sa maison , qui étoit un lieu fort
 éclairé. Ils appellent ce bâtiment Xufan.
 Il y entre beaucoup d'air , & un vent
 raffréchissant , qui empesche que les vers

& la poussiere ne puissent gâter des Livres.

Le Tartare qui vît ce lieu trouva que ce lui pourroit être un logement encore plus commode que celui où il étoit; puis qu'on en faisoit aussi bien un très-mauvais usage, de
 „ ne l'occuper qu'à loger des morts. Il
 „ vint donc dire à son hôte: (Seigneur
 „ Mandarin,) Il faut que vous me fassiez
 „ tout à l'heure vuider ce lieu. Il faut que
 „ nous m'en fassiez déloger tous ces Juris-
 „ consultes, & tous ces Codes; autrement
 „ je vous declare que moi & mes Soldats,
 „ nous en allons bourrer nos arquebuses,
 „ ou en faire des cornets à nôtre tabac.
 „ Vous verrez si nous ne sçavons pas
 „ eucore mieux manier vos écritures que
 „ vous. C'étoit ne priser guères ce
 „ que le Mandarin auroit voulu tant van-
 „ ter, ce fut pourtant à lui de retirer ses
 Livres, sans repliquer davantage. Mais au
 moins, ne devoit il pas avoir raison de se
 plaindre, s'il n'avoit prétendu que faire
 parler beaucoup de sa Bibliotheque: car
 ce Tartare ne manqua pas de dire par toute
 la Chine, qu'il avoit bien fait remuer & dé-
 loger les Livres de ce Mandarin.

Voilà toute l'estime que les Tartares
 ont pour les Lettres & les Sciences, dont
 ils ne s'occupent guères, si ce n'est qu'ils
 font

sont bien-aïses de sçavoir quelque chose des Mathematiques & de l'Astrologie. Comme cette Nation adore le Ciel, elle fait paroître assez de plaisir à discourir des étoiles, & à s'entretenir de ce qui fait toute sa Religion, où du reste elle ne cherche pas beaucoup de raffinement. Les Tartares dressent seulement tous les ans leur Almanach ou Calendrier, qui est peu different de celui des Chinois. Celui de l'année 1647. fut le premier qui parut avec le nom & par l'ordre de l'Empereur Xunchi. C'étoit une piece curieuse, dont on crût Auteur le Pere Adam Jesuite, qui étoit une personne très-habile dans les Mathematiques, & qui avoit alors bien du credit & de la faveur auprès de l'Empereur Xunchi.

Les Tartares ne méprisent pas non plus tout ce que les Chinois traittent dans leur Politique & leur Morale. Mais ils ne croient pas que cela vaille toute la peine qu'ils y prennent. Ils leur disent souvent & avec raison. Qu'il vaudroit mieux avoir moins de Loix, & les mieux observer. Qu'il seroit besoin de ne pas faire tant d'Ordonnances, mais de donner plus de bons exemples; parce que connoître le bien, & ne le pas faire, ne fait que rendre les hommes encore une fois plus méchans.

Les lettres dont se servent les Tartares, sont assez semblables à celles des Japonois; & toutes les deux ne sont que quelques traits de ceux qui forment les caracteres Chinois. C'est pourquoi ces lettres sont beaucoup plus simples, & plus faciles, & ne contiennent pas tant de mystere que celles de la Chine: Aussi les estime-t'on beaucoup plus que celles des autres peuples de l'Asie, & de ceux même de nôtre Europe, qui se sont habituez aux Indes & aux Philippines, qui, parce qu'ils ont pris des coûtumes & des manieres d'agir de ces Nations, se servent de certains caracteres tellement bizarres, que souvent ils ont eux-même de la peine à lire ce qu'ils écrivent, & sont obligez d'en deviner la plus grande partie. Ils bordent & environnent toutes ces lettres de points en haut & en bas, ainsi que font les Hebreux, ce qui fait que ce ne sont pas tant des lettres, que des chiffres & des hieroglyphes.

On remarque que la langue des Tartares a quelque chose de grave & de majestueux. Elle se sert beaucoup des voyelles, ainsi que la langue Espagnole; & naturellement elle se prononce avec force & d'un ton tout guerrier, qui est ce qui la fait paroître rude & grossiere. Mais com-

me ce n'est que la prononciation des gens de guerre, qui prennent pour l'ordinaire un ton plus fier que les autres, & ceux particulièrement qui font davantage les braves, on n'en peut pas faire une regle generale. Les personnes de la Cour y parlent sans doute beaucoup mieux, ainsi que dans toutes les autres Cours, où il seroit à souhaiter que l'on fût aussi exact à bien faire, que l'on y est juste à bien parler.

Les Etrangers trouvent aussi cette Langue aisée à apprendre, d'autant plus qu'elle n'a pas une variété si grande d'inflexions & d'accens, qui leur rend celle de la Chine difficile & ennuyeuse plus qu'aucune autre du reste du monde. Il ne s'est point trouvé dans toute la Relation de terme Tartare, qu'on pût bien citer pour exemple de la prononciation de cette Langue, que le nom de Pelipaovan, qui étoit celui d'un des Oncles du Roi. Le mot de Peli, qui est un terme entierement Tartare, n'a rien de rude ny de grossier, si ce n'est qu'on en juge peut-être par cette grande delicateffe des Langues Espagnole & Italienne. Il signifie, Prince, dans le langage du pais. Van, qui est un mot Chinois, a encore la même signification, en sorte que Prince est déjà compris deux fois dans ce nom. Que si dans la Corée,

ou ailleurs, Pao, veut aussi dire la même chose, Pelipaovan voudra dire trois fois Prince, ou très-grand Prince. Cette répétition pourroit sembler superflue, & ne signifier rien davantage, pour être exprimée en trois Langues différentes. Mais dans la Langue de la Chine, & ce doit être la même chose en celle de Tartarie, ces répétitions y trouvent de grands sens. Cela paroît par les Histoires des Chinois, où l'on voit qu'ils appelloient du nom de Chium, tous les Princes & Monarques du Monde, qu'ils mettoient tous sans exception au dessous de leurs Rois, & qu'ils donnoient le nom de Van, à leurs Princes, qui étoient du sang Roial de la Chine. Mais parce qu'ils n'estimoient pas qu'aucun de ces deux noms fût assez auguste pour la Majesté de leurs Empereurs, ils crurent que des deux ensemble, il en falloit faire celui de Chiumvan, qui pourroit mieux que tous les autres convenir à la grandeur de leur Monarque. Ce fut ainsi qu'ils trouverent un nom digne de leur Roi, qu'ils appellerent depuis Chiumvan, en prétendant par là, lui faire un grand honneur. On voit ainsi combien cette Nation trouve un grand sens à former de plusieurs noms, qui n'ont tous que la même signification, un nom sur-éminent
qui

qui les comprenne tous. Voilà la signification & la force du mot Pelipaovan, nom aussi éminent, que l'étoit celui qui le portoit, parmi ses peuples. Mais ce qui merite d'être encore remarqué, c'est que l'Empereur Xunchi bien loin de s'offenser qu'on donnât ces grandes qualitez à des Princes qui n'étoient que ses Sujets, quoi qu'ils fussent ses parens très-proches; leur confioit au contraire, en les faisant Gouverneurs & Ministres de Provinces, une puissance & une authorité qui répondoit à ces qualitez. Il falloit que Xunchi, en rendant si puissant Pelipaovan, qui étoit déjà un grand Prince par sa naissance, & qui prenoit encore le nom de Conquerant de la Chine, se mît peu en peine de toutes les raisons d'Etat qu'on pouvoit opposer à cette conduite; ou bien il falloit qu'il fût puissamment persuadé de la fidelité des Princes de sa Nation: Ou il faut enfin, que parmi les Tartares, les Rois soient beaucoup moins jaloux de leur Souveraine puissance, & que les Princes qui leur sont sujets, ne soient pas si passionnez de la gloire & de l'ambition de regner.

C H A P I T R E XXIX.

Combien les Tartares ont d'inclination à la guerre.

De leurs armes défensives & offensives.

Que leurs plus grandes forces consistent en leur Cavalerie.

De la bonté de leurs Chevaux.

LES Tartares ne sçauroient vivre que parmi les armes & dans la guerre. Ils n'aiment & ne respirent que de tenir la campagne, & d'avoir des ennemis à combattre. C'est là qu'ils trouvent leur joye & le plaisir de leur vie. Aussi croient-ils être mieux faits, & avoir meilleure grace de paroître avec un visage tout coustu de cicatrices, que toutes les autres Nations qui prennent tant de peine à conserver leur teint frais, qui frisent, qui parfument & qui teignent leurs cheveux, pour faire honte, autant qu'ils peuvent, & à leur Nation & à la Nature, qui avoit voulu qu'ils fussent des hommes, plutôt que des femmes, telles qu'ils s'efforcent de le devenir. Les Tartares, bien éloignez de cette mollesse, ont porté si avant cette violente passion qu'ils ont pour les armes, que

que toutes ces belles Provinces de la Chine n'ont bien-tôt été que de grandes forges, où ils ont employé un nombre infini d'artisans à forger sans relâche des armes de toutes les especes. Taillandiers, Serruriers, Fondeurs, & tout autres gens de pareilles vacations, n'ont point eu durant plusieurs années d'autre emploi dans tout ce grand Empire; & l'on auroit pû dire à ceux qui auroient été curieux de sçavoir ce que les Tartares vouloient faire de tant d'armes, qu'ils vouloient avoir sans doute de quoi armer un monde entier. Les Bibliothèques de la Chine ne furent plus que des Arsenaux & des Magasins d'armes. On auroit eu peine autrefois à trouver dans la Chine une méchante épée ailleurs que parmi les gens de guerre. On se contentoit, pour vuider une querelle, de se prendre aux cheveux ou à la barbe, ou de s'égratigner, ou de se battre à coups de poing, quand on n'avoit pas les ongles assez fortes. C'étoient les armes tellement naturelles de cette Nation, que les braves se faisoient comme un ornement de laisser croître leurs ongles aussi grandes que celles de la ferre d'un Faulcon ou d'un Aigle; & il est si vrai qu'on ne se servoit point d'armes dans la Chine, que parmi un très-grand nombre d'habiles Medé-

cins qu'il y avoit dans tout le païs , on n'auroit pû y trouver un Chirurgien ; parce qu'il n'y avoit jamais de playes , ni d'autre pratique pour la Chirurgie. Les Medecins faisoient la cure des Apostumes , des absçés , des blessures , & des autres maux exterieurs. Mais depuis que les Tartares furent dans la Chine , il n'y eut plus personne desormais qui ne portât des armes. On obligea jusqu'aux enfans de huit ans , au moins ceux des familles considerables , à ceindre le sabre ou le cimeterre ; ce qui donnoit à rire , & faisoit compassion tout ensemble aux Chinois , de voir cet âge si tendre être embarrassé à traîner une charge & un poids qui lui étoit encorc si inutile.

Les Tartares faisoient faire aussi l'exercice tous les jours devant le Palais des Vice-Rois. Là ils mettoient des troupes en bataille , qui faisoient des décharges de leurs mousquets & arquebuses , avec un aussi grand feu , que si c'eussent été deux Armées affectives qui y eussent disputé de la victoire. Il y avoit encore des prix & des Juges ordonnez pour reconnoître l'adresse de ceux qui s'exerçoient tout le jour à tirer au blanc avec l'arc ou avec le mousquet. Le prix de celui qui avoit donné dans le but de trois bales , ou de trois flèches ,

ches, étoit une coquille d'argent du poids de quatre Jules, ou d'une demi-Reale. Celui qui n'avoit mis que deux fois dans le blanc, avoit une coquille du poids de deux Jules; & celui qui n'y avoit adressé qu'une fois seulement une coquille de la valeur d'un Jule. Ceux au contraire, qui manquoient plus de trois fois à donner dans le blanc, recevoient à l'heure même quelques coups assez rudes; & pour leur faire un affront encore plus grand, on les hüoit, & on les siffoit publiquement, ou l'on leur faisoit quelque autre traitement ignominieux. Ce n'étoient pas les Tartares qu'on obligeoit davantage à ces exercices, mais les Chinois des Provinces soumises qu'on vouloit accoûtumer à n'avoir pas peur des armes & de la guerre. L'on vouloit par ce continuel exercice les tirer de cette mollesse où ils étoient demeurez si longtemps, & ils se feroient encore très-volontiers excuser de tant de fatigues; Mais ils meritoient qu'on leur apprît à les supporter, & pour le service même de leurs ennemis, eux qui avoient si peu pensé à se donner de la peine, lors qu'il s'agissoit de la défense de leur Estat, & de leur propre conservation.

Quant aux diverses sortes d'armes, dont

se servent les Tartares, les défensives & celles dont ils se couvrent sont la cuirasse, le casque, les épaulières, les brassars; ce qui revient à peu près à la manière dont on s'arme en Europe, si ce n'est que ces armes ne sont pas si luisantes, ni si curieusement travaillées, ce qui rend encore ceux qu'elles couvrent plus terribles & plus redoutables. La visière de leur casque n'est pas attachée & enclavée avec le reste du pot, ainsi qu'en Europe. C'est une pièce toute séparée, & une lame de fer assez forte & double qui couvre le visage & la gorge jusqu'aux épaules, & se sépare quand on veut de l'autre partie du casque. Ils ont encore plusieurs autres lames de fer, qui leur descendent, tout autour de la teste, & qui la couvrent de toutes parts, aussi bien que la gorge, & tout le cou jusqu'aux épaules. Ils évitent par là d'être très-dangereusement blessés d'un grand nombre de flèches, qui pourroient leur percer les artères & leur causer des pertes de sang, qui seroient très-perilleuses en cette partie. C'est ce qui fait qu'ils la couvrent avec toute la précaution qu'ils peuvent. Ils se servent aussi, pour garantir tout le reste du corps, de certaines casques de cuir de vache assez amples & larges, qui sont garnies de

coton. Ils portent de ces mêmes casques chez eux, lors qu'ils ne vont pas à la guerre, mais elles ne sont pas pour lors si bien doublées.

Ils ont pour armes offensives les arcs, les flèches, les sabres, & les lances. Leurs sabres ont la pointe à la façon des cimenterres des Turcs; & ils sont pour l'ordinaire fort courts, mais assez pesans; & surtout, ils ont le fil & la trempe excellente. Ils se servent encore d'une espece de coutelets ou d'épée fort large, que ceux de la Chine & du Japon appellent Cetanes. Il y en a d'extrêmement grandes, & qui se manient à deux mains comme des épées de Suisse. Leurs gardes, aussi bien que celles de leurs sabres & coutelets, n'ont rien de considerable, mais les poignées & pommeaux sont d'or ou d'argent, ou de cuivre, selon que chacun est plus riche ou plus curieux. Ils n'ont point de piques, parce qu'ils ne les estiment pas commodes pour leur maniere de combattre. Leurs lances même sont assez courtes, & ils s'en servent comme de pertuisannes ou hallebardes. Mais l'arc & les flèches sont leurs armes d'honneur. Ce sont celles dont ils font gloire, & dont ils prennent plaisir de se bien servir. Ils y sont aussi tellement adroits, que plusieurs, d'un seul trait d'arc,

d'arc, font partir de plusieurs doigts de la main trois ou quatre flèches à la fois, qui partent toutes avec tant de roideur, qu'il n'y a point d'homme que la moins forte ne pût percer, si elle le rencontroit dans une juste distance. Leurs arcs sont plutôt petits que grands. Ils sont légers, mais suffisamment forts & solides. De leurs flèches les unes sont plus & les autres moins longues, mais elles sont toutes très-fortes, & qui peuvent percer à travers un bois très-solide. Les fers en sont quarrez, ou en triangle, ou à pointe de diamant, & tous assez longs & extrêmement acerez & perçans de la pointe.

Ils n'avoient point encore d'armes à feu, lors qu'ils entrèrent dans la Chine. Mais d'abord qu'ils eurent emporté quelques places, ils en tirèrent la grosse artillerie, & encore tous les mousquets & arquebuses qu'ils y trouverent, dont ils se servirent depuis dans toute cette guerre. Ils n'employèrent pourtant point de Tartares à conduire & à faire tirer leur canon, mais quelques Chinois & quelques soldats d'Europe seulement. Ils n'armerent de même de ces mousquets & arquebuses que des Chinois des Provinces qui se soumettoient, dont ils grossissoient leurs Troupes, pour avancer davantage dans leur conquête. Pour

les

les mines, les petards & tout le reste du feu d'artifice, ils n'en avoient ni pratique ni connoissance. Il est étrange cependant que les Tartares voulussent mettre ainsi entre les mains de leurs nouveaux Sujets leurs meilleurs armes, sans qu'ils voulussent même apprendre la maniere de s'en servir. Qu'ils les exerçassent aussi, tant ceux des Villes que de la Campagne, dans tout ce qui se pattiquoit parmi eux de l'art & de la discipline de la guerre. C'est ce que plusieurs trouvoient à redire en la conduite de Xunchi, aussi bien que de ce qu'il donnoit une si grande puissance aux Princes de sa Maison. Mais ce Monarque trouvoit au contraire, que la confiance qu'il avoit en ses Oncles étoit ce qui lui assureroit davantage leur fidelité; & que de ce qu'il paroissoit aussi apprehender si peu les Chinois, étoit ce qui leur rendoit sa valeur & le courage de ses Tartares encore plus redoutable. Il est vrai que longtemps après, ces peuples trembloient encore à entendre seulement parler de son nom. Il se pouvoit donc faire que toute cette confiance & sûreté, où étoit Xunchi, ne nuisit pas à ses affaires; mais si elle devoit lui être pernicieuse & funeste, il n'étoit pas le premier des Princes qui s'étoit perdu pour s'être tenu trop assuré de sa puissance & de ses forces. II

Il reste à parler des meilleures armes des Tartares, les seules avec lesquelles ils ont conquis l'Empire de la Chine. On peut dire que ce sont leurs chevaux. Il s'en trouve d'assez beaux dans la Chine, mais qui ont peu de cœur & qui perdent haleine, & s'éflanquent bientôt à la première course. Aussi ne sont-ils pas propres pour la guerre, comme ceux de Tartarie, qui sont de grand corsage, forts & vigoureux, bien faits & bien pris de tous leurs membres, & qui sont ainsi comme autant de chevaux de bataille: avec cela si légers & si bons coureurs, qu'il y a plaisir à les voir galoper aux endroits les plus rudes d'une montagne, ainsi que s'ils étoient dans une prairie. Ils ne cedent point en beauté, ni en forces à ceux de l'Europe & de l'Arabie, mais tous les chevaux de la terre leur cedent au contraire l'avantage de je ne sçay qu'elle fierté qui les tient toujours ardans & toujours en cœur. On diroit aussi que ceux qui les montent seroient venus au monde tout à cheval, tant ils y sont-bien & de bonne grace. Aussi commencent-ils de se donner à cet exercice dès leur âge le plus tendre, & ils ne le quittent point qu'avec la vie. On y en voit plusieurs, qui ne font qu'attacher les resnes de

de la bride à leur ceinture , & par le seul mouvement du corps mènent & manient leurs chevaux , les font tourner sur toutes les voltes , & leur font faire tel manège qu'il leur plaît. Ils ont par ce moyen toute la liberté des mains pour se servir de leurs arcs & de leurs flèches. D'autres qui tiennent l'arc de la main de la bride , ne laissent pas de s'en servir , & de manier encore leur cheval avec toute la facilité possible. C'étoient donc ces chevaux des Tartares , qui renversoient tout autant de Chinois qui osoient se présenter pour faire quelque résistance ; & on pourroit dire ainsi que c'auroient été les Conquerans de la Chine. Comme les Chinois ne se servoient point de piques pour soutenir & arrêter la Cavalerie , cinquante mille chevaux qu'il y avoit dans les moindres Armées des Tartares , (& même il y en eut plus de cent mille dans celle que commandoit l'Empereur ,) ne tarديوient guères à rompre & à enfoncer les Armées de la Chine. Ces chevaux si ardens & si fougueux , qui abatoient tout ce qui se presentoit devant eux de leurs puissantes forces , se faisoient bien-tôt jour par tout ; outre qu'ils étoient encore en si grand nombre , & poussés par des gens si fermes , qu'il n'y auroit eu guères d'Armées qui les auroient pû soutenir ;

& beaucoup moins celles de la Chine, & autres semblables, qui n'auroient eu ni piques, ni bataillons ferrez, ni Cavalerie pareille à celle des Tartares.

On a pris garde que cette Cavalerie Tartare porte les étriers plutôt plus courts, que longs. Tout l'Equipage de leurs chevaux n'est pas curieux, ni fort riche pour l'ordinaire. Il est seulement d'une maniere pour durer, & commode pour leur façon de combattre. C'est enfin dans cette Cavalerie que consistent les plus grandes forces des Armées de Tartarie. Leur infanterie est peu de chose en comparaison; ce qui ne va pas de la sorte dans les Armées de l'Europe. C'est aussi cette Cavalerie qui est la premiere à toutes les occasions. C'est elle qui est la premiere & la derniere en toutes les attaques; & c'est elle enfin qui a commencé & achevé en si peu de temps la conquête entiere du grand Empire de la Chine.

C H A P I T R E XXX.

Discipline militaire des Tartares.

Leur maniere de combattre, & d'attaquer les Places.

Aversion qu'ils avoient de demeurer dans les Villes.

Avec quelle secreté ils dorment en leur Camp, sans poser ni gardes, ni sentinelles.

C E pourroit être seulement dans le desordre & la confusion qui se trouve dans les Armées des Tartares, que cette Nation pourroit passer pour barbare. Car ils y observent si peu d'ordonnance, qu'il paroît que c'est plutôt par leur grand nombre, & par je ne sçay quelle ferocité, que par aucune science qu'ils ayent d'ordonner & de faire combattre leurs troupes, qu'ils remportent ces grands avantages. On ne voit rien de regulier dans toute leur maniere de faire la guerre, soit qu'ils donnent des batailles, soit qu'ils fassent des Sieges & viennent aux attaques des Places. Au lieu que les Chinois prenoient toutes leurs mesures & leurs regles, & gardoient pour l'ordinaire le meilleur ordre qu'ils pouvoient
lors

lors qu'ils se mettoient en défense. Les Tartares au contraire n'employoient pour les emporter, que la fureur & la force, avec un grand mépris de la mort, où ils couroient avec une joye & une ardeur de gens qui sembloient aller à la gloire & au triomphe. Ils ont toujourns eu durant les quatre années de leur conquête plusieurs Armées sur pied en même temps. Elles passoient d'une Province en une autre, tantôt pour conquérir un nouveau pais, & tantôt pour s'asseurer celui qu'ils avoient conquis, en sorte qu'on ne voyoit dans tout ce grand Estat que troupes & que gens de guerre, tant de pied, que de cheval. Chacune de ces Armées étoit pour l'ordinaire de deux cens mille hommes, cinquante mille chevaux, & le reste de gens de pied. Mais il n'y avoit pas toute cette différence d'Officiers qui se trouve dans les Troupes d'Europe. Il y avoit seulement un certain nombre de Capitaines; & au lieu de tous ces differens drapeaux qu'on déploye ailleurs, il n'y avoit-là qu'un seul étendart sous lequel se devoit ranger toute l'Armée, Cavalerie & Infanterie. C'est pourquoi lors qu'on aura parlé quelquefois des étandars, ou enseignes des Tartares, ce n'aura été que pour désig-

désigner, selon la maniere ordinaire de parler de nos Troupes, quelque gros de ces milices, pour n'être pas obligé de repeter si souvent le nom de Troupes & d'Armées.

La marche des Tartares n'est pas mieux ordonnée que leurs batailles. Ils vont par petits gros, & plusieurs ensemble, sans tenir ni rangs, ni files, mais ils s'étendent & se resserrent seulement, selon que les chemins le leur permettent. La Cavalerie marche la premiere, & elle fait comme l'avantgarde. L'Infanterie suit après, qui est comme l'arriere-garde. Lors qu'on est prêt de partir, l'on entend le son enroué d'une trompette, qui donne le signal de la marche; & depuis elle ne sonne plus, non pas même quand on seroit prest de donner bataille, & de courir sur les ennemis. Il n'y a du reste ni tambour, ni fifre, ni aucun autre instrument semblable; & c'est au seul bruit de cette trompette, qui pourroit faire penser à celle du jugement, de la maniere qu'elle fait remuer tant de monde, qu'il faut commencer & finir la marche. On porte devant toute l'Armée une sorte de Banniere, ou Etendart de mediocre grandeur, pour lequel toutes les Troupes ont une grande veneration. C'est le seul qu'il

y ait en toute l'Armée. Il est à peu près comme la bannière d'une Eglise. On est obligé de suivre cet étendart, par tout où il marche, soit qu'on aille charger l'ennemi, ou qu'on aille donner l'assaut à quelque place; & aussi-tôt que celui qui le porte, qui est un Capitaine des plus confiderez, & qui a toujours auprès de lui les plus vaillans de toute l'Armée, commence à attaquer, tous commencent aussi à donner en même temps. La Cavalerie attaque la première, & l'Infanterie donne en fuite, sans ordre, ni conduite, mais tumultuairement, & selon que chacun peut joindre son ennemi. Il n'y a ni aîle droite, ni aîle gauche, ni bataille, ni corps de reserve. Ils ne forment ni escadrons, ni bataillons, non plus qu'ils ne tiennent ni rangs, ni files. Ils ne separent pas même les temps de tirer des flèches, & d'en venir aux lances & aux sabres. Mais toute cette nombreuse multitude se remue & se précipite à la fois, pour rompre & enfoncer au plutôt tout ce qui lui fait teste. C'est comme une Mer agitée d'une violente bourrasque, où les vagues se pressent les unes sur les autres pour se chocquer, & se donnent si peu de relasche, que les premières n'ont pas plutôt été brisées,

brisées, qu'il en revient de secondes par dessus, avec une rapidité & une impetuofité toute nouvelle. Ainsi depuis que les Tartares ont commencé à venir à la charge, ils ne pensent plus à reprendre haleine, ni à faire aucunes retraites. Ni morts ni bleffez ne les étonnent : Car ils ne content pas pour une grande perte de voir beaucoup de leurs gens estendus par terre, eux qui se tiennent assez glorieux de mourir les armes à la main ; outre qu'ils sçavent qu'ils ont du monde plus qu'il n'en faut pour remplir la place des morts. Comme ils ne font jamais de retraite, vaincre ou mourir est tout ce qu'ils ont à faire. C'est le seul ordre qui leur est donné ; si ce n'est qu'ils se vissent entièrement défaits. Car en ce cas, ils peuvent prendre la fuite, comme on fait par tout ailleurs. Que si celui qui porte l'étendart est renversé & tué dans la meslée, ce qui est assez ordinaire, parce qu'il doit paroître où le peril est le plus grand, alors le plus proche de ceux qui l'accompagnent, ne manque pas de prendre cét étendart, qui passe ainsi tres-souvent par beaucoup de mains dans une seule bataille, ou dans l'attaque de quelque place, sans qu'il manque jamais de braves, qui s'empressent à l'envi

de le relever. Car il n'y a rien qui leur soit plus honorable & plus glorieux.

Mais la maniere dont les Tartares assiégent & prennent les Villes est encore quelque chose de plus rare & de plus irrégulier que tout ce qui se fait dans leurs batailles. La premiere chose qu'ils font pour emporter une place est de donner l'assaut, & la derniere de dresser les batteries. C'est la Cavallerie qui fait les approches d'une place, & qui vient à l'assaut, qui font des choses bien opposées à tout ce qui se pratique dans l'Europe. Ils viennent donc se mettre en presence & à decouvert devant une place défenduë de bonnes murailles & de boulevarts, tout bordez de grosse & de menuë artillerie, avec un grand nombre de gens de guerre, qui y ont dedans des vivres & des munitions en abondance. C'estoit l'estat où estoient plusieurs Villes de la Chine, lors qu'ils les vinrent attaquer: Ainsi au lieu qu'en Europe une Armée, qui viendroit assieger une place, commenceroit à ouvrir la tranchée, dresseroit des batteries, & feroit ensuite les bresches pour venir à l'assaut; les Tartares au contraire commencent à donner l'assaut, & après battent la ville. C'est la Cavallerie qui doit faire les attaques, ayant à sa teste le
Capi-

Capitaine qui porte l'étendart. On ne fait point pour cela de fort grands préparatifs. On attache seulement un grand nombre d'échelles à la queue des chevaux, & encore que ces échelles ne soient qu'une seule piece de bois entaillée ou percée de chevilles, les Tartares ne laissent pas de s'en servir aussi bien que d'autres feroient des échelles ordinaires. Celles-cy estant ainsi préparées, celui qui porte l'enseigne pique & pousse fierement son cheval jusqu'au pied de la muraille, où il est suivi aussitost du reste des troupes, qui jettent des cris effroyables, pour étonner davantage leurs ennemis. C'est ce qu'ils font toujours dans toutes les batailles & dans les assauts qu'ils donnent.

Quelque grand feu cependant que fasse l'artillerie des assiégés; quelque monde quelle renverse de toutes parts, rien n'empesche les assaillans d'avancer toujours avec autant d'ardeur. Les monceaux de morts entassez les uns sur les autres leur facilitent au contraire les approches en comblant le fossé. Ils avancent de la sorte jusqu'au pied de la muraille; & ceux qui en sont les plus proches, descendent alors de leurs chevaux, dont ils se servent desormais comme de gabions & de parapets. Là ayant dressé leurs échelles, ils gagnent le

haut de la muraille avec une ardeur & une resolution qui n'a rien de pareil. Ceux qui defendent leur place se trouvent deslors presque en aussi grand danger que les assaillans mêmes; d'autant que ceux d'enbas qui doivent soutenir les autres qui montent la muraille, ne cessent de faire pleuvoir sur le haut un nombre infini de flèches, qu'ils décochent avec tant d'ardeur & de justesse, qu'ils les font presque retomber où ils veulent, perçant ainsi ceux qui se croyoient le plus à couvert, & le plus en sûreté derriere leur muraille. Ainsi ceux qui sont sur les échelles, montent en peu de tems, & gagnent le terrain, où ils n'ont pas plutôt pris pied, que couchent contre terre ou à genoux, ils commencent à couvrir de leurs flèches, tant ceux du dedans de la place, que les autres qui servent le canon, & tous ceux qui prétendroient défendre encore la muraille, qu'ils mettent bien-tost en estat de ne se plus servir de leur artillerie, ni d'aucune de leurs armes.

Comme il arrive cependant toujours de nouvelles troupes devant cette place; tandis qu'une partie est attachée à l'escalade, une autre entreprend de gagner une porte, & de s'ouvrir un passage dans la Ville. En peu de tems, c'est-à-dire, aussi tost

toſt que quelque chevaux y ont pû entrer, le bruit & le ſeul henniſſement font aſſez entendre que la place eſt priſe, & que tout y eſt deſormais à la diſcretion de ſes ennemis. Les chevaux des Tartares annoncent ainſi les premiers leur victoire. Ces attaques, où les aſſaillans ſe precipitent de la ſorte, ſans eſtre couverts d'aucunes armes, & ſans ſe faciliter l'eſcalade par des breſches, leur coûtent pour l'ordinaire beaucoup de monde; mais ils en ont bien leur revanche ſur ceux qui ne peuvent plus ſe défendre. Rien n'arreſte alors la fureur des vainqueurs. La vengeance eſt la joye de leur cœur, & il leur tarde qu'ils ſe ſoient gorgés de meurtre & du ſang de ceux qu'ils ont vaincus.

Mais ſi après avoir donné l'aſſaut les Tartares ne ſont pas encore les maîtres de la place, alors ils penſent à ſe ſervir de leur artillerie, & à battre les murailles. Ainſi ils finiſſent par où on auroit commencé ailleurs. Juſques là, & à moins qu'ils n'aient fait tous les efforts imaginables pour emporter une place d'aſſaut, ils ne tirent pas un ſeul coup de canon, encore qu'ils en menent quelquefois plus de cinq cens pieces, comme il ſ'en trouva autant dans l'Armée de Pelipaovan. Les Tartares pratiquent donc ces trois choſes ſi oppoſées à

ce qui se fait par ceux qui sçavent mieux l'art de la guerre : de commencer d'abord à donner l'assaut, de faire après les batteries, & de commander encore la Cavalerie pour venir à l'escalade. Ainsi il n'y a rien dans les choses humaines de ce qui paroist à quelques uns de plus irregulier & de plus choquant, que l'on ne voye mis en pratique par d'autres, qui y trouvent leurs raisons, & qu'ils pretendent bonnes & valables.

Quant au reste de la marche, dont on avoit commencé à parler, lors que le jour est prest de finir, la trompette sonne, & toute l'Armée s'arreste alors. Avant ce signal elle ne fait presque jamais alte durant tout le jour. Il faut ou marcher, ou combattre. Aussi-tost donc que l'on entend la trompette, chacun pense desormais à dresser sa tente, qu'il va prendre dans le bagage. Chaque Capitaine à le sien pour lui, & pour tous ceux qu'il commande : & jamais on ne voit le bagage de toute l'Armée ensemble. Les tentes sont de cuir tres fort, ou de peaux qui n'ont point encore esté apprestées. Elles sont cousues plusieurs ensemble, & assez bien ajustées. Chaque tente est assez grande & logeable, aussi est-ce tout leur couvert & leur habitation la plus ordinaire. Il se forme de

toutes ces tentes, comme de grandes Villes, où il y a plusieurs quartiers, places & ruës; & elles sont disposées à peu près, comme les maisons de campagne des Turcs. Les Tartares aiment beaucoup mieux ces logemens, que de demeurer dans les maisons des Villes, où ils disent qu'ils deviennent malades parmi les peuples, au lieu qu'ils se trouvent sains & vigoureux, lors qu'ils sont campez & qu'ils respirent le grand air de la campagne. Il est certain que tout ce à quoi les hommes veulent s'accoutumer leur devient commode, même les fatigues. Il n'y a qu'à les pouvoir souffrir quelque tems; au lieu que la mollesse & les aises même de la vie deviennent en quelque sorte penibles à ceux qui s'en sont passez durant un long tems. Il y a tel forçat sur les Galeres à qui il ne plairoit pas qu'on le tirast de la rame, parce que le tems lui a adouci toutes ses fatigues. La force de la coûtume est grande; & fait de grands miracles. C'estoit elle qui faisoit trouver aux Tartares les palais & les plus belles maisons des Villes incommodes à leur fanté. Jamais ils ne se portoient mieux & n'étoient plus à leurs aises, que lors qu'ils campoient dans les plus vastes campagnes, & qu'ils y avoient à souffrir les mauvais tems & toutes les injures de l'air. C'est

pour cela qu'ils avoient tant d'averfion de demeurer dans les Villes. Mais ils auront peut-efre changé d'humeur. Car encore que jufqu'au tems de leur conquête, ils fe fuffent fi bien trouvez de la fatigue; il n'eft pourtant que trop vrai qu'on s'accôûtume encore plus aifément à la douceur de la vie, qu'au travail & à la peine: ainfi il y a affez d'apparence que les Tartares fe feront bien-toft accommodez des delices & de toute la molleffe des Chinois.

Mais il faut revoir les Tartares fous leurs tentes. C'eft là qu'ils fe retirent pour faire toute leur bonne chere. Leurs mets ne font pourtant pour l'ordinaire que de la chair de jeunes chevaux qu'ils font cuire, & pour leurs chevaux ils leur donnent du ris, qui n'eft pas moins bon que la chair qu'ils mangent. Ils ne boivent & ne mangent pas moins bien, qu'ils combattent & qu'ils font tous leurs autres exercices. Ils dorment auffi-toft apres, & avec auffi peu d'inquietude, que s'il n'y avoit point pour eux d'ennemis au monde. Ils ne fe foucient ni de pofer des gardes, ni de pofter des fentinelles, & les rondes qu'ils font n'éveillent jamais perfonne. Il y a durant toute la nuit un profond f Silence dans leur Camp, fi ce n'eft qu'on y entende peut-efre

est le hennissement de quelques chevaux. Ils ont toujours dormi avec le même repos durant la plus grande chaleur de leur conquête, & ne s'en sont pas inquiétés davantage. Il n'y a que des barbares qui soient capables de cette arrogante presumption, qu'ils n'ont qu'à dormir en repos, & que tout est leur pour eux, au milieu même des armes & de la guerre. Car ils croient, pleins de la bonne opinion qu'ils ont de leur valeur, qu'il n'y a personne au Monde qui soit si hardi, que de leur venir donner l'alarme. Ils ne se défient pas davantage, & ne font pas une meilleure garde dans les Villes où ils sont en garnison, si ce n'est qu'ils ont toujours quelques-uns de leurs gens sous les armes en celle de Canton, & en quelques autres places où les Corsaires leur venoient plus souvent donner la camisade. Les Chinois n'en avoient pas ainsi usé. Ils faisoient depuis deux cens quatre-vingts ans la meilleure garde qu'ils pouvoient dans toutes leurs Villes, où ils n'avoient point cessé, dans la peur qu'ils avoient, de faire un bruit effroyable d'instrumens & de cris, qui ne laissoit dormir personne en repos. Cependant après avoir veillé durant tant d'années que leur ennemi estoit à plus de six cens lieues de quelques-unes de leurs Pro-

vinces, ils s'endormirent mal-heureusement à l'heure qu'il leur estoit le plus necessaire de veiller. Les Chinois faisoient beaucoup de bruit lors qu'ils ne voyoient personne; & quand ils eurent l'ennemi si pres d'eux, à peine éleverent-ils la voix pour crier aux armes; bien loin d'aller au devant, & disputer les passages & l'entrée en leurs Provinces. Enfin pour avoir fait un si bonne garde, ils ne s'en trouverent pas plus en seureté; Au lieu que le Tartare ne laissoit pas de conquerir tout ce grand pais, & de dormir encore en repos; parce qu'il estoit seur de ses forces, & qu'il sçavoit que sa valeur estoit assez connuë de ses ennemis, pour n'avoir pas d'envie de les venir attaquer. Ce que quelqu'un a dit des vains empressements de la vie se trouve ici bien veritable; qu'il n'y a qu'à bien établir sa reputation, & demeurer ensuite en repos.

C H A P I T R E X X X I .

De la bonne mine des Tartares.

Qu'ils semblent estre nez pour les fatigues & pour la guerre.

Combien ils sont francs, ouverts, & gens sans facon.

De leurs divertissemens, & de leurs occupations & emplois en general.

LEs Tartares qui ont conquis la Chine font generalement des hommes bien faits & de belle taille. Ils ont les épaules larges, & le reste du corps bien proportionné. Mais ils sont sur tout extraordinairement forts & robustes; ce qui les fait paroistre avoir plûtost quelque chose de grossier & de sauvage, que rien de delicat & d'effeminé. Aussi ne se soucient-ils pas que leurs habits soient si galans & si propres; & on voit par les calus qu'ils ont aux mains, qu'ils se passent fort aisément de gands. Toute leur galanterie est d'estre toujourns en action, & de faire au moins beaucoup de bruit. Ils aiment aussi le travail; & on pourroit les comparer à ceux de ces soldats Romains qui estoient des hommes nez à la campagne, dont

un Poëte dit; qu'après avoir rougi la Mer du sang de l'Affrique, après avoir défait les Antiochus, les Pyrrhus, & les Annibals, ils revenoient à leur champ, où ils alloient le matin avec la besche pour n'en retourner que le soir, chargez d'un faix de bois, que leurs propres meres, qui ne les traitoient pas delicatement, leur faisoient porter.

Les Tartares n'ont pas le teint si blanc que les Chinois; il y a pourtant pour l'ordinaire peu de difference dans leurs visages, si ce n'est que plusieurs sont plus noirs & plus halez. Ils ont la barbe aussi plus épaisse, & noire pour la plupart, ou quelques-uns rousse. Mais ils la rasent toute, & ne laissent qu'un filet au milieu du menton. Ils ne portent point de moustaches, & ne laissent pas d'estre braves: car du moins en ce pais on est vaillant sans en avoir. Ils portent aussi les cheveux tres-courts, ou plutôt ils n'en portent point, estant bien aises de s'en décharger comme d'une chose dont la nature n'a point affaire. Enfin leur mine & tout leur dehors n'a rien que de guerrier, & qui ne marque des gens de resolution & de cœur. Ils se jouient du travail & de la fatigue, où ils ont esté endurcis dès qu'ils sont venus au monde.

monde , & c'est ce qui fait qu'ils ne ſçau-
roient vivre ſans action. La molleſſe & le
plaiſir d'une vie où ils ne voyent rien de
noble n'a point de charmes pour eux ; mais
ce qui eſt le plus , c'eſt qu'ils ont autant
d'habileté & d'adreſſe, qu'ils ſont ardens & in-
fatigables dans tout ce qu'ils entreprennent.
La vie des hommes a beſoin de travail ,
d'adreſſe , & de beaucoup de choſes :
elle a même beſoin de ſ'épuifer d'un
coſté pour ſe ſouſtenir de l'autre. Les Tar-
tars ſont du reſte gens de conſeil autant que
d'exécution , & quoi qu'ils ne perdent pas
l'eſprit , pour trop rafiner dans les affaires ,
ou à y chercher de l'artifice , & cette mali-
ce que l'on appelle habileté & force d'eſprit,
ils voyent pourtant aſſez clair dans tout ce
qu'ils ont à faire , & diſcernent tres-bien ,
autant que des hommes en ſont capables , ce
qui eſt , & ce qui n'eſt pas ſelon la droite
raison.

Mais on remarque que pour leur
humeur , ils ſont inégaux , ſur tout
dans la paix qu'ils ſont comme les
autres hommes , & tout differens de ce
qu'ils ſont dans la guerre. Ils y ſont fiers ,
cruels , impitoyables , aiment étran-
gement à répandre le ſang de leurs enne-
mis. Au contraire , dans la paix ce ſont

des hommes doux, faciles, agreables, & qui se montrent autant qu'ils peuvent & complaisans & civils. Il n'est pas étrange que des hommes ne soient pas toujours les mêmes, quoi qu'ils ne donnent pas tous en de si grandes inégalitez, & que quelques-uns même fassent si peu connoitre l'affiette de leur ame qu'on ne sçait souvent s'ils sont dans le calme ou dans la tempeste. Mais au moins les Tartares ne ressemblent ils pas à ces derniers. Ils ne dissimulent point ce qu'ils ont dans le cœur. Ils ne sçau- roient faire paroistre sur leur visage une fausse joye, ni en cacher une veritable. S'ils rient, c'est tout de bon : & s'ils ne sont pas contens, leur visage le fait con- noistre. Aussi disent-ils, qu'il vaut mieux estre violent, que traistre. C'est pour- quoi, ils n'iront pas faire des complimens, ni baiser les mains à des gens à qui ils vou- droient du mal. Ils couperoient plus volontiers les bras d'un homme, que de l'embrasser, lors qu'ils ne l'aiment pas. Ils peuvent donc dire : Vive la sincerité, & bien loin l'artifice & la trahison, qui font qu'on ne sçait plus s'il y a encore de la societé, & de l'humanité parmi les hommes. Ils se mocquent de tout ce qu'ils en- tendent dire de la Politique & des manieres
d'agir

d'agir des Européens; & ils diroient bien, si la Fable avoit lieu parmi eux, que Saturne & son Age d'Or seroient passez de l'Europe dans la Tartarie.

Une des choses dont ils font le plus de gloire est d'avoir de bons chevaux. C'est aussi ce qui fait leur exercice le plus ordinaire; & on peut dire, que c'est la plus grande vanité, & presque l'unique amusement qui occupe leur vie, depuis qu'ils viennent au monde. Il n'y a rien qu'ils ne fassent de leurs chevaux, qui sont aussi tellement faits à tout ce qu'ils veulent, qu'il semble qu'ils n'ayent qu'un même esprit avec ceux qui les manient, tant ils obeïssent parfaitement au moindre mouvement de la bride, &, si l'on le peut dire encore, à l'intention & à la pensée de celui qui les gouverne.

Quant à leurs manieres d'agir particulieres dans la vie civile, ils font assez paroître qu'ils ne sont pas gens à tant de ceremonies que les Chinois. On ne voit point faire parmi eux tant de genuflexions, ni des gens qui donnent du front contre la terre pour leur rendre honneur, ainsi que les Mandarins obligeoient à toutes ces bassesses ceux du peuple qui venoient se presenter devant eux. Les Tartares estiment que c'est en faire trop devant

vant des hommes ; & qu'eux même n'en feroient pas tant devant leur Dieu. C'est pourquoi lors que les Chinois, qui estoient accoûtumez à ces basses flatteries, pensoient encore à leur rendre toutes ces soumissions, ils les rejettoient bien loin, ou ils s'en railloient d'une maniere qui leur devoit bien faire connoistre ce qu'ils en pensoient.

Les civilitez qui se pratiquent parmi les Tartares, approchent bien de celles de nostre Europe. Pour se saluer, ils étendent le bras droit, inclinent un peu le corps, & en se remettant, portent doucement la main à la bouche. Lors qu'ils veulent faire remerciement de quelque chose qu'on leur presente, ou d'un compliment, & de quelque parole obligeante, ils étendent encore le bras droit sur le genoüil, particulièrement lors qu'ils sont assis, & portant la main de l'épée sur ce même genoüil, ils l'élevent doucement, & inclinent en même tems la teste comme pour baiser la main droite qu'ils y tiennent. Lors que deux amis se rencontrent par la ruë, ils ne se découvrent pas la teste. Ce seroit donner à rire, autant que celui qui osteroit ailleurs ses souliers. Ils se saluënt seulement en se faisant la civilité ordinaire, d'étendre le bras, & le

rapprocher jusqu'à la bouche, en baissant la main. Chacun parle ensuite de ses affaires. Ou si ce sont des amis plus particuliers, & qui avoient auparavant desir de se voir, ils s'embrassent alors, & se font un accueil qui marque encore mieux leur joye.

Les Chinois avoient toujours des éventails dans les mains, ainsi que les femmes en ont ailleurs. Soit qu'ils fussent chez eux, ou en visite, ou dans les rues, ou en leurs Temples, ils n'estoient jamais sans un éventail, & même les personnes les plus communes du peuple. Les Espagnols des Philippines, qui estoient accoustumés à le leur voir aux mains, ne le trouvoient plus étrange. Mais les Tartares ne pûrent se tenir d'en rire, & de tout leur cœur. Ils croyoient que la chose le meritoit, & pour le faire mieux voir, ils leur demandoient; si ce n'estoient pas là les armes de leurs femmes, & dont elles se servoient, non pas tant à battre & à rafraîchir l'air qui estoit souvent assez frais, comme à se défendre de la chaleur qui leur fondoit le fard de leurs visages? Enfin ils ne pouvoient voir des Chinois avec des éventails, sans éclater de rire. Il n'estoit pas défendu aux Tartares d'en avoir comme eux. Mais quelque excès de chaleur qu'il y eust pû
avoir,

avoir, quelque étouffant & quelque pesant que l'air eust pû estre, un seul de cette Nation n'auroit pû se refoudre à paroistre avec un évantail à la main.

On ne voit point que dans les trois ou quatre années, après que la Chine eut esté soumise, les Tartares aient épousé des femmes Chinoises. Il leur en vint un tres-grand nombre de la Tartarie. On ne sçait pas bien ce qui les auroit pû empescher, si ce n'est qu'ils eussent resolu de ne peupler la Chine que d'habitans qui fussent tous de sang & de naissance Tartare. Mais c'est ce qui estoit assez difficile dans un aussi vaste pais, & par tout aussi habité, & aussi peuplé qu'estoit la Chine. Ainsi comme l'averfion, qu'on eust voulu que ces deux Nations eussent eu de s'aillier ensemble, ne pouvoit pas se maintenir long-tems; on crut au contraire, que se montrant de jour en jour des visages plus doux, les familles en viendroient bien-tost à faire des mariages, & des alliances les unes avec les autres, d'où il arriveroit qu'y ayant une telle union de sang & de parenté, ce ne seroit tantost plus qu'un même peuple & une même Nation,

Les Tartares entre leurs autres divertissemens paroissent aimer la Musique. Elle n'a pourtant parmi eux, rien de bien charmant.

mant. Ils se plaisent seulement d'entendre quelque air guerrier, & quelque chose d'éclattant; & il ne leur en faut pas davantage. Ils trouvent fade & insupportable tout ce qui leur paroist avoir de la moleffe & n'estre d'aucune utilité, & c'est ce qui fait que souvent ils ne trouvent point de Musique plus charmante que le son enroué de la trompette qui sonne leur marche. Les oreilles des gens de guerre n'entendent guères d'harmonie plus agreable que le son des clairons & des trompettes. Voilà la Musique qui leur revient le mieux.

L'on a déjà remarqué que ces peuples boivent & mangent largement. Ils prétendent, pour bien travailler, devoir manger & boire de même. Mais ils ne sont pas bien delicats, & ils recherchent davantage la quantité, que la qualité de leurs mets. Leur viande la plus ordinaire est le mouton, dont ils ont des troupeaux en grand nombre. Ils vivent encore de venaison & de Chasse qu'ils font par les montagnes, où ils prennent des Cerfs, des Sangliers, & quelques autres animaux. Ils mangent aussi du Poisson, quand il leur vient en fantaisie de pêcher, mais ils ne font pas la difference que l'on fait ailleurs du maigre & du gras. Ils font
tout

tout rostir & assez peu; & ils achevent de cuire le reste en leur estomac à la maniere des barbares. Ils ne se donnent pas non plus tant de peine à diversifier leurs mets, c'est assez pour eux de la quantité & de l'abondance. Ils cherchent le solide, & se contentent aisément pour le reste. Lors qu'ils vont par la campagne, pour l'ordinaire ils ne vivent que de ris cuit; parce que c'est ce qu'ils trouvent de moins embarrassant à porter. S'ils s'arrestent en quelque lieu, ils y font du pain de blé; & ils en mangent pour lors avec leurs autres viandes plus volontiers que de leur ris. Ils boivent de l'eau fraîche, telle que nous la beuvons, & non pas chaude comme les Chinois & les Japonnois la boivent, Pour le Châou Thé, qui est la boisson que l'on presente par ceremonie dans tous ces Pais; ils le boivent chaud, comme font les autres peuples; & de même le Chocolat, quoi qu'il y en ait de froid comme le vin de pignon. Mais ce qu'ils boivent le plus délicieusement c'est le Vin, blanc ou rouge, & de quelque nature qu'il soit. Ils n'en auroient pas crû Mahomet, ou plutôt ils auroient pensé que ce trompeur auroit voulu prendre pour lui le vin qu'ils défendoit si severement aux autres.

On

On pourroit dire aussi que jusques ici le Vin leur auroit servi de préservatif contre cette peste qui a infecté un si grand nombre de leurs voisins. Est-ce peut-estre aussi pour cela qu'ils n'ont point voulu avoir d'autre Religion, que de reconnoître le Ciel pour leur Dieu? Ils voyent qu'il ne leur verse que de l'eau, mais qu'au moins, il ne leur défend pas le Vin, & croient avoir raison de ne pas faire leur Religion de ne boire que de l'eau.

Mais quoi que les Tartares boivent du Vin, on ne voit pas pour cela, que ni riches ni pauvres tombent dans les excès de l'yvrognerie, ainsi que tant d'autres Nations. Ce qui a fait dire à quelqu'un, que si Mahomet n'avoit obligé à boire de l'eau; le Vin auroit peut-estre enyvré tout le monde. Ils invitent pourtant dans leurs repas leurs amis à boire des fantes, comme on fait à peu près dans l'Europe; mais je dis à peu près, parce qu'ils ne prétendent pas qu'un homme perde la raison, pour leur faire raison. Ils disent assez bien, que c'est se défaire de la raison, & non pas faire raison. C'est pour-quoi ils se mocquent, quand ils entendent dire qu'en Europe un homme n'est pas de bonne compagnie, s'il ne boit autant de fois qu'il y est invité. Ils deman-
dent

dent si en Europe c'est une trahison, ou un crime d'Etat, de ne pas boire à la santé de ses amis ; parce que si ce n'est que manquer à un peu de complaisance, (disent ces Tartares,) ainsi que parmi nous ; c'est bien un moindre inconvenient de ne paroître pas si complaisant, que de paroître n'estre plus homme, en perdant la raison & le jugement. Nous estimons (ajoutent-ils) bien davantage parmi nous la santé & l'usage des sens & de la raison, que toute la complaisance imaginable. Ainsi ils ne croyent point qu'un homme en soit moins civil, & de plus mauvaise compagnie pour s'excuser de boire, lors qu'il craint d'en estre incommodé. Mais que ne diroient point ces barbares, si outre les Loix de la raison & de la Nature, qui leur donnent tant d'aversion de l'ivrognerie, ils avoient encore, ainsi que les Chrestiens, celles de DIEU & de l'Evangile qui défendent ces excès sous de rigoureuses peines ? & cependant des Chrestiens sont beaucoup plus déreglez en ce point, que des Infidelles & des barbares.

Voilà quelle est la nourriture des Tartares. Pour l'apprester, ils se servent de vaisselle de métal, comme d'argent, d'airain, de cuivre, & d'autres semblables, selon

felon les moyens qu'ils en ont. Ils ne s'accommodent guéres de vases de terre, quoi qu'ils ayent la porcelaine si commune, si belle, & à si bon marché. Tout l'usage qu'ils en font est d'en avoir de petits plats, & de petites écuelles élevées & étroites, de la plus belle & de la plus fine qu'ils peuvent trouver, pour boire le Châ. Mais toute leur vaisselle, quelque differente qu'elle soit pour la matiere, est pour la pluspart de la même forme & de la même façon, qui ne leur coûte pas beaucoup, n'estant pas fort curieusement travaillée, quoi qu'elle soit toute renforcée, & d'une maniere, qu'il paroist qu'on a voulu qu'elle durast longtems. A voir les Tartares, on pourroit dire que ce seroient encore de ces Anciens qu'on nous represente, comme gens simples, sans façon, & si ennemis du luxe & de ce faste, qui fait que le monde est toujours pauvre, parce qu'il n'est jamais content; au lieu que pour eux, ils estoient riches à moins de peine & de dépense. Ce que l'on remarque encore de particulier en la vaisselle des Tartares, est que toutes les pieces sont soutenuës sur un pied, à la façon de ces coupes & tasses de l'ancienne mode. Celles d'aujourd'hui ont peut-estre merité de n'avoir plus de

pied,

piéd, pour avoir trop souvent fait perdre pied aux hommes par l'yvrognerie & les excez.

Ils se servent auffi de cuilliers pour manger, parce qu'ils ne peuvent pas s'accommoder des petits poinçons de bois, ou fourchettes de la Chine. Il est vrai qu'il faudroit que les Tartares commençassent à renaistre, pour se pouvoir servir commodément de toute cette propreté des Chinois, qui demande qu'on eu ait fait usage long-temps, avant que de se la rendre si propre & si commode.

Toute cette Nation est assez amie du commerce, où elle se rend tres-facile & tres-raisonnable. Sa maniere la plus ordinaire de trafiquer est de faire échange d'une denrée pour une autre, comme de donner du bled, de la laine, des bestiaux, & d'autres marchandises, qui sont communes chez eux, pour d'autres de plus grand prix, qui rendent la Chine si riche, & plus qu'aucun autre país du monde. Ils ne paroissent pas avoir une si grande passion pour l'argent. Aussi ignorent-ils toutes ces subtilitez & ces adresses des Marchands, qui font toutes choses par l'envie & le desir qu'ils ont de gagner. Ils feroient bien-aises d'avoir commerce avec toutes les Nations du monde, & ils sou-

souhaitent qu'elles viennent toutes vendre
 & acheter parmi eux. Ils ne se mettent
 guère en peine si ces Etrangers s'arrestent
 ou ne s'arrestent pas dans leurs Villes, ni
 encore s'ils y portent des armes. Com-
 me ils jugent assez avantageusement de
 leur valeur & de leurs forces, ils se moc-
 quent de toutes ces terreurs paniques qui
 ne sont propres qu'à des Chinois & à des
 Japonnois. Ils font entendre au contraire,
 que quiconque voudra venir en leur país,
 n'y sera point considéré comme un
 Etranger, pourvû qu'il y vive bien, mais
 que pour ceux qui agiront mal, ils les
 en chasseront, ou les puniront comme
 ils le meritent. Ils se propoisoient d'agir
 de la sorte avec les Etrangers, par où il
 paroist qu'ils jugent & raisonnent de meil-
 leur sens que les Japonnois, qui se font
 peur de leurs imaginations & de leurs
 songes.

Les animaux dont ils se servent pour la
 culture des terres & pour leurs autres be-
 soins dans la paix & dans la guerre sont,
 comme dans l'Europe, les chevaux & les
 autres bestes de charge ordinaires, qui
 sont en tres-grand nombre dans tout ce
 grand país.

Quant à ce qui regarde les voyages de
 Mer & la navigation, on prît garde que

naturellement les Tartares avoient averfion de la Mer, peut-efre à caufe que la partie de Tartarie, que ceux-ci habitoient, en eft tres-éloignée. Il n'eft pas étrange que l'on ait d'abord quelque éloignement de ce dont on n'a pas d'usage, ni d'experience. Cependant on les vît dans la Province de Canton devenir en peu de tems de tres bons hommes de Mer, & encore tres bons foldats & tres adroits à combattre fur les vaiffeaux. Les gens de cœur viennent à bout de tout. Il n'y a point de coûtume qui leur refifte, eux qui font paffer en coûtume tout ce qui dans les commencemens leur auroit paru plus difficile & plus étrange.

CHAPITRE XXXII.

Des habits des Tartares, & de leurs modes.

De la modestie de leurs femmes.

Qu'encore qu'elles aiment les chevaux & la guerre, elle sont toujours honnestes & sages.

Fin de la Relation.

LEs Tartares, si l'on en excepte les derniers de la populace, ne s'habillent que d'étofes de foye; ce qu'ils auront fait encore plus commodément depuis leur conquête, qu'ils se feront vûs les maitres du Pais où naissent les foyes. Le reste du peuple porte pour l'ordinaire des habits de lin, de laine, ou de cotton. La façon de leurs habits est en partie particuliere à leur Nation, & en partie approche assez de celle de tous les Mahometans de l'Orient. Ils ont moins de peine à se vestir comme eux, qu'ils n'en auroient à garder leur loi de ne point boire de vin. Mais il faut les voir dans leurs habillemens depuis les pieds jusqu'à la teste.

Ils chauffent premierement de petites bottines ou brodequins, qui ne leur cou-

vrent jamais le genoüil, & pour l'ordinaire ne leur viennent qu'à la moitié de la jambe. Quand ce ne sont que de justes brodequins, ils prennent encore des fouliers, & lors qu'ils n'en prennent point, il faut que ces brodequins ayent un pied, à la maniere d'une veritable botte.

Ils portent des chemises assez courtes, avec des caleçons dont ils se ceignent. Ces chemises sont pour l'ordinaire de lin ou de cotton. Ceux qui recherchent plus de propreté & de galanterie, quoi qu'ils ne soient pas de la plus haute qualité, les portent de soye & d'une étoffe comme le fatin, ou un tafetas double & toujournes tres blanc.

Ils vestent par dessus cette chemise une veste qui descend un peu plus bas que le genoüil. Cet habillement est assez serré & juste sur le corps, n'ayant pas plus de tour que lui en peut donner l'ouïate ou le cotton dont il est doublé & garni depuis le haut jusqu'en bas. Les manches en sont de même tres-étroites & ferrées, mais si longues, qu'elles peuvent couvrir toute la main. Elles sont ouvertes au poignet, & ils les portent retrouffées sur le bras pour avoir plus de grace & faire paroistre la main plus belle. Ces manches sont aussi pour l'ordinaire enrichies de
quel-

quelque broderie , depuis le coude jusqu'à l'épaule , mais le reste depuis le coude est tout simple & sans aucune façon. Cét habillement se boutonne par les costez jusqu'à la ceinture , & par devant depuis le haut jusqu'au bas. Les boutons sont pour l'ordinaire d'Orfèvrerie , ou d'or , ou d'argent , ou de quelqu'autre métal , & quelquefois même de pierreries plus ou moins precieuses , selon qu'il plaist aux personnes d'en porter , & les moyens qu'ils en ont , & non selon leur qualité , si ce n'est que les richesses , comme ailleurs , fassent les Grands & les gens de qualité de cette Nation. Ces boutons ne descendent pas droit en bas par devant , mais de costé. Ils le font ainsi pour tenir cet habit plus juste à la ceinture. Car comme il est tout ouvert par devant , ils en replient un peu de la partie gauche sur la droite ; & c'est sur le bord de ce qui est replié & qui descend en bas , que sont attachez les boutons en ligne oblique : ce qui a sur eux assez de grace. Quelques-uns portent aussi de ces boutons sur l'épaule droite & à l'endroit du collet , mais ce sont des modes qui n'ont cours que pour un tems.

Ils portent encore sur ces vestes des ceintures de façons assez differentes , &

c'est ce dont ils font pour l'ordinaire le plus galand & le plus propre de tout leur habillement. Les uns n'ont pourtant qu'un cordon de foye de la grosseur d'un doigt, dont ils se font plusieurs tours. D'autres portent un taffetas, ou une toile de cotton tres-fine, de quatre doigts de large, & l'un & l'autre est couvert de plusieurs pieces d'or, ou d'argent, ou d'yvoire, ou même de pierreries. D'autres qui veulent faire parade de quelque chose de plus guerrier, se ceignent de quelque peau d'animal, & qui a tous les ornemens qui lui peuvent donner la façon & la galanterie qu'ils souhaitent.

C'est là leur premier habit. Ils prennent par dessus celui-ci, qui descend assez bas, une casaque plus courte, mais qui a plus de largeur & plus d'étendue. Ces deux habits sont toujours de différentes couleurs. La casaque de dessus, & que l'on voit davantage, est d'une teinture plus gaye & plus vive, & comme elle est plus large & plus aisée que celle de dessous, ils la laissent aller sans la boutonner, ni la ceindre, encore qu'elle soit garnie comme l'autre de riches boutons, mais qui ne servent que d'ornement; & ils n'en boutonnent au plus que quelques-uns. Elle n'a point non plus de manches, ou elles sont

font si courtes, qu'elles ne descendent pas plus bas que le coude. Elle est aussi comme la première veste, doublée d'ouïate, ou de coton. Ces habits sont d'usage pour l'Hyver; & leur coutume cependant est de se vestir autant qu'ils peuvent en Esté comme en Hyver. Il y a apparence qu'ils auront esté obligez de la changer, depuis qu'ils auront changé de climat. La Tartarie, qui est un país plus Septentrional que la Chine, & ainsi plus froid que chaud, souffroit que ces peuples eussent plutôt des habits d'Hyver, que d'Esté. Mais comme ils auront trouvé la Chine plus temperée, & beaucoup plus chaude dans les Provinces du Midi, ils auront esté aussi obligez de proportionner leurs habits, & de se défaire de leur coton & de leur ouïate. On trouvoit une chose à redire en leurs casques, qui estoit de n'avoir point de cou, ou de collet, ni relevé, ni abaissé, en forte qu'il ne paroïssoit pas plus de façon au haut qu'au bas, ce qui revenoit à une sorte de robe qu'on fait prendre en quelques lieux aux criminels que l'on mène au supplice. Mais les Tartares ne demeurent pas d'accord que leur habit ait si mauvaise grace, peut estre parce qu'ils y sont accoutumez. On se familiarise avec

les visages les plus rebutans, & à plus forte raison avec les modes & les choses qui d'abord auroient paru les plus bizarres.

Voilà quel est l'habillement des Tartares depuis les pieds jusqu'au cou & aux épaules. Il reste de voir comment ils se couvrent la teste. C'est d'une manière assez extravagante, & quoi que la Relation en parle fort au long, il auroit peut-estre esté plus à propos de n'en rien dire, pour n'avoir pas à achever cette narration par une matiere qui n'a rien de fort agreable. Mais afin que les curieux n'ayent pas dequoi se plaindre, il faut dire ce que l'on en trouve. Ce sont les Espagnols qui se font le plus mocquez de la façon des bonnets & des chapeaux des Tartares. Ils devoient pourtant penser qu'une grande partie du monde ne se mocque pas moins d'eux, en fait d'habits & de modes, eux qui après en avoir tant de fois changé & pris même souvent des autres Nations ce qu'ils y avoient trouvé auparavant de plus bizarre, pourroient encore quelque jour s'accommoder de ce qui les a davantage choquez dans le bonnet des Tartares.

Premierement ces peuples se couvrent la teste autrement en Hyver, qu'en Esté. Ils ne sont pas tous si exacts à ce changement,

ment, mais la plûpart n'y manquent guéres. Ils portent pour l'Hyver une certaine toque ou bonnet d'une forme ronde, assez élevé & qui se souûtient, comme s'il estoit d'une matiere très-solide. Il n'est pourtant que d'une étofe de foye, ou d'un drap très-fin, doublé de même, & garni d'ouïate, ou de coton, comme leurs vestes & casagues. Ce bonnet serre assez d'entrée la teste, qu'il environne encore d'un rebord épais qui la fait paroître en cet endroit plus grosse que tout le reste du corps. Tout ce rebord est couvert de houpes de foye, qui, pour l'ordinaire, sont de couleur & de celles qu'il plaît à chacun de porter. Elles sont pour la grosseur à peu près comme celles des bonnets de nos Dacteurs; & ceux des Tartares en sont couverts tout autour, & depuis le haut jusqu'au bas, à l'exception seulement d'un petit rond sur le devant, de la grandeur d'une piece d'un escu. Ils laissent ce petit vuide pour une plaque de métal qu'ils y mettent, avec un bouton d'or ou d'argent au milieu. Les Mandarins & les autres personnes de qualité qui sont dans les Charges se reconnoissent à cette plaque, qu'ils portent toujours d'or ou d'argent, avec une pierre precieuse qui y est enchassée; & il ne dépend pas de la
fantai-

fantaisie, ou des biens que chacun peut avoir, de porter telle enseigne qu'il lui plaît. Mais il faut nécessairement que la grandeur, la couleur, la forme & la façon de la plaque, & encore le bouton, ou la pierre précieuse, marquent le rang & la dignité de celui qui la porte. C'est par cette marque d'honneur qu'ils ostent tout lieu aux différens qui arrivent ailleurs pour les rangs & les préseances des Magistrats & Officiers de Justice; parce que ce seroit un crime de leze-Majesté, qu'aucun eût osé porter les marques d'une dignité qui ne lui appartint pas. Il n'y a en tout le teste de leur maniere de se couvrir, soit l'Hyver, soit l'Esté, aucune différence entre les personnes de la plus haute qualité, & les derniers du peuple; entre les plus habiles, les plus grossiers, & les plus ignorans. C'est généralement une même forme & une même façon de coiffure. Seulement les plus riches, ou les plus curieux, choisissent les plus belles étofes. Du reste le plus chetif artisan aura la teste ou le bonnet tout couvert de houpes, aussi bien que l'homme de la plus haute qualité. Il faut donc parmi cette Nation reconnoître les gens à leur enseigne, & encore y regarder de prés. Car comme ils portent tous de ces plaques a-

vec

vec un bouton au milieu , & qu'il n'y a que les Magistrats qui en ayent d'or, ou d'argent, avec une pierre precieuse, il n'est pas aisé de faire ce discernement de bien loin.

Les Tartares quittent ce bonnet lors que l'Esté est venu ; & ils prennent alors des chapeaux , non pas de laine pressée comme les nostres , mais de feüilles de palmier , ou de quelques autres plantes & herbes qui sont rares & curieuses parmi eux. La forme & la façon de ce chapeau a encore quelque chose de plus bizarre que leur bonnet. Le bord en est large & spacieux , & la teste très petite, si ce n'est qu'elle est encore ornée de houpes de soye, avec une place sur le devant , pour l'enseigne ou la medaille pareille à celle qui se porte sur la roque d'Hyver. Quelques-uns en portent aussi d'une forme toute pointuë , & d'autres d'une qui est toute plate. Il faut qu'en celle-ci ils ne mettent point de houpe ; ce qui la fait paroître plus basse. La teste de ces chapeaux est encore garnie au dedans de certains cordons de soye entassez , d'où descendent deux autres plus grands cordons pour tenir le chapeau. Ils se les attachent au dessous du menton avec un bouton qui les tient plus ou moins ferrez. Mais pour

revenir aux bords du chapeau, ils sont à peu près comme les bords d'un grand plat mal bâti, & tout doublez par dedans. Ils descendent & tombent en façon de goutiere. En temps de pluye que ces houpes sont mouillées, elles sont toutes couchées sur ces bords, & viennent à deux ou trois doigts de l'extrémité, où est une certaine broderie assez grossiere, & qui n'a pas beaucoup de grace.

Mais il faut encore remarquer que les houpes de ces chapeaux, & particulièrement de ceux des pauvres gens & des personnes moins considerables, sont de foye. Pour les plus riches & les plus curieux, ils les font faire d'une certaine herbe de couleur jaune & dorée, qui approche fort de celle de la fleur du maïs. La tige de cette plante, qui est environ de la grosseur d'un doigt, est assez longue & ployante pour leur servir à faire plusieurs tours à leurs chapeaux; & comme elle porte beaucoup de graine, elle leur produit aussi naturellement des houpes en si grand nombre, qu'il faut que plusieurs en ostent une partie. Ces houpes leur sont commodes, en ce qu'elles ne retiennent point l'eau comme celles de foye, & qu'aussi pour avoir été mouillées, elles ne perdent rien de leur éclat; elles en sont
au

au contraire plus vives & plus belles, par un certain émail qu'elles semblent reprendre avec cette fraîcheur. Aussi cette plante est-elle fort estimée dans les lieux même où elle croît, où un chapeau qui en est garni ne se vend pas moins de deux ducats; ce qui est un prix assez haut, selon ce que les choses se vendent dans les autres Provinces de la Chine, où pour deux ducats un homme pourroit avoir tout ce qui lui faudroit de velours ou de damas pour se vestir. Ceux donc qui n'ont pas les moyens d'avoir de cette herbe pour leurs chapeaux, s'accommodent en la place de houppes de soye de la mesme couleur, & ainsi l'on est pauvre parmi cette Nation lors qu'on y est réduit à ne porter que de la soye, pendant que l'herbe & la paille font l'ajustement le plus galant des personnes riches. C'est peu de chose que la vanité des hommes, puis qu'ils la mettent ainsi en un peu de paille.

Toute cette mode & façon d'habits des Tartares est devenuë presentement celle des Chinois. Ils ont été bien obligez de la prendre, après des Ordonnances, qui étoient des Arrests de mort contre qui que ce fût qui n'y obeïroit pas. Seulement les femmes furent traitées un peu plus civilement. Il n'y avoit rien cependant

de plus opposé que cette maniere nouvelle de s'habiller , à celle que les Chinois avoient conservée depuis un très long-temps , sans y avoir fait aucun changement. C'est pourquoi autant qu'ils étoient satisfaits de leurs habits & de leurs cheveux , autant eurent-ils de peine à quitter un & l'autre ; ce qui alla si avant , que plusieurs aimèrent autant se laisser égorger , que de se résoudre à porter des habits à la Tartare. Mais les femmes de la Chine trouverent plus de civilité que leurs maris auprès de leurs vainqueurs. Il ne parut point aussi qu'ils eussent manqué en aucun lieu de respect pour ce sexe , si ce ne fut en la Province de Canton , où les emportemens du Vice-Roi des Armes furent à la verité les excez d'un homme qui n'avoit ni humanité , ni honneur. Mais ce qui arriva en cette Province ne doit pas faire presumer que les autres n'eussent pas été plus favorablement traitées. Les gens de guerre y étoient dans une meilleure discipline , & sous des Chefs qui pensoient à donner de meilleures impressions aux peuples du merite de leurs personnes & de leur Nation. Ce n'est pas que quelque peine qu'ils prissent de faire bien observer leurs ordres , il ne se fit encore de grandes violences en plusieurs

Villes qui étoient prises de force. Il seroit difficile de faire autrement la guerre. Mais ces desordres n'arrivent pas moins dans les Armées de l'Europe, & parmi des soldats Chrétiens, & des Chefs qui enfin ne peuvent pas remédier à tout. Il est certain cependant que dans toutes ces Proviuces, les Tartares se conduisirent toujours à l'égard des femmes, avec toute la civilité & l'honnesteté que les Chinois pouvoient souhaiter. Le Roi particulièrement, les Princes ses Oncles, & les autres Grands de Tartarie, firent bien connoître combien ils étoient éloignés de permettre ces desordres, par les severes châtimens qu'ils voulurent faire de tous ceux dont ils pûrent avoir connoissance.

Les Tartares, qui traitoient si obligeamment les femmes de la Chine, auroient donc bien moins usé de violence pour leur faire changer les modes de leurs habits. Ils laisserent entierement à leur liberté & à leur inclination, de prendre ou les modes de Tartarie, ou de retenir celles de la Chine, & ils n'ordonnerent aucune autre chose sur ce sujet. En tout le reste on scût que les Officiers des Troupes & les Mandarins Tartares, observoient avec elles toutes les civilitez dont on use avec les femmes dans l'Europe. C'étoit ce qu'on

ne voyoit pas auparavant dans la Chine, où un homme en parlant à une femme, ne l'auroit jamais appelée Madame, quoi qu'elle auroit été de qualité & d'une condition beaucoup plus relevée que lui, encore qu'à chaque parole elle l'auroit traité de Seigneur & de Monsieur.

Il reste à dire quelque chose des habits des femmes Tartares, quoi qu'on n'en sçache pas si bien le particulier. Elles portent des chapeaux, ainsi que les hommes, si ce n'est qu'elles n'y veulent pas tant d'ajustemens; & quelques-unes même se font comme une galanterie de les négliger. C'est artifice quelquefois, que de ne se vouloir pas servir d'artifice. Les choses sont toujours plus belles dans leur naturel, & la Nature a bien sujet de se plaindre, qu'ayant pour l'ordinaire donné aux femmes tant de beautez, elles ne laissent pas de recourir encore à l'art, & de reconnoître tenir de lui tout ce qu'elles ont d'agrément & de graces. Au moins celles de Tartarie n'y cherchent pas tant de façon. Elles portent les cheveux longs, ainsi que celles de l'Europe, mais qu'elles laissent assez négligemment pendre & ondoyer sur les épaules, sans autre cordon qui les retienne que celui de leurs chapeaux. Elles ont pour leurs habits de certaines

vestes

vestes & simares assez longues & sans collet, & d'autres plus petites comme demi-fayes, qui different peu de celles que portent les Chinoises. Ces vestes sont de diverses couleurs, mais toujours des plus guai-
 es & des plus vives. Elles sont aussi pour l'ordinaire d'étofes de soye, à moins que ce ne fussent des personnes très-pauvres. La façon est d'être très-justes sur le corps, & d'avoir peu de tour, & sans aucun autre de tous les ajustemens que les modes & la vanité ont inventé dans l'Europe. Elles chaussent de petites bottines ou brodequins, & elles prennent même quelquefois des bortes & des épetons, lors qu'il leur plaît de monter à cheval, ou qu'elles ont à faire voyage. Du reste leurs patins les plus naturels, & le reste de leur chaussure qui leur fait mieux porter le corps, ce sont leurs chevaux. Leurs arcs aussi & leurs flèches sont leurs bagues & leurs bijoux, & leurs cercles & leurs rüelles, la campagne. Là elles courent & voltigent comme d'autres Nymphes de l'ancienne Tyr, ou comme de nouvelles Amazones de la Scythie leur voisine. Aussi ne peut-on dire la surprise où furent les femmes de la Chine, lors qu'elles, qui avoient été nourries toute leur vie dans

des cages, voyoient des femmes qui ne leur paroiffoient rien moins que des femmes. Elles ne se pouvoient lasser de les admirer, & elles en avoient même de la peur, autant que des hommes. Ce n'est pourtant pas que celles-ci fassent toute leur occupation de manier des armes, & de battre la campagne. Elles y font paroître feulement jusques où leur valeur & leur courage pourroient aller dans l'occasion. Aussi celles qui vont à la guerre avec leurs Maris ne craignent-elles guères d'aller à la charge, & de se mesler comme eux parmi les ennemis. Mais ce qu'on peut admirer davantage en ces femmes, est leur adresse à manier & à gouverner si bien un cheval. Il y en a qui passent tout ce qu'on en peut dire; & toutes, plus ou moins, entendent mieux à piquer & à monter un cheval, qu'une infinité d'hommes ailleurs. Ce n'est pas en ce pais, comme en Espagne, où il n'y a que les Nobles & les Gentils-hommes qui montent à cheval, les femmes des Tartares pauvres & riches y sont presque toujours. Ce sont là aussi leurs carosses & leurs chaises; & toutes ont leurs chevaux qu'elles dressent & qu'elles exercent, en sorte qu'il seroit d'aussi mauvaise grace à une Tartare, de ne sçavoir pas piquer son cheval, qu'il le seroit

feroit à une femme en Espagne de ne pouvoir marcher sur des patins.

Ce qui passe ses mesures & ses bornes est blâmable sans doute ; & comme on ne peut pas excuser des hommes de devenir moins que des femmes par leur mollesse , & par tous ces ajustemens de leurs habits, on ne peut pas approuver non plus, que des femmes soient plus que des hommes, en des exercices qui ne conviennent pas à leur sexe. C'est pourquoi , on demeure d'accord que la Tartarie peut avoir encore en ce point quelque chose de barbare. L'usage cependant & la coutume peuvent rendre excusables des choses, qui en elles-mêmes n'offensent ni la Religion ni l'honnêteté des mœurs. Ou du moins c'est par la coutume & l'usage qu'on peut mieux juger , si l'on doit condamner ou approuver ces usages. Au reste, toutes ces façons d'agir des peuples, qui ne regardent au plus qu'une bien-seance extérieure , qui ne va qu'à les estimer plus ou moins civilisez , dépendent beaucoup de l'opinion. Chacun en matière de modes en juge par sa vanité ou par son caprice. Les uns estiment ce que les autres méprisent. Une chose est propre & de bonne grace selon la fantaisie de quelques-uns ; & à entendre parler d'autres , il n'y a rien de si choquant. Les hommes sont
ainsi

ainsi faits , qu'ils se mocquent les uns des autres , à même temps qu'ils pensent tous avoir raison. Mais il est certain , qu'encore que tous ne soient pas toujours raisonnables , les Tartares peuvent bien avoir quelque raison d'aimer que leurs femmes aient l'humeur guerriere comme eux , & de les former ainsi à des exercices , qui s'accoutument si bien à leurs inclinations. Ces femmes qui sont nées & formées d'un sang tout guerrier , & qui depuis leur naissance continuent encore de plaire à leurs Maris , & à elles-mêmes , par ces qualitez qu'elles ont de la Nature , & des habitudes qu'elles prennent tous les jours . où ne sont pas fort coupables de se porter à des exercices qui ne sont pas ceux des femmes ordinaires, ou s'ils font en cela quelque faute , elle doit être très-pardonnable.

C'est tout ce que nous avons pû apprendre de ces Tartares qui viennent de faire une si grande & une si riche conquête. Après avoir vû combien cette Nation est puissante dans les armes, on a crû devoir encore ajoûter quelque chose de ses coutumes & de ses manieres d'agir dans la vie civile. Comme elles vont faire desormais les Loix, les coutumes & le gouvernement en general de tout ce grand Pais, ce que l'on en a rapporté, pourra faire connoître en quelque

forte

forte l'estat où il sera sous ses nouveaux Maîtres. Ce qui est le plus déplorable, c'est que tant de Peuples, & vaincus & vainqueurs demeurent également sous la tyrannie de l'infidélité & de l'impiété. On avoit eu quelques esperances que les Tartares, qui ne se sont pas montrez si rebelles à l'Evangile, que l'étoient les Chinois, y donneroient plus d'entrée, & recevroient beaucoup mieux ceux à qui DIEU mettroit dans le cœur de le leur aller annoncer. Mais on peut dire que ce ne sont encore que les vœux & les souhaits de ceux qui demandent à DIEU tous les jours que son Royaume arrive. Il faut autant que jamais lui demander qu'il verse ses benedictions & ses graces sur ceux des Princes Chrétiens qui ont eu, & qui auront part à ce grand ouvrage. C'a été la gloire des Rois d'Espagne d'avoir fait passer, & d'avoir entretenu une grande partie des Ouvriers qui travaillent dans ce vaste Champ; & cette grande entreprise digne de Rois Tres-Catholiques, est aussi ce qui leur a merité la qualité de Princes Apostoliques, auprès d'un des Souverains Pontifes de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, Gregoire XIV.

F I N.



Mais on ne les trouvoit plus
 Ce qui est le plus déplorable, c'est
 que tous les Tartares, & vaincus & vain-
 queurs, estoient également lors la tyrannie
 de l'indolence & de l'impudice. On avoit
 donc plusieurs fois vu que les Tartares, qui
 se font par nos royaumes si rebelles à l'Évan-
 gile, ont l'écarter les Chinois, y donne-
 roient plus d'entrée, & recevoient beau-
 coup mieux ceux qui Dieu y mettroit
 que le craindre de le leur aller annoncer. Mais
 on peut dire que ce ne sont encore que les
 premiers de ces Tartares de ceux qui deman-
 dent à Dieu de leur faire la grâce que son Ro-
 yaume amène. Il faut attendre que jamais lui
 ne vienne qu'il veuille les benedictions & les
 grâces de son Dieu. Les Chinois qui
 ont vu, & qui s'annoncent par le grand ou-
 vrage de la gloire des Rois d'Espa-
 gne, & de la sainte Église, & de tout chrétien
 que de grands parties de l'Europe ont travaillé
 dans ce vaste Camp; & cette grande
 conquête digne de Rois Très-Catholiques,
 est aussi ce qui leur a mérité la qualité de
 Princes Apostoliques, après d'un des sou-
 verains Pontifes de l'Église Catholique, A-
 postolique & Romaine, Grégoire XIV.



